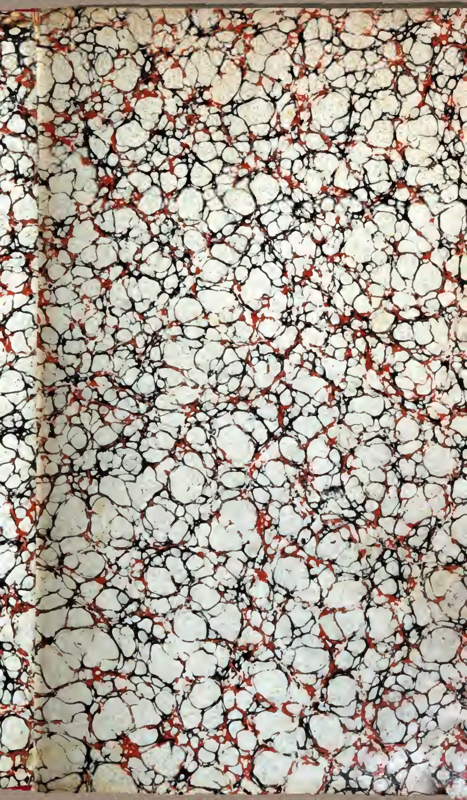

LLI



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O. S.
23 - I - 17



III 23 I 17



LA FEMME

INCOMPRISE



Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

PAUL DELTUF

LA FEMME

INCOMPRISE






PARIS

COLLECTION HETZEL

J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE JACOB, 18



LA
FEMME INCOMPRISE

I

Vers le mois de mai 1836, Maurice Nançay revint d'Italie, et ce ne fut pas sans un certain plaisir qu'il se retrouva, rue de la Victoire, dans ce joli hôtel dont il occupait l'aile droite, et qui appartenait à une des plus riches héritières de Paris, mademoiselle Pauline Duplessis. C'était même là qu'elle demeurait avec sa tante, une certaine madame Saint-Léger, qui, disait-on, n'avait que trop bien tenu les promesses de son nom. Mais c'était sous le Directoire, alors qu'on ne s'arrêtait pas à ces choses-là. Or, si le voisinage d'une femme de cet âge n'avait rien de bien attrayant, on pourrait croire que celui de Pauline avait été pour quelque chose dans la joie de Nançay à revoir ses dieux pénates. Malheureusement, il n'en était rien, car il est bien rare qu'on

sache profiter des chances de bonheur qui s'offrent au début de la vie.

Cependant Nançay avait voulu célébrer son retour par un dîner de garçons, et plusieurs de ses amis s'étaient assis à sa table ce jour-là. Les uns appartenaient à l'aristocratie, les autres à la presse militante ou aux arts, un enfin à la Chambre des députés. Tant qu'on s'était borné à parler des courses ou de l'Opéra, on s'était assez bien entendu; en revanche, la conversation prit une tout autre allure quand la politique vint à s'en mêler. Cela devait être entre gens trop bien élevés pour se demander compte de leurs opinions en se mettant à table, mais trop amis du bon vin pour n'en pas abuser un peu. Déjà le vicomte de Prie avait violemment attaqué la monarchie de Juillet, à laquelle il devait se rallier plus tard; déjà Levrault de Mulhouse, avocat et député, avait décoché les plus mordantes épigrammes à l'ancien régime, sans se douter qu'il le défendrait un jour, et il était facile de prévoir le moment où l'on en viendrait à ces coups de langue qui appellent nécessairement les coups d'épée. C'était au maître de la maison d'intervenir, et il s'agissait de donner à la conversation un objet moins délicat sans la détourner trop brusquement; Nançay le sentait à merveille.

— Messieurs, s'écria-t-il, laissons-là, croyez-moi, la question de dynastie, dont nos attachements divers autant qu'inébranlables font pour nous une question insoluble et presque dangereuse.... Il est un point, même en politique....

— Inébranlable, c'est cela, interrompit monsieur de

Prie. Oui, messieurs, mon attachement à la branche aînée ne cessera qu'avec ma vie.

— Et moi, dit le marquis de Rouvière, qui était un peu gris, que sur une injonction formelle du roi.

— Ou sur un ordre de telle belle dame que je nommerais bien, repartit aigrement monsieur de Prie. Je parie cent louis qu'elle te fait crier : Vive la charte! si une fois elle s'en pique.

— Soit, dit Rouvière, mais ce ne sont pas tes affaires, et je te saurai bon gré d'en rester là.

— Bah! remarqua Nançay en riant, nous ne sommes que dix, et tous discrets. Voyons, Rouvière, qu'est-ce que cela te fait? Qu'as-tu donc, mon cher, tu pâlis?

— La chaleur, le bruit, ce n'est rien!

— A la question, s'écria Levrault de Mulhouse. Laissez parler Nançay.

— Nançay n'a pas la parole, ou, s'il l'a, qu'on la lui retire, dit un jeune fou. Ne veut-il pas nous mettre d'accord? C'est bourgeois, mieux vaut en découdre. A vos dagues, messeigneurs!

— Cependant, reprit Nançay, il est un point, même en politique, sur lequel nous pensons tous de même, j'en suis convaincu : c'est que la fidélité à son parti est le premier des devoirs. Et, à ce propos, que dites-vous de la conduite de Charles Brémer?

Ce Charles Brémer, après avoir compté dans les rangs de l'opposition légitimiste, venait de faire volte-face pour une place de secrétaire général. En prononçant ce nom discrédité, du moins jusqu'au jour où le prestige du succès aurait effacé la honte de la trahison, Nançay

espérait avec raison atteindre le but qu'il se proposait. Charles Brémer devait être condamné par tous les partis indistinctement. On cria donc haro sur lui d'une voix unanime; et déjà Nançay s'applaudissait de son habileté, quand un incident imprévu faillit en déjouer les calculs : un homme s'était levé au bout de la table, et, tout en tendant son verre à un domestique, il s'écria d'une voix enrouée par la débauche, mais énergique :

— Charles Brémer a bien fait!

C'était ce sinistre Chandoz dont quelques-uns d'entre nous se souviennent encore. Serré dans son mince habit noir, le teint livide, l'œil terne, Chandoz, par sa mise et par sa figure, tranchait singulièrement sur le reste de la compagnie. Comme il n'avait pas soufflé mot depuis qu'on s'était mis à table, on l'avait à peu près oublié; mais la façon dont il s'y prenait pour rappeler l'attention sur lui n'était pas faite pour détruire l'impression fâcheuse qu'avait d'abord produite son aspect misérable. Rouvière, à droite, détourna la tête; à gauche, monsieur de Prie recula sa chaise par un mouvement involontaire. Un peu plus loin, ce belliqueux jeune homme qui ne voulait pas entendre parler d'accommodement, se pencha vers son voisin pour lui demander à demi-voix comment un pareil truand s'était glissé parmi des gentilshommes, et Nançay se mordit les lèvres en pestant contre les parasites de bas étage qui n'ont même pas les vertus de leur métier.

— Allons, Chandoz, allons, dit-il, vous avez le vin querelleur, on sait cela. On sait aussi, grâce à Dieu, que le plaisir de la contradiction vous entraîne quelquefois un



peu trop loin, — surtout après dîner, — et, pour mon compte, je suis convaincu que vous parleriez tout autrement si vous étiez à jeun.

— Vous vous trompez, monsieur, repartit froidement Chandoz.

A cette déclaration cynique, tout le monde frissonna.

— Alors, reprit Nançay, répétez ce que vous venez d'avancer.

Chandoz se cambra sur les reins, étendit le bras et répéta :

— Brémer a bien fait.

— Pourquoi? demanda Rouvière. Veuillez bien nous l'apprendre, car, franchement, nous ne le voyons pas.

— Parce qu'il va s'enrichir, continua Chandoz, et que tout est là.

— Tout, excepté... bien des choses, fit observer Nançay, et par exemple excepté l'honneur, qui va fort bien sans l'argent, grâce au ciel.

— Vous vous trompez, reprit Chandoz, l'argent est tout, même l'honneur : c'est la vie même.

— Eh bien! mon cher monsieur, dit Rouvière, vivez et soyez honnête homme.

En même temps, il tira de sa poche un rouleau de vingt-cinq louis et le jeta dédaigneusement sur l'assiette de Chandoz. Monsieur de Prie l'imita par bravade, et, cette fois, l'enveloppe s'étant rompue, l'or s'éparpilla sur la nappe. A cette vue, les yeux de Chandoz brillèrent d'un éclat fantastique; involontairement il avança la main, et ce fut alors qu'on lui lança de l'autre bout de la table... un gros sou. A cette insulte, le malheu-

reux pâlit encore, puis, redressant fièrement la tête :

— Qui a fait cela? s'écria-t-il. Que celui-là me regarde, qu'il me regarde en face, qu'il me regarde bien, puis qu'il se lève et qu'il dise : C'est moi!

Personne ne bougea : l'homme qui venait de parler ainsi était, si l'on veut, la vivante image de cet abaissement moral, résultat trop ordinaire du malheur; mais on voyait bien qu'il avait été horriblement malheureux, ou plutôt c'était le malheur lui-même, dénué de tout prestige et dans l'inexprimable effroi des réalités brutales. Cependant, non satisfait de l'effet qu'il avait produit, Chandoz reprit en ces termes :

— Brémer a bien fait. Et vous, qui n'avez pas même le courage de vous nommer à celui que vous venez d'insulter, que Dieu vous préserve à jamais de la misère. C'est moi, Chandoz, le misérable, qui l'en prie par toutes mes douleurs passées. Enfin, voyez mon habit; ne vous prouve-t-il pas que je ne me suis pas vendu?

— Soit, monsieur, remarqua monsieur de Prie; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas vendu? Voilà ce qu'on ne s'explique pas, car, avec vos principes, vous n'aviez rien de mieux à faire, ce me semble.

— Eh! s'écria Levrault de Mulhouse, ne se vend pas qui veut. Il faut trouver son acheteur.

— Chose bien difficile, reprit Chandoz, quand on est aussi peu redoutable que peut l'être un pauvre poëte qui laisse le gouvernement en paix pour célébrer les fleurs et les étoiles. Ah! si j'avais eu douze cents francs de rente, quels beaux poëmes j'aurais faits! quelle bonne et honorable vie j'aurais menée! J'avais le talent, jeunes

gens, j'avais l'honneur! J'avais le courage aussi, car j'ai lutté dix ans! Dix ans, j'ai bu de l'eau, mangé du pain, travaillé jour et nuit à d'infimes besognes qui me dévoraient les yeux et me diminuaient l'esprit. Dix ans, tu as été le foyer de mes veilles ignorées, ô sainte espérance! Que de fois j'ai cru sentir un frisson prophétique passer dans la racine de mes cheveux, entendre une voix qui m'appelait dans l'avenir, voir briller dans la nue la palme éclatante du génie! Chimères que tout cela! Le monde pouvait-il connaître les chefs-d'œuvre que je rêvais sans qu'il me fût permis de les mettre au jour? Non, sans doute. Cette pensée me désolait... Un soir, j'allai l'oublier au cabaret, et ce qu'a fait de moi ce dernier ami des pauvres gens, le vin, vous le voyez, messieurs. Mais non, mais non, vous ne le voyez pas; talent, espérance, dignité, tout est resté là! Et, je vous le dis, honte pour honte, mieux vaut la honte en voiture que la honte en haillons; damnation pour damnation, mieux vaut n'aller en enfer qu'en passant par la tombe, et la pauvreté nous fait un enfer de la vie. Elle détruit tout, jusqu'à la foi. Je ne crois plus à rien. Pour moi, le bien et le mal sont deux mots vides de sens; il n'y a dans le monde ni honnêtes gens ni coquins, mais des faibles et des forts : les plus forts sont les plus riches, et quiconque soutient le contraire est hypocrite ou niais. Charles Brémer a bien fait.

Après avoir lancé cette bordée de paradoxes impies, Chandoz se rassit au milieu d'un silence glacial. Maintenant, Chandoz avait-il réellement autant de valeur qu'il le proclamait? Nous n'oserions répondre ni oui ni non,

bien que nous n'éprouvions qu'une médiocre sympathie pour ces esprits souvent distingués, mais faibles et vaniteux, qui se mettent à la poursuite de la gloire, sans savoir à quoi ils s'engagent, et prennent tout à coup par lassitude le chemin de l'inconduite. Ce qu'il y a de certain, c'est que Chandoz, aidé par les circonstances qui l'avaient constamment desservi, eût été capable de tout autre chose que des tristes sophismes où il se complaisait. On le sentait, et la pitié tempérait le mépris; aussi l'on se contenta, nous l'avons dit, de répondre à ses néfastes emportements par le silence, qui est parfois la plus éloquente des réponses. D'ailleurs, personne n'était plus d'humeur à discuter, à rire encore moins, et l'on paraissait même attendre avec une certaine impatience le moment où Nançay, en reculant sa chaise, mettrait fin à une situation pénible pour tout le monde. Cependant, il n'en faisait rien : le coude appuyé sur la table et le menton dans la main, avec un laisser-aller assez étrange chez un homme bien élevé, Nançay attachait sur Chandoz un regard indéfinissable où la curiosité se mêlait à la mélancolie. Évidemment, il avait tout oublié dans la contemplation de cette tête dévastée, et peut-être sa tristesse provenait-elle d'un de ces retours sur soi-même dont on ne saurait guère se défendre en présence des maux auxquels on se sent exposé.

Mais Chandoz, qui n'avait pas laissé de vider trois fois son verre depuis qu'il ne parlait plus, recommença ses blasphèmes et dépassa toute mesure. Nançay perdit patience.

— Assez, dit-il, assez, monsieur, je vous en prie.

Vous avez pu voir que nous ne nous sommes point hâtés de terminer cette fâcheuse discussion ; mais, puisque vous y revenez, je dois vous avertir que vos opinions blessent, — sans parler des miennes, — toutes celles des amis qui m'ont fait l'honneur de s'asseoir à ma table. Vos principes ne sont ceux de personne ici. Gardez-les donc pour vous, ou retournez à ceux qui les professent. Vous leur apprendrez même, si bon vous semble, qu'on compte encore dans le monde des esprits désintéressés, des cœurs honnêtes, des hommes capables de traverser, sans renier l'honneur, toutes les angoisses auxquelles d'autres ont succombé? Ce serait épouvantable qu'il fallût la richesse à quiconque prétend vivre en honnête homme, et jamais vous ne gagnerez ce point-là auprès de ceux qui vous entourent en ce moment. Maintenant, nous voulons bien reconnaître que certaines situations abondent en mauvais conseils, et nous ne demandons qu'à témoigner aux hommes que le sort a trahis les égards auxquels ils ont droit jusqu'en leurs plus condamnables égarements.

En s'exprimant ainsi, Nançay pouvait compter sur le succès d'un orateur qui se fait l'interprète du sentiment général. En outre, il débita cette petite harangue d'un ton simple et digne, qui lui donnait un nouveau prix. A son geste si vif, au rayonnement de sa figure, tandis qu'il développait ses théories généreuses, on comprenait que c'était son cœur qui parlait par ses lèvres. Rouvière, monsieur de Prie, Levrault de Mulhouse, tout le monde fut de son avis; un assentiment unanime accueillit ces nobles sentiments si noblement rendus. Mais, soudain,

Chandoz donna sur la table un coup de poing furieux qui fit tressaillir la vaisselle plate et les cristaux. On avait compris qu'il s'apprêtait à répliquer, et l'on était pressé de voir comment il s'en acquitterait. Une curiosité fiévreuse s'était emparée des spectateurs, quelques-uns même paraissaient redouter que la scène ne prît un tour trop inattendu, et que cette comédie ne se terminât comme un drame. Aussi, Rouvière, qui décidément paraissait fort mal à son aise, était d'avis d'éconduire poliment maître Chandoz, car on devait le croire capable de tout dans le déplorable état où ses dernières libations l'avaient mis. Nançay repartit que, s'il s'oubliait, il ne nuirait qu'à lui seul et qu'il n'y avait qu'à le laisser parler pour en finir vite.

— Eh bien ! oui, s'écria Chandoz, oui, je parlerai.

Il s'était levé de nouveau, mais il chancelait, et il dut se faire un point d'appui du dossier de sa chaise.

— Eh bien ! dit Nançay, eh bien ! monsieur Chandoz, commencez-vous ? Nous vous écoutons.

Chandoz hésita quelques instants et répondit :

— J'aime mieux me taire, j'irais trop loin. C'est qu'on en apprend long sur le compte de certaines familles quand on en est réduit à grossoyer chez les avoués.

— Bon, je l'avais prévu ! murmura Rouvière. Aussi tu es fou, mon cher, de recevoir chez toi de pareilles gens. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant aux deux domestiques qui se tenaient immobiles le long de la muraille, reconduisez monsieur.

— Tu n'y songes pas, s'écria Nançay. Tu donnerais à croire que nous avons quelque chose à cacher. Et vous

qui vous glissez chez les gens à l'heure du dîner pour dîner avec eux et les injurier ensuite, allez, on ne vous craint pas.

— Oh ! continua Chandoz avec une intonation gouailleuse, c'est que vous n'avez rien à craindre non plus. En vérité, les Nançay sont d'honnêtes bourgeois de père en fils depuis trois cents ans. Mais pourquoi cela ? C'est qu'ils ont toujours été riches...

En même temps, Chandoz, qui jusque-là avait parlé les yeux baissés, les releva pour les fixer sur Nançay, qui détourna la tête.

— Enfin, demanda-t-il d'une voix mal assurée, où voulez-vous en venir, monsieur?

— A vous dire qu'en parlant comme vous venez de le faire, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas, et que si vous connaissiez un jour le malheur, — ce qu'à Dieu ne plaise, — vous seriez moins sûr de votre honneur.

A ce début solennel, à cette pose emphatique, on avait craint un moment qu'il ne s'agît d'autre chose que d'une sotte prédiction, et toutes les poitrines respirèrent plus librement.

— Vive Dieu ! s'écria ce jeune convive qu'on reconnaîtra sans peine à la couleur moyen âge de ses discours, vive Dieu ! voilà qui va bien ! Les créneaux du manoir de Nançay sont solides et ses bois de haute-futaie bien portants. Or, sus, seigneur châtelain, largesse, largesse à cet aimable troubadour !

Un formidable éclat de rire accueillit cette sortie de l'écervelé qui s'était baptisé lui-même du sobriquet de

Jehan Frollo, et qui tenait à se montrer digne du personnage qu'il avait choisi, du moins par sa gaieté folle et la bizarrerie de sa mise. Mais, soudain encore, toute cette hilarité tomba devant un nouveau coup de poing de Chandoz, qui ne le cédait pas au premier.

— Les créneaux tiennent bon, la forêt verdoie, dit-il ; mais savez-vous qui les possède, aujourd'hui ? Monsieur Nançay, invitez donc ce beau page à courre le cerf dans vos bois à la saison prochaine !

Puis il sortit en trébuchant. Nançay se leva, et l'on passa dans le salon où le café était servi. Chacun se taisait, car chacun avait compris que Nançay avait vendu le toit où il était né, et l'on tremblait qu'il ne s'en repentît un jour. Cependant l'indiscrétion de Chandoz n'avait guère moins déplu aux convives de Nançay qu'à lui-même, car il devait à son caractère également affable et loyal d'être sincèrement aimé de tous ceux dont il s'entourait. Personne, assurément, n'est à l'abri de la calomnie ou de l'ingratitude ; mais, pour peu qu'un galant homme apporte quelque circonspection dans le choix de ses relations, il est bien rare qu'il ne se crée pas au moins quelques vrais amis. Cette pauvre nature humaine a, sous toutes ses faiblesses, un filon précieux qui ne demande qu'à être exploité, et, pour cela, rien ne vaut le contact d'une âme d'élite. Il y a des gens auprès de qui l'on devient meilleur malgré soi. Nançay était de ceux-là, et les passions mesquines, qui peut-être eussent parlé ailleurs, se turent chez lui : en apprenant qu'il pouvait être mal dans ses affaires, personne, excepté peut-être monsieur de Prie, ne songea à s'en réjouir, même

secrètement, quoiqu'il n'y ait rien de plus naturel, à ce qu'on assure. Toutefois, cette unanimité de sentiments devait nécessairement assombrir les figures et glacer la conversation.

— Messieurs, dit Nançay, je ne vous demanderai pas la raison de votre silence, car je la devine aisément. Mais je vous dois des excuses pour la triste scène à laquelle vous venez d'assister. D'ailleurs, j'en ai été tout aussi surpris, tout aussi attristé que vous, et je ne me pardonnerai jamais de vous avoir exposés à cette rencontre désagréable.

— Et nous te le pardonnons de grand cœur, lui répondit Rouvière. Seulement, où diable as-tu fait la rencontre de cet émule de Gringoire, dirait notre ami Jehan ? Y a-t-il encore une cour des Miracles, et la fréquenterais-tu, par hasard ?

Pour toute réponse, Nançay haussa les épaules en souriant d'un air d'embarras qui donnait à penser.

— J'y suis, s'écria Jehan Frollo, j'y suis, par Belzébuth ! Vous demandez comment ce noble seigneur a fait la connaissance de ce pauvre hère de Gringoire ? En voulant faire celle de la Esmeralda, pardieu !

— Du tout, s'écria vivement Nançay.

— Alors, comment ? Expliquez-vous, parlez !

— Je ne demande pas mieux, quoique l'aveu soit assez difficile. Messieurs, Chandoz est, ou du moins croit être poëte, et j'ai la même faiblesse, vous ne l'ignorez pas. J'ai fait des vers, même de la prose... d'amateur. Je me suis essayé dans la poésie légère et dans le roman avec un égal insuccès....

— Trop de bon sens, dit Jehan Frollo d'un ton dogmatique, voilà ce qui vous perdra si vous n'y prenez garde. Du lambrequin, corbleu! de l'ogival!

— Bref, reprit Nançay, c'est en flattant mes coupables penchants, c'est au nom de la confraternité littéraire que Gringoire-Chandoz s'est introduit chez moi, qu'il s'y est installé, et peut-être qu'il m'a trahi. Quand je l'ai vu poindre vers six heures, j'ai eu bonne envie de l'éconduire, recevez-en la confidence. Mais j'ai réfléchi que, s'il ne dînait pas ici, probablement il dînerait par cœur, et je l'ai gardé. Voilà toute la vérité: qu'on me juge!

— A renvoyer à la Tournelle, dit Jehan. Moi, je vous quitte pour aller défendre au bas de mon journal la cause sacrée du romantisme. Adieu.

— Et l'on prétend, remarqua Nançay, quand maître Jehan fut parti, et l'on prétend qu'il n'y a plus d'hommes convaincus!

— Laisse donc! s'écria Rouvière. Lui, convaincu? Il ne l'est que d'une seule chose, c'est qu'il faut faire son chemin, et il fera le sien. Mais, foin de la Tournelle! c'est un lieu malsain. Aussi, messieurs, si vous m'en croyez, nous nous constituons en jury pour juger le coupable Nancay, et nous l'acquittons à l'unanimité!

Cette motion fut immédiatement adoptée. Toutefois, la conversation languit encore, et, peu à peu, chacun s'esquiva sans bruit. A peine seul, Nançay tira la sonnette et demanda s'il y avait une lettre pour lui. On lui répondit que non. Alors, il se laissa tomber sur un fauteuil avec tous les signes du dépit et de l'accablement.

Nous ne tarderons pas à dire quelle était la nature de ses préoccupations diverses; mais nous devons commencer par rappeler en quelques mots ses antécédents de famille; ils étaient assez tristes, assez compliqués et le détail en sera nécessairement un peu aride; mais il est indispensable à l'intelligence du reste.

Alors âgé de vingt-six ans, il y en avait vingt-cinq que Nançay avait perdu son père; sa mère était morte en lui donnant le jour. Monsieur Nançay laissait une sœur, et ce fut elle qui recueillit l'orphelin. Ce n'était pas une méchante femme, mais c'était une singulière tutrice. Après avoir donné, au grand désespoir de son frère, dans une liberté de mœurs ultra-révolutionnaire, mademoiselle Nançay avait épousé un certain Picard-Lefranc, homme intelligent, mais hasardeux, et qui se ruina. Monsieur Nançay, alors assez riche et encore célibataire, donna purement et simplement quatre-vingt mille francs à sa sœur; c'était sa manière de comprendre la famille, et c'est assurément la bonne, bien que tout le monde n'en paraisse pas convaincu. Cet acte de générosité permit à Picard-Lefranc de reprendre ses affaires, et cette fois avec plus de succès. Enlevé par une mort prématurée, il laissa néanmoins plus de deux cent mille francs dont madame Picard-Lefranc fut l'unique héritière : c'était donc un parti fort acceptable pour un second mari, surtout si ce n'était un homme bien scrupuleux, et l'on ne disait point qu'Alcibiade Grillois fût un homme à scrupules. Il n'en avait pas moins inspiré jadis une passion des plus vives à madame Picard-Lefranc. Une fois veuve, elle le revit, sentit renaître sa flamme et

l'épousa. C'était un ancien terroriste, devenu fournisseur aux armées, et que le premier consul avait destitué un jour qu'il l'avait pris en flagrant délit de malversation. Instrument de la Providence, qui l'avait choisi pour châtier mademoiselle Nançay de ses légèretés passées, Grillois s'acquitta cette fois de ses fonctions en toute conscience : maltraitée, peut-être battue, madame Grillois, ex-veuve Picard-Lefranc, prit le lit, un beau matin, et ne se releva pas. Néanmoins elle était sous le charme, et elle prétendait léguer à Grillois toute sa fortune, au détriment de son neveu, dont la position était d'autant plus intéressante, que monsieur Nançay, de générosité en générosité, avait fini par compromettre assez gravement sa situation. Quant à madame Grillois, ce n'était pas qu'elle n'aimât point cet enfant, mais elle aimait bien plus encore son Alcibiade, le seul homme qu'elle eût aimé, s'il fallait l'en croire ; mais nous devons convenir que les apparences étaient contre elle. Ce fut Grillois lui-même qui, par politique, s'opposa à cet excès de bon vouloir ; il conseilla donc à sa femme de réserver au jeune Maurice Nançay la nue propriété d'une somme de quatre-vingt mille francs, dont lui Grillois conserverait l'usufruit. De cette façon, du moins, la sœur s'acquittait envers le fils des obligations qu'elle avait au père, et elle ne se refusa pas à cet arrangement, auquel elle n'eût pas songé d'elle-même. Toutefois, Grillois eut l'art d'empêcher que le testament stipulât aucune espèce de garantie au profit du nu-propriétaire, par exemple, le remploi de la somme en un titre de rentes sur l'État, au nom du jeune Nançay, comme nu-

propriétaire, et de Grillois comme usufruitier. Celui-ci eût donc la libre disposition du capital sa vie durant, sans autre obligation que d'en user en bon père de famille, et tandis que l'acte de liquidation se bornait à constater le droit de reprise du nu-propriétaire sur la succession de l'usufruitier. Cet état de choses assurait à un étranger un avantage considérable, sans la moindre sûreté pour l'héritier naturel, puisqu'il suffisait d'une mauvaise gestion pour rendre illusoires les droits de Nançay, et, par conséquent, constituait une violation flagrante de l'équité, sinon du droit; néanmoins, un pareil acte n'offrait pas expressément le caractère d'une spoliation, et c'était ce qu'avait voulu Grillois, car il avait des raisons très-particulières pour prévenir autant que possible la réprobation publique, tout en prenant soin de ses intérêts. Nous reviendrons bientôt sur son compte.

Et, maintenant, parlons de Nançay lui-même, de ses premières années, du genre de vie qu'il menait alors; achevons la peinture de son caractère et de sa personne.

II

Nançay, lorsqu'il avait perdu sa tante, n'avait guère plus de trois ans; jusqu'à huit ans, il avait vécu dans la maison de Grillois, rue de Touraine, au Marais. Traité par son oncle avec une douceur systématique, ce n'était pas sans regret qu'il l'avait quitté pour entrer au collége;

ce n'était pas sans surprise qu'il s'était aperçu, en grandissant, de bien des choses dont personne ne se doutait. Pour nous borner à deux, c'est que la douceur de Grillois n'était que le résultat d'une indifférence absolue à tout ce qui touchait le neveu de sa femme ; l'autre, c'est que cet homme, avec tous les dehors de l'honneur et de la bonté, n'était ni bon ni honnête. Comment Nançay en était-il arrivé à cette conclusion, diamétralement opposée à ses impressions de jeunesse ? C'est ce que nous ne saurions dire, à moins d'entrer dans des détails inutiles. Contentons-nous de constater que Nançay était peut-être doué d'une perspicacité supérieure à son âge. Les indiscrétions officieuses d'un vieil ami de sa famille vinrent un jour confirmer les conjectures du jeune homme, en lui apprenant quels étaient les vrais sentiments qui se cachaient sous les manières affables de Grillois, quel déplorable passé il y avait derrière ce présent si honorable en apparence. A partir de cet instant, et pour des raisons qu'on ne tardera pas à connaître, l'homme dont sa tante avait pris le nom fut déconsidéré pour jamais aux yeux de Nançay; la naïve affection qu'il lui avait portée jusque-là fit place au sentiment contraire. Quant au tort matériel qui résultait pour lui d'un testament dont nous avons reproduit les clauses, Nançay n'y avait jamais songé. Bien qu'il ne fût pas bien riche du chef de son père, il avait de quoi vivre et il n'en demandait pas davantage. Si bien qu'au sortir du collége, il exprima l'intention d'aller passer quelque temps dans une terre qui représentait toute sa fortune. Il avait dix-neuf ans à peine, et Grillois ne fit pas la

moindre objection à ce départ, qui livrait à lui-même un enfant sans expérience. Que lui importait?

La vie que mena Nançay jusqu'à l'époque où il vint habiter Paris fut exemplaire. Toutes ses journées, souvent ses nuits, se passèrent dans une bibliothèque dont la composition annonçait les soins éclairés de plusieurs générations de ces bourgeois lettrés, dont les derniers représentants deviennent de plus en plus rares parmi nous. A vingt-deux ans, après d'excellentes études universitaires et quatre ans de lectures assidues, savamment commentées par un prêtre défroqué, qu'on appelait monsieur Toutain, esprit hors ligne, mais prédisposé aux plus vifs entraînements, Nançay eût été pour tout le monde, comme pour son vieil ami, l'objet de craintes et d'espérances également fondées : tout semblait indiquer qu'il saurait tirer parti des heureuses qualités dont il était doué; toutefois, c'étaient là de simples promesses qui ne vous rassuraient pas sur les périls d'une tête ardente et d'une entière liberté. L'amour de l'étude n'est trop souvent que l'avant-coureur de passions plus violentes; dérivatif instinctivement appliqué à elles-mêmes par des passions qui s'ignorent encore et ne se révèlent que par une activité morale assez indifférente sur le choix de ses aliments. C'était bien ainsi que l'entendait monsieur Toutain.

En dépit d'antécédents toujours fâcheux, monsieur Toutain était un homme fort recommandable, et qui, chose singulière, n'avait jamais cessé de regretter son premier état. L'idée d'avoir violé un serment si solennel le tourmentait beaucoup. En somme, c'était une âme

droite, une intelligence à grande portée, et Nançay recherchait de plus en plus sa société. Monsieur Toutain, de son côté, éprouvait une vive affection pour son jeune et studieux voisin, auquel il ne ménageait pas les conseils.

— Voilà qui est à merveille, monsieur, dit-il à Nançay un soir qu'il l'avait surpris plongé dans les in-folios; mais combien de temps cela durera-t-il? Combien de temps encore vous contenterez-vous de cette vie studieuse dans une vieille maison, entre une vieille bibliothèque et un vieux bénédictin, car j'étais bénédictin!

Il soupira profondément et reprit, en ouvrant sa tabatière :

— Il faudra faire votre entrée dans le monde, et le monde ne vaut rien, j'en sais quelque chose, moi qu'il a perdu. Ah! mes livres, mes chers livres! Ah! ce vieux pupitre, où je travaillais la nuit, à la lueur des bouts de cierges que le père sacristain me passait en cachette! Ah! le silence béni du couvent!

— Allons, allons, dit Nançay, convenez que vous n'avez pas toujours parlé sur ce ton, monsieur, et que la vie claustrale a bien quelques petits désagréments, sans cela...

— Vous raillez, jeune homme, interrompit monsieur Toutain en baissant les yeux, soit. Ma folle conduite n'a que trop donné prise à la malice...

— Enfin, me conseillez-vous de me faire moine?

— Eh! non. Seulement, méfiez-vous des... méfiez-vous des femmes; voilà mon dernier mot. Si je ne m'étais pas marié dans un temps... je serais évêque aujour-

d'hui; j'aurais le pain de l'âme et la considération des hommes; autant de biens que j'ai perdus pour me plonger dans les délices de la chair! O femme, être pernicieux, être inférieur, parodie de l'homme, toi qui as perdu le genre humain par une damnable curiosité, femme, femme!...

Monsieur Toutain n'en put dire davantage, l'indignation lui coupait la parole. Pour Nançay, il ne riait plus, et, d'un air pensif :

— Vous les jugez donc bien dangereuses? demanda-t-il. Moi je pense que vous exagérez.

— Malheureux! s'écria monsieur Toutain d'une voix de tonnerre, malheureux enfant! Ainsi, vous avez déjà vos petites opinions toutes faites sur le compte de ce sexe trompeur! Vous pensez donc quelquefois à... ces choses-là?

— Pourquoi non? Est-il défendu à un homme de mon âge, privé jusqu'ici des affections de la famille, de souhaiter une compagne à sa vie? Mes vœux se bornent là. Et tenez, monsieur, vous voyez le monde plus noir qu'il ne l'est, je suppose. Pour mon compte, je ne le crois pas si mauvais, et, sauf le respect que je dois à vos opinions, j'y ferai mon entrée dès demain, pour parler comme vous. Monsieur de Jarry, mon voisin, donne un bal, il m'invite et j'y vais.

Monsieur Toutain répondit, après quelques instants de silence :

— Voilà parler en jeune homme, et toutes les objections que je pourrais vous présenter ne serviraient de rien. Permettez seulement un conseil à un vieil ami de



votre digne père : vous avez tout ce qu'il faut pour vous ménager dans la vie une place favorable et sûre.... eh bien ! prenez garde de mal tourner.

Si le conseil était bon, la forme était brutale; c'était le défaut de monsieur Toutain. A ces mots, qui ressemblaient à une insulte, les joues de Nançay s'empourprèrent.

— Êtes-vous bien sûr, monsieur, s'écria-t-il, de ne pas dépasser les bornes? Si j'avais les allures d'un mauvais sujet, je comprendrais vos appréhensions, mais je ne me les explique pas de la part d'un homme initié à mes habitudes; vous aviez, je l'espérais du moins, une meilleure idée de mon caractère. Moi, mal tourner ! le mot est dur. Je ferai peut-être des folies, je ne commettrai jamais de vilaines actions.

— Qu'en savez-vous? reprit monsieur Toutain avec un sang-froid désespérant. Plus d'une vie s'est terminée dans le déshonneur qui avait commencé par une peccadille. Jetez un caillou, gros comme une noisette, dans le bassin qui est là sous vos fenêtres; qu'en résultera-t-il? Vous le savez aussi bien que moi : vous aurez à peine entendu tomber cette petite pierre, mais vous verrez se former à l'endroit où elle aura disparu un certain nombre de cercles concentriques dont le dernier ira toucher la margelle de marbre, peut-être! Il en est ainsi de nos fautes, monsieur : une petite erreur en engendre nécessairement une plus grande, et les grandes erreurs s'appellent d'un autre nom. C'est mon histoire. Certes, c'était peu de chose qu'un regard hors du cloître, par une fenêtre grillée ! Voilà pourtant ce qui m'a perdu. Vous

êtes plein d'honneur, je le sais; mais je n'étais pas non plus un malhonnête homme, et toutes les larmes de mon cœur ne suffiraient pas à noyer tous mes remords.

C'était la première fois que Nançay l'entendait parler sur ce ton, et il en fut vivement ému. Il allait répondre, lorsque monsieur Toutain, après avoir boutonné sa redingote à collet droit, qui avait un faux air de soutane, lui tendit la main et se retira sans souffler mot. Une pareille scène ne pouvait manquer de faire impression sur l'esprit de Nançay; il dormit mal et se réveilla triste, ce qui lui arrivait souvent, depuis quelque temps surtout. Toutefois, monsieur Toutain se trompait en lui attribuant des opinions *toutes faites* sur les femmes, auxquelles il n'avait guère songé jusque-là. En revanche, le bonhomme pouvait se flatter d'avoir mis son élève sur la voie par des remontrances, d'ailleurs excellentes en elles-mêmes. Nançay, nous l'avons dit, venait d'atteindre ses vingt-deux ans, et, à cet âge, une fois qu'on s'est mis à rêver d'amour, il y en a pour longtemps. Au surplus, il n'était nullement impossible qu'il ne fît rêver à son tour quelque belle jeune fille du voisinage, où il n'en manquait pas.

C'était un grand jeune homme aux cheveux bruns, à l'œil noir, un peu pâle. Son front large et bien proportionné resplendissait parfois des éclairs de la plus vive intelligence; il avait le nez aquilin, la bouche assez grande, mais d'une conformation singulièrement énergique. Au reste, il eût été presque impossible de déterminer l'expression prédominante de sa figure, qui en changeait au gré du caractère ardent et mobile dont elle

était le reflet. Partagée entre les sentiments les plus divers, d'une tendresse toute féminine à de mâles aspirations; incertaine sur le but qu'elle assignerait à son activité, avec la conscience de sa valeur toute prête à dégénérer en présomption, — c'est le défaut du jeune âge, — cette âme ondoyante avait pourtant son unité; elle était dans une volonté très-ferme. Nançay avait, en un mot, la physionomie particulière des êtres réservés à des destinées exceptionnelles, soit en bien, soit en mal; de ceux que la nature a faits pour la lutte, et qu'on voit tour à tour tourner vers l'avenir un œil rayonnant ou mélancolique, comme indécis entre le pressentiment de leurs grandeurs ou de leurs infortunes futures. Qu'en devait-il être pour Nançay? Personne n'eût su le dire. Certes, il n'y avait en lui nul germe mauvais; mais eût-il été le premier dont l'âme eût perdu sa candeur sous l'empire des vicissitudes et des nécessités de la vie?

Nous l'avons laissé se réveillant après une nuit agitée, où il n'avait que trop médité les sages paroles de monsieur Toutain, mais sans les méditer en sage. Il était fatigué, un peu souffrant, et, dans ces dispositions, l'idée d'une promenade en rase campagne devait se présenter d'elle-même.

Déjà il avait refermé sur lui la grille du parc, qu'il ne franchissait guère ordinairement. C'est que, ce jour-là, le mur de six pieds qu'il apercevait de temps en temps à travers les branches lui faisait l'effet d'un mur de prison, c'est qu'il sentait en lui une immense force de vie à laquelle il fallait, pour s'épancher sans contrainte, de plus vastes horizons. Sans rien voir distinctement, et

cependant pénétré par tous les pores des puissantes émanations du ciel et des bois; assourdi de mystérieux gazouillements sous la ramée frissonnante, ébloui d'étincelante rosée, suffoqué de parfums capiteux, la tête forte, avec d'étranges défaillances au cœur, plein de tressaillements magnétiques, un chant sublime dans l'âme et des larmes dans les yeux, il s'avançait, il avait fait son premier pas dans la vie du cœur. Tout à coup, il entendit un léger bruit derrière lui, tourna la tête et se trouva face à face avec une des plus jolies femmes de Paris, madame Varella.

Française malgré la désinence exotique de son nom, Parisienne jusqu'au bout des ongles, madame Varella était d'une beauté remarquable, encore rehaussée par la grâce de sa tournure et l'aménité de ses manières. Alors âgée de vingt-deux ans tout au plus, elle avait, sous des cheveux châtains légèrement ondulés, de grands yeux bruns pleins de langueur; telle était aussi l'expression de sa bouche, ou pour mieux dire de sa personne tout entière. Sa toilette se composait d'un peignoir de mousseline à raies lilas et d'un chapeau de paille de riz, sans autre ornement que de larges brides blanches qui flottaient à la bise printanière. On devinait, à la fraîcheur de son teint, à je ne sais quoi de calme et de reposé, qu'elle venait de s'éveiller après une nuit paisible; ses mains dégantées, les pantoufles mordorées dont ses petits pieds étaient chaussés, semblaient annoncer aussi qu'elle ne comptait pas s'éloigner, autant qu'elle l'avait fait, de la maison où sans doute elle était venue passer quelques jours. En tous cas, il eût été difficile à

tout le monde de contempler froidement cette délicieuse personne, en qui toutes les séductions de la beauté s'alliaient à toutes les réserves de la femme comme il faut. Jeune, jolie et seule, on ne saurait se défendre d'un instant d'embarras, lorsqu'on rencontre au coin d'un bois un joli garçon. Assez vivement émue, l'attitude de madame Varella fut néanmoins parfaite; elle prit un air qui eût, au besoin, glacé un impertinent; puis, en passant devant Nançay, qui s'était rangé pour lui faire place, elle l'honora d'une adorable petite révérence. La verrait-il donc s'éloigner, et peut-être pour toujours, sans tenter de lier connaissance avec elle? Non certes; et, l'ayant laissée s'avancer de quelques pas :

— Pardon, madame, dit-il, de vous adresser la parole sans avoir l'honneur de vous connaître...

Madame Varella s'arrêta et se retourna.

— Mais je dois vous prévenir, continua Nançay, que vous suivez là un chemin qui ne peut que vous mener à l'abîme et...

— Comment cela, monsieur? demanda madame Varella avec une froideur polie. Veuillez-vous expliquer.

— Rien n'est plus simple, madame. Cette route contourne la montagne, comme vous voyez....

— C'est vrai...

— Eh bien! madame, il n'y a guère plus de huit jours qu'un éboulement s'est produit, et, à cent pas d'ici, vous trouverez sous vos pas une crevasse de six pieds. C'est ce que j'appelle l'abîme.

— En tout cas, dit-elle en souriant, c'est plus qu'il n'en faut pour m'empêcher de passer, et je vous remer-

cie de m'avoir prévenue, monsieur. Maintenant, je dois vous avouer que je viens du château de Jarry, que je suis perdue et que je ne vois pas comment je m'en tirerai, si vous n'avez la bonté de me venir en aide.

— Ainsi, s'écria-t-il vivement et en se rapprochant par un mouvement non moins vif, ainsi, madame, vous voulez bien me prier de vous servir de guide?

— Nullement, monsieur, nous ne nous connaissons pas assez pour que je me permette...Indiquez-moi seulement quelle direction je dois prendre.

C'était peu encourageant, et Nançay perdit contenance.

— Quelle direction, reprit-il, en parlant avec une volubilité excessive, rien de plus simple, comme vous allez voir. Vous rentrez dans le bois, vous prenez la quatrième avenue à gauche, — est-ce à gauche ou à droite, — je crois que c'est à droite; — non c'est à gauche. — Enfin à droite ou à gauche, peu importe, n'est-ce pas?...

Décidément, ce n'était pas là un homme bien redoutable, car déjà il ne savait plus ce qu'il disait, et madame Varella ne put retenir un frais éclat de rire.

— Voilà qui n'est pas poli, s'écria Nançay, et je devrais me fâcher; mais non, riez madame, riez sans vous gêner. Faut-il que je dise encore quelque sottise? A ce prix-là, j'en dirais jusqu'à demain, car vous riez dans la perfection; voilà le fait. Et, rien qu'à vous voir, ne devinerait-on pas que tout en vous doit être parfait, comme votre beauté?

A tenir à une inconnue en rase campagne, le propos était vif; une soudaine rougeur inonda les joues de

madame Varella; mais, après tout, pourquoi lui riait-elle au nez? Fallait-il donc rester court? On s'en tire comme on peut, voilà ce qu'elle se dit; et, à la vérité, on ne saurait guère se fâcher pour un compliment. Toutefois, Nançay ne crut pas devoir pousser plus loin ses innocentes témérités, et, appelant un jeune paysan qui sarclait un champ à quelque distance, il lui demanda s'il voulait se charger de conduire cette dame au château de Jarry par le plus court. Naturellement, madame Varella le remercia très-haut de cette délicate attention, et pourtant il était permis de croire qu'elle l'en eût bien dispensé, surtout s'il se fût offert pour guide une seconde fois. Cette pensée traversa même l'esprit de Nançay, mais il n'était plus temps. Déjà madame Varella avait disparu, précédée de son guide en sabots.

Il ne fut pas question d'étude ce jour-là. Tout entier au souvenir de cette belle personne, Nançay ne se consolait un peu d'avoir si mal profité d'une pareille rencontre que par l'espoir d'une prompte revanche, et il comptait la prendre le soir même au bal. Mais quelle revanche? Était-il probable qu'on le remarquât dans la foule des adorateurs? Et, dans son découragement, il conçut la résolution héroïque de passer sa soirée à travailler, tandis qu'on danserait sans lui chez son voisin. Puis, à neuf heures, il se mit en route; il voulait seulement, se disait-il, rendre à un ami politesse pour politesse. Quant à cette perfide sirène, il ne la regarderait même pas, c'était chose entendue. Il ne vit qu'elle.

Elle était en bleu de ciel, épaules et bras nus, la taille ronde et mince sous la gaze qui semblait vivante à la

voir palpiter. On se pressait autour d'elle; mais, tout en répondant avec grâce aux attentions dont elle était l'objet, madame Varella paraissait triste, préoccupée, et chacun en avait fait la remarque, aussi bien que Nançay.

— Qu'a-t-elle donc? demanda un jeune cavalier à son voisin. Elle n'est plus la même.

— C'est assurément ce qui pourrait lui arriver de mieux, répondit-on. Quant à cet air rêveur... c'est qu'elle attend quelqu'un, sans doute.

Ils parlaient de manière à être entendus de Nançay, qui avait bonne envie de se mêler à l'entretien, n'eût-ce été que pour dire son fait à cet impertinent. Mais il n'était pas encore assez amoureux pour perdre complétement la tête, et, de plus, il ne pouvait s'empêcher de savoir bon gré, à celui qui les avait prononcées, de ces paroles d'heureux augure: « Elle attend quelqu'un. » C'était lui peut-être. Et il s'avança vers elle pour en tenter l'expérience, n'osant compter que sur un accueil froidement poli. Il la trouva plus émue que lui cent fois. Elle l'avait distingué, il eut un étourdissement, tout disparut. Que lui avait-il dit, que lui avait-elle répondu? Ils ne le surent jamais ni l'un ni l'autre, mais tout nous porte à croire qu'il s'était contenté de l'inviter à valser, car ils valsèrent ensemble. Après l'avoir reconduite à sa place, il s'assit auprès d'elle, et ils passèrent le reste de la soirée à côté l'un de l'autre. A défaut d'un esprit brillant, madame Varella possédait de la grâce et du tact, et elle s'exprimait avec une pureté si rare, qu'on ne songeait point à lui reprocher de n'avoir que les idées

de tout le monde. La vulgarité du fond disparaissait pour bien des gens sous l'élégance banale de la forme. Les plus pénétrantes intonations de sa voix à la fois pleine et voilée, les plus douces caresses de son regard, elle les prodigua sans réserve à Nançay, qui, décidément, paraissait lui plaire.

Madame Varella devait rester quelques jours encore au château, et ils avaient pris rendez-vous pour le lendemain à la place même où ils s'étaient rencontrés. Soit hasard, soit parti pris, les maîtres de la maison empêchèrent cette entrevue, le lendemain et deux jours encore. Nançay se crut joué et écrivit pour se plaindre amèrement. Une heure après, madame Varella lui répondit qu'elle partait pour Paris le soir même, en lui exprimant le désir de le revoir, s'il y venait un jour. Il y était au bout de quarante-huit heures, et sa première visite fut pour madame Varella, qui sut le recevoir de manière à lui prouver qu'elle n'était personnellement pour rien dans le contre-temps dont il s'était tant affligé.

Mais si nous avons su décrire et le caractère de Nançay et les séductions de cette dangereuse personne, on concevra sans peine à quel point d'intensité elle pouvait amener la passion chez un jeune homme ainsi fait, et qu'elle aimait elle-même à sa manière. Ce fut exactement une ivresse, une folie, et, pendant cinq ans entiers, sans regarder ni dans le passé ni dans l'avenir, englouti dans les délices d'un présent enchanté, Nançay vécut livré à tous les périls d'un amour dont tous les dangers s'accumulaient sourdement derrière lui.

Séparée de son mari, madame Varella possédait une fortune suffisante à son train de vie, à la seule condition, toutefois, d'imiter Jean Lafontaine, qui s'entendait si bien, dit son épitaphe, à manger le fond avec le revenu. A en croire le bruit public, madame Varella possédait ce genre de talent au même degré, au moins, que le grand fabuliste. Il lui fallait une voiture, un appartement élégant, des dîners exquis et des chapeaux neufs, coûte que coûte. Son mari, infiniment plus riche qu'elle, lui avait octroyé, par un touchant calcul, toutes les procurations dont une femme séparée de corps et de biens a besoin pour se ruiner, après avoir établi qu'il ne répondait pas des dettes de la sienne. C'était à quelques années de là que l'attendait ce vindicatif époux. En tout cas, madame Varella courait à sa perte, ou, pour mieux dire, à celle de sa fortune, avec la profonde indifférence d'un esprit borné, d'une nature sensuelle. Quand elle se voyait assise auprès d'un bon feu, dans sa chambre de damas bleu de ciel, enveloppée d'un peignoir de mousseline de l'Inde digne d'une reine par la finesse de l'étoffe et la richesse des broderies, Nançay en face d'elle, tout le reste disparaissait, même la pensée que les recors sonneraient à la porte le lendemain matin. Ces longues soirées en tête-à-tête étaient de tous les plaisirs celui qu'elle préférait, et, pour que rien ne vînt les troubler, elle avait rompu avec le monde, qui ne demandait qu'à rompre avec elle. D'ailleurs, elle acceptait de Nançay des cachemires, des diamants et des voyages en Italie; mais elle ne lui avait jamais demandé d'argent, c'était contraire à ses principes; ajoutons

que généralement il n'en aurait pas eu à lui donner.

En effet, son revenu allait à peine à huit mille francs dans les bonnes années : quand on veut avoir pour ce prix-là un joli appartement, deux chevaux, trois domestiques, un bon tailleur et une maîtresse, on se met dans la cruelle alternative de faire des dupes ou des dettes. Nançay s'endetta, ce qui n'est pas un crime quand on paye, et c'était pour payer qu'il avait vendu sa terre. Il en était arrivé à ce point où un dissipateur, pour peu qu'il soit honnête homme, veut rendre un compte exact de sa situation, et il se doutait bien que cinq ans de cette folle existence avaient largement entamé sa fortune. Néanmoins il était loin de prévoir quel désastreux résultat donnerait la liquidation, dont un homme d'affaires s'occupait en ce moment. Encore, s'il avait pu, comme autrefois, se dédommager de ces cruelles inquiétudes dans les ravissements d'un amour sûr! Ces temps étaient passés, et Nançay trouvait madame Varella singulièrement changée, depuis leur retour surtout. Contrairement à ses habitudes, elle sortait beaucoup, elle ne boudait pas mal, et elle étalait enfin d'incompréhensibles scrupules. Peu à peu, de ses blanches mains, elle avait relevé ce commode rempart de convenances par-dessus lequel elle avait si lestement sauté jadis, allant jusqu'à exiger de Nançay qu'il la prévînt de ses visites par égard pour... Par égard pour qui? Telle était la question; elle donnait à songer, et l'on a vu par l'attitude où nous l'avons laissé que Nançay ne s'en faisait pas faute. Une pareille rêverie n'a rien de bien consolant : quand on s'y est livré pendant une demi-heure

seulement, on éprouve un irrésistible besoin de se distraire, de sortir, et Nançay avait d'autant plus envie de se rendre chez madame Varella qu'il savait son mari fort malade. S'il succombait, rien n'empêcherait plus les deux amants de s'épouser, comme ils en avaient formé mille fois le projet, et d'aller vivre loin de Paris, d'une manière plus conforme à leur fortune. Il fallait causer sérieusement de tout cela; mais madame Varella, qui prenait un soin touchant et tout nouveau d'éviter à Nançay les courses inutiles, l'avait averti qu'elle passerait probablement la soirée chez une vieille amie de sa mère, vénérable personne digne des plus grands égards. Il n'était plus question que d'égards dans la maison. Nançay avait aisément compris qu'on ne souhaitait pas sa présence, et il hésitait à l'imposer; il sentait qu'un amant réduit à parler de ses droits est bien près de n'en avoir plus. Cependant il ne pouvait plus tenir en place, et comme il était tout au plus neuf heures et demie, il résolut d'aller chez son oncle, auquel il devait une visite.

III

La maison de Grillois, située rue de Touraine, n'avait pas une grande valeur, mais elle était commode et bien tenue, comme les maisons de Londres, dont elle offrait

extérieurement l'aspect, avec ses contrevents verts et sa porte bâtarde que les servantes étaient chargées d'ouvrir et de fermer.

Les dispositions intérieures de ce modeste logis répondaient pleinement aux promesses du dehors; un ministre anglican n'eût rien rêvé de plus mesquin, de plus propre et de plus confortable. On remarquait dans le vestibule un énorme poêle de faïence destiné à fournir aux appartements une chaleur égale et douce. Il y avait un tapis dans l'escalier, et le salon où Nançay venait d'être introduit était meublé avec une certaine recherche.

C'était une vaste pièce à trois fenêtres; les murs étaient recouverts d'un papier grenat uni, rehaussé de baguettes dorées qui encadraient chaque panneau en guise de bordure. Le meuble en bois couleur de bronze et en soie grenat, comme le papier de tenture, datait de l'empire et ne manquait pas d'une certaine ampleur dans sa laideur archaïque. Les rideaux pareils étaient richement étoffés autour de ces larges crochets de métal que, dès cette époque, on commençait à remplacer par d'élégantes torsades.

Une pendule et des candélabres massifs ornaient la cheminée; au plafond pendait un lustre de Thomire assorti au reste de l'ameublement, complété par un tapis d'Aubusson et quelques siéges de fantaisie. Deux lampes, recouvertes de chapiteaux de gaze bleue, répandaient une agréable clarté, augmentée de celle de deux bougies allumées sur une table de jeu; une autre table était abondamment fournie de gâteaux exquis et de sirops de Tanrade. En 1836, rue de Touraine, on ne

prenait guère de thé que sur l'ordonnance du médecin. Quant à l'assistance, elle se composait d'abord de la famille Lhéritier, attachée à la famille Grillois par les liens d'une vieille amitié, non moins que par le goût de la bonne chère, de l'orgeat et du bézigue. C'était monsieur Lhéritier, ancien avoué, qui, forcé de vendre jadis, par suite de son incapacité, avait dû songer à se réfugier dans l'administration; une compagnie particulière l'avait accueilli sur de puissantes recommandations. Devenu chef de bureau, il avait usé dans l'exercice de ses humbles fonctions ce qui lui restait d'intelligence (peu de chose!), au point de n'en avoir plus même assez pour jeter ses cartes. Il se contentait donc de se tenir derrière les joueurs, les mains au dos, le bouche béante, et sous prétexte de juger les coups auxquels il ne comprenait rien. Son fils, Ferdinand Lhéritier, était un grand benêt qui prenait à chaque instant des airs fins sans qu'on pût deviner pourquoi, et certainement il n'en savait rien non plus. Attaché à la même administration que son père, il occupait une position assez importante et il venait d'être décoré. Mademoiselle Eudoxie Lhéritier, dévote acariâtre, type par excellence de la vieille fille-dragon, sortait par tous les temps, à toute heure, toujours seule, et n'ouvrait la bouche que pour contredire. Venaient ensuite trois ou quatre personnes, hommes et femmes, tous vieux et pauvrement vêtus, puis Auguste Grillois, le cousin et l'héritier présomptif d'Alcibiade Grillois, et finalement Alcibiade Grillois lui-même.

— Bonsoir, Maurice, bonsoir, mon ami, dit-il d'une voix mielleuse.

— Bonsoir... bonsoir, mon oncle, repartit Nançay.

Ce « mon oncle » lui coûtait toujours, mais le moyen de s'en dispenser?

— Combien tu es aimable de quitter ton brillant quartier pour le nôtre. Ah! vraiment, tu es un bien bon jeune homme!

Celui qui s'exprimait de ce ton de componction béate, Alcibiade Grillois, était un grand vieillard correctement habillé de noir, cravaté de blanc et d'un propreté méticuleuse. Il ne manquait ni de distinction naturelle ni de savoir-vivre, et il jouait si bien son jeu, qu'il était difficile de deviner quel hypocrite coquin se cachait sous cette apparence de rentier du Marais. Cependant, un observateur attentif eût distingué, sur cette figure doucereuse, les signes caractéristiques d'une froide et implacable férocité. Le nez aplati à l'extrémité inférieure, la lèvre mince, la dent blanche et l'œil fauve, Alcibiade Grillois avait quelque chose de la bête de proie, et ses manières félines achevaient la ressemblance : pour qui savait voir, le tigre était sous le chat. Mêlé à la sanglante orgie de 93, on l'avait vu rôder autour de l'Abbaye, par certaine matinée de septembre. Ce détail, dont l'authenticité était hors de doute, Nançay l'avait appris de ce vieil ami dont nous avons déjà parlé, et il n'était plus connu que de lui seul. Mais ce n'est pas impunément qu'on s'associe à de pareils excès, et Grillois, qui appartenait par sa naissance à la petite bourgeoisie, était devenu un objet d'horreur pour les siens. Chassé de sa famille, forcé de s'expatrier pour se soustraire à l'indignation publique, qui avait été jus-

qu'à le poursuivre à coups de pierres, Grillois avait vivement déploré de s'être mêlé à la politique de son temps, non qu'il eût des remords; mais il sentait qu'en lui fermant bien des carrières, parce qu'il lui fermait bien des portes, son passé pèserait sur le reste de sa vie d'un poids écrasant. En vain essayait-il de se justifier en jurant qu'il n'avait tué personne, il se rencontrait des esprits assez mal faits pour n'en rien croire. Enfin, Grillois le terroriste était devenu fournisseur aux armées, et il y eût fait fortune comme un autre quand on le cassa. Sa situation n'était pas bien belle, mais elle était meilleure : d'abord, il avait gagné quelque argent; ensuite, le souvenir de sa conduite en des temps néfastes allait s'affaiblissant de jour en jour. On disait de lui que c'était un intendant destitué, et c'était presque un éloge. Peu à peu ses contemporains s'étaient dispersés s'ils n'étaient morts, et, pour revenir tout entière à celui qu'elle avait abandonné, l'estime publique ne demandait que l'occasion et quelques dîners. L'occasion s'offrit en la personne de la veuve Picard-Lefranc : Grillois fit mieux que de la saisir, il l'épousa, et il n'eut pas prodigué les trésors de sa cave et de son esprit pendant dix-huit mois, que déjà il jouissait de la considération générale. Son plus cher désir se trouvait accompli, car sa vie n'avait eu qu'un but : effacer ses antécédents, du moins aux yeux des hommes; il ne croyait point à Dieu.

Ainsi s'explique cet oubli complet de ses devoirs envers le neveu de sa femme : les observer, servir de père à cet enfant sans expérience et sans famille, là eût été

pour Grillois sa réhabilitation véritable. N'en ayant point souci, et sachant fort bien qu'il se créerait plus d'amis en donnant à manger qu'en veillant sur l'éducation de Maurice, c'était au premier de ces deux partis qu'il s'était arrêté. Le résultat ne s'était pas fait longtemps attendre. Il distribua avec cela quelques aumônes à grand bruit et devint un des hommes les plus respectés de son arrondissement. Comment expliquer ce besoin de considération chez des natures irrévocablement perverties? Nous ne voudrions pas nous en charger, mais le fait existe. C'est quelque chose d'analogue à cet inexplicable attrait du mariage pour certaines femmes dont il contrarie tous les penchants; tant il est vrai que la vertu a d'imprescriptibles droits dans nos cœurs. Une fois arrivé à se faire une incontestable réputation d'honnête homme, Alcibiade Grillois avait découvert, après Pangloss, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; ses moindres paroles étaient d'un optimiste consommé, et naturellement on prenait pour une aimable philosophie ce résultat d'un égoïsme accompli et d'une effroyable incrédulité. A l'exemple de la famille Lhéritier, qui buvait si assidûment les sirops de Grillois, chacun, à l'envi, chantait les louanges de Grillois. Ses petites réunions du samedi jouissaient d'une sorte de célébrité dans le quartier, et les personnes qui aimaient le nougat faisaient rage pour en être. Ce patriarche des jacobins avait alors soixante-douze ans, de sorte qu'à son mauvais naturel se joignaient les instincts mesquins et cruels de la vieillesse. Quant à Nançay, dont la froideur n'échappait à personne, tandis

que personne n'en savait les motifs, il passait pour un neveu dénaturé; généralement on lui donnait tort parmi des gens auxquels il ne donnait pas à dîner: Grillois triomphait sur toute la ligne. Pour peu qu'on ait vécu, il y a des instants où l'on serait tenté de blâmer *à priori* tout ce que les hommes louent, et de louer de même tout ce qu'ils condamnent.

Cependant, après avoir serré la main de son neveu, Grillois reprit d'une voix onctueuse, d'un air pénétré :

— Tu as eu beau temps pour venir, au moins, car voici le printemps. Comme on aime ces premiers beaux jours!

Nançay le vit rudoyant sa tante, et se tut.

— Combien j'ai de plaisir pour mon compte, continua Grillois, à voir renaître le soleil! Le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, la verdure nouvelle, tout cela me plaît infiniment. Et comme on sent mieux les plaisirs de l'été après la réclusion de l'hiver! Quelle admirable chose que la vicissitude des saisons! Ah! vraiment, la nature est une bien bonne mère!

Nançay le vit indifférent à son avenir, à sa vie au point de ne lui avoir jamais donné le moindre conseil, pas même ceux qu'un homme âgé doit à un jeune homme au nom des plus simples lois de la morale, et Nançay se tut. Grillois reprit :

— Tel que me voici, j'ai fait ce matin une promenade au Luxembourg qui m'a ravi. Le beau jardin! des fleurs, des pelouses. Ah! vraiment, la nature est une excellente mère!

Ce refrain enleva la salle.

— Mais c'est vous qui êtes bon! s'écria-t-on de toute part. Ce bon, cet excellent monsieur Grillois!

Nançay se tut : il avait vu je ne sais quoi de rouge sur la main du digne vieillard.

— Donne-moi de l'orgeat, Eudoxie, dit monsieur Lhéritier. Il est excellent, et puis je suis altéré, ce soir.

— Eh bien! reprit Eudoxie avec sa brusquerie habituelle, ne pouvez-vous vous servir vous-même? Enfin, je ne suis pas de votre avis pour l'orgeat : il est détestable aujourd'hui.

En même temps, nous devons en convenir, elle rendit d'assez bonne grâce à son vieux père le petit service qu'il réclamait d'elle; puis, comme elle se trouvait à portée du baba, elle passa l'assiette à son frère, qui l'offrit à un autre, et déjà il n'en restait plus.

— Allons, allons, dit Auguste Grillois, la maison est bonne, et les amis en profitent; ça ne fait de tort qu'aux parents.

Auguste Grillois était un petit homme rougeaud et trapu, dont la laideur était corrigée par un grand air de franchise, et dont la brusquerie touchait souvent à la grossièreté : il était maître tanneur de son état. Père de neuf enfants, intelligent, actif, mais malheureux en affaires, il avait fait deux fois faillite en tout bien tout honneur. On aurait pu croire qu'il n'attendait la succession de son cousin Alcibiade que pour vivre de ses rentes; mais, loin de là, il était résolu à confier cette dernière ressource aux hasards du commerce; le commerce était sa vie. Ce qui le chagrinait, c'était la pensée

qu'Alcibiade durerait peut-être assez pour qu'Auguste ne fût bon à rien à l'époque bienheureuse où il aurait mis la main sur le trésor. Au demeurant, il avait des qualités réelles, et si son cousin fût tombé malade, il l'eût soigné avec un certain dévouement. Tel quel, il était encore parmi les habitués de la maison Grillois celui qui déplaisait le moins à Nançay, peut-être parce qu'il était le seul qui ne fût pas dupe de Grillois et lui dît son fait. De son côté, Auguste Grillois professait une certaine affection pour Nançay, et, s'approchant de lui :

— Eh bien! lui demanda-t-il, vous ne mangez pas, vous? Vous en auriez le droit, puisque c'est votre bien qu'on mange.

— Mon bien?

— Eh ! oui. Si le cousin a dix mille livres de rente, c'est que décidément votre tante vous en a retiré quatre mille pour les lui donner sa vie durant, sans parler du reste. Oh! que je connais les affaires, et quand viendra le moment, nous nous passerons des notaires, si vous m'en croyez. Voici ce qui vous revient, prenez-le. Voilà ce qui est à moi, je le garde. Cela n'est pas bien malin. Allons, le père Lhériter qui nous écoute à présent! Ah ! le vieux singe !

— Taisez-vous, Auguste, dit doucement Nançay, c'est un vieillard...

— De bonne aventure, qui aime bien les bonbons... A-t-il mangé ! a-t-il bu ! Et sa sœur, une vrai demoiselle Coupe-Toujours, quand il s'agit du pain d'autrui. Et ce grand nigaud de Ferdinand, avec sa croix d'honneur

pour avoir gratté du papier ! Dites donc, mon cousin, combien cela vous coûte-t-il, une petite soirée dans le genre de celle-ci ?

Si Nançay avait commencé par en rire, ces récriminations grossières lui donnaient la nausée, et il pria sèchement Auguste de vouloir bien changer d'entretien.

— A votre volonté, repartit le brave tanneur. Mais là, franchement, est-il bien possible que cela ne vous fasse rien de voir des étrangers vous gruger de cette façon-là ? Et je parle pour moi aussi bien que pour les autres. Je suppose que vous me disiez : Auguste Grillois, quand je vous vois dîner avec votre femme et vos neuf enfants à cette table, dont je paie les frais à peu près pour moitié, ça me coupe l'appétit..... Eh bien ! je comprendrais cela, parole !

Pour toute réponse, Nançay lui tourna le dos.

— Au fait, pensa Auguste, quand on a de quoi... Mais les voilà qui se remettent à tirer au plat. C'est un vrai pillage, et je m'en vais; je ne veux pas voir cela.

Sur cette réflexion mélancolique, il prit son chapeau et sortit en fermant les portes de manière à les briser.

Cependant, la partie de bézigue avait recommencé, et tout le monde s'était éloigné de Nançay. Chaque fois qu'il entrait dans cette maison, dont le maître lui tenait de si près et où il n'était rien ; dans cette maison où se jouait pour lui comme une navrante parodie de la vie de famille, Nançay était assailli des plus tristes pensées. Dans le temps même où son existence tout entière était concentrée dans sa liaison avec madame Varella, alors que nulle arrière-pensée n'empoisonnait son bonheur, il

ne venait jamais rue de Touraine sans se voir assailli par une sorte de mélancolie semblable à celle que nous inspire un jour de brouillard. Ce soir-là, tourmenté de cuisants soucis, il éprouva je ne sais quelle désolation à se voir seul parmi tous ces étrangers. Où donc était la main qui eût pressé sa main de cette étreinte sympathique si douce au malheur ? Où était le père indulgent, la mère attentive, la sœur qui plaide la cause de son frère, l'aïeule qui vous glisse quelques louis d'or en vous embrassant ? Rien, rien ! Alors, une voix puissante cria dans ce jeune cœur : l'amour !

Et, n'y tenant plus, Nançay salua brusquement, puis il tomba à l'improviste chez madame Varella.

Elle occupait, rue Saint-Lazare, un petit pavillon au bout d'une longue avenue plantée d'arbres, et extérieurement décoré dans ce goût d'élégance champêtre qui rappelle l'époque singulière où une jeune reine se plaisait à traire les vaches sur un volcan. La façade disparaissait à demi sous l'éternelle verdure du lierre, qui retombait le long des fenêtres en branches flottantes, où les pierrots jaseurs nichaient par bataillons au printemps. Le perron, de trois marches, n'avait d'autre ornement que d'énormes vases de faïence de Limoges, où s'épanouissait la vulgaire giroflée jaune, fin bouquet de fermière, avec ses tons ardents et son gros parfum villageois. Sur le perron s'avançait un auvent de chaume, soutenu par des colonnes rustiques ; et devant la maison on avait su ménager une pelouse grande comme la main, mais avec de vraies paquerettes et de vrais foins, un miracle à Paris. Au clair de la lune, dans le silence,

avec une seule fenêtre éclairée en haut, cette bonbonnière était poétique; à quelques pas, Nançay regardait tout rêveur. Il entra pourtant et ne vit personne dans l'antichambre, ce qui lui déplut. Il avait trouvé la veille le domestique impertinent comme un laquais auquel on doit ses gages, et probablement on l'avait chassé. Pourquoi n'en avoir pas pris un autre? La gêne arrivait, sans doute! Comment madame Varella s'en tirerait-elle? ou plutôt, comment ne s'en tirerait-elle pas? Questions grosses d'inquiétudes. La punition d'aimer celles qu'on n'estime guère est de les aimer sans confiance : c'est l'amour sans ce qu'il a de plus doux. Cependant, madame Varella ayant entendu du bruit dans la chambre qui précédait sa chambre à coucher, vint elle-même en ouvrir la porte.

— Tiens, c'est vous ! s'écria-t-elle en apercevant Nançay; comme vous êtes pâle! Expliquez-vous, qu'y a-t-il?

— Il y a que je vous aime, Juliette, et que si vous ne m'aimez plus il ne me reste qu'à mourir.

Il s'exprimait d'un ton que madame Varella parut trouver un peu trop lyrique, ce qui est toujours d'un fâcheux augure, car le dithyrambe est la vraie langue de l'amour : a-t-il jamais compris la prose ?

— Maurice, dit-elle, je ne sais...

— Oh non! non! s'écria-t-il; vous parlerez à votre tour. A présent, laissez-moi parler. Il faut que vous sachiez ce que j'ai dans l'âme d'amour et de douleurs. Il y a six mois que je me contiens. Ah! que vous m'avez fait souffrir!

— Eh bien! dit-elle, je vous écoute.

Quel effet avait produit sur madame Varella cette visite inattendue? Quelle était l'expression de sa figure, tandis que Nançay lui tenait ces discours passionnés? C'est ce qu'il serait mal aisé d'exprimer. Évidemment, elle était surprise, peut-être inquiète, à en juger par un certain trouble d'ailleurs dissimulé fort adroitement sous l'aisance habituelle de ses manières, imperceptibles indices qu'un observateur de sang-froid eût à peine distingués et qui échappèrent complétement à Nançay. Après tout, il ne demandait qu'à croire en elle, et, en la trouvant seule, affectueuse, prête à l'entendre, il sentit ses soupçons s'évanouir. Seulement il ne songeait plus à parler... il la regardait.

— Allons, reprit-elle coquettement, et ce petit discours, hein? Mais vous paraissez hésiter et je n'y conçois rien. Vous ai-je jamais fermé la bouche, Maurice? Ah! cela eût mieux valu peut-être, car vous m'avez fait bien mal quelquefois. Il y a six mois que vous souffrez, dites-vous? Eh bien! j'en puis dire autant, mon ami. Je n'ajouterai pas que vous ne m'aimez plus, parce que si je l'avais cru... Vous êtes ma vie, Maurice, toute ma vie. Maintenant, causons; seulement, je crois bien que je vais pleurer.

— Pleurer! s'écria-t-il en lui prenant la main, moi, vous faire pleurer, Juliette!

— Croyez-vous que cela ne soit jamais arrivé depuis six mois? Pourquoi vous ai-je demandé à aller en Italie? Pour vous prouver que rien ne me retenait à Paris, comme vous sembliez le croire, car, dès ce temps-là, vous commenciez à... me soupçonner. Je vous demande

pardon d'appeler ainsi les choses par leur nom, mais... c'est le mot!

— Ah! dit-il, en bondissant sur sa chaise, laissons cela, Juliette, aimons-nous comme jadis, sans phrases, à plein cœur.

— Et vous, continua-t-elle, à quel motif avez-vous attribué mon humeur voyageuse? A la lassitude de notre chère vie de tous les jours. Vous avez cru que vous ne me suffisiez plus et que j'éprouvais le besoin de tendre ma chaîne jusqu'au jour où je la briserais. Oh! ne le niez pas, je l'ai senti. Et, commençant ainsi, vous deviez aller loin, vous deviez finir par supposer... par supposer que je vous trompe, en un mot! J'ai fini; parlez à votre tour.

Mais désormais, pénétré du sentiment de ses torts, il ne put que les désavouer énergiquement.

— Oui, oui, reprit-elle en secouant la tête, aujourd'hui vous me rendez justice, puis demain... Mais, tenez, j'irai jusqu'au bout. Il y a quelque chose qui vous inquiète, n'est-ce pas? C'est que je vous ai prié de me prévenir autant que possible de l'heure où vous viendriez...

— Eh bien! oui, je l'avoue. Et convenez que cela n'est pas naturel.

Madame Varella haussa légèrement les épaules, et un sourire d'ange martyrisé passa sur ses lèvres roses. Alors Nançay fit rouler son fauteuil en avant, sans se lever, et de manière à se rapprocher sensiblement de Juliette, qui se retira comme effrayée. Un nuage passa sur le front de Nançay. Il y avait longtemps qu'il était jaloux, et ses soupçons venaient de se réveiller plus poi-

gnants que jamais. Il fallait le calmer; on lui tendit la main. Ils étaient là se regardant sans rien dire, quand, tout à coup, madame Varella s'écria en baissant les yeux :

— Ah ! si cette main était celle de votre femme... vous voudriez bien ?

Alors il lui demanda ce qu'il fallait entendre par-là.

— C'est bien simple, répondit-elle; vous savez que monsieur Varella est fort malade, n'est-ce pas ? Ce que vous ignorez peut-être, c'est que je suis ruinée. Or, une femme dont je vous ai souvent parlé, madame Verville...

— Cette amie de votre mère ?

— C'est cela.... madame Verville s'est mise en tête d'obtenir de monsieur Varella un testament... que je n'ai guère mérité, un testament en ma faveur. Il ne s'y refuse pas; seulement, il est indispensable, à ce qu'il paraît, de lui persuader... que je ne vous aime plus. On le lui a bien dit, et il le croit assez... seulement il n'en est pas parfaitement sûr. Comment s'y prendre ? Me faire surveiller, et il ne s'en prive pas, je vous en réponds. Moi, cela m'ennuie, et je renonce au testament. Je ne sais pas quel est l'état de votre fortune, mais je ne la crois pas très-brillante, car nous avons un peu jeté l'argent par les fenêtres depuis quelques années. Cependant, il nous en restera assez pour aller achever nos jours dans un village de Bretagne, au bord de la mer, à Hyères, à Nice, à Pise. Ah ! nous regretterons peut-être notre Paris les jours de pluie ou de dispute, mais vous voir souffrir un jour de plus, un jour de plus m'exposer à

des soupçons injurieux de votre part, et tout cela pour quelques écus, non! Enfin, monsieur Varella peut vivre trois ou quatre ans encore; ses exigences ne sauraient qu'augmenter, il me demanderait peut-être de retourner auprès de lui, chose que je ne pourrais lui refuser si j'acceptais ses bienfaits. Croyez-moi, partons!

Ainsi, elle pressentait tous les reproches de Nançay, et elle s'en justifiait un à un de la manière la plus complète. Elle allait au-devant des vœux les plus chers de cet ingrat. Ce qu'il n'eût osé proposer qu'en tremblant, elle en parlait la première! Devant cette preuve éclatante de son erreur, la vérité acheva de se faire dans l'esprit de Nançay.

— Ah! Juliette! dit-il avec cette voix et ce geste assouplis de l'homme enfin délivré d'une poignante inquiétude, ma chère Juliette, quel bien vous m'avez fait! Ah! les femmes savent aimer, elles!

— Le bruit en court, repartit madame Varella. A demain, n'est-ce pas?

— A demain, Mon Dieu! qu'est-ce que je vois donc là sur ce fauteuil, Juliette?

A ces mots, madame Varella se mordit les lèvres; on ne s'avise jamais de tout. Néanmoins, elle continua à faire tête à l'orage, et d'un ton ferme:

— Cela? Vous me demandez ce que c'est? Un chapeau qu'on vient de m'apporter.

— Noir?

— Pourquoi pas?

Nançay prit le chapeau et l'examina attentivement. L'étoffe, la couleur, la disposition sévère des ornements,

tout annonçait un chapeau de deuil, il était impossible de s'y tromper. Nançay le remit où il l'avait pris, et s'avançant vers madame Varella :

— Vous êtes veuve, dit-il.

Elle baissa la tête en rougissant. Quant à Nançay, il n'avait pas besoin de ce nouvel indice pour comprendre et que Juliette le trompait et qu'elle voulait le quitter, en évitant ces bruyants éclats qui généralement ne sont suivis d'aucun effet. Son orgueil se révolta, c'était à lui de prendre les devants.

— Vous êtes veuve, madame, continua-t-il, et je plains celui qui vous épousera, car vous savez tromper! Ainsi, depuis une heure, vous mentez effrontément; vous mentez devant une tombe à peine fermée; vous mentez devant un homme dont vous avez eu le premier amour, et qui voulait vous consacrer sa vie! Et moi, sans ce chiffon de crêpe noir que le hasard a mis là pour m'éclairer, je partais, joué comme on ne le fut jamais! Et puis demain, en revenant ici, le cœur plein d'amour et d'espérances, j'aurais appris que vous êtes partie avec... avec un homme plus riche que moi probablement. N'est-ce pas que telles étaient vos intentions?

Elle ne répondit pas, et il se mit à la regarder. Quand une femme a pris une fois son parti de ne plus être comptée au nombre des honnêtes femmes, c'est avec une incroyable décision qu'elle aborde la situation contraire, avec une impassibilité inaltérable qu'elle en subit les conséquences. Quand le secret instinct du vice éclate dans ces cœurs où il couvait depuis longtemps, c'est avec une puissance inouïe. Mais ce qu'un amant n'ad-

mettra jamais, c'est que le cœur de sa maîtresse puisse changer sans que son visage change aussi, et, quand il la voyait là, devant lui, plus blanche, plus gracieuse, plus jolie que jamais, au moment même où elle venait de jouer cette indigne comédie, Nançay croyait faire un rêve atroce. Il se sentait armé contre elle d'une invincible puissance de mépris, et il éprouvait à la contempler ce plaisir qu'il connaissait si bien ; il l'éprouvait même avec une intensité singulière et qui l'effrayait. Jamais l'éblouissement de cette tête charmante n'avait été plus fort, et Nançay comprit qu'il fallait en finir.

— Vous ne daignez pas même me répondre, reprit-il, et en effet c'est ce que vous avez de mieux à faire. Moi, je me respecte assez pour ne pas insister, et dans un instant je vous aurai quittée pour toujours. Quant à mon rival, je ne sais qui il est et je ne tiens pas à le savoir. Peut-être est-il à cent lieues, peut-être a-t-il trouvé tout près d'ici quelque cachette. Je ne songe pas à l'en tirer de force, — je ne suis ni votre mari ni votre frère, — mais il faudra que la porte soit bien épaisse pour qu'il ne m'entende pas dire que, s'il ne se montre pas, c'est qu'il a peur.

Une serrure grinça, la porte du cabinet de toilette s'ouvrit et donna passage à un des convives de Nançay, au seul d'entre eux qu'il considérât comme un véritable ami, au marquis de Rouvière. Il était pâle, défait, et s'avançant vers Nançay :

— Monsieur, dit-il, vous avez voulu me forcer à me montrer ; vous y avez réussi, me voici.

Nançay ne sourcilla pas ; froid, hautain, implacable,

sa figure avait pris une expression toute nouvelle de résolution et de mépris.

— Monsieur, dit-il d'une voix sèche, je n'ai pas ma carte sur moi. Je suis monsieur Nançay. Et vous?

— Je suis le marquis de Rouvière, monsieur. Vous avez eu un ami de ce nom-là. Cherchez bien.

— Non, ou il y a de cela... si longtemps, que je ne m'en souviens plus. Monsieur le marquis, vous vous battez, n'est-ce pas?

— Oui, quand on m'insulte. Mais quand les torts sont de mon côté, je fais des excuses, et je vous prie, monsieur, d'agréer les miennes.

— Bah!

A cette interjection, lancée avec une suprême impertinence, Rouvière tressaillit douloureusement; puis, par un effort dont dut lui tenir compte celui qui lit dans nos cœurs :

— Et je vous prie instamment, monsieur, reprit-il, de vouloir bien agréer les miennes.

— On n'est pas plus accommodant, en vérité, dit Nançay.

— Maurice! s'écria madame Varella, en se jetant à ses genoux; au nom du ciel!... Ah! si j'avais su, si j'avais su!

Il la releva sans lui répondre, puis il signifia à Rouvière qu'il entendait se battre avec lui.

— Vous n'y pensez pas! s'écria ce malheureux jeune homme en se tordant les mains. Nous battre! nous dont l'amitié....

— Monsieur, interrompit Nançay, toute ma vie était



dans un amour que vous avez détruit : après cela, vous voulez que nous nous séparions un peu froidement... et voilà tout? C'est impossible, et, je vous le répète, nous nous battrons.

Rouvière hésita quelques instants et finit par répondre :

— C'est impossible !

— Poltron ! dit Nançay.

Puis il se retira sans rien ajouter. Quant à madame Varella, elle pleurait abondamment, et en effet elle était dans une situation bien cruelle : s'ils étaient tués tous les deux !

Le surlendemain, le vicomte de Prie et Levrault de Mulhouse, rapportaient chez lui Nançay grièvement blessé au côté droit. Il était sans connaissance, mais il revint à lui lorsqu'on l'eut déposé sur son lit. Monsieur de Prie, sachant qu'on avait vu madame Varella rôder autour de l'hôtel, crut devoir prendre les ordres de Nançay dans le cas où elle se présenterait.

— Vous la congédierez, répondit-il ; elle n'est plus rien pour moi.

Était-ce la vérité? Quoi qu'il en fût, au moment où la porte s'était ouverte devant la voiture qui ramenait le blessé, une jeune fille avait soulevé le coin de son rideau, puis, à la vue du manteau taché de sang, un cri déchirant s'était échappé de sa poitrine. C'était mademoiselle Pauline Duplessis. A ce bruit, sa tante, madame Saint-Léger, qui lisait les *Héroïdes*, de Colardeau dans la pièce voisine, accourut aussi vite que le lui permettait sa sciatique.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle; qu'as-tu donc, Pauline?

— Ah! ce n'est rien, ma tante, repartit Pauline.

— Comment, ce n'est rien! Te voici plus pâle que jamais.

Puis elle ajouta, en se parlant à elle-même :

— Est-ce que ce cœur de marbre aurait enfin parlé?

En cet instant, mademoiselle Laurençon, la dame de compagnie de madame Saint-Léger, entra tout effarée pour annoncer à ces dames que monsieur Nançay s'était battu en duel et qu'il avait reçu un coup d'épée de la pire espèce. A cette nouvelle, madame Saint-Léger, qui éprouvait pour son jeune voisin une affection toute particulière, éclata en lamentations, tandis que Pauline se retirait muette, et en apparence impassible.

IV

Belle sous le Directoire, nous l'avons déjà dit, madame Saint-Léger était de la taille de mademoiselle Georges, avec les principes de madame Tallien, si cela peut s'appeler des principes. Elle appartenait à cette génération de jolies femmes, dont les dernières ont aujourd'hui de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans, ce qui en suppose de soixante à soixante-dix en 1836, et tel était, en effet, l'âge de madame Saint-Léger. Outre des rapports de taille, il y avait entre elle et la célèbre comédienne dont nous venons de prononcer le nom, la ressemblance d'un

profil régulier et d'une main encore charmante; mais l'expression folâtre de ses yeux, sa bouche en cœur et ses petits airs de nymphe effarouchée ne se fussent nullement prêtés aux fureurs tragiques, et faisaient le plus singulier effet sous le rouge et les faux cheveux dont se réparait cette vieille coquette. Quant à monsieur Saint-Léger, qu'avait-il été de son vivant? Les uns disaient procureur, les autres médecin, personne ne le savait au juste. Quelques sceptiques même affirmaient qu'il n'avait jamais existé, et malheureusement dans le cœur même de madame Saint-Léger il ne vivait plus qu'à l'état de souvenir, bien vague, hélas! C'est ainsi qu'après l'avoir fait mourir d'une fluxion de poitrine huit jours après leur mariage, elle l'avait tué d'une attaque d'apoplexie déterminée par le retour de Bonaparte, en 1815, tant il était bon royaliste. Entre ces deux versions, la différence était notoire, et le pis est qu'on eût fort embarrassé madame de Saint-Léger en la sommant de déclarer quelle était la bonne. Ajoutons qu'elle exhibait assidûment une miniature qui représentait un portrait d'homme, celui de Saint-Léger, à ce qu'elle assurait. Mais quand on a eu un mari authentique, affecte-t-on de montrer son image à la baguette, comme font les charlatans de leur enseigne? D'ailleurs, madame Saint-Léger avait trouvé un moyen fort ingénieux de réduire les malveillants au silence, et il consistait à vous parler de son frère, quand on se permettait de ne pas croire à son mari. Façon de vous dire qu'elle avait une famille derrière elle, et qu'on peut avoir eu des aventures, sans être une aventurière.



Monsieur Duplessis, en effet, ne pouvait être rangé parmi les êtres semi-fantastiques de l'espèce de Saint-Léger. Authentiquement il avait vécu, authentiquement il était mort, laissant une fortune authentique, quatre-vingt mille francs de rente, dont Pauline était l'unique héritière. Du vivant de sa femme, monsieur Duplessis ne voyait pas sa sœur; c'était à ce prix seulement qu'il avait consenti à lui servir une petite pension qu'augmentait fort à propos la munificence d'un vieil ami, chevalier de Saint-Louis et du meilleur monde, mais qui avait dû placer son modique capital en viager. Parti en 1829 pour un monde bien meilleur encore, il fit perdre par là quinze cents francs de rente à madame Saint-Léger, qui se trouva réduite à la gêne la plus étroite, triste chose à son âge. Aussi, lorsque monsieur Duplessis perdit sa femme, et ce fut vers le même temps, madame Saint-Léger chargea des amis communs de les réconcilier. Cela ne fut pas bien difficile, d'abord parce qu'ils n'avaient jamais cessé d'éprouver l'un pour l'autre une affection toute fraternelle, ensuite parce que ce rapprochement servait leurs intérêts à tous deux, et peut-être aurions-nous dû commencer par là. D'une part, monsieur Duplessis n'était pas fâché de mettre sa fille sous la protection d'une parente qui pouvait passer pour vénérable avec un peu de bonne volonté; de l'autre, madame Saint-Léger espérait conquérir, en se réfugiant dans la maison de son frère, la considération dont les vieilles femmes ont absolument besoin, on ne saurait trop le dire aux jeunes, et que le portrait de feu Saint-Léger ne lui assurait qu'imparfaitement. Aussi elle s'empressa de s'ins-

taller chez monsieur Duplessis, sous prétexte de lui prodiguer les consolations dues à un veuf inconsolable. Mais la sainte mission qu'elle s'était imposée se changea en la plus agréable des sinécures, monsieur Duplessis lui ayant donné à entendre qu'il était assez grand pour se consoler tout seul. Il s'y prit même si bien, qu'il succomba dix ans plus tôt que s'il eût attendu la mort des seuls ravages de sa douleur.

Si l'on introduisait cette remarque que la pauvre Pauline avait là un singulier père, nous nous permettrions de remarquer, à notre tour, que la singularité n'était pas aussi grande qu'on serait tenté de le croire. Nous n'avons pas la prétention de faire le procès d'une génération en masse en matière d'éducation, et cependant il est certain, quoi qu'on en dise, qu'on entendait alors l'éducation beaucoup moins bien qu'aujourd'hui. On adorait ses enfants, j'y consens, mais on ne s'en occupait guère. On leur apprenait bien le latin ou la tapisserie, selon le sexe, mais on ignorait ces soins délicats auxquels on attache tant de prix de nos jours. C'est encore un des déplorables effets des révolutions que cette idée maintenant acceptée assez généralement: les pères ont des devoirs envers leurs enfants. C'est ce dont on ne se doutait guère dans la famille constituée comme elle l'était jadis, et pour un qui ne verra dans les lignes que nous venons de tracer qu'un paradoxe de mauvais goût, il y en aura mille à convenir que c'est tout bonnement la vérité.

Cependant, quand son frère s'alita, il y avait un an environ que madame Saint-Léger remplissait son rôle

de mère dans la perfection, — du moins en ce qui regardait ses propres intérêts. Aussi indifférente à l'avenir de sa fille d'adoption que Grillois pouvait l'être à l'avenir de Nançay; non moins égoïste, non moins sceptique que le terrible rentier de la rue de Touraine, madame Saint-Léger ne contrariait jamais sa nièce, ne l'avertissait jamais et la proclamait une merveille, tout en la trouvant insupportable au fond du cœur. Du vivant de madame Duplessis, monsieur Duplessis entendait d'autres antiennes, si bien qu'il s'était accoutumé à considérer Pauline comme une enfant dont on ne ferait jamais rien. Voyant qu'elle était devenue, sous l'habile direction de sa tante, un abrégé de toutes les vertus, il s'empressa de la lui donner pour tutrice, et elle ne s'empressa pas moins d'octroyer à son élève une entière liberté. C'était uniquement de Pauline que dépendait dorénavant le sort de madame Saint-Léger, et elle n'entendait pas compromettre sa position par des abus d'autorité qui lui eussent ravi l'affection de sa pupille.

Hâtons-nous de le reconnaître, mademoiselle Duplessis ne paraissait pas disposée à abuser de cette dangereuse indépendance. A la voir sortir peu, rentrer à l'heure et ne point faire trotter les billets doux, madame Saint-Léger n'y comprenait rien. Cependant si Pauline le voulait ainsi, personne ne devait s'y opposer, pas même celle qui lui servait de mère, et la chère femme laissa les choses aller leur train, en se moquant tout bas des jeunes filles qui perdent leur temps. Nécessairement leurs rapports furent assez froids, et pour croire que madame Saint-Léger en avait pris aisément son parti, il faudrait

oublier le goût des femmes de son âge pour ces bavardages puérils qu'elles décorent du nom de conversation. A ce point de vue, mademoiselle de Laurençon était, à la vérité, une personne de résistance; mais madame Saint-Léger l'avait bientôt mise à bout, et c'est alors qu'elle se prenait à souhaiter que sa nièce suppléât la demoiselle de compagnie, au lieu de rester des journées entières enfermée dans sa chambre. Enfin, quand un retour de sa sciatique venait à coïncider avec une recrudescence de bronchite chez mademoiselle Laurençon, le sort de madame Saint-Léger était vraiment digne de pitié, et il en était ainsi ce jour-là. Seule dans son appartement, elle en était réduite, pour toute distraction, à songer au passé; c'était sa ressource quand elle s'ennuyait; heureusement elle avait beau fouiller dans ses souvenirs, elle y trouvait toujours du nouveau, surtout du côté du cœur. Jetons rapidement un coup d'œil autour d'elle.

La pièce qu'occupait madame Saint-Léger était une des plus vastes du rez-de-chaussée, et son arrangement rappelait les goûts de la femme élégante, avec quelque chose de suranné qui n'était pas sans grâce. Le meuble, en bois blanc, rehaussé de filets dorés, avait été exécuté par un fameux ébéniste de l'Empire sur le croquis de David; l'étoffe bleu de ciel, semée d'étoiles d'argent, conservait encore une certaine fraîcheur. La cheminée supportait une assez belle pendule flanquée de vases d'albâtre, pleins de fleurs sans parfum, et l'on remarquait, dans une encoignure, un buste de marbre, fait à l'image de la maîtresse de céans, encore reproduite par

un des meilleurs portraits sortis de l'élégant pinceau de Gérard. Il était suspendu à droite de la porte d'entrée, et un charmant tableau attribué à l'Albane lui faisait pendant de l'autre côté. Mais le vrai luxe de ce réduit consistait en une serre construite extérieurement, et qui, avec une profondeur de deux ou trois mètres, avait exactement la longueur d'un des côtés de la chambre. On y entrait de plain-pied par une porte vitrée ménagée entre les deux fenêtres, et, grâce à cette habile disposition, la chambre elle-même jouissait de cette lumière un peu froide, mais égale et douce, recherchée par les peintres, et qui convient si bien aux femmes, surtout aux femmes dont Gérard a fait le portrait. N'oublions pas un de ces meubles qu'on appelait des *Petits Dunkerques,* et sur lesquels s'étalaient les mille brinborions des étagères d'aujourd'hui. C'était là qu'était déposé le portrait de Saint-Léger, qui n'était pas la moindre de ces curiosités.

Gracieusement couchée sur son canapé, en dépit de sa sciatique, et vêtue d'un riche peignoir artistement drapé, rêveuse et souriante, encore belle, madame Saint-Léger avait réellement quelque chose d'Eucharis ou de Calypso, mais de Calypso consolée du départ d'Ulysse. Il y avait dans toute sa personne, de la tête aux pieds, je ne sais quoi de mythologique qui s'alliait à merveille à l'élégance profane dont elle aimait à s'entourer. Ce n'est pas là, nous dira-t-on, l'attitude d'une personne qui s'ennuie. C'est que madame Saint-Léger avait une manière toute particulière de s'ennuyer : elle s'ennuyait gaiement. Rien n'était capable, pas même l'ennui, d'al-

térer la sérénité de cette âme où tout glissait, sérénité vulgaire et qui n'était, après tout, que de la haute insensibilité. Et, pour le moment, madame Saint-Léger, par un effet de sa vive imagination, dînait au *Cadran Bleu* avec un incroyable en oreilles de chien. On le voit, c'était fort gai. Tout à coup Pauline entra.

— Ah! c'est toi, mon enfant, lui dit madame Saint-Léger, oubliant son incroyable avec une facilité malheureusement fort croyable pour qui la connaissait : c'est toi?

— Vous le voyez, ma tante. Il paraît que Laurençon est souffrante, et je viens vous tenir compagnie.

— *Chamante* petite, *embasse*, *embasse*-moi, s'écria madame Saint-Léger en se soulevant sur le coude d'un mouvement académique et en grasseyant comme dans les salons de Barras. Aussi bien je brûle de te parler de quelqu'un... de ce cher monsieur Nançay.

Là-dessus elle fit sa bouche en cœur, tout en attachant sur sa nièce des regards malicieux. Pauline ne sourcilla pas. Alors madame Saint-Léger se mit à rire comme on riait dans son temps, c'est-à-dire de manière à imiter l'agréable murmure d'un ruisselet argenté gazouillant parmi les fleurs. Pauline ouvrit tranquillement le petit panier qu'elle avait sous le bras. Alors madame Saint-Léger cassa les vitres.

— Ainsi ce pauvre jeune homme s'est battu en duel; il a été blessé. J'espère que tu as envoyé prendre de ses nouvelles?

— Moi? Non, ma tante.

— Et pourquoi cela?

— Il me semble, ma tante, que c'était à vous de le faire. De ma part, une telle démarche eût été peu convenable.

— Un voisin!

— Mais, ma tante, c'est justement envers les personnes qu'on rencontre tous les jours qu'il faut se montrer réservée, je suppose.

Pour toute réponse, madame Saint-Léger haussa les épaules d'un mouvement presque imperceptible, puis elle se mit à contempler Pauline, qui tirait son aiguille avec une régularité toute mécanique, et, après quelques instants de silence :

— Voilà, dit-elle, ce qui s'appelle une jeune personne bien élevée, raisonnable. Allons, je vois avec plaisir que ce n'est pas la tête qui te perdra...

— Complétez votre pensée, interrompit froidement Pauline; ajoutez: ni le cœur, puisqu'il est convenu que je n'en ai pas. Eh bien! soit, je m'en passerai.

Parlait-elle sérieusement? Etait-ce de l'ironie? Quoi qu'il en fût, la remarque de madame Saint-Léger paraissait assez fondée.

Alors âgée de vingt ans accomplis, Pauline Duplessis était fort belle, assurément, mais de cette beauté qu'on admire, qui ne plaît pas : l'ovale de sa figure était parfait, et ses traits, d'une coupe sculpturale, eussent défié les chefs-d'œuvre de la statuaire antique, d'autant plus qu'ils avaient la pâleur dorée d'un marbre grec. Ses cheveux, d'un noir d'ébène, descendaient le long de ses joues en deux lourds bandeaux bouffants dont la forme rappelait la coiffure des pages du temps de Charles VI,

et qui par-là donnaient quelque chose d'un peu trop mâle à cette tête si sévère déjà. Des yeux noirs aussi, d'où l'éclair jaillissait parfois comme d'une nuée d'orage, mais dont le regard semblait habituellement tourné en dedans; une raideur majestueuse dans la taille et jusque dans les moindres mouvements; enfin un vernis de douceur contrainte sous laquelle grondaient les sourdes révoltes d'un cœur désespéré dans la saison de l'espérance, tout cela faisait de Pauline une créature singulière, d'un grand aspect si l'on veut, nullement sympathique. La réserve exagérée de ses paroles, un dédain inexplicable des plaisirs de son âge, un soin constant de donner à la raison le pas sur le cœur, achevaient de dérouter les plus clairvoyants; en un mot, c'était une femme qui n'avait rien de féminin. Jusque-là, il n'avait pas été officiellement question de son mariage; pourtant, soit à la promenade, soit chez les amis de sa famille, elle avait souvent rencontré quelque beau jeune homme qui la regardait de loin et qu'on lui présentait quelquefois; puis, on en restait là, car pas un n'avait sollicité l'entrée de la maison. Leur en demandait-on le motif, ils répondaient invariablement que mademoiselle Duplessis leur paraissait charmante, mais qu'ils n'éprouvaient point le désir de la prendre pour femme. Un d'eux, même, avait avoué franchement que Pauline ne lui inspirait pas une entière confiance; pressé de s'expliquer, et quelque peu brutal, il avait ajouté qu'il la croyait hypocrite : il n'était pas seul à le penser. Comment donc expliquer, sinon par un calcul peu rassurant, ce contraste de manières glaciales sous lesquelles perçaient, frappants, quoique

rares, les indices d'une âme ardente et désabusée? Nécessairement, on en arrivait à supposer qu'il y avait là-dessous quelque mystère, et des plus tristes peut-être pour un fiancé; que Pauline avait aimé, qu'elle avait été trompée dans sa première affection, et cette conjecture, vraie jusqu'à un certain point, jetait sur la plus pure des femmes un jour défavorable. Qui donc Pauline avait-elle aimé? Qui donc avait si mal répondu à sa tendresse? C'est ce que Pauline elle-même nous apprendra tout à l'heure. Ajoutons seulement que si la froideur de ceux qui s'étaient éloignés d'elle sous l'impression d'une première entrevue, ne lui avait causé que du dépit, ce dépit avait eu promptement pour conséquence de lui inspirer une grande défiance d'elle-même. On ne devient guère aimable à croire qu'on ne l'est pas, et cette pensée, en paralysant les facultés de la pauvre enfant, était, pour sa véritable nature, inhabile à se dégager, ce qu'est au raisonnement le cercle vicieux d'où il ne peut sortir. Enfin, un âcre parfum de malheur s'échappait de cette fleur sauvage, frappée de l'aquilon sur la roche déserte où l'avait fait éclore un caprice du printemps.

Qui donc aimerait une jeune fille de ce caractère et surtout qui l'épouserait? C'étaient là deux questions que madame Saint-Léger s'adressait souvent, en se disant aussi, et cela avec plus de bon sens qu'elle n'en avait ordinairement, que sa nièce allait se trouver placée dans l'alternative ou d'être épousée pour sa fortune ou de rester fille, chose bien triste aux yeux de la bonne dame. Cependant, elles s'étaient remises à causer.

— Et qu'as-tu fait dans ta chambre depuis ce matin?

demanda madame Saint-Léger, tout en regardant son portrait avec un petit soupir étouffée.

— Ce que j'ai fait? j'ai lu.

— Quoi donc? Peut-on le savoir?

— L'histoire romaine de Rollin, ma tante, répondit Pauline, qui, en réalité, avait appris par cœur l'*Isolement*, de Lamartine, et d'ailleurs elle avait ses raisons pour parler ainsi.

A cette réplique inattendue, madame Saint-Léger bondit sur son canapé, puis, avec des gestes dont le naturel et la grâce n'avaient plus rien d'académique :

— L'histoire romaine? s'écria-t-elle; ainsi, ce n'est pas même pour dévorer des romans que tu t'enfermes des journées entières? C'est pour marivauder avec Caïus Gracchus ou Scipion! Ecoute, mon enfant, tu as pu te convaincre que j'évite autant que possible de te contrarier, que je te laisse libre comme l'oiseau sur la branche, parce que je te sais incapable d'en abuser, bien entendu...

— Oh! bien entendu.

— Mais là, il faut que je m'en explique une fois pour toutes : tu n'as pas le sens commun, Pauline. Comment, tu as vingt ans, quatre-vingt mille livres de rentes, tu es jolie, tu n'as pas de sciatique, le temps est beau, et tu te mets bêtement, — ah! je le maintiens, bêtement — à lire l'histoire romaine! C'est exorbitant, c'est exorbitant!

— Eh! que voulez-vous que je fasse?

— Sors, promène-toi, achète, gaspille si tu veux, mais ne lis pas l'histoire romaine, ou ne t'en vante

point. Raisonne, voyons! Suppose, par exemple, qu'il y eût là un jeune homme tout disposé à devenir ton futur, pour commencer. Tu entres; moi, croyant bonnement que tu viens d'étudier un pas nouveau ou de toucher du forte-piano, je te demande : Qu'est-ce que tu as fait ce matin, Pauline? A quoi as-tu passé ta journée? Naturellement, c'est une occasion que je t'offre de donner à entendre que tu as des talents. Et toi, tu me réponds histoire romaine. Là-dessus, Lindor a les bras cassés. Dame, que veux-tu? N'est pas un cuistre qui veut pour s'éprendre d'une pédante. Sérieusement, songerais-tu à entrer dans l'enseignement par vocation pure? Il ne tient qu'à toi d'être dans six mois une des beautés les plus fêtées de Paris. Sois maîtresse de pension; c'est une idée!

A cette vive sortie qui méritait tout au plus un sourire, Pauline répondit par quelques paroles sentencieuses qu'on aurait pu croire tirées de Tacite ou de Tite-Live. C'est qu'on ne sourit pas plus d'une piqûre d'épingle qu'on reçoit tous les jours, à heure fixe, que d'un coup de poignard reçu à l'improviste. Ce qu'elle croyait dire pour la première fois à sa nièce, à propos d'histoire romaine, madame Saint-Léger le lui avait dit cent fois : elle le lui disait à propos de tout. Il y avait entre elles deux de ces antipathies irremédiables qui proviennent d'une diversité essentielle de caractères, et l'on sait à quels douloureux malentendus sont exposées deux natures juxtaposées sans être unies. Quand il se produisait entre elles un de ces petits différends, Pauline, nous devons l'avouer, maintenait son opinion avec une rai-

deur inflexible, et bien que madame Saint-Léger ne tînt pas beaucoup aux siennes, il en résultait d'assez fréquentes altercations. Pauline se le reprochait ensuite, et elle essaya, cette fois, de prévenir, par une légère concession, un pareil résultat.

— Allons, ma tante, dit-elle, ne vous hâtez pas trop de voir en moi une femme savante. Je lisais Rollin, parce que je n'avais pas autre chose sous la main, voilà le fait. Enfin, j'ai entremêlé cette grave lecture de quelques vers...

— A la bonne heure!

— De quelques vers de Lamartine.

— Lamartine! s'écria madame Saint-Léger, qui traitait de fadaises les sublimes inspirations du chantre d'Elvire. Tu lis... Passe encore pour l'histoire romaine, mais les *Méditations!* Quel fatras indigeste! Quel galimatias double! Ah! si monsieur de La Harpe eût vécu un peu plus longtemps, quelle bonne et prompte justice il eût faite de cette poésie ténébreuse, vague, molle, incolore, insupportable, Pauline, exécrable. Si tu veux lire des vers, lis, sinon Bertin et Parny, lis... eh! mon Dieu, lis Colardeau, comme je le faisais ce matin encore. Connais-tu les *Héroïdes*, de Colardeau? Voilà de la poésie!

— Ce n'est pas mon avis, répliqua sèchement Pauline. Elle savait bien que si le nom de son poëte favori était une fois prononcé, elle devait s'attendre à le voir vilipendé, et elle voulait éviter d'en venir là. C'est pour cela qu'elle avait mis en avant le respectable principal du collége de Beauvais.

— Enfin, continua madame Saint-Léger, ne voilà-t-il pas un beau thème de poésie légère que le *Lac* ou l'*Isolement!* Un lac est fait pour aller en bateau, et puis voilà ! Quant à l'isolement, je conçois, ah! je conçois à merveille qu'on ne l'aime pas. Alors, on va dans le monde, c'est bien simple!

En s'exprimant ainsi, madame Saint-Léger se faisait l'écho de ces fureurs classiques, dont l'aveuglement allait jusqu'à immoler l'auteur de tant de chefs-d'œuvre sur les autels de Luce de Lancival. Les partisans du passé n'étaient pas rares à cette époque, mais c'était surtout parmi les hommes qu'ils se recrutaient; la plupart des femmes se laissaient prendre aux magiques effets de cette poésie séraphique, et celles-là, surtout, qui ne devaient plus songer à se vêtir en nymphes, n'étaient pas fâchées de trouver à se réfugier sous le costume du chérubin, infiniment plus étoffé que l'autre. Mais le plus grand charme de la poésie, c'est peut-être qu'elle est la vraie langue de l'amour : quand on commence à parler de l'une, soyez sûr qu'il va être question de l'autre. L'amour, pour Pauline, c'était...l'amour! Pour madame Saint-Léger, l'amour, c'était Cupidon. On conçoit combien les théories sentimentales de cette Hébé des banquets en plein air blessaient les intimes délicatesses d'une poétique jeune fille de ce temps-là. Une irritation sourde, un certain mépris, à peine contenus par un puissant effort de volonté, perçaient néanmoins dans l'attitude de Pauline, tandis que les citations un peu risquées dont madame Saint-Léger émaillait ses discours, lui causaient un visible malaise.

On annonça le dîner, et madame Saint-Léger, qui était fort gourmande, laissa sa littérature à la porte de la salle à manger. Tandis qu'elle dégustait lentement les mets que lui servaient deux domestiques en livrée, Pauline grignottait quelques petites choses par pure politesse, et sans souffler mot. Tant qu'on fut à table, madame Saint-Léger ne songea pas à se plaindre d'un silence qui la laissait tout entière aux plaisirs de la bonne chère; mais elle aimait à causer en digérant, comme quiconque digère bien. Et quand elles furent de retour dans cette chambre où tout respirait Gnide et Paphos :

— Tu ne me dis rien, remarqua madame Saint-Léger.

— Eh bien ! je vais essayer, ma tante, repartit Pauline. Et cependant, quand on ne s'entend pas, il vaudrait peut-être mieux ne pas causer.

La réplique n'était pas gracieuse, et madame Saint-Léger eut bonne envie de s'en fâcher. Mais elle se rappela qu'elle venait de contrarier fort nettement les idées de l'héritière, arbitre de son sort. C'en était assez, trop peut-être pour un jour, et la prudente vieille femme inclina la tête. Seulement, elle poussait de temps en temps un gros soupir, comme une personne accablée du poids de son infortune. C'était sa coutume quand elle n'osait plus soutenir la discussion, et cela impatientait singulièrement Pauline. Au premier soupir, elle se mordit les lèvres, au second, elle frappa légèrement du pied, au troisième, elle n'y tint plus, plia son ouvrage, dit sèchement bonsoir et se retira, laissant sa tante aux

soins de mademoiselle Laurençon, dont la bronchite se trouvait toujours fort bien du dîner.

— Vous le voyez, Laurençon, vous le voyez! s'écria madame Saint-Léger, aussitôt que sa nièce fut partie.

— Et, certes, remarqua mademoiselle Laurençon, il faut le voir pour le croire. Non, cette enfant-là n'aimera jamais personne!

— Je le crains, repartit madame Saint-Léger. Ah! les jeunes filles d'aujourd'hui sont bien singulières. Croiriez-vous qu'elle méprise Colardeau?

— Colardeau! mépriser Colardeau! s'écria mademoiselle Laurençon, qui le haïssait cordialement, car elle commençait à le savoir par cœur.

— N'est-ce pas que c'est incroyable, reprit madame Saint-Léger. Allons, Laurençon, lisez-moi une héroïde.

Mademoiselle Laurençon alla chercher le volume, et presque aussitôt madame Saint-Léger s'endormit paisiblement. Ainsi s'expliquait peut-être son goût pour l'auteur des *Héroïdes*. Que si l'on nous accusait de forcer en la personne de madame Saint-Léger, aussi bien qu'en celle d'Alcibiade Grillois, la peinture des caractères dont les modèles ont posé sous les yeux de tout homme voisin de la quarantaine, nous engagerons quiconque nous présenterait une semblable objection, à se reporter à ses propres souvenirs. A de rares exceptions près, les derniers échantillons de l'ancienne société française, qui ont disparu presque entièrement aujourd'hui, n'étaient pas faits pour en donner une bien haute idée. Sous des formes souvent agréables, on ne trouvait guère là que sécheresse de cœur et petitesse d'esprit; ces ves-

tiges du siècle passé expliquaient mieux que plus d'un gros volume la démoralisation profonde des classes supérieures avant la Révolution. Mais arrêtons-nous ; on nous accuserait, sans doute, d'insulter les vaincus. Et, au fait, il vaut peut-être mieux que la démocratie déclare saint et sacré tout ce qu'elle a renversé. On voit tout de suite ce qu'elle peut gagner à se transformer en femme sensible, et à verser sur les débris de l'ancien régime des larmes dont la sincérité ne saurait être douteuse; elle y gagnera la sympathie, si précieuse pour elle, des chevau-légers, s'il en reste. Applaudissons en passant à cette touchante réconciliation des partis sous le péristyle du Théâtre-Français, et n'en parlons plus.

Cependant, Pauline était remontée chez elle. Une fois là, elle sonna sa femme de chambre, et lui ordonna d'envoyer un domestique prendre des nouvelles de monsieur Nançay, de la part de madame Saint-Léger.

— Et puis, vous reviendrez me dire ce qu'il en est, ajouta-t-elle.

Elle apprit, au bout d'un instant, que, sans désespérer de la vie du blessé, les médecins manifestaient de sérieuses inquiétudes. Une fièvre ardente s'était déclarée, et elle était accompagnée de délire.

— Pauvre jeune homme, dit Pauline, tandis que Jeannette lui donnait ces détails. Oh ! c'est affreux ces duels ! Deux anciens amis, peut-être ! Sait-on avec qui il s'est battu?

— Avec un des messieurs qui ont dîné chez lui avant-hier, comme mademoiselle s'en souvient peut-être ; avec monsieur le marquis de Rouvière.

— Et, reprit Pauline, sait-on pourquoi ils en sont venus à cette extrémité?

— Pour une dame, à ce qu'on assure, mademoiselle.

Et Jeannette regarda sournoisement sa maîtresse, espérant qu'elle saurait à quoi s'en tenir d'après l'effet de cette confidence, mais son espoir fut trompé. Ce fut du même ton, du même air, que Pauline la congédia.

Une fois seule, il eût été curieux d'observer par quelles insensibles gradations la fausse Pauline dépouilla son déguisement pièce à pièce. D'abord le buste s'assouplit, et les mains tombèrent sur les genoux, d'un mouvement empreint de je ne sais quelle grâce nonchalante; la tête se pencha sur l'épaule gauche, la bouche s'entr'ouvrit, comme une rose du matin; aux dures clartés de cet œil noir, la langueur succéda; enfin un long soupir de délivrance s'échappa de la poitrine de Pauline. Elle demeura quelques instants ainsi, magnifique d'abandon, brisée, mais libre enfin d'être elle-même.

— Pauvre chambre, dit-elle tout à coup, combien tu m'auras vu pleurer!

C'était moins la chambre d'une jeune fille que celle d'une riche héritière dont nulle autorité ne contrôle les coûteuses fantaisies. D'ailleurs, c'était ce luxe par excellence dont on ne s'aperçoit pas immédiatement, tant il est simple et harmonieux. Un tapis de Turquie, aux tons riches et sourds, une tenture de brocatelle brune à fleurs jaune foncé, quelques bronzes, quelques livres précieux, un crucifix d'après Jean Goujon, une Sainte-Famille d'André del Sarte, et rien de plus. Cadre sévère

que cette sévère beauté s'était choisi, moins par coquetterie que par un instinct naturel du grand et du beau. Mais, si elle avait pris un certain plaisir à s'arranger un intérieur à son gré, au fond, Pauline n'attachait pas grande importance à cela, et elle en jouissait comme on jouit souvent des plus douces choses de la vie, — sans les voir. Déjà lasse de regarder autour d'elle, elle avait tiré d'un coffret d'ébène un cahier assez volumineux, où elle avait consigné les principaux événements de son histoire intime. Puis, au lieu de l'ouvrir, elle le laissa glisser à ses pieds. Nous le lirons pour elle.



V

« Je vais avoir vingt ans, je ne suis pas laide, je suis riche, libre de disposer de mon cœur et de ma main... pourtant je suis malheureuse. Depuis quelque temps, une idée me poursuit : c'est d'écrire ce que j'ai souffert. Pourquoi non? Ce récit n'existera que pour moi seule, et puis il n'accusera personne. A quoi bon ces récriminations vaines? Ce qui est fait est fait : que Dieu juge; nous, pardonnons! Enfin, quand j'aurai relu ces pages, dépositaires du triste secret de ma vie, qui m'empêchera de les livrer aux flammes? Peut-être aussi les garderai-je pour qu'elles me survivent; peut-être est-ce là qu'apprendront à me connaître ceux qui me condamnent sur

l'apparence, et alors qu'il n'y aura plus de moi dans ce monde qu'une pincée de cendres sous le marbre d'un tombeau.

» Ils disent que je ne suis pas aimable, ils disent que je ne suis pas aimante. Pas aimable, je le veux bien! mais pas aimante, qu'en savent-ils? Et puis cette opinion va s'accréditant par le monde. En vérité, on devrait y regarder à deux fois avant de faire une pareille réputation à une pauvre jeune fille. Quand donc viendra-t-il celui qui me comprendra? celui qui, devinant le trésor sous le rocher, le brisera d'un mot d'amour pour voir rouler à ses pieds les inépuisables richesses longuement accumulées dans ce cœur profond d'où rien n'a pu sortir? Vous me voulez aimable? aimez-moi, mais ne dites plus que je ne suis pas aimante; aurais-je donc tant souffert de n'être pas aimée!... Il ne s'agit pas de me plaindre, il s'agit de raconter, et je commence.

» Il est rare, je crois, qu'on se souvienne de soi-même antérieurement à sa cinquième année. Pour moi, je ne me rappelle presque rien au delà de cet âge; à partir de ce temps, je n'ai rien oublié. J'étais alors, tout le monde le proclamait autour de moi, la plus gaie, la plus affectueuse des petites filles. Mais sous ce caractère ouvert se cachait une sensibilité excessive, et comme je riais, je pleurais — pour un rien. Ma mère alors se moquait de moi fort amèrement; j'en souffrais et je combattis cette faiblesse enfantine avec une vigueur dont peu de femmes seraient capables; ce fut ainsi que je perdis l'habitude des larmes. Aux yeux de bien des gens ce résultat sera la justification du moyen par lequel on l'avait obtenu.

Je ne saurais être de leur avis. Se moquer des enfants est chose déplorable, car ce n'est pas modifier leur véritable caractère, c'est leur apprendre à dissimuler. Je ne pleurais plus, mais cela me faisait un mal affreux. Pourtant, mon affection pour ma mère n'en était pas diminuée, et c'était plutôt de l'adoration ; elle fut longtemps pour moi l'objet d'un culte, oh ! d'un culte bien désintéressé.

» C'était vers cette époque une belle personne de vingt-deux ans tout au plus, grande, svelte, avec d'admirables épaules, des bras ronds et blancs et une de ces magnifiques chevelures blondes, qui donnent à une tête de femme ce quelque chose de vaporeux, d'éthéré, que nous n'aurons jamais, nous autres brunes ! Mais ce qu'il y avait peut-être de plus frappant en elle, c'était l'harmonie vraiment céleste de ses mouvements, le charme indéfinissable de sa coquette et invincible froideur, à laquelle se mêlait l'irritante ironie d'un demi-sourire perpétuel. Un jour (j'avais alors quatorze ans), on me montra, dans un musée, un sphinx de granit rose récemment apporté d'Égypte, et je n'oublierai jamais l'impression que me causa cette figure mystérieuse. Il me semblait voir vivre la pensée du monstre gracieux sous ce front immobile. Je croyais à chaque instant que cette bouche souriante allait parler, me dire quelque secret étrange qui m'ouvrirait les portes du monde surnaturel, auquel le bloc palpitant semblait ravi. J'avais beau m'en éloigner, j'y revenais toujours, et je ne sais combien de temps je fusse restée à le contempler, si les gardiens en habits rouges ne se fussent mis à pousser la

foule devant eux, en annonçant la clôture à l'écho des galeries sonores. Tel était à peu près le sentiment de curiosité folle que m'inspirait ma mère avec une affection passionnée; je l'aimais avec une sorte de fureur religieuse qui n'eût pas reculé devant le martyre. Quelquefois, quand je tardais à m'endormir, la pensée me venait que d'un jour à l'autre, et comme tout le monde, elle pouvait mourir; alors je fondais en larmes et je priais Dieu de me prendre à sa place, car il me semblait que sans elle, vivre n'eût été qu'un supplice. Un matin, elle s'évanouit en ma présence, et je poussai des cris perçants. Elle revint à elle et se moqua de moi. Mon père l'imita, les domestiques en firent autant, je fus hautement traitée de sotte. Cela me parut effroyablement injuste.

» Cependant, il y avait dans ma vie des épisodes infiniment plus agréables. Quand ma mère, qui ne m'emmenait jamais à la promenade, sortait en voiture, je me cachais derrière les rideaux de la salle à manger pour la voir monter dans son brillant équipage et s'y asseoir avec cette grâce inimitable que rien ne dérangeait. Souvent, quand elle allait au bal, j'obtenais l'insigne faveur de ne me coucher qu'après son départ. Elle me congédiait au moment de procéder à sa toilette, en me disant d'aller jouer à la poupée, et je m'empressais d'obéir ou du moins de sortir, car le jeu n'avait plus d'attrait pour moi, possédée que j'étais du plaisir douloureux de l'attente. Au reste, j'étais sûre d'avance d'avoir à le goûter longuement. Immobile sur ma petite chaise au coin du feu, — quand j'en avais, — je me levais dès que

le dernier quart d'heure avait sonné, puis j'attendais encore. Enfin, une porte s'ouvrait brusquement sous la main de la brusque Stéphanie, et une voix aigre criait dans le silence :

— » Mademoiselle peut venir !

» Je m'élançais. Déjà je touchais le seuil du sanctuaire, et je m'arrêtais confondue d'admiration pour la divinité. Elle était là, splendidement parée, rattachant un bracelet ou effaçant les plis de sa robe frémissante, belle à tourner toutes les têtes.

— » Comment me trouves-tu, fillette? me demandait-elle en venant se placer devant moi.

— » Oh ! maman, m'écriais-je, vous êtes jolie, mais jolie ! vous ne pouvez pas vous figurer !

» Alors elle me donnait une petite tape sur la joue et s'en allait. C'était peu de chose, et je me retirais frustrée des caresses que je sollicitais sans cesse. Mais ma mère, qui ne m'a jamais repoussée de ses genoux, ne m'y a jamais attirée d'elle-même. Quand je lui demandais de m'y prendre, elle le faisait de bonne grâce ; quand je manifestais le désir de l'embrasser, elle penchait la tête vers moi ; c'était tout. Un jour, j'osai m'en plaindre ; on eut recours à l'expédient habituel de la maison : à la raillerie. Et cependant, j'aurais tout donné pour une marque d'affection de sa part. J'aurais été si fière de sortir avec elle !

» Loin de là, je grandissais, livrée aux soins de bonnes tantôt françaises, tantôt anglaises ou allemandes, créatures vulgaires entre toutes et qui n'avaient pas même les qualités secondaires de leur état, car on les voulait

à bon marché, et l'on en cherchait à chaque instant. Leurs manières, leur langage m'inspiraient une extrême aversion, et je sentais que je les adoptais sans m'en douter.

» Un matin, aux Tuileries, une dame, — sur je ne sais quelle parole qui m'était échappée, — vint reprendre sa fille et lui défendit de jouer jamais avec moi. Elle n'entendait pas que son enfant fréquentât les enfants mal élevés, ajouta-t-elle en me regardant, tandis que je rougissais jusqu'aux yeux. Ce qui m'avait échappé là, c'était ma bonne qui me l'avait appris, et comme je ne voulais plus encourir le reproche que m'avaient attiré ses leçons, je pris le parti de ne plus lui adresser la parole, excepté lorsque cela serait strictement nécessaire. Cette résolution implique un effort de raisonnement qui pourra surprendre, mais j'avais alors dix ans passés; et puis, les enfants suppléent à la raison par l'instinct. Bien ou mal, ils disent et font une foule de choses qui semblent profondes, et qui ne sont que naturelles. Moi, j'avais l'instinct du bien, et si je le dis, c'est qu'on l'a nié.

» Cependant le plan de conduite que je m'étais tracé comportait de graves inconvénients. D'abord ma réserve passa pour une sotte fierté, et cette interprétation, trouvée par celles que blessait mon silence, ne tarda pas à prévaloir. On affirmait que, me voyant fille unique appelée à une grande fortune, je méprisais et mes inférieurs et mes égaux par la naissance, quand ils ne l'étaient pas en même temps par la richesse. C'était là une absurdité, mais, comme tant d'autres, elle avait une apparence de raison pour elle : déjà j'avais pris

l'habitude de me renfermer en moi-même, déjà il ne me suffisait plus de le vouloir pour me montrer expansive. Dois-je le cacher, enfin? Je n'étais plus tout à fait la même envers celle que j'avais tant aimée. Involontairement, je la jugeais. Je croyais comprendre aussi, par les discours qu'on tenait autour de moi, qu'elle inspirait plus d'admiration que de sympathie, et qu'on attribuait la régularité de sa conduite uniquement à la sécheresse de son cœur. Hélas! ce que je voyais de mes propres yeux ne servait qu'à confirmer cette opinion. A chaque instant, quelque beau jeune homme se présentait timide et troublé. On le recevait avec faveur, on l'engageait à revenir; il revenait chaque fois plus troublé, plus timide, jusqu'au jour où il quittait la place, pâle et le cœur brisé, victime d'une coquette impitoyable. Qui donc était là pour me le dire? Mes quinze ans, qui le devinaient d'eux-mêmes. Oh! cela me paraissait affreux! Je ne concevais pas qu'une femme pût se repaître des larmes qu'elle faisait couler, et le spectacle de ces jeux barbares me soulevait d'indignation. Cependant, tant d'efforts m'avaient lassée : sûre qu'on le regarderait à peine, je n'éprouvais plus le même plaisir à composer pour *elle* mon bouquet de tous les matins, et, sachant d'avance qu'on ne me rappellerait pas si je me retirais sans avoir donné le baiser du soir, je m'en dispensais la plupart du temps. Il m'était pénible de voir cette joue rose s'offrir à mes lèvres d'un air distrait, ennuyé. Je vous connaissais dès lors, âpre fierté des cœurs dédaignés, mortels regrets d'une affection perdue! O toi, plus précieux que la myrrhe et la cinnamone, encens du cœur,

je t'avais brûlé devant une idole ingrate; j'avais vu s'évanouir dans les airs tes parfums méprisés! Qui donc aimiez-vous, pauvre femme? Vous seule!

— » Mais non! m'écriais-je en me parlant à moi-même.

» Alors une voix me répondait :

— » Mais si!

» Et tout était là pour lui donner raison. Ce qu'aimait ma mère, dans les hommages passionnés de ses adorateurs, c'était le triomphe de sa beauté décevante; et lorsque, avant de partir pour le bal, elle provoquait l'humble suffrage d'une enfant, c'était pour ne rien perdre des plaisirs égoïstes d'une insatiable vanité. Vanité, égoïsme, c'était toute la femme. Que Dieu me pardonne de l'écrire! Un jour, je ne sais à propos de quoi, nous eûmes ensemble et pour la première fois une violente querelle, où je fus traitée avec la dernière dûreté. En d'autres temps, cela m'eût pénétrée de douleur; mais alors, cela ne me fit rien du tout : telle est l'expression un peu trop familière, peut-être, mais parfaitement exacte de la vérité. J'en étais, d'ailleurs, grandement surprise, et j'en cherchai la raison tout le jour, sans la trouver, quand, vers minuit, une pensée me traversa le cerveau comme un glaive : je n'aimais plus celle.... Non, jamais femme réveillée au milieu d'un sinistre cauchemar ne se dressa sur le coude, plus pâle, plus épouvantée. Je voulus crier, j'étais sans voix. Me démentir!... Pas une raison! Je ne l'aimais plus, je ne l'aimais donc plus!

» Oh! pleure, me disais-je, pleure sur toi, pauvre Pauline!

» Mais il y avait longtemps qu'on m'avait désappris les larmes, et c'était celle-là même que je devais voir d'un œil sec disparaître de ce cœur où elle avait régné.

» Nous avions du monde à dîner le lendemain, et ma beauté toute naturelle détourna l'attention dont espérait jouir exclusivement une beauté qui depuis longtemps déjà appelait l'art à son secours; il faut bien s'y résoudre, à trente-six ans. Je n'avais rien fait, rien absolument pour attirer les regards : immobile dans ma petite robe de soie grise, emprisonnée jusqu'au menton dans ma guimpe, les yeux baissés et rougissant au moindre mot, réellement je n'avais point l'allure d'une coquette. Je n'en reçus pas moins, dès le soir même, l'injonction formelle de ne plus paraître à table les jours de réception, puisque, disait-on, je ne savais pas m'y conduire. A ce reproche inattendu, je tournai des regards suppliants vers mon père. C'était, sinon un excellent mari, je l'ai su depuis, du moins un excellent homme, mais il avait mille raisons pour céder à sa femme, qui, par un accord tacite, avait mis à ce prix la liberté qu'elle lui laissait. Il comprit parfaitement que je sollicitais son appui, et il n'eût pas mieux demandé que de me l'accorder; seulement, il n'osa pas. Et après quelques instants d'hésitation :

— » Ta mère a raison, dit-il d'un ton capable; ta mère a parfaitement raison.

» Puis il prit son chapeau, ce qui m'a paru être la grande ressource de ces messieurs quand ils ne savent plus comment s'en tirer. De tout céla j'étais tellement surprise, tellement humiliée, que je demeurai deux jours

entiers dans une sorte d'assoupissement moral, au fond duquel il y avait une crainte vague d'avoir mérité, sans le savoir, et la désaffection de mes parents et leurs réprimandes. A la fin, cette pensée me suggéra celle d'un sévère examen de conscience; j'y procédai sans délai et j'en sortis justifiée. Si l'on ne m'aimait pas, si l'on me croyait coquette, ce n'était pas ma faute, c'était uniquement parce qu'on n'avait rien compris à ma véritable nature; en un mot, parce qu'on ne m'avait pas comprise.

» Que de gens souriraient à ce mot! Quel ridicule ne s'attache pas à cette dénomination de femme incomprise! La femme incomprise est, avec la vieille fille, en butte aux railleries du monde, dont la lâcheté s'accommode si bien d'être du parti du succès. On tourne le dos aux déshérités de la vie, pour flatter le bonheur dont l'éclat rayonnera sur le flatteur; on fuit l'infortune, elle attriste, elle se gagne peut-être! Passez donc, ô triomphateurs superbes, qui triomphez parce que vous n'avez ni la sainte fierté qui paralyse ni la sensibilité qui tue! Traitez de sensibleries les divines susceptibilités d'une délicatesse à laquelle vous ne sauriez atteindre. Ne craignez pas non plus que nous nous levions, nous débiles, de la poussière du chemin pour attrister votre passage de nos gémissements importuns; nous attendrons la mort sans nous plaindre, car, nous le savons, la vraie patrie des malheureux, c'est la solitude de leur âme et l'oubli d'une destinée meilleure!

» Moi, j'avais adopté un parti auquel ne m'avaient que trop prédisposée mes tristes antécédents : cade-

nasser mon cœur. Et, six mois après, je ne vois pas ce qui eût été capable de m'arracher une parole expansive. Raide, froide, compassée, prête à tout endurer sans me plaindre, j'apparaissais à l'heure des repas, je prenais le mien sans prononcer une seule parole, puis je remontais chez moi. Faite dans un violent accès de mauvaise humeur, la défense avait été levée qui m'interdisait le salon à certains jours, mais je m'étais obstinément refusée à profiter d'un droit comme d'une faveur, et les étrangers qui venaient chez madame Duplessis pouvaient ignorer qu'elle avait une fille. Un soir, on me contraignit à descendre; mais je remerciai sèchement tous les danseurs qui se présentèrent. Clouée sur ma chaise, dans un coin, je me levai tout au plus deux ou trois fois pour donner des ordres ou pour recevoir les invités dont la maîtresse de la maison n'avait pas le temps de s'occuper. Elle était exaspérée de cette conduite, et non sans raison, à la vérité. Moi-même je le sentais, et j'aurais voulu agir autrement... je ne pouvais! Il me semblait voir partout des visages ennemis. Au bruit enivrant de la fête, il me revenait à l'esprit mille souvenirs navrants de mon enfance opprimée; j'appréhendais de voir toute parole de ma bouche accueillie par un ricanement moqueur, et je ne desserrais pas les dents. Mon père s'approcha de moi et me dit tout bas :

— » Sois aimable, Pauline, parle, souris, danse. Ne fût-ce que pour ta mère!

» Je ne bougeai pas, rien ne tressaillit en moi... Cette affection, en sortant de mon cœur pour n'y laisser qu'un

froid respect à la place, y avait fait un grand vide, qui s'agrandissait de jour en jour. Je ne savais plus comment employer mon temps, où tourner mes pensées : comme l'aiguille inquiète du pôle, qui le cherche, palpitante, et ne s'arrête qu'après l'avoir découvert à travers l'espace, je demandais aux quatre coins de l'horizon l'aimant de ma vie désorientée. Du juste sentiment de cette désaffection anormale et presque criminelle, en dépit de toutes les excuses que je pouvais alléguer; de l'impossibilité où j'étais de réagir contre ce courant hors nature, il résultait pour moi une tristesse inexprimable et de cuisants regrets qui ressemblaient à des remords. Image de mon cœur, mon visage assombri excitait déjà la défiance autant que l'étonnement; on se demandait ce qu'avait cette pâle jeune fille au regard concentré, aux lèvres muettes... et qui donc l'eût deviné? La calomnie s'empara de ces indices défavorables, et le bruit courut que j'avais tous les mauvais instincts de ces héroïnes de mélodrame dont j'avais la figure. Tout à coup, ma mère tomba gravement malade, et je saisis cette cruelle occasion de réparer mes torts, si j'en avais, en la soignant avec un dévouement absolu. Vingt-sept jours et vingt-sept nuits, je ne quittai son chevet que pour prendre le repos strictement nécessaire à la vie. Elle se laissa soigner sans dire merci, expira sans m'avoir dit adieu, et je serrai cette main glacée par l'indifférence avant de l'être par la mort.

» Témoin de mon zèle pieux, mon père m'en récompensa par quelques paroles qui m'allèrent droit au cœur.

— » Ah ! m'écriai-je en me jetant dans ses bras, que ne m'en a-t-elle dit autant, une fois, une seule !

— » C'est vrai, répondit-il, mais elle était si... si peu communicative. On m'a souvent reproché de ne pas me tenir assez à la maison, et cependant ce n'était pas tout à fait ma faute, vois-tu. Tiens, je changerai tout cela : je ne veux plus m'occuper que de toi, ma chère enfant. Je veux vivre pour toi, avec toi seule.

» Mon Dieu ! quel baume qu'une parole affectueuse ! Avec quelle avidité je l'écoutais me dérouler ses plans d'avenir ! Il ne dînerait plus en ville ; il ne sortirait plus le soir, et ne me demanderait, en revanche, que de faire sa partie de piquet. Quant à sa sœur, qui ne parlait rien moins que de s'établir à la maison, on l'évincerait poliment, puisque sa société n'était pas de mon goût. Nous allions mener à nous deux une petite existence tout intime et toute patriarcale à la fois. Cela dura.... six semaines ; dès la fin du second mois, madame Saint-Léger était solennellement installée, et mon père reprenait ses vieilles habitudes. Je le voyais à peine ; nous ne causions jamais ; il ne s'inquiétait ni de ce que je faisais ni de qui je voyais ; d'ailleurs, il m'adorait, disait-il, et je veux le croire. Beaucoup moins sensible que la première, cette déception avait néanmoins son amertume, et ce qui pouvait l'adoucir n'était pas de rencontrer mon père en douteuse compagnie, comme cela m'arrivait quelquefois. Alors, je baissais les yeux, et passais de l'autre côté. Pour lui, il n'avait point à rougir, car il ne me reconnaissait jamais. Il était myope, apparemment. Sa mort

m'affligea sincèrement. Je ne continuerai pas sans consigner ici une remarque bien triste : c'est qu'il est impossible de ne pas juger ceux dont on tient le jour, du moins quand leurs torts dépassent une certaine limite. Or, rien n'est plus pénible que cette nécessité qui s'impose d'elle-même, et quiconque l'a subie, en garde la trace indélébile; j'en prends à témoins tous ceux qui connaissent cet antagonisme des entraînements naturels et de la voix de la raison. Beaucoup de parents, sans nul doute, se conduiraient mieux, s'ils songeaient que leurs enfants auront à les juger, et que ce ne sera pas sans en souffrir cruellement qu'ils en seront réduits à les condamner.

» Cependant madame Saint-Léger était dès lors ma seule parente, et qui plus est ma tutrice, mon tuteur étant parti pour les Grandes-Indes, au sortir du conseil de famille. Qu'un ami vous laissât la gestion de sa fortune, on se ferait scrupule de n'y pas mettre tous ses soins; qu'il vous charge de diriger sa fille, il serait de mauvais goût de s'en mêler, pour peu qu'elle ait une vieille cousine quelconque à ses côtés.

» Décidément, je deviens philosophe et pessimiste. Hélas! ce n'est pas sans raison, car tout est au pis dans ma vie, dont je continue l'histoire sans plus m'interrompre.

» Jamais madame Saint-Léger ne m'a plu, et j'évitais autant que possible sa société, sous prétexte d'aller étudier le dessin ou le piano. Mais, depuis quelque temps, je n'avais plus de goût qu'à la lecture, et je dévorais chaque jour un volume : Clarisse Harlowe, les poëmes

de lord Byron, la Nouvelle Héloïse, Werther, Adolphe, Obermann et mille autres, tels étaient les compagnons habituels de mes longues journées solitaires. Surexcitée par ces admirables peintures de l'amour, ma pauvre tête travaillait comme le vin nouveau dans la cuve. Souvent le livre glissait de ma main et j'inventais pour moi-même je ne sais quelles épopées romanesques aux folles péripéties, dont la violence dépassait les plus célèbres témérités du roman moderne. Je me taillais des paladins en habit noir et des héroïnes impossibles, moitié Clorinde et moitié Corinne, inspirant toujours des amours gigantesques et quelquefois les partageant. Ce n'étaient que promenades au clair de lune, guitare d'une main, poignard de l'autre; extases au soleil couchant sur le rivage et devant les monts neigeux, où je croyais voir l'emblème démesuré des bondissements de mon cœur. Quelquefois, aussi, écartant toute fiction, dédépouillant tout déguisement, je me mettais moi-même en scène, et alors j'éprouvais, je l'avoue, un effrayant désir d'aimer. Il y avait des jours où j'aurais tout donné pour sentir une main serrer la mienne. Alors, je sortais furtivement, et j'allais à l'église me jeter aux pieds de la vierge Marie. Puis quand je la voyais dans son nuage d'azur avec sa couronne blanche au front, l'Enfant-Jésus sur les bras, sainte figure qu'éclairait un oblique rayon du ciel où elle semblait monter, une subite rougeur envahissait mes joues, et j'aurais voulu disparaître sous terre. Je priais néanmoins avec ardeur, avec persévérance, et je sentais quelque chose d'en haut qui descendait sur moi comme une rosée bienfaisante. Mais, que l'orgue vînt à

chanter dans les profondeurs de la nef, et jė n'avais plus qu'à partir; Dieu n'était pour rien dans le trouble mystique où me jetait cette puissante harmonie.

» Un soir, altérée de confiance comme peut l'être d'eau le pèlerin du désert, j'avouai tout à ma tante : lectures, troubles, inquiétudes, insomnies. Je m'attendais à être grondée, et, loin de là, on accueillit ces aveux avec une indulgence excessive. C'était, me dit-on, choses naturelles à mon âge, et qui se passeraient... Non, non, je ne répéterai pas tout ce que je dus entendre à cette occasion. C'était un relâchement de principes inconcevable, une liberté d'expressions dont on ne trouverait pas d'exemples aujourd'hui. Elle ne me conseillait pas de m'affranchir des lois de la bienséance, mais lui eussé-je avoué que j'y songeais, elle eût trouvé cela tout naturel; pour peu que je l'eusse un peu poussée, elle m'eût parlé de ses amants. Elle entremêlait ses pernicieuses exhortations de récits singuliers. Elle avait connu tous les historiens et toutes les comédiennes de son temps : Talma, Robespierre, Clairon, la Duthé, Elleviou, madame Tallien. Moi, je respirais je ne sais quel air assoupissant et malsain, je ne sais quelle âcre senteur de guillotine et de gynécée, et je sortis confuse, révoltée. Révoltée, oui, mais le lendemain je me surpris à revenir. Grâce à Dieu, je m'arrêtai en chemin : j'avais compris que je ne m'exposerais pas impunément à ses conversations étranges, et que, si je n'y prenais garde, celle qu'on avait mise auprès de moi pour me garder me perdrait. A partir de cet instant, toute intimité entre nous fut rompue; mon cœur s'était refermé peut-être pour jamais. Le cœur! Je

ne voulais plus entendre parler du cœur non plus que des romans; je m'étais jetée dans les bras de la raison et de l'histoire romaine!

» Ce fut vers cette époque qu'il fut question de mon mariage. A cinq reprises différentes, je me trouvai en présence de jeunes inconnus, qui m'examinèrent avec plus ou moins d'attention; un ou deux m'adressèrent la parole, nul ne manifesta le désir de m'être présenté plus régulièrement. Il était donc bien difficile de croire que je leur eusse inspiré une violente passion. Au surplus, je n'éprouvais pour eux-mêmes qu'une profonde indifférence, et ils ne faisaient, en se retirant spontanément, que m'éviter la peine de les refuser. J'aimais mieux cela, beaucoup mieux, et sans un peu de dépit bien naturel en pareil cas... Décidément, je n'étais pas séduisante.

» Ce fut vers cette époque que me fut fait un payement de deux cent trente mille francs, et que j'achetai l'hôtel où nous demeurons aujourd'hui. Nous y étions à peine installées que monsieur Nançay vint s'y établir lui-même. Je ne voulais pas de locataire, mais on me dit tant de bien de celui qui se présentait que je l'acceptai sans le connaître.

VI

» Les habitudes parisiennes sont loin d'exiger une visite entre gens qui habitent sous le même toit, et il est même de meilleur ton de n'en pas faire. Un homme

bien élevé qui rencontre sa voisine dans l'escalier soulève légèrement son chapeau, et le voilà quitte. Or, monsieur Nançay, qui sait vivre, se garda bien de venir nous voir, et comme l'appartement qu'il occupe est desservi par un escalier particulier, il n'avait pas même la peine de se découvrir sur mon passage. Une fois, je le rencontrai dans la rue, et il me laissa le pas, mais sans me saluer. Je fus tellement choquée de ce procédé, que je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque à mademoiselle Laurençon, qui m'accompagnait.

— » Allez, mademoiselle, me répondit-elle, c'est qu'il ne vous connaît pas; autrement, il n'eût pas manqué...

» C'était un aperçu tout nouveau que vous m'ouvriez là, mademoiselle Laurençon! Comment,—de soi-même, — imaginer qu'on demeure depuis six semaines dans la même maison qu'un jeune homme, qu'on a dix-neuf ans, qu'on est riche, assez jolie, et qu'il ne vous connaît pas? J'allais et venais, je sortais à pied, en voiture, je jouais du piano, je me promenais dans le jardin, et il ne m'avait pas regardée, il ne m'avait pas vue! C'était humiliant.... O bonheur! sa cheminée fuma! Elle fut reconstruite du haut en bas; il demandait la permission d'ouvrir une porte, je donnai ordre d'abattre la cloison. Alors il sentit qu'il me devait quelque gratitude en retour de mes bienfaits, et il nous fit demander, un matin, à quelle heure nous pourrions le recevoir, car il tenait à nous remercier. Seulement, il s'imaginait que l'hôtel appartenait à ma tante, et ce fut à elle qu'il s'adressa :

— » Ah! monsieur, lui dit-elle en riant, vous ne vous

occupez guère de nous, à ce qu'il paraît. Il fut un temps, du vivant de monsieur Saint-Léger, dont j'aurai l'honneur de vous montrer le portrait dans un instant; — il fut un temps où j'avais d'assez belles propriétés dans Paris, mais...

— » Alors, interrompit monsieur Nançay, c'est mademoiselle...

— » Oui, monsieur, s'écria ma tante avec une certaine emphase, cet hôtel est la propriété de ma nièce...

— » Je l'ignorais, répondit assez froidement monsieur Nançay. Maintenant, je vous préviens, mademoiselle, je n'oserai plus rien solliciter de vous en fait de... réparations, puisqu'il faut le dire.

— » Et pourquoi ne pas le dire? s'écria ma tante.

— » Est-il bienséant de parler... maçonnerie à une jolie femme?

— » Écoutez donc, reprit ma tante avec sa légèreté habituelle, tout chemin mène à Rome. Et vous, monsieur, quelle idée d'arriver par la cheminée quand on vous ouvrait la porte!

— » Et c'est aussi par la porte que je croyais être entré, répondit monsieur Nançay du ton d'un homme qui sortirait plutôt par la fenêtre.

» Moi, je me mordais les lèvres, furieuse de cette maladresse de madame Saint-Léger; n'avait-elle pas l'air, suivant un énergique dicton, de jeter sa nièce à la tête de cet étranger? C'est que sa première pensée avait été que monsieur Nançay ne tarderait pas à demander ma main, et cette visite était, à ses yeux, comme l'ouverture des hostilités. En tous cas, elle ne se prolongea pas au

delà du temps strictement voulu, et monsieur Nançay se retira sans que je lui eusse adressé la parole, ou si peu que cela ne comptait pas. Ordinairement, je ne savais plus guère que me traîner dans les banalités, mais ce jour-là il me fut à peu près impossible d'ouvrir la bouche. Au bout de la semaine, nous invitâmes monsieur Nançay à passer la soirée chez nous; il refusa. Généreusement, ma tante lui avait octroyé l'entrée du jardin, il n'en profitait pas. Une fois pourtant, nous croyant sorties, il vint s'y promener avec un de ses amis, le marquis de Rouvière, à ce que j'ai su depuis. Je les aperçus de loin, et me blottis derrière une épaisse charmille, près de laquelle ils passèrent en causant :

— » La tante? disait monsieur de Rouvière.

— » Me fait l'effet d'une vieille folle, répondit monsieur Nançay, auquel j'en laisse la responsabilité.

— » Et la nièce?

— » La nièce est une belle personne, oh ! réellement belle. Mais... elle ne paraît pas aimable.

» Et moi, au mal que me causèrent ces paroles, je sentis que je l'aimais.

» Aussi bien, il y avait longtemps que je m'en doutais.

» Oh ! que cela doit être doux de se dire : « Je l'aime ! » — et de ne pas souffrir !

» Je souffrais donc, mais d'une souffrance adorable. Enfin, depuis que je l'avais vu de plus près, j'étais comparativement fort calme. J'avais renoncé aux romans de pensionnaires; mon imagination était fixée par mon cœur, et tous mes rêves se bornaient à ce rêve éternel :

vivre auprès de lui! S'il l'avait voulu, j'aurais été prête à m'ensevelir dans un désert, mais il me paraissait digne d'une place dans le monde, et j'étais prête encore à le supporter pour lui. Tout me confirmait dans cette opinion. Je lui voyais la pensée qui conçoit, la volonté qui exécute, et avec tout cela, je ne sais quoi de grand dans les manières, qui semblait annoncer une grande âme. Quelque chose me disait que, s'il pouvait lire dans la mienne, il la comprendrait. Et comment ne m'eût-il pas comprise, quand il y avait, entre son passé et le mien, une frappante analogie, comme cela résultait des informations que j'avais recuillies discrètement auprès de ses gens? Comme moi, privé des affections de la famille, comme moi il avait souffert, comme moi il n'attendait sans doute que l'instant d'aimer du seul amour qui ne soit pas un supplice, l'amour partagé. Ah! oui, oui, il devinerait un jour ou l'autre la raison de mon apparente froideur; il excuserait les susceptibilités d'une pauvre âme froissée... Tout à coup, j'appris qu'il en aimait une autre. Dans le premier moment, cela ne me fit pas autant de mal que je l'aurais cru. Une lueur d'espoir me traversa l'esprit, ce n'était sans doute qu'un caprice de jeunesse.

— » Et, demandai-je à Jeannette qui me déshabillait, connaît-on cette femme? Sait-on s'il l'aime sérieusement; de cœur, enfin?

— » Oh! oui, mademoiselle, il y a des années que cela dure. C'est madame Varella.

— » Eh! Jeannette, que m'importe son nom. Je ne vous en demandais pas tant.

» Quand elle fut sortie, j'éprouvai quelques instants d'un affreux bien-être; je crus que j'allais pleurer, enfin! Mais j'avais vu d'un œil sec se refermer la tombe sur les restes de ceux qui m'avaient donné le jour, et ce fut d'un œil sec que je vis s'anéantir ma vie. Une autre avait son cœur!.....

» ..... Lorsqu'il partit pour l'Italie, j'espérai tout de l'absence... Hélas! il ne fut pas absent pour moi. Son image était là, à la place même de ce cœur qu'il avait emporté. Tout me parlait de lui, et l'ami qui venait le demander, surpris de ce brusque départ, et la porte silencieuse aux heures où il rentrait jadis, et la fenêtre fermée....

» .....Hier, en apprenant qu'il allait se battre en duel, je ne fus pas maîtresse, au milieu de ma douleur, d'un mouvement d'épouvantable joie....J'avais deviné qu'elle le trompait, cette madame Varella; qu'elle allait être quittée, qu'elle allait souffrir à son tour.... Blessé, du sang.... j'ai vu du sang sur son manteau, son sang.... à lui! Maurice!.... Oh! mon Dieu! si je pouvais pleurer!..... »

Là finissait le journal de Pauline.

On se rappelle, sans doute, qu'il gisait à ses pieds, elle le reprit et le parcourut d'un œil distrait; puis, tout à coup, elle le jeta de nouveau. Un violent désir la tourmentait d'avoir des nouvelles de Nançay avant le lendemain matin. Comment faire? Le plus simple eût été de confier cette commission à Jeannette, mais c'eût été donner l'éveil à toutes les curiosités de la maison, et déjà Pauline s'était décidée à aller chercher elle-même

les renseignements auxquels elle attachait tant de prix. Une pareille résolution, si contraire à ses habitudes de réserve, ne s'expliquerait pas sans le sentiment qui la dictait, et qui cette fois justifiait ce qu'il expliquait; cela n'arrive pas toujours. En somme, de quoi s'agissait-il? De descendre sans bruit du premier étage au rez-de-chaussée, de traverser un corridor obscur, puis de remonter l'escalier de service qui dépendait de l'appartement de Nançay, d'écouter cinq minutes, une minute, à la porte de la cuisine, et de se rendre compte de l'état du maître par les propos des domestiques. Démarche un peu hasardée, sans doute, mais qu'on pardonnera à une tête de vingt ans, surtout en songeant que le cœur s'en mêlait. Et, jetant sur ses épaules un petit châle noir, Pauline partit bravement pour sa romanesque expédition. Elle descendit sans encombre, et elle venait de s'engager dans le corridor, quand elle entendit les pas d'un homme, qui probablement l'avait entendue de son côté, car il s'arrêta; l'habitude qu'avait Pauline de se posséder, ne lui fit pas défaut en cet instant :

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle.

— Le marquis de Rouvière, répondit-on.

L'adversaire de Nançay, son meurtrier peut-être!

Un léger cri s'échappa du sein de Pauline, et elle se mit en devoir de rétrograder. Rouvière la suivit. Ils arrivèrent ainsi dans le vestibule du grand escalier, où le clair de lune pénétrait par une large porte vitrée. Là, Pauline hésita un instant, puis tout à coup se retournant vers Rouvière :

— Monsieur le marquis, je suis mademoiselle Du-

plessis. Et maintenant un service, je vous prie. Je crois deviner les circonstances qui ont amené notre rencontre. Vous avez voulu voir monsieur Nançay, n'est-ce pas? le voir.... une dernière fois, peut-être?

Rouvière baissa tristement la tête.

— On vous a introduit pendant qu'il reposait; il s'est réveillé, vous avez fui, et dans votre trouble, vous avez pris le premier chemin qui s'offrait....

— Tout cela est parfaitement exact, mademoiselle.

— Bien. Mais, puisque vous l'avez vu, comment va-t-il?

Rouvière hésita, puis il répondit:

— Il vit encore, mademoiselle.

— C'est-à-dire qu'il va mourir?.... s'écria-t-elle en s'élançant vers lui.

— Juste ciel! balbutia Rouvière, comment voulez-vous que je vous réponde! Ah! si je pouvais mourir à sa place! Eh bien! s'il meurt, je me tuerai de cette main qui l'a tué; j'en fais le ser.....

Combien de femmes eussent été capables de s'oublier elles-mêmes en un pareil moment? Chez Pauline, ce fut un mouvement spontané, irrésistible.

— Ah! monsieur, dit-elle en joignant les mains, n'achevez pas; vous avez une mère!

Pâle comme la pâle lumière de l'astre des nuits qui la frappait au visage, brisée, mais forte sous la douleur, Pauline était magnifique à voir.

— Vivez, reprit-elle, vivez monsieur, quoi qu'il arrive. Vivre, c'est souffrir, et souffrir c'est expier.... quand ce n'est pas tout simplement souffrir.... Adieu, je

prends votre parole que vous me garderez le secret.

Puis elle disparut, laissant Rouvière stupéfait de ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Cependant, il n'avait qu'à s'esquiver au plus vite. En arrivant sur le boulevard, il s'arrêta, et tout en se parlant à lui-même :

— Que venait-elle faire là? Elle allait chercher des nouvelles de Nançay. Elle l'aime! Elle l'aime, elle s'est trouvée face à face avec l'homme qui l'a frappé, et elle n'a eu pour lui que de bonnes paroles, elle l'a consolé.... Ah! c'est une grande âme!

Il la comprenait, lui! N'a-t-il pas droit, par cela seul, à une attention particulière de notre part? Constatons, avant tout, que la gracieuse idylle de Rouvière et de madame Varella n'avait pas résisté à la catastrophe qui en avait été la suite, et probablement même n'eût-elle duré guère davantage sans cela. Née d'un caprice, cette liaison devait finir avec lui, mais l'événement tragique dont Nançay avait failli être victime avait eu un résultat impossible à prévoir : Rouvière avait renoncé aux aventures; qui l'eût cru? Nul de ceux qui le connaissaient, assurément.

Possesseur de cinquante mille écus de rente, lancé depuis six ou huit ans dans le monde du plaisir, le marquis de Rouvière trouvait d'autant moins de cruelles qu'il ne se piquait point de s'adresser aux plus difficiles. Peut-être avait-il raison, car il n'était pas de ceux qui inspirent aux femmes ces passions violentes devant lesquelles tout disparaît. Brusque, bien portant, les cheveux taillés en brosse avec de formidables mous-

taches et boutonné jusqu'au menton; gai, presque jovial, buvant à merveille et ne jurant pas mal, il avait plutôt l'air d'un capitaine de hussards que d'un habitué de l'Œil-de-Bœuf. Mais il cachait, sous ces dehors un peu vulgaires un cœur droit et une véritable élévation d'esprit. On était charmé aussi par la cordialité de ses manières; enfin, on remarquait en lui des modifications sensibles depuis le duel qui avait failli coûter la vie à Nançay. Il menait une conduite infiniment plus régulière, il parlait même de se marier — par la suite. Enfin, depuis sa rencontre avec Pauline, il n'était réellement plus le même; il suffisait de l'observer quelques instants pour demeurer persuadé qu'il nourrissait quelque grand projet. Tantôt le front rayonnant de cette joie pure qui procède d'une conscience satisfaite, tantôt plongé dans un profond abattement, il ne laissait pas de s'informer assidûment de la santé de son adversaire, et, selon toute apparence, c'était Nançay qui occupait alors toutes les pensées de Rouvière.

Un jour, ayant appris que le convalescent était sorti la veille en voiture, Rouvière y monta lui-même, et un instant après il arrivait chez monsieur de Prie.

Monsieur le vicomte de Prie était un de ces petits esprits gonflés de leur importance, ou plutôt de celle qu'ils s'attribuent, aspirant à tout sans nul mérite, et incapables d'autre chose que d'une ambition démesurée. Riche, sûr de lui-même, comme quiconque n'a pas eu à se mesurer avec l'adversité, monsieur de Prie affectait de dédaigner le plaisir pour les graves travaux du cabinet. De temps en temps, il publiait dans une pesante revue

quelque pesant article, et comptait là-dessus pour forcer les portes du Palais-Bourbon.

— C'est toi? dit-il à Rouvière, en déposant avec affectation sur la table le budget de l'année, auquel il ne comprenait rien.

— Moi-même. Je te dérange peut-être?

— Moi? du tout, mon cher. Je ne suis pas en humeur de travailler, ce matin.

— Eh bien! tant mieux, j'ai à te parler, à te parler de ce pauvre Nançay.

A ce nom, un sourire ironique passa sur les lèvres de monsieur de Prie, et d'un ton protecteur :

— Soit, dit-il, parlons de Nançay, de ce pauvre Nançay, et très-pauvre, je le crains.

— Raison de plus pour le tirer d'affaire, si nous pouvons.

— Ah! ah! le tirer d'affaire, interrompit monsieur de Prie en passant les pouces dans les entournures de son gilet, et en se redressant de toute sa hauteur, le tirer d'affaire! Moi, je ne demande pas mieux, tu conçois...

— Il n'est pas superflu de le dire, alors, car on ne s'en douterait pas à ta figure.

— Mais, entre nous, cela ne sera peut-être pas facile.

— Facile ou difficile, qu'importe si c'est possible.

— Est-ce possible? Franchement, je ne le crois pas.

— Et pourquoi cela?

— Pour mille raisons. Tu sais que celui dont nous parlons est mon ami, tu sais que je l'ai assisté dans son duel avec toi, tu sais que je l'ai soigné comme un frère, tu sais....

— Tout ce qu'on peut savoir, et quelques autres choses encore, comme Pic de la Mirandole, interrompit sèchement Rouvière. Et maintenant, où veux-tu en venir?

— Le voici : Nançay est un garçon perdu! Et ne va pas croire que je l'abandonne pour cela : il m'inspire, au contraire, beaucoup d'intérêt; je ferai pour lui être utile tout ce qui dépendra de moi... Seulement, je sais d'avance que cela ne servira à rien. Il est perdu!

— Allons donc! s'écria Rouvière; perdu parce qu'il a compromis sa fortune? Eh! que diable, ce n'est pas une raison pour désespérer d'un jeune homme. Nançay a de l'intelligence, de l'honneur, de l'instruction; c'est un capital comme un autre. Il écrit avec facilité, il vivra de sa plume.

— De sa plume! Il faut ou une grande habileté ou un grand talent...

— Du talent, pourquoi n'en aurait-il pas un jour?

— Pourquoi en aurait-il aussi? Est-ce parce qu'il a rimé quelques élégies plus ou moins sentimentales, écrit deux ou trois bluettes?

— Qui ne sont pas mal pour des bluettes.

— Non, ce n'est pas mal, j'en conviens Mais de là à se faire un nom, la distance est grande, et rien n'indique que celui dont nous parlons soit capable de la franchir.

Ces charitables prophéties n'étaient guère du goût de Rouvière ; depuis quelques instants il frappait de sa canne le bout de sa botte de l'air d'un homme fort impatienté, et tout indiquait qu'il se disposait à ré-

pondre, lorsque, changeant tout à coup de dessein :

— Soit, dit-il, Nançay s'est mis dans un mauvais pas. Mais s'il faisait un beau mariage?

— Il ne le fera pas.

— Il le fera. Tu connais mademoiselle Duplessis; eh bien, c'est elle-même que je lui destine dans ma haute sagesse, ou, si tu veux, dans ma tendresse d'ami. Il l'épousera.

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

— A la bonne heure! s'écria monsieur de Prie, et, ma foi, j'en serais enchanté. Ce brave Nançay! je l'aime comme un frère... je te le répète.

— Oui, comme un frère... que l'amour fraternel n'aveugle pas. Voici maintenant ce que j'attends de toi en cette circonstance.

— Parle. Je t'écoute.

— J'ignore si les affaires de notre ami sont en aussi mauvais état que tu le supposes; mais je les crois fort dérangées.

— Perdues.

— Va pour perdues, puisque le mot paraît te plaire. En tout cas, tu voudras bien te charger de faire entendre à Nançay qu'il est temps pour lui de se rendre compte de sa situation, sous peine de compromettre le plus clair de son bien désormais, c'est-à-dire sa bonne réputation.

— Et puis, quand il se sera bien convaincu qu'il est ruiné, je lui proposerai, de ta part, la main de mademoiselle Duplessis.

— Non, de la tienne; car de moi il n'accepterait pas la perche s'il se noyait. C'est une tête de fer, vois-tu. Est-ce entendu?

Quand on aime un homme comme son propre frère et qu'on vient de le déclarer, il est bien difficile de se refuser à cette démarche toute simple qui consiste à demander pour lui une demoiselle en mariage. Aussi monsieur de Prie ne put décliner la commission dont on le chargeait; il se contenta donc de l'accepter avec toute la mauvaise grâce imaginable. Ce n'était pas qu'il aspirât pour lui-même à la main de mademoiselle Duplessis; il avait à un trop haut degré ce sentiment de la noblesse qui rend un homme intraitable sur les mésalliances, surtout quand il n'a pas à redorer son blason : là est l'écueil, hélas! — mais sa nature envieuse s'arrangeait trop bien du mal d'autrui pour qu'il éprouvât beaucoup d'empressement à le tirer de peine. Il stipula donc cette réserve que son intervention se bornerait à parler de ce projet à Nançay; il priait Rouvière de vouloir bien s'assurer des dispositions de madame Saint-Léger et de sa nièce.

— C'est aussi mon intention, s'écria Rouvière. Adieu, je vais de ce pas entamer les négociations auprès de la respectable madame Saint-Léger.

En même temps, il se leva, et monsieur de Prie en fit autant. Puis, au moment où ils allaient se séparer :

— Sais-tu, dit-il d'un ton capable, que tu as conçu là un projet... J'y songe; pourquoi n'entre-tu pas dans la politique?

— Pour deux raisons : la première, c'est que la poli-

tique ne me tente pas; la seconde, c'est qu'en fût-il autrement, je n'arriverais jamais à croire qu'il suffit d'être tenté de jouer un rôle politique pour en être digne, mon ami. Mais toi, politique consommé, crois-tu que nous réussissions?

— Je suis sûr du contraire, ne t'en déplaise. Tu disais : « Tête de fer, » moi, je dis moins poétiquement : « Pauvre tête. » Eh! mon Dieu, je ne méconnais pas tout ce qu'il y a de bon en lui, mais sa conduite prouve qu'il n'arrivera jamais à rien. Enfin, nous ferons ce que nous devons, advienne que pourra!...

Puis il se regarda dans la glace d'un air satisfait. L'était-il de la pensée que l'avenir de Nançay était irrévocablement compromis? Nullement, car c'eût été le trait d'un méchant, et tel n'était pas monsieur de Prie; mais il ne savait pas se défendre de cette déplorable illusion qui nous fait voir notre propre élévation dans l'abaissement d'autrui.

Nous le laisserons à ses mesquines réflexions pour accompagner Rouvière dans sa visite à madame Saint-Léger.

Ce n'était pas sans avoir pris des renseignements minutieux sur elle, qu'il l'abordait. Il savait donc, entre autres choses, qu'elle professait, comme on se le rappelle peut-être, une affection des plus vives pour Nançay, et il ne pouvait que s'en réjouir. Seulement, de pareils sentiments n'étaient pas de nature à la disposer bien favorablement envers celui qui avait mis son jeune ami aux portes du tombeau, et cette idée toute simple ne s'était même pas présentée à l'esprit de Rouvière. Ne

songeant qu'au naturel peu farouche de la brave dame et au plaisir qu'elle avait toujours à bavarder, il comptait sur un accueil franchement cordial. Mais quand on remit sa carte à madame Saint-Léger, elle parut désagréablement surprise et fronça le sourcil, ce qui ne s'était jamais vu.

— Monsieur le marquis de Rouvière, dit-elle, le meurtrier de monsieur Nançay, qui demande à me parler? Que me veut cet homme? Jean, répondez que j'ai ma migraine...

— Mais, madame, remarqua judicieusement mademoiselle Laurençon, monsieur de Rouvière ne peut guère passer pour le meurtrier d'un homme qui n'est pas mort.

— C'est juste, Laurençon.

— Et s'il demande à vous parler, c'est qu'apparemment il a quelque chose à vous dire.

— Laurençon, dit madame Saint-Léger, vous êtes ce matin d'une pénétration... Faites entrer.

— Monsieur le marquis de Rouvière, cria Jean en ouvrant la porte à deux battants.

VII

Madame Saint-Léger n'en était pas à son premier marquis : elle en avait vu jadis et des meilleurs. Habit brodé, perruque poudrée, le chapeau sous le bras et

l'épée en verrou, tel était à ses yeux le costume essentiel de l'emploi. Aussi, à la vue de cette redingote militairement boutonnée et de ces terribles moustaches, sa première pensée fut qu'elle avait affaire à un intrigant; une pareille supposition devait tomber devant les manières distinguées de ce visiteur inattendu, et madame Saint-Léger, promptement revenue de son erreur, fut polie, quoique assez froide. Mademoiselle Laurençon s'était retirée. Dès lors Rouvière n'avait plus qu'à commencer, chose embarrassante pour lui, car il se sentait en présence d'une hostilité à laquelle il ne s'attendait pas. Mais, par un heureux hasard, ses yeux s'étant dirigés vers le petit Dunkerque, tombèrent sur une miniature qui représentait un beau monsieur en habit rouge... Ce devait être feu Saint-Léger, et Rouvière tenait son commencement :

— Madame, dit-il avec une imperturbable gravité, j'ai longtemps hésité à solliciter de vous un entretien sans avoir eu l'honneur de vous être présenté régulièrement. Cependant j'ai cru que cela me serait permis si j'invoquais le souvenir des bonnes relations qui ont existé de tout temps entre nos deux familles. Mon père, madame, a beaucoup connu...

— Mon frère, sans doute?

— Pardon, monsieur Saint-Léger lui-même.

Ainsi, il y avait un homme dans le monde dont le père avait connu feu monsieur Saint-Léger; mais madame Saint-Léger ne voulut pas croire légèrement à cette coïncidence inespérée.

— Je n'ai pas bien entendu, reprit-elle, je suis si dis-

traite (elle prononçait *distaite*), si distraite... Vous me disiez donc, monsieur, que monsieur votre père...

— Avait connu monsieur Saint-Léger, et même il l'estimait infiniment.

— Il vous a quelquefois parlé... de lui?

— Cent fois, madame, mille fois, et dans des termes... « Ce cher Saint-Léger, me disait-il, je le vois encore avec sa perruque poudrée, son gilet... (il jeta rapidement un coup d'œil au portrait) son gilet chamois et son habit... son habit rouge. » Eh! mais... le voilà, oui, c'est lui, c'est bien lui!

Et, s'emparant du portrait, il commença à se récrier sur la ressemblance, c'était frappant, prodigieux:

— Il me semble que je le vois encore, s'écria-t-il enfin; cela me rajeunit de vingt-cinq ans. Cher monsieur Saint-Léger!

Ainsi, ce n'était plus le fils d'un homme qui l'avait connu que madame Saint-Léger avait sous la main; c'était un homme qui, de ses propres yeux, l'avait constaté, lui, Saint-Léger!

— Comment! s'écria-t-elle, vous l'avez vu! Ah! monsieur, que ne le disiez-vous tout de suite!

— Vu, répondit Rouvière, s'avisant aussitôt de sa bévue, n'est pas précisément le mot. Seulement, mon père me le décrivait avec tant de vivacité, tant de feu, que je croyais le voir.

C'était toujours cela, et madame Saint-Léger prit le sage parti de s'en contenter.

— Et maintenant, monsieur, continua-t-elle, m'apprendrez-vous ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Très-volontiers.

Il se rassit et continua en ces termes :

— Le sujet qui m'amène, madame, est trop grave pour que j'entre en matière sans commencer par réclamer votre indulgence pour la brusquerie avec laquelle je l'aborderai.

Madame Saint-Léger s'inclina gracieusement; un peu de brusquerie ne l'avait jamais effrayée.

— Enfin, continua Rouvière, si les propositions que je vais avoir l'honneur de vous faire ne vous conviennent pas, elles resteront entre nous deux, et il n'en sera plus question. Madame, vous avez une nièce, une nièce charmante...

Madame Saint-Léger s'inclina de nouveau.

— Et moi, reprit Rouvière, j'ai...

Mais il dut s'interrompre; il était pâle, sa voix tremblait, et madame Saint-Léger crut un instant qu'il allait s'évanouir en dépit de ses moustaches. A quoi donc attribuer une semblable défaillance? Au trouble d'un amoureux dont le sort va se décider, du moins madame Saint-Léger se plut à le penser. Toutefois, elle voulut ménager le plaisir qu'elle prenait à tout cela et déterminer quelque intéressante péripétie en affectant un air sévère, presque offensé. Rouvière ne savait plus comment s'en tirer. Madame Saint-Léger le laissa quelques instants dans l'embarras, puis elle prit petit à petit une attitude moins inhumaine, plus conforme à son caractère, et d'un ton tout à fait folâtre :

— Voyons, dit-elle, de quoi s'agit-il, monsieur? Contez-moi cela.

— J'ai un ami, madame, reprit Rouvière, un ami dont j'ai eu le malheur de compromettre les jours à la suite d'une querelle où les premiers torts étaient de mon côté, et dont je voudrais, en revanche, assurer le bonheur en lui donnant une femme digne de lui. Cet ami, c'est monsieur Nançay, et celle à qui je voudrais le voir uni, c'est... celle dont je parlais tout à l'heure. Ils seraient heureux, j'en ai la certitude... Et vous, madame, excusez cette démarche insolite, en considération du sentiment qui l'a dictée.

Il s'en fallait bien que Rouvière n'eût plus rien à dire; mais il paraissait épuisé. Quant à madame Saint-Léger, ce nétait pas à cela qu'elle s'attendait; mais que sa nièce devînt madame de Rouvière ou madame Nançay, peu lui importait, pourvu qu'elle pût compter sur la générosité de son neveu. Or, elle connaissait assez Nançay pour être sûre de n'avoir point à se plaindre de lui, et cette considération la détermina à répondre le plus gracieusement du monde à une ouverture dont la forme laissait bien quelque chose à désirer. Toutefois, elle ne pouvait s'engager à rien avant de savoir d'une manière positive et quelles étaient les intentions de Nançay et ce qu'en penserait Pauline elle-même. C'était trop juste, et Rouvière se contenta d'ajouter que, selon toute apparence, la semaine ne s'écoulerait pas sans que monsieur Nançay n'eût fait sa demande. Puis, profitant des bonnes dispositions de madame Saint-Léger, il aborda franchement la grande question des intérêts, en donnant à entendre que la fortune du futur était quelque peu délabrée. Madame Saint-Léger répondit que sa

nièce était assez riche pour se marier par inclination.

— Le tout est de savoir, ajouta-t-elle étourdiment, si... elle est capable d'une inclination.

— Oh ! quant à cela ! s'écria Rouvière en songeant à la rencontre qu'il avait faite un soir, je crois pouvoir vous répondre que oui.

— Eh ! monsieur, dit madame Saint-Léger, vous parlez en homme sûr de votre fait. Auriez-vous surpris quelque chose?... Alors, contez-moi cela; j'en serais enchantée pour mon compte...

Mais Rouvière avait promis le secret à Pauline, et il s'en tira par quelque banalité sur les cœurs de vingt ans; après quoi il prit congé, tandis que madame Saint-Léger se disait:

— Ah ! s'il la connaissait comme moi !

Puis, comme Rouvière n'était plus là, elle ajouta tout haut :

— Cette enfant-là n'aimera jamais personne.

— Jamais personne, répéta la nymphe Écho.

Malheureusement, elle avait revêtu la figure de mademoiselle Laurençon.

Remarquons en passant que Rouvière n'avait pas quitté madame Saint-Léger sans la prévenir que, par des raisons faciles à comprendre, il désirait que son nom ne fût pas prononcé, et on le lui avait promis.

Deux ou trois jours s'écoulèrent pendant lesquels Rouvière et monsieur de Prie eurent ensemble de fréquentes conférences. C'est que monsieur de Prie semblait avoir pris à cœur, par cela seul qu'il s'en mêlait, une négociation dont il avait commencé par ne pas vou-

loir entendre parler. Dans un entraînement de bonne volonté, il avait été jusqu'à proposer à Rouvière de faire comme s'il connaissait depuis longtemps madame Saint-Léger, et de présenter Nançay après avoir donné le mot à la tante de Pauline. Ce conseil fut adopté; puis un matin monsieur de Prie se dirigea vers la rue de la Victoire, après avoir déposé dans sa voiture certain dossier que l'homme d'affaires de Nançay avait consenti à lui confier. Nous le précéderons de quelques instants.

Il était alors midi, et Nançay venait de quitter son lit. Étendu dans un grand fauteuil, près de la fenêtre ouverte, il paraissait bien souffrant encore. Pâle, maigri, il tenait à la main un verre de vin de Malaga dans lequel il trempait un biscuit, mais chaque fois qu'il le portait à ses lèvres, sa figure exprimait un invincible dégoût; l'appétit n'était pas revenu. Cependant le pauvre convalescent, combattant courageusement ses répugnances, vint à bout de ce léger repas. Il avait à peine achevé, qu'il commença à éprouver des pesanteurs d'estomac et un mal de tête insupportables. Un instant, il s'affaissa sur lui-même, puis, tout à coup, par un violent effort, il se leva et marcha de long en large dans l'appartement. En apparence, c'était peu de chose que tout cela; en réalité, c'était la preuve que Nançay voulait vivre, et après une si cruelle déception, en présence du rude avenir qui l'attendait, cette volonté impliquait une certaine énergie. Évidemment Nançay avait pris son parti, il avait accepté la lutte en homme qui ne désespère pas de la victoire. Maintenant comment l'avenir en déciderait-il, c'était son secret, mais tout annonçait que

ce jeune homme n'était pas de ceux qui plient facilement sous la main de l'adversité.

En attendant, monsieur de Prie venait d'entrer, son dossier sous le bras.

— Qu'as-tu donc là? lui demanda Nançay.

— Ce sont quelques papiers qui te concernent.

— Ah! ah! je devine.

En même temps, Nançay débarrassa monsieur de Prie de son fardeau, puis il l'engagea à s'asseoir.

— Volontiers, répondit monsieur de Prie, car nous avons à causer, et, je dois t'en prévenir, à causer d'affaires assez désagréables pour toi.

— Voyons, dit Nançay, s'asseyant lui-même.

Il avait l'air si tranquille, il s'exprimait d'un ton si ferme, que monsieur de Prie dut supposer qu'il ne se doutait même pas du motif de cette visite matinale. Il fallait donc le préparer à entendre la vérité, et monsieur de Prie s'y disposa en homme qui n'était pas fâché d'avoir à la dire :

— Tu sais, commença-t-il, tu sais, mon cher ami, que je ne me pique guère de donner des conseils à qui ne m'en demande point. J'ai pour principe qu'il faut laisser chacun agir à sa guise, et c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent en ce qui te concernait. Au fond du cœur, pourtant, j'étais loin d'approuver ta conduite, car je craignais, au train que tu menais, de te voir compromettre ton avenir par la dilapidation de ta fortune. Je craignais aussi que tu ne fusses bien mal payé de tes sacrifices par celle qui te les inspirait...

— Et toutes ces craintes se sont réalisées, interrompit froidement Nançay. Ensuite?

— C'est bien simple. Je viens, quoi qu'il m'en coûte, t'engager à te rendre exactement compte de ta position. Bien plus, j'ai dû en prendre connaissance par moi-même pendant cette longue maladie, car les créanciers surgissaient de tous côtés. Il fallait au moins leur donner des paroles, et, à force de conférer avec ton homme d'affaires, j'ai fini par en savoir beaucoup plus que je ne l'aurais voulu. Une fois entré dans cette voie, mon amitié pour toi m'ordonnait d'aller jusqu'au bout, car l'autorité de mes avis était à ce prix. Sache-le donc, mon cher Nançay, tu es ruiné, complétement ruiné.

— Je le savais, dit-il.

— Et si tu en veux la preuve, elle est là.

En même temps, il tira du dossier un compte dressé le matin même avec le plus grand soin et le remit à Nançay. Nançay le prit, y jeta les yeux, et le déposa négligemment sur une table. Monsieur de Prie crut qu'il n'en avait pas bien compris la signification : il lui paraissait impossible qu'un homme qui depuis quatre ans avait dépensé quelque chose comme quatre-vingt mille francs par an, apprît sans sourciller qu'il lui restait à peine deux mille écus comptant.

— Nançay, dit-il, est-ce que tu ne sais pas lire ou joues-tu la comédie?

— De ces deux suppositions, répondit Nançay, la seconde est encore moins admissible que l'autre.

— Alors, continua monsieur de Prie, je n'y comprends rien.

— C'est cependant bien simple, dirai-je à mon tour : je lutterai.

— Et avec quoi lutteras-tu?

— Avec le courage que j'ai déjà et le talent que j'espère acquérir.

— Ton talent? tu n'en as pas, mon pauvre garçon, tu n'en auras jamais.

— C'est précisément ce qu'on a dit à tous ceux qui en ont eu.

Simple, ferme, convaincu, Nançay eût convaincu tout le monde, excepté un ami intime.

— Mais, s'écria monsieur de Prie, c'est absurbe, ridicule! Comment, tu n'as pas su conserver une fortune toute faite, et tu t'imagines que tu vas t'en refaire une d'un trait de plume?

— Je n'ai pas dit cela. J'y mettrai les soins et le temps nécessaires.

— Et cela pour quelques succès de salon! Songe à Chandoz.

— Ah! mon cher, repartit Nançay en souriant, c'est ma seule distraction depuis deux mois; mais, instruit par son exemple, je ne me griserai pas, voilà tout.

— Et ta mansarde, ton horrible mansarde n'en sera que plus horrible. Y penses-tu? pauvre, inconnu, rebuté, seul...

— Assez, mon ami, interrompit Nançay, je n'ai pas besoin qu'on me décourage... Et voyons de quoi me blâmes-tu? d'accepter résolument la situation que mes folies m'ont faite? Mais je n'ai pas d'autre parti à prendre, à moins de me brûler la cervelle. M'y engages-tu?

— Non; marie-toi.

— Est-ce sérieux, ce que tu dis-là?

— Tellement sérieux, que j'ai une femme à te proposer, mademoiselle Pauline Duplessis. On croit savoir que tu ne lui déplais pas, et le mauvais état de tes affaires ne serait pas un obstacle à votre mariage, j'en ai la certitude. Voyons, quelle sera ta réponse?

— La voici, dit Nançay. Ce n'est pas assurément sans de bonnes raisons que tu me parles ainsi. Il est donc évident pour moi que ton amitié t'a inspiré la démarche que tu fais en cet instant, et que tu as tout disposé pour qu'elle réussisse. Je ne puis que te remercier vivement de tout cela. Mais si tu veux, nous ne parlerons plus de ce projet; je connais mademoiselle Duplessis, et elle ne me conviendrait pas.

— Comment! elle ne te conviendrait pas! Quatre-vingt mille francs de rente, vingt ans, belle, bien élevée, et tu prétends qu'elle ne te conviendrait pas? Voyons, mon cher, as-tu le droit de faire le difficile?

C'était le premier soufflet de la pauvreté, et le rouge monta au front de Nançay.

— Écoute, dit-il, je tiens beaucoup à conserver mes amis, car j'aurai grand besoin d'eux. Cependant, s'ils se croyaient en droit de me parler sur ce ton désormais, je romprais avec eux sur-le-champ, je t'en préviens.

Monsieur de Prie sentit qu'il était allé trop loin, et il tendit la main assez cordialement à celui qu'il venait de blesser sans le vouloir. Puis, profitant de l'attendrissement d'une réconciliation, il pria Nançay de vouloir bien

consentir au moins à une entrevue avec mademoiselle Duplessis.

— A quoi bon? repartit Nançay. Je suis sûr que je ne l'aimerai jamais.

— Et moi, repartit monsieur de Prie, je crains que tu n'aimes encore... celle qui t'a si indignement trompé.

— Non, grâce à Dieu!

— L'affirmerais-tu sous le foi du serment?

— Je ne vois guère, répondit-il en riant, que mademoiselle Duplessis qui fût en droit de m'en demander autant avant de me donner son cœur. Maintenant, je ne sais pas pourquoi je te le cacherais, le souvenir de cet amour fini n'est pas encore tout à fait sorti de ma tête. Et tiens, va demander à ton ami, monsieur de Rouvière, s'il est si facile d'oublier celle qu'il m'a prise. Et à ce propos, où en sont-ils? Crois-tu qu'il l'aime... sérieusement?

— Rouvière? Il ne l'a pas revue.

— Est-il vrai? demanda vivement Nançay.

— Et tu te vantes de ne plus l'aimer! Au fait, tant mieux pour monsieur de Livry.

— Qu'est-ce que monsieur de Livry?

— Tu veux le savoir? Eh bien! c'est ton successeur, ou plutôt celui de Rouvière. Tu vois à quelle espèce de femme tu t'es adressé.

Nançay haussa les épaules de l'air d'un homme à qui l'on n'apprend pas grand'chose, et il ajouta après quelques instants de silence :

— M'accordes-tu vingt-quatre heures de réflexion?

Monsieur de Prie y consentit; puis il sortit en se féli-

citant de l'adresse qu'il avait déployée dans cette difficile négociation. Et, à la vérité, il avait eu une idée assez heureuse en rappelant à Nançay qu'il n'avait plus rien à attendre de Juliette. Il avait compté que le dépit le pousserait à quelque résolution extrême, et il ne s'était pas complétement trompé.

Mais ce n'était pas seulement de dépit qu'il s'agissait. En effet, Nançay envisageait la situation avec trop de calme pour n'en pas apprécier tous les dangers, et, quelle que fût sa bonne volonté, il n'était pas à l'abri de ces défaillances passagères qui souvent suffisent à nous faire commettre bien des fautes. Assurément, pourtant, ce n'en était pas une de se tirer d'affaire par un mariage honorable, du moment surtout qu'il n'y avait personne d'abusé. On savait qu'il n'avait plus de fortune; il n'avait pas feint une passion qu'il n'éprouvait pas; en un mot, il s'agissait tout bonnement d'un mariage de raison. Qui donc eût osé l'accuser d'y songer? Personne, et il convenait lui-même que le soin bien entendu de son honneur voulait peut-être qu'il l'abritât avant tout de l'adversité.

Bien des gens en eussent dit autant à sa place, et Nançay, nous le répétons, voyait les choses trop froidement en cet instant, pour donner aux idées qu'il accueillait ainsi un nom qu'elles ne méritaient pas; néanmoins, il ne se reconnaissait plus à de semblables pensées, car il avait souvent jadis et sincèrement condamné les unions dont l'intérêt est le premier mobile. En un mot, il sentait sa conscience en désarroi dès son premier pas dans la route ardue où il voulait entrer, et

c'était pour lui un grand chagrin de voir cette première tache à sa robe blanche.

En même temps, mille souvenirs du passé lui revenaient à l'esprit, pleins de je ne sais quelle douceur cruelle; il s'amollissait dans les regrets, plus dangereux que les plus dangereuses délices. Il ne les connaîtrait donc plus ces mille plaisirs de la vie, telle que la peuvent faire l'amour et la richesse! Seul et pauvre, voilà ce qu'il allait être; non-seulement le bonheur, mais la considération, la vie, un toit, des habits, du pain, il n'aurait tout cela qu'au prix de la célébrité. Et qui le connaissait à Paris, autrement que pour un jeune homme élégant? Pendant quelque temps encore il lutta contre ces désolantes pensées, étonné de ne plus rien trouver de l'énergie dont il se sentait plein tout à l'heure encore et qu'il croyait à la hauteur de toutes les nécessités. Le désespoir l'envahissait, il se sentait sans force, et il craignit même de perdre connaissance, ce qui n'eût eu rien de bien étonnant, car il était fort affaibli par cette longue maladie. Sa première pensée fut de sonner, mais il se rappela qu'il avait permis au seul domestique qu'il conservât encore, de sortir pour aller chercher une autre condition.

Alors il se cacha la tête dans les mains et se mit à pleurer amèrement.

Ce jeune homme allait-il surgir au port ou sombrer? Ce qu'il y avait en lui d'aptitude et de bonne volonté se développerait-il sous l'action même de la nécessité, comme il arrive quelquefois, ou bien allait-il se laisser abattre? Que deviendrait, au milieu de longues et terri-

bles épreuves, cette honnêteté intacte jusque là? Là sera précisément l'intérêt de ce récit, si toutefois il est intéressant. Nous nous bornerons à dire, quant à présent, que monsieur de Prie rentra à l'improviste. Il avait réfléchi qu'il valait mieux en finir, et c'était pour cela qu'il revenait.

— Comme tu parais triste, dit-il.

— Écoute, répondit Nançay, il y a des instants où tout se disloque dans la tête d'un homme.

Le moment était propice à lui arracher une parole décisive, et monsieur de Prie se mit à l'œuvre. Si l'on tient à connaître le résultat de cette nouvelle tentative, qu'on veuille bien continuer avec nous la lecture du journal de Pauline. Voilà comment il reprenait :

« Qu'est-ce donc... Qu'éprouvai-je de doux et d'inconnu?

» Ce matin, ma tante me manda près d'elle, et m'apprit qu'il était encore question de mon mariage.

» — Avec qui? lui demandai-je.

» Elle me répondit brusquement :

» — Avec monsieur Nançay.

» Oh ! le bonheur fait mal. Je crus que j'allais mourir, et puis je m'aperçus que c'était de cet instant seulement que je commençais à vivre. Ce n'est pas que monsieur Nançay ait positivement demandé ma main, mais il a exprimé le désir de venir plus souvent nous voir, et franchement on sait ce que cela veut dire. Nous l'aurons ce soir pour commencer... Quelle robe mettrai-je? Si je mettais ma robe grise avec mes bracelets de corail? Mais de quoi donc m'occupé-je là? Ces paroles sont-elles

bien sorties de ma plume, de ma tête? Je viens de relire cette page; c'est plus jeune que moi. Oh! le bonheur rajeunit; il délivre, il redonne la vie... C'est doux de vivre! Quelle belle chose que le soleil! Cette senteur de printemps qui me vient par la fenêtre ouverte, ce lointain bruissement de feuillage... Ah! si j'étais là-bas, seule avec lui, dans la campagne, tenant à la main une fleur qu'il aurait cueillie! Que de fois, sans le connaître, j'ai rêvé que j'errais à son bras dans la forêt silencieuse! Je croyais le voir, l'entendre; puis, tout à coup, je m'apercevais de ma solitude... Il y sera maintenant; il m'aimera, car il m'aime déjà peut-être... oui, je le sens, j'en suis sûre, et voici probablement comment les choses se sont passées.

» Déjà las, quand il vint demeurer ici, d'une liaison qui ne pouvait convenir longtemps à un homme tel que lui, il m'aura remarquée sans en avoir l'air. Et je m'en étais quelquefois doutée. Vraiment, sa froideur pour moi n'était pas naturelle; mais, engagé ailleurs, il ne voulait, par scrupule de galant homme, ni rompre avec cette femme, ni autoriser chez moi des... suppositions auxquelles les jeunes filles ne sont que trop disposées. N'était-ce pas le seul parti digne de sa loyauté? Éclairé sur les sentiments de cette belle madame Varella, sur sa fidélité, sur sa conduite, il n'a pu se défendre d'un de ces mouvements de dépit, si naturels d'ailleurs à un homme indignement trompé; il a traité son très-heureux rival un peu cavalièrement; ils se sont battus, et ce coup d'épée, qui pouvait le tuer, l'a sauvé. Sa perte, c'eût été cette femme : les voies de la Providence sont

mystérieuses. Mais ce n'est pas bien gai, le fauteuil du convalescent : on songe, on se rappelle. Naturellement, c'est à la perfide qu'on pense d'abord; cela n'est pas bien divertissant non plus, et l'on ne tarde guère à se dire que le plus sage est de n'y plus penser. Alors on se souvient d'une pauvre Pauline qu'on avait à peine regardée. Elle n'est pas laide, elle est bien élevée, elle est riche ; en revanche, elle a l'air bien froid, bien sec, mais il n'y a que les sots qui jugent sur l'apparence, et soi, l'on approfondit; ce dont les autres ne se doutent même pas, on le devine, voilà ce que c'est que d'être homme d'esprit. Bref, on la demande en mariage, et l'on a raison. Oui, telle est la vérité, et un jour, — si je l'ose, — je lui ferai lire ceci; nous en rirons.

» Pour moi, je me sens désensorcelée, c'est le mot; telle je suis à présent, telle je serai ce soir en sa présence; il lira dans mon cœur, il le verra plein de son image, et nous serons unis pour toujours.

» Aussi, j'étais folle de me croire destinée à un isolement éternel ! Et, après tout, on en a vu attendre plus longtemps que moi! Ah! les larmes sèchent vite quand le vent du bonheur a soufflé! Il me semble que j'ai toujours été heureuse. »

VIII

Quelques heures plus tard, tout le monde était sous les armes dans la maison, et l'on n'attendait plus de part et d'autre que le moment où la pendule donnerait

le signal de l'escarmouche. Eclairé par monsieur de Prie, Nançay allait se mettre en marche, tandis que Pauline maintenait bravement ses positions, appuyée sur madame Saint-Léger, comme sur une forteresse, nous n'oserions dire imprenable, mais aussi bien personne ne songeait à l'attaquer. D'abord, la brave dame n'avait pas été sans inquiétude sur le résultat de l'engagement qui se préparait; mais la bonne contenance du corps d'armée dont elle faisait partie l'avait un peu rassurée. Pauline n'était plus reconnaissable : souriante, gracieuse, assouplie, vivement émue, sa beauté avait éliminé, comme par magie, tout ce qui la déparait. Madame Saint-Léger le voyait, mais elle n'y croyait pas.

— Eh! cher cœur, s'écria-t-elle, comme te voici jolie! Viens qu'on t'embrasse.

Et elle s'attendait à quelque réponse désobligeante, quand Pauline, venant se placer devant elle :

— Vraiment, ma tante, vous me trouvez jolie? Eh bien, il faudra que vous vous résigniez à en entendre autant. Savez-vous que votre bonnet et ravissant? Ah! vous avez un goût.... exquis!

Madame Saint-Léger, croyant rêver, chercha sa tabatière pour éclaircir ses idées. Pauline vola à l'autre bout du salon, légère comme un oiseau, — ou comme une jeune fille qui attend son futur, — et, tout en remettant la boîte d'écaille à madame Saint-Léger :

— Et si vous voulez.... reprit-elle.

— Eh bien?

— Eh bien! vous me conseillerez pour ma toilette

tandis qu'il me fera la cour. Une sauvage comme moi ne s'y entend guère, et je tiens à lui plaire. Voulez-vous?

Madame Saint-Léger ne répondit pas, tant elle était stupéfaite. Ce langage affectueux, cette gaieté chez Pauline avaient quelque chose d'extraordinaire.

— Vous ne me répondez pas, dit-elle en la câlinant, ma proposition n'est pas de votre goût?

— Pas de mon goût! s'écria madame Saint-Léger; mais, mon enfant, tu ne pouvais rien me proposer de plus agréable. Je ne demande, moi, qu'à me sentir vivre encore un peu. Et, pour une vieille femme, quelle est la meilleure manière de se rajeunir? S'entourer de jeunes gens et les regarder faire. Ah! si j'avais tes vingt ans!... Cela me désolait de les voir s'étioler sous une robe de carmélite! Grâce aux Dieux, te voici toute changée, te voici jeune, gaie, femme! Dis-moi, d'où cela vient-il donc?

Pauline rougit légèrement, baissa les yeux et répondit:

— Il m'aime!

Ce fut toute une mélodie; ses douleurs passées, ses joies présentes, ses espérances, tout était là. Une mère de notre temps eût pleuré; mais madame Saint-Léger était de la vieille école, elle n'invitait à la noce que les Jeux et les Ris.

— Il t'aime, s'écria-t-elle; ah! dissimulée! c'est donc comme dans la romance:

Phillis, trompant l'œil d'une mère,
Au trop heureux Cléon avait donné sa foi....

Sois franche; où en êtes vous? Il t'a parlé?



— Non, ma tante.

— Il t'a donc écrit?

— Jamais.

— Au moins, il te regarde, te suit, porte tes couleurs?

— Pas davantage.

— Alors, comment sais-tu qu'il t'aime?

Au fait, comment le savait-elle? Cette question glaça Pauline, et, avant qu'elle n'eût repris confiance en elle, on annonça monsieur de Prie et monsieur Nançay.

Généralement élégant dans sa mise, Nançay avait fait, ce soir-là, ces frais de toilette qui sont le premier indice du désir de plaire; l'infaillible moyen de prouver son amour à une jeune fille est, trop souvent, de se ruiner en cravates. Cependant Nançay ne paraissait pas compter uniquement sur la coupe de son habit; on sentait qu'il s'était promis d'être aimable, et même on le sentait trop. Le sourire gracieux auquel il semblait s'astreindre, trahissait une affabilité de commande, nuance qui ne devait point échapper à Pauline. Décidément, il ne l'aimait pas! Un froid aigu, mortel lui traversa le cœur comme une lance, et déjà elle était retombée sous le charme funeste qui la métamorphosait comme le coup de baguette d'une mauvaise fée. Si Nançay fût entré quelques minutes plus tôt, s'il l'eût vue gaie, souriante, femme, en un mot, comme l'avait si bien dit madame Saint-Léger, peut-être l'eût-il jugée tout autrement qu'il ne l'avait fait jusque-là. Mais le contraire était écrit.

— Et maintenant, dit madame Saint-Léger, lorsqu'on eut échangé les compliments d'usage, permettez-moi

d'espérer, monsieur, que vous ne ferez plus de ces imprudences qui mettent un homme au lit pour deux mois, et ses amis au désespoir.

— Bien volontiers, madame, répondit Nançay, et je n'ai pas grand mérite. Il est des folies qu'on ne recommence pas. Néanmoins, cette imprudence a eu cela de bon qu'elle vous a fourni l'occasion de me témoigner un intérêt auquel j'ai été fort sensible, veuillez en être persuadée.

Puis, laissant généreusement madame Saint-Léger à monsieur de Prie, Nançay vint s'asseoir auprès de Pauline :

— Et vous, mademoiselle, lui dit-il, me permettrez-vous de vous demander pourquoi vous ne descendez plus au jardin depuis quelques jours? Bien souvent je vous y ai vue, de ce triste fauteuil d'où je ne pouvais bouger. Est-ce moi qui vous fais fuir?

— Non, monsieur, répondit-elle sèchement.

— Ce serait mal, reprit-il de plus en plus refroidi par cette réponse laconique, très-mal, mademoiselle; moi, je serais heureux de me trouver quelquefois sur votre route, — surtout si vous n'étiez pas trop pressée. Me permettez-vous d'espérer que j'aurai ce bonheur un jour?

— Quel bonheur, monsieur? Qu'entendez-vous par-là?

— C'est bien simple : le bonheur de causer quelques instants avec vous; j'aurais bien des choses à vous dire, si vous vouliez me faire l'honneur de les entendre.

— Je consulterai ma tante, monsieur.

— C'est trop juste. Seulement, vous me permettrez

d'ajouter, mademoiselle, que je n'aurais pas sollicité la faveur d'un entretien plus intime sans m'être assuré que celle qui vous sert de mère ne me désapprouverait point.

— Eh bien, monsieur, demanda en cet instant madame Saint-Léger, qui n'avait rien saisi de ce bref entretien, comment vous trouvez-vous de cette sortie? Ne craignez-vous point de vous fatiguer à veiller ainsi?

Puis, elle les enveloppa l'un et l'autre d'un regard malin. Pauline étouffait. Quant à Nançay, il n'essaya même point de renouer avec elle, et, après avoir causé quelques instants avec madame Saint-Léger, il se retira sans adresser le moindre mot à la fantasque personne qui avait si mal répondu à ses avances.

— Eh bien! dit monsieur de Prie, tandis qu'ils traversaient la cour de l'hôtel, le voilà donc fait ce premier pas qui t'a tant coûté, et qui n'était, — entre nous, — que ton premier pas dans le sentier de la raison. Tu t'en applaudiras.

— Crois-tu?

— Je n'en doute pas. Te voici hors d'affaire.

— Merci. Maintenant veuille bien monter chez moi: deux mots seulement.

Monsieur de Prie le suivit en hochant la tête; il commençait à craindre que Nançay ne se ravisât, et il s'assit d'un air encore plus gourmé que de coutume.

— Tu viens de me dire, reprit Nançay, en s'asseyant en face de lui, que j'avais fait mon premier pas dans le chemin de la sagesse, et tu ne t'es pas trompé. Toutefois, il est probable que nous ne l'entendons pas de

même. Être sage, selon toi, ce serait épouser une femme qui ne m'aime pas plus que je ne l'aime moi-même. A mes yeux, ce serait une folie, — encore je ne donne pas là toute ma pensée, — et je reste garçon.

— Tu me tenais hier un autre langage.

— Me conseilleras-tu d'y persister quand je t'aurai dit que mademoiselle Duplessis ne me plaît en aucune façon, et je suis sûr que, de son côté, elle en dirait tout autant.

— N'exagérons rien, interrompit monsieur de Prie; tu prétends que cette jeune fille ne t'aime pas; est-il indispensable....

— D'être follement aimé de sa femme? Non! Mais ce qui est indispensable, c'est d'avoir confiance en celle qu'on épousera. Et, entre nous, j'éprouverais plutôt envers mademoiselle Duplessis un sentiment tout opposé. Je ne l'ai jamais cru ni bien tendre ni bien franche, et la conversation que nous avons eue ensemble, ce soir, n'a pas dissipé mes préventions.

— Ne peut-on pardonner quelque chose à l'émotion?

— Émue! plût à Dieu! Froide et sèche, voilà l'effet qu'elle m'a fait. Bref, elle ne me convient pas, et je me retire. C'est mon dernier mot.

— Alors, que deviendras-tu?

— Dieu seul le sait! et, pour te parler à cœur ouvert, ce qui m'arrive en ce moment ne me surprend qu'à moitié. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai eu le pressentiment d'une destinée difficile mêlée de grands revers et de grands succès...

— Et tu en es... aux revers. C'est déjà quelque chose.

— Pour aller au fond de la question, continua Nançay sans se décontenancer, c'est moi-même qui ai appelé l'orage sur ma tête, et il y aurait, ce me semble, lâcheté à le fuir. Je ne suis pas bien coupable, puisque je n'ai nui qu'à moi seul; mais il n'en est pas moins vrai que je suis dans cette situation, toujours peu intéressante, d'un jeune homme qui a compromis son avenir à plaisir. Qu'aurait-on à dire si je me créais par mon mérite une position dans le monde? J'essayerai, et, quelles que soient les difficultés de l'entreprise, je les préfère à la tranquillité factice d'un autre genre de vie. Après-demain j'aurai quitté cette maison. Dégage-toi en mon nom envers la tante et la nièce, le reste me regarde. Vois-tu, ce n'est pas chose si simple de se vendre pour une dot. Hier, je me croyais prêt à tout, et puis, mis en demeure de faire ce que j'ai souvent blâmé chez les autres, je recule. Et toi, que penses-tu de tout cela?

— Que tu te conduis avec plus de loyauté que de prudence, répondit monsieur de Prie d'un ton cassant, car tu ne sais ni ce que tu refuses ni à quoi tu t'exposes. Il serait inutile, au surplus, de combattre tes idées, et je me bornerai à te répéter une dernière fois que je ne partage pas tes espérances. Permets-moi d'ajouter que je serai toujours à ton service.

— Merci, répondit Nançay, et sois sûr que je tâcherai de n'en point abuser.

A quelques pas de là, Pauline résumait ainsi ses impressions de la soirée :

« Tout est fini. J'ai su, par ma conduite, l'éloigner pour jamais. Comment cela s'est-il fait? Il me sera, du

moins, facile de m'en rendre compte, car je ne me suis jamais sentie plus calme et plus lucide.

» Un instant, je me crus aimée, et je l'aurais été peut-être si cette illusion se fût prolongée de quelques heures. Déjà un mot de ma tante l'avait détruite. S'il m'aimait, comment le savais-je? A cette question si simple, il n'y avait pas de réponse possible. Rien ne me prouvait cet amour, ce n'était qu'une supposition de ma part, et il ne me vint même pas à l'esprit qu'elle pût être vraie. Un manteau de glace tomba sur mes épaules, une main de fer me ressaisit le cœur. Il entra. Je ne l'avais pas revu depuis qu'il a été blessé, et le cœur me manqua : qu'il était pâle, qu'il avait dû souffrir! Ah! si j'avais pu courir à lui, saisir sa main, lui dire : Laisse-moi te soigner, guéris-toi, vis! Cependant il s'approcha de moi et m'adressa quelques paroles aimables qui auraient dû me rassurer... C'est à peine si je trouvai la force de lui répondre ce qu'exigeait la plus stricte politesse. C'est à peine si je l'entendis. Phénomène bizarre, c'était au moment même où l'avenir me souriait que ma pensée rebroussait malgré moi vers un passé plein de larmes. J'avais à mes côtés un homme qu'il dépendait de moi de rendre amoureux, s'il ne l'était, et je ne savais que ruminer d'amers souvenirs. Il me semblait que j'étais condamnée à voir toute parole affectueuse de ma bouche accueillie par un sourire moqueur, et je ne pouvais parler. Cependant, je m'expliquais sans peine que c'était ruiner à plaisir le bonheur de ma vie, et je fis, sans qu'il y parût, d'incroyables efforts pour prévenir ce désastreux résultat. Il eût fallu pour cela bien peu de

chose : une parole, un regard, et, au lieu de cette inflexible raideur, ce laisser-aller, bien permis en pareil cas, qui provoque les confidences. Il n'était pas question de coquetterie; un peu de naturel eût tout arrangé. Il me fut impossible d'en montrer, et, tandis que la vraie Pauline sentait son cœur se gonfler d'une inexprimable tendresse, l'autre seule se montrait, c'est l'autre seule qu'il a vue... et moi je ne le verrai plus. Il s'est éloigné pour toujours ; en revanche, qui m'empêchera d'être toujours avec lui, si je ne donne à personne ce cœur dont il n'a pas voulu? Qu'il en soit donc ainsi. Aujourd'hui, je n'en puis écrire d'avantage, je suis brisée. Tout est fini, tout est fini! »

Après avoir tracé d'une main ferme ces lignes mélancoliques, Pauline ferma le cahier, mais ce n'était que pour le rouvrir plus tard. On connaîtra les pages qu'elle y ajouta. Toutefois, on eût pu le pressentir à l'expression de sa figure frappante d'élévation : améliorée par le malheur, cette âme, naturellement grande, grandirait encore. La laissant à elle-même, nous retournerons auprès de Nançay, qui allait se trouver aux prises avec toutes les difficultés de la vie, sans argent, sans famille, sans réputation.

Après avoir employé deux ou trois jours à régler ses affaires, puis à se pourvoir d'un logement conforme à la modicité de son budget, il songea à faire une visite à son oncle qu'il n'avait pas vu depuis deux mois. D'ailleurs, il n'avait pas cherché à attirer chez lui un homme qu'il ne pouvait souffrir, et il avait expliqué son absence par un voyage supposé.

— Il n'en croira rien, avait remarqué monsieur de Prie; il n'est question que de ce duel; les journaux en ont parlé, et ton oncle ne peut l'ignorer. Il va venir, tu seras forcé de le recevoir.

— Tu ne le connais pas, avait répondu Nançay. Sans doute il saura la vérité; et si je n'y mettais bon ordre, il faudrait bien qu'il vînt prendre de mes nouvelles, ne fût-ce que par respect humain. Mais, du moment que je lui offre le moyen de se tenir à l'écart, il le saisira avec empressement, sois-en persuadé.

Et, feignant en effet de croire au départ de Nançay, quand il le savait au lit et presque mourant, Grillois était resté chez lui. Charitablement, les amis de la maison lui avaient rapporté les bruits du dehors, en y ajoutant qu'ils avaient prévu, dans leur sagesse, cette déplorable fin du jeune débauché; mais Grillois s'était obstiné à attribuer ces propos à la malveillance, tout en continuant à admirer la nature et à bénir l'Être suprême. A la rigueur, il n'eût pas été absolument incapable de dépenser trente sous pour se transporter rue de la Victoire en fiacre, mais cette première course en eût appelé d'autres; peut-être eût-il fallu passer des journées entières auprès du malade, s'enquérir d'une garde plus entendue, d'un autre médecin, surveiller les domestiques, et il valait infiniment mieux pour Grillois éviter tout ce tracas. C'est ce que Grillois avait parfaitement senti. Cependant, il avait reçu à l'improviste un rude coup : son notaire venait de lui apprendre que Nançay était complétement ruiné. Grillois le laisserait-il s'en tirer comme il pourrait? Oui, sans doute, mais du moins ce

ne serait pas sans regretter d'en être réduit à cette dure extrémité. La pensée qu'il pouvait, qu'il devait même aider ce jeune homme, en retranchant quelque chose de son surplus, ne vint même pas à cet homme bien repu.

Loin d'affecter l'attitude d'un mendiant, Nançay n'avait d'autre préoccupation que de cacher sa ruine à Grillois. Peu lui importait qu'elle fût connue de tous, si son oncle l'ignorait. Il lui paraissait impossible, en effet, qu'en dépit de tout son égoïsme et de toute son avarice, Grillois ne lui offrît pas quelques secours, mais, au prix qu'on les lui ferait payer, il n'en voulait pas. — Toutefois, se disait-il en gagnant à pied la rue de Touraine, l'entreprise est mal aisée à un homme qui n'a rien de se donner pour un puissant capitaliste. Enfin, je ne puis douter qu'il ne sache aussi bien que moi le véritable état de mes affaires. Comment m'y prendre?

Quand on annonça Nançay, le salon de Grillois offrait absolument le même coup d'œil que lorsque nous nous y sommes introduits pour la première fois. C'était la même société, le même éclairage, le même sirop d'orgeat et le même bezigue. Comme jadis, monsieur Lhéritier, debout derrière les joueurs, jugeait les coups à l'aveuglette, tandis que son fils Ferdinand prenait des airs fins à tout bout de champ, et que mademoiselle Eudoxie veillait à l'active circulation des rafraîchissements. Comme jadis, le maître du logis, vêtu de noir, cravaté de blanc, jetait ses cartes avec des mouvements de tigre apprivoisé, et Auguste Grillois se mordait les poings de voir tant de gens mordre au gâteau.

— Eh ! bonsoir, mon ami, dit Grillois à Nançay d'un

ton assez froid. Te voici donc revenu? Es-tu content de ton voyage?

— Enchanté, mon oncle. Et vous, comment vous êtes-vous porté?

— Passablement, tu vois.

— Vous avez continué vos petites promenades à la place Royale, au Luxembourg?

— Oui, quand le temps l'a permis. Puis, le soir, j'ai été chez mes amis ou ils sont venus chez moi. J'ai de si bons amis!

— Ce bon monsieur Grillois! dit mademoiselle Lhéritier.

— Ce bon monsieur Grillois! répéta tout d'une voix l'assemblée.

Cependant, Grillois avait repris sa partie, et Auguste s'approchant de Nançay :

— Est-ce que le cousin, lui dit-il, aurait quelque chose contre vous? Oui, il me semble qu'il n'avait pas tout à fait son air accoutumé en vous parlant.

La remarque était juste. Persuadé que le premier mouvement de son neveu serait de lui demander de l'argent, Grillois s'était promis de ne point se montrer encourageant. En conséquence, et sans le mal accueillir pour cela, il s'était abstenu de ces démonstrations affectueuses dont il masquait ordinairement son indifférence. Auguste venait à peine d'en faire l'observation que Grillois quitta le jeu. Fermement résolu à ne pas donner un denier de sa poche, il voulait, autant que possible, s'éviter la peine d'avoir à refuser. Il fallait donc signifier à son neveu, par manière de conversation, que toute

instance serait inutile, et c'était dans cette intention que Grillois avait laissé les cartes. Il comptait insister adroitement sur la dureté des temps, insinuer que ses rentrées du trimestre ne s'étaient pas bien opérées, mettre en avant, en un mot, toutes les mauvaises raisons de l'avarice.

— Pendant que j'y pense, dit Nançay le premier, je dois vous informer, mon oncle, que si vous avez à m'écrire, il ne faudrait plus adresser vos lettres rue de la Victoire. Mon appartement ne me convenait pas et j'en prends un autre, un peu plus cher, il est vrai, mais plus commode.

Cela dit avec la feinte assurance de l'homme qui ment, Nançay attendit l'effet de cette fanfaronnade.

— Elle est trop forte, pensait-il, elle ne passera pas.

Et il se vantait de connaître Grillois !

— Ah ! vraiment ! s'écria Grillois, prenant la balle au bond, tu as arrêté un appartement plus grand, plus commode? A merveille, mon cher ami.

Et, d'ailleurs, ce n'était que la répétition de la comédie qu'il avait jouée deux mois plus tôt, quand il avait feint de croire en voyage celui qu'il savait à l'article de la mort. Nançay devina sans peine la raison de cette excessive crédulité; toutes ses prévisions étaient dépassées; il frissonna, et il y avait de quoi.

— Il me semble pourtant, remarqua aigrement mademoiselle Lhéritier, que vous aviez un loyer d'un prix assez élevé déjà.

— Et c'est la remarque d'une personne sensée, mademoiselle, repartit Nançay. Seulement, s'il me convient

d'élever le chiffre d'une dépense « assez élevée déjà, » je ne crois pas avoir besoin de votre permission. Il est possible, néanmoins, que je me trompe, et dans ce cas j'en serais quitte pour vous la demander.

— Parfait, très-bien, charmant, s'écria Grillois. Et vous, mademoiselle, cela vous apprendra à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

— Eh! mon Dieu, répliqua mademoiselle Lhéritier, ce que j'en disais était par pur intérêt pour monsieur Nançay. Après cela, monsieur a peut-être fait des placements avantageux : le bruit en a couru.

— Et tout bruit qui court n'est pas faux, répondit Nançay en s'efforçant de sourire. Oui, je n'ai pas mal gouverné ma barque : il y a, voyez-vous, de belles affaires à tenter en ce temps-ci; il ne s'agit que de les saisir.

Ces paroles ne provoquèrent que des sourires ironiques. Grillois seul affecta de les prendre au sérieux.

— Comment, mon cher enfant! s'écria-t-il, tu aurais fait de tes capitaux un si heureux emploi. Tu m'en vois charmé, ravi! J'avais bien raison de penser, à part moi, que sous l'air d'un homme un peu prodigue, tu savais fort bien veiller à tes intérêts. Je t'en félicite, je t'en félicite très-sincèrement. L'argent, c'est le nerf de la vie. D'ailleurs, je suis bien loin de te prêcher l'avarice, et je trouve qu'à ton âge, avec tes goûts et une jolie fortune, il est tout naturel de se donner quelques jouissances. Tu as donc eu raison, parfaitement raison, de prendre une installation plus à ton gré.

— Je suis enchanté... dit Nançay.

— De voir que je t'approuve. Complétement, mais complètement!

Puis, bien sûr qu'il ne serait pas question d'argent entre eux d'ici à bien longtemps, il tendit la main à son neveu d'un geste empreint de la plus franche cordialité. Toutefois, comme Nançay avait pour habitude de répondre par la plus blessante froideur à la touchante affection de son oncle, — il y avait longtemps qu'on en avait fait la remarque dans l'entourage de ce bon monsieur Grillois, — il se borna à toucher du bout des doigts cette main crochue, et à se retirer après les salutations obligées. Son départ fut le signal d'un *tolle* général : ainsi, c'était au moment même où il était ruiné qu'il augmentait ses dépenses ; c'était la conduite d'un fou. Ce fut Grillois qui imposa silence à ces caquetages ridicules en déclarant hautement qu'il ne croyait nullement à la ruine de son neveu.

— Et voilà ce que je ne conçois pas! s'écria mademoiselle Eudoxie.

— Eh bien! moi, moi, Eudoxie Lhéritier, je m'offre à vous prouver...

— Et qui vous prie, interrompit une rude voix, et qui vous prie de vous donner tant de peine, vieille folle?

C'était Auguste Grillois qu'on avait oublié.

— Vieille folle! répéta mademoiselle Lhéritier en bondissant d'indignation.

— Et pourquoi donc pas? répondit Auguste en se campant sur la hanche. Vous n'êtes pas jeune, je crois, et pour raisonnable, vous ne l'êtes pas davantage, à ce

qu'il paraît. Que ce garçon-là soit ruiné, c'est bien possible; mais que le cousin n'en veuille rien savoir, c'est sûr. Or, si quelqu'un avait pris à tâche de déplaire au maître de la maison, ce serait de lui prouver qu'il faudra bien empêcher monsieur Nançay de mourir de faim. Et ce n'est pas vous qui devez tenir à vous brouiller avec lui, puisque vous aimez tant à manger son bien. Voilà pourquoi je dis que vous êtes... que vous n'êtes pas raisonnable. Et maintenant, faites excuse, mais moi, j'aime la justice.

— Aimez-vous autant la politesse? monsieur, dit finement Ferdinand Lhéritier.

— Quant à cela, je n'en sais rien, répondit l'intraitable tanneur. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, si vous n'êtes pas content, vous me trouverez tout à vos ordres. Et maintenant, bonsoir la compagnie.

— Quel mal élevé! fit mademoiselle Lhéritier, lorsqu'il fut parti.

— Oui, mais brave homme, dit Grillois qui le craignait.

IX

Cependant Nançay cheminait à pas lents. C'était ce soir-là qu'il devait coucher pour la première fois dans son nouvel appartement, et il ne paraissait pas bien

pressé d'y rentrer. En outre, il était encore sous la triste impression de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il ne pouvait s'empêcher de prévoir le cas où, par suite d'une maladie, et même du simple épuisement de ses dernières ressources, il se trouverait réduit à la dernière extrémité. Alors, il y aurait un homme à côté de lui, bien vêtu, bien nourri, qui lui dirait : « mon neveu, » auquel il dirait : « mon oncle, » et qui le laisserait grelotter dans un grenier. Pour l'un, toutes les douceurs de la vie, à l'autre tout ce qui la fait maudire. Ainsi va le monde depuis qu'il est monde; mais c'était la première fois que Nançay le voyait sous son véritable jour; c'était la première fois que son cœur envoyait à ses lèvres une saveur de fiel... Et, malgré lui, il se disait que bien des maux lui eussent été épargnés, si la succession Grillois se fût ouverte le lendemain matin : quatre mille francs de rente, l'indépendance partout, la richesse dans quelque bonne ville de province: ah! s'il les avait eus! Il les avait; seulement un autre était chargé de les dépenser pour lui. Ce ne fut là toutefois qu'un de ces mouvements involontaires dont les âmes les plus nobles ne savent pas toujours se défendre, et déjà Nançay avait répudié ces pensées peu dignes de lui. Néanmoins, quand il vit Auguste Grillois passer à côté de lui en le saluant d'un geste amical, Nançay ne put s'empêcher de songer tristement au temps où les calculs intéressés de cet homme n'éveillaient chez lui qu'une pitié voisine du mépris. Et c'était là qu'il en était venu lui-même, et bien promptement. Décidément la pente était glissante.

Il est effrayant de voir à quel point d'assujettisse-

ment les circonstances réduisent notre jugement. Nous nous croyons libres en formulant telle ou telle opinion, et nous sommes esclaves, esclaves de nos préjugés, de notre éducation, de nos passions, de notre position sociale, de notre tempérament particulier. Nous croyons voir clair, et nous voyons trouble; nous croyons savoir, et nous sommes dans l'ignorance ; ce que nous disons dans l'infatuation de notre justice est parole d'iniquité. Demain la perte ou le gain, une élévation ou un abaissement soudain, un bout de ruban à la boutonnière ou la colique, sera cause que nous verrons les hommes et les choses différemment, et que nous tomberons, d'un instant à l'autre, dans les plus choquantes contradictions. Mais quand on a éprouvé par soi-même ces revirements de principes comme conséquence des revirements de l'existence, on est bien près de la circonspection, qui a pris pour devise cette belle parole d'un grand poëte.: « Attendons pour juger. » Ce n'est pas la funeste indifférence d'un esprit dépossédé de la notion du bien, c'est la retenue d'un homme qui a cotoyé le mal, noir précipice où de moins heureux sont tombés. Quelques bonnes habitudes de moins dans le passé, dans le présent un obstacle de plus, et l'on succombait.

C'était en roulant dans sa tête ces lugubres pensées que Nançay allait machinalement devant lui, par une nuit pluvieuse, à la lueur des lanternes blafardes. D'ailleurs, il était un peu troublé dans ses méditations par la présence, à quelques pas en arrière, d'un homme qui le suivait obstinément depuis un quart d'heure. Chacun

sait qu'il y a dans un incident de cette nature quelque chose d'inquiétant, même pour le plus résolu. Déjà Nançay s'était retourné plusieurs fois ; bientôt il traversa la chaussée, l'inconnu en fit autant, en se rapprochant sensiblement. Alors Nançay, ne voulant pas être pris au dépourvu, marcha sur lui, et ils se rencontrèrent sous la lanterne. Serré dans son mince habit noir, le teint livide, l'œil terne, c'était Chandoz.

— Que me voulez-vous? lui demanda Nançay. Je ne donne plus à dîner.

— Hélas! monsieur, répondit Chandoz avec une douceur extrême, je ne le sais que trop bien, et c'est pour cela que je me suis permis de vous aborder. Il y a bien longtemps que j'ai des excuses à vous présenter pour ma conduite envers vous certain soir... J'avais perdu la tête.

— C'est-à-dire que vous étiez gris.

— Hélas! monsieur, je ne peux le nier, et en de pareils moments, on est exposé à commettre bien des actions qu'on regrette ensuite amèrement.

— Ce serait si simple de ne pas boire.

— Simple pour vous, monsieur, qui n'avez pas contracté cet abominable défaut, mais pour moi... Heureusement, j'ai toute ma raison en cet instant, et j'en profiterai pour vous demander l'oubli d'une scène dont le souvenir m'a mainte fois causé de vifs regrets. Vous avez toujours été aimable envers moi, monsieur, et je suis désolé d'avoir répondu à vos bons procédés par une indigne indiscrétion. Croyez-le, je suis meilleur que je ne parais l'être; vagabond, paresseux, ivrogne, du moins je ne suis pas méchant.

Le contraste de ces vêtements misérables et de ce langage poli, recherché même, était navrant. Nançay se sentait assez ému. Comme jadis, il examinait curieusement la figure d'un homme qui avait traversé le sombre défilé où il allait s'engager : c'est ainsi qu'un touriste, au moment d'entrer dans les marais Pontins, épie chez ceux qui en sortent les ravages de la *mal'aria*.

— Laissons cela, Chandoz, dit-il; sur l'instant je vous en ai voulu, mais cela ne dure pas chez moi. Du reste, vous n'aviez que trop raison, et Dieu sait, pour parler comme vous, quel est la bannière qui flotte actuellement sur les créneaux du manoir de Nançay. Maintenant, marchons un peu côte à côte, si vous voulez : à moins que vous ne préfériez entrer dans le premier café que nous rencontrerons.

— Non, non, dit vivement Chandoz, car j'ai à causer avec vous.

— Qu'est-ce donc?

— Écoutez : j'ai lu ce que vous avez déjà publié, monsieur ; je l'ai lu avec le plus grand soin.

— Ces deux volumes, vers et prose, que personne ne connaît?

— Justement, et vous êtes plein de talent, ou du moins il y a là de riches promesses pour l'avenir. Néanmoins, n'écrivez pas pour vivre : c'est un enfer. Vanité d'auteur à part, mes essais valaient les vôtres, et vous voyez où cela m'a mené.

— Est-ce la faute de la littérature ou du vin? répliqua Nançay, sans songer à ce que ces paroles avaient de cruel.

Heureusement Chandoz ne les entendit pas, car ils passaient alors devant un cabaret de mauvaise mine et il ne put résister à la tentation d'y entrer, en dépit des bonnes résolutions qu'il avait manifestées un instant auparavant. A la lueur d'une lampe fumeuse, posée sur le comptoir d'étain, Nançay le vit demander de l'eau-de-vie, la boire d'un trait et payer d'une main agitée par le *delirium tremens*. Son premier mouvement fut de s'enfuir; il resta, Chandoz l'intéressait de plus en plus.

— Vous êtes donc incorrigible? lui dit-il, quand ils se retrouvèrent ensemble.

— Hélas! oui, répondit Chandoz. Toutefois, ne craignez rien, je ne me griserai pas encore. Maintenant, suivez-moi, j'ai mon idée.

— Et où me menez-vous ainsi?

— Chez moi, répondit laconiquement Chandoz.

Le *chez lui* de Chandoz! Nançay frissonna et se laissa conduire. Ils débouchaient alors dans une rue assez brillamment éclairée, et instinctivement Nançay se dirigea de ce côté.

— Non! lui dit Chandoz. Par ici!

A mesure qu'ils s'avançaient, l'ombre devenait plus noire, les passants plus rares, le pavé plus glissant. Ils traversèrent un pont, tournèrent à gauche, puis à droite, et s'engagèrent dans un dédale de ruelles infectes, aujourd'hui détruites, et qui n'étaient guère connues que des malfaiteurs et de la police. De temps en temps, Nançay s'arrêtait pour reprendre haleine, et, tout en s'essuyant le front, il jetait autour de lui des regards curieux et défiants; mais il n'était pas homme à se laisser do-

miner longtemps par l'espèce de terreur que lui avait causée d'abord cette promenade nocturne dans un pareil quartier.

— Eh quoi ! se dit-il, j'aurais peur d'une rue déserte et de quelques figures patibulaires? Et puis, c'est une aventure, et, pour tout peindre, il faut avoir tout senti.

A partir de cet instant, il marcha d'un pas ferme et soutenu, quand tout à coup Chandoz s'arrêta et, tendant le bras avec une raideur mécanique, s'écria :

— C'est là.

— Là? fit Nançay en reculant malgré lui.

C'était une étroite maison à cinq étages, dont chacun n'avait que deux fenêtres de face. Par suite d'un tassement des fondations, cette affreuse bicoque inclinait de droite à gauche assez sensiblement pour s'écrouler, si la maison voisine ne l'eût étayée. Une seule fenêtre était éclairée, et la lumière placée derrière un rideau de calicot rouge rappelait ces lueurs sanglantes qui traînent entre deux nuées sombres sur un ciel d'orage. On pénétrait dans ce lugubre édifice par une étroite allée dont la porte ne se fermait pas avant minuit. A droite était un étal de boucher, sinistre avec son attirail de couperets et de viandes accrochées. Une robe bleue, surmontée d'un chapeau rose, errait de long en large à quelque distance. Nançay était vivement tenté de battre en retraite.

— Entrez, lui dit Chandoz d'un air presque impérieux, qui contrastait vivement avec l'humilité dont il avait fait preuve jusque-là.

Et déjà ils montaient un étroit escalier dont chaque

marche semblait enduite de poix ; à tâtons, Nançay chercha la rampe, mais, au contract de cet écuyer de fer, froid et gluant, il crut toucher une peau de serpent et retira sa main. C'était au troisième étage qu'habitait Chandoz, et l'on y arrivait. Chandoz chercha la serrure, ouvrit la porte et s'effaça pour faire place à Nançay. La plus complète obscurité régnait dans ce taudis, et Nançay dut se raidir de toutes ses forces contre l'effroi qui recommençait à le dominer. Tandis que Chandoz cherchait çà et là un objet qu'il ne trouvait pas, son jeune compagnon prêtait une oreille avide au bruit de cette horrible demeure. En bas, le boucher s'était mis à dépecer sa sanglante marchandise, et l'on entendait le couperet tomber à grands coups sourds sur le billot ; au-dessus, un homme et une femme s'étaient pris de querelle et se poursuivaient l'un l'autre d'épouvantables injures empruntées au vocabulaire des classes décrites par Frégier. Enfin, Chandoz avait mis la main sur son briquet phosphorique, une flamme bleuâtre éclata dans l'ombre : bientôt la chandelle fut allumée, et Nançay regretta l'obscurité.

C'était ce qui s'appelle, en style de police correctionnelle, un garni. Il y avait là, dans une vaste alcôve sans rideaux, un lit d'acajou boiteux garni d'une paillasse et d'un matelas, avec un oreiller sans taie et des draps jaunis ; un fauteuil Louis XV outrageusement maculé, deux chaises de paille défoncées, un guéridon dont la tablette de marbre était fendue dans toute sa longueur : tel était l'ameublement de ce logis où tout suait la débauche et l'incurie. La cheminée, où ne brillait jamais la

flamme compagne des nuits laborieuses, était encombrée de débris sans nom. Six gravures grossièrement enluminées et encadrées de bois noir retraçaient, d'après la légende, l'histoire de la *vertueuse* Marie Stuart.

— Vous regardez le bourreau? s'écria inopinément Chandoz?

A cette brusque interpellation, Nançay tressaillit.

— Décidément, dit-il, c'est un mélodrame, et vous voulez me faire peur? Je vous en préviens, vous aurez de la peine!

— Si je voulais!... repartit Chandoz en haussant les épaules.

Nançay ne savait plus où cet homme prétendait en venir.

— Prenez la peine de vous asseoir, monsieur, continua Chandoz. C'est une triste visite, n'est-ce pas? Mais vous serez libre dans quelques instants.

Puis il avança le fauteuil avec une grâce parfaite et reprit :

— Veuillez me parler franchement, monsieur, très-franchement.

— Je m'y engage.

— Que pensez-vous de moi?

Question singulière à laquelle Nançay ne savait trop que répondre.

— Ce que je pense de vous? dit-il enfin; je pense que vous êtes, malgré le désordre où vous vivez, un homme bien né, bien élevé...

— C'est vrai.

— Plein d'intelligence...

Chandoz s'inclina.

— Et que, par conséquent, vous devez souffrir cruellement d'un genre de vie pour lequel vous n'êtes pas fait.

— C'est faux, dit Chandoz.

— Faux! Ah! je suis certain du contraire. Je suis certain qu'une telle existence vous répugne au fond du cœur; je suis certain que si l'on vous offrait le moyen d'en sortir par un emploi honorable et suffisamment rétribué, vous l'accepteriez.

— Je le refuserais. Je l'ai refusé dix fois.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Vous allez le savoir.

En même temps, il se dirigea vers une armoire, l'ouvrit, y prit une bouteille et vint la déposer sur le guéridon en disant :

— C'est de l'eau-de-vie.

Il garda quelques instants le silence, et, par un mouvement involontaire, Nançay se plaça de manière à mettre le guéridon entre eux deux. Alors Chandoz posa la main gauche sur la table fêlée et, tendant le bras droit avec emphase :

— Monsieur Nançay, reprit-il, vous voyez où je suis logé, vous le voyez de vos propres yeux : dans un galetas, entre la débauche et le crime. Eh bien! vous m'offririez une villa de marbre au bord des flots, avec une compagne aux yeux bleus, des serviteurs, de l'or, que je n'en voudrais pas. Je n'aime plus qu'une chose au monde : ceci.

Il s'empara de la bouteille, la porta à ses lèvres d'un

geste effroyablement avide et but à longs traits. Puis il se lécha voluptueusement les lèvres, s'installa sur une chaise et continua d'une voix doucement émue :

— Voilà le bonheur, l'ivresse! Et j'ai commencé comme vous, monsieur.

Nançay se sauva, chassé par l'épouvante ; mais Chandoz, courant après lui :

— Vous voyez bien, lui cria-t-il, vous voyez bien que je vous fais peur.

Nançay ne lui répondit pas, et, toujours courant, il arriva sur le quai. Un découragement affreux l'avait envahi, la rivière le tentait.

C'était rue Bleue qu'il demeurait, et ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'un homme habitué à rentrer en voiture en est réduit à prendre sa clef chez le portier. Nançay monta ses six étages, le cœur gonflé, la tête vide. Puis, comme Chandoz, il dut chercher la serrure à tâtons : jusqu'où cette analogie de situation le poursuivrait-elle? Effrayante question ! Une fois chez lui, Nançay alluma sa bougie et se laissa tomber sur un fauteuil, — épuisé.

Son nouvel appartement se composait d'une pièce d'entrée, d'un salon et d'une chambre à coucher. Il n'avait guère gardé de ses anciennes splendeurs que les choses absolument nécessaires; mais, par un invincible instinct d'élégance, il les avait disposées avec goût, et cet intérieur, qui lui paraissait si mesquin, eût comblé les vœux de bien d'autres. Il y avait une jolie pendule sur la cheminée, des rideaux de perse aux fenêtres, un tapis, et quelques volumes dans une biblio-

thèque de palissandre. Néanmoins, Nançay éprouvait, à se voir logé si étroitement, un dépit de vanité auquel il ne comprenait rien. En d'autres temps, l'idée ne lui fût jamais venue d'estimer un homme à sa bourse, non plus que de compter les marches quand il montait l'escalier d'un ami. N'importe! à la pensée qu'il serait exposé à recevoir là d'anciennes connaissances, qu'il leur ouvrirait la porte lui-même, quelque chose d'infime et de tout-puissant se révoltait en lui : l'habitude! La veille encore, il se croyait au-dessus de ces petites considérations d'amour-propre, et il s'apercevait qu'un des mots les plus difficiles à prononcer est celui-ci :

— Messieurs, je suis ruiné!

Aussi entrevoyait-il mille piqûres, mille humiliations, et il en souffrait d'avance; un des plus grands inconvénients d'une imagination vive est de nous épuiser prématurément par l'appréhension des maux qu'elle nous dépeint. Mais Nançay, s'il devait succomber, ne succomberait pas sans avoir lutté.

— Voyons, se dit-il tout à coup, suis-je un homme ou un enfant? Dans la situation désespérée où je me suis mis, qu'ai-je à faire? Travailler.

Alors, avec un rare courage, il s'assit à son bureau et esquissa le premier chapitre d'un ouvrage qu'il destinait à une revue à la mode. Chose difficile de rassembler ses idées en un pareil moment! Et cependant Nançay en vint à bout, preuve qu'il n'était pas absolument dénué de cette puissance d'abstraction, indispensable à l'écrivain.

Pendant deux mois, il poursuivit son œuvre avec une persévérance inébranlable, puis il la relut et n'en fut pas

mécontent. C'était le moment de savoir ce qu'on en penserait, et Nançay alla solliciter une lecture du directeur d'un recueil important. Il avait subi tant de fois le triste récit des déceptions de l'homme de lettres à ses débuts, qu'il osait à peine compter sur une audience. On le reçut pourtant à merveille; on lui promit une prompte réponse, et il quitta les bureaux enchanté de tant de politesse, plein d'espoir. Un refus attendu six mois fut le résultat de cette première tentative. S'il n'en avait cru que le premier mouvement, Nançay eût rompu avec des gens si mauvais appréciateurs du talent; mais il s'obstina, et comme il n'avait pas perdu son temps, il déposa un second manuscrit en allant chercher le premier. Cette fois, il supposait qu'on l'éliminerait purement et simplement, sans le lire. Loin de là, on le remercia de tenter une nouvelle épreuve; on le fit attendre trois mois, et, comme la première fois, on refusa d'insérer son œuvre. Il s'y attendait, — autant qu'on peut s'attendre à ces choses-là, — et il présenta un troisième ouvrage au jugement de ce tribunal mystérieux dont les arrêts étaient sans appel. Cette fois, il reçut au bout de six semaines une lettre du secrétaire de la rédaction qui le priait de vouloir bien venir le voir. Enfin! la considération, la fortune, le succès, mot magique, ce chiffon de papier valait tout cela! Trente-deux pages d'impression dans un recueil périodique, il n'en fallait pas davantage à un homme pour jeter les fondements de sa gloire!

— Quelle belle carrière que la littérature! se disait Nançay, tout en marchant à grands pas.

C'était là, et cette fois il entra le front haut dans la

redoutable officine des plus brillantes renommées contemporaines. En l'apercevant, le secrétaire de la rédaction se leva avec empressement. Il se levait, il souriait, mais il ne parlait pas.

— Eh bien ! lui demanda Nançay d'une voix qui trahissait une vive anxiété.

Le secrétaire de la rédaction accentua davantage encore son aimable sourire.

— De grâce, monsieur, dit Nançay, parlez.

— Voilà, monsieur ; vous êtes jeune, et notre journal, qu'on accuse trop légèrement de partialité envers les talents reconnus, se montrera toujours propice à la jeunesse. Le premier devoir d'un recueil tel que le nôtre est d'encourager les écrivains nouveaux, nous ne l'oublierons jamais.

Le secrétaire de la rédaction ouvrit un carton vert posé sur son bureau et en tira un manuscrit que Nançay reconnut pour le sien. Puis il continua :

— Quant à vous personnellement, monsieur, nous nous empressons de rendre justice au mérite de votre œuvre. Il y a là de la distinction, de la grâce, du style même ; les caractères sont heureusement opposés, bien soutenus ; l'action est intéressante, le dénouement original, et nous ne désespérons pas d'avoir le plaisir de vous introduire, un jour ou l'autre, auprès de nos lecteurs. Seulement... votre travail ne nous a pas paru rentrer dans le cadre de nos travaux habituels, et nous en tenons le manuscrit à votre disposition.

Rentrer dans le cadre est indispensable, du moment qu'on veut figurer dans le tableau : Nançay avait eu le

tort de l'oublier, et il ne répliqua pas, d'autant moins qu'il ne s'agissait certes pas de ces tableaux pour rire, qui s'appellent des tableaux vivants. .

Pendant ce temps-là, le secrétaire de la rédaction cherchait de la ficelle pour nouer le paquet. Le coup fut douloureux; mais Nançay se montra plus fort que la douleur.

— Je vous remercie, monsieur, dit-il, des paroles obligeantes que vous venez de m'adresser. J'avais un instant espéré un autre résultat, oui, je l'avoue; mais un débutant dans la carrière des lettres doit s'attendre à bien des échecs.

Le secrétaire de la rédaction recula de trois pas : il n'était pas accoutumé à un pareil langage de la part d'un auteur éconduit, et il s'en tira par quelques mots pleins de charme. Nançay lui en sut bon gré, mais le moindre grain de mil aurait mieux fait son affaire, et il s'éloignait tristement, quand il fut abordé à l'improviste par un de ses anciens amis, Jehan Frollo. Seulement, Jehan Frollo n'était plus reconnaissable.

X

Quand nous l'avons vu pour la première fois, Jehan Frollo portait de longs cheveux, une barbe en éventail, un habit serré à la taille comme un pourpoint, et des

bottes si longues et si pointues, qu'elles pouvaient passer pour des souliers à la poulaine. Enfin, pour compléter le déguisement, il vous gratifiait volontiers de « messeigneurs ou de messires. » Mais ce goût pour le moyen âge lui avait probablement passé, car sa mise ni son langage n'étaient plus les mêmes. Il portait un frac bleu à boutons de métal, un pantalon gris perle et un gilet blanc à fleurs, qui avait un faux air de veste. Il disait : Palsambleu! et affectait dans ses allures la grâce évaporée d'un petit-maître de l'*Œil-de-Bœuf*. Toutefois, il lui restait deux choses de sa première incarnation : son esprit vif et sa mine éveillée.

— Par tous les saints, maître Jehan, s'écria Nançay en lui tendant la main, je suis tout aise de vous voir. Et d'où venez-vous ainsi, mon compère? De la Sorbonne ou du Pré-aux-Clercs? Mais, Dieu me damne, Jehan, vous voici mis comme un berger de Watteau. Auriez-vous abandonné la littérature, ou bien ai-je la berlue?

— Ni l'un ni l'autre, repartit Jehan Frollo, en passant son bras sous celui de Nançay; et vous, que devenez-vous?

— Je travaille... avec acharnement. Mais, deux mots, donnez-moi, de grâce, la raison d'une transformation à laquelle je ne comprends rien. Vos convictions d'autrefois...

— Sont restées les mêmes, je vous jure, car je n'en ai jamais eu que deux : la première, c'est qu'il faut vivre en honnête homme; la seconde, c'est qu'il faut passer la vie douce autant que possible; on ne vit qu'une fois.

Partant de là, je ne me pique pas de réformer le goût public, mais bien de le suivre, quel qu'il soit.

— C'est, en effet, le moyen de réussir facilement.

— Et je n'ai pas d'autre visée, je le confesse. Le moyen âge était à la mode, je leur en donnais. Ils commencent à s'en lasser : ils veulent, au lieu de grands coups d'épée, des scènes de trumeau ; les marquis poudrés ont pris la place des barons bardés de fer, je ne demande pas mieux ; va pour le rouge et les mouches !

— Et la fameuse théorie de l'art pour l'art. Vous rappelez-vous vos interminables discussions avec Levrault de Mulhouse sur ce sujet palpitant ?

— Si je me les rappelle ! Ah ! c'est grand dommage que le féodal ne soit plus à la mode, car, entre nous, c'était infiniment plus amusant que le marivaudage. Quand il n'y aurait que le costume ! Avec mes longs cheveux, mon habit collant et ces diables de bottes qui n'en finissaient pas, on m'eût pris au moins pour un figurant de l'Opéra, et c'est assez flatteur, n'est-ce pas ?

— Ah ! çà, Léandre ou Frollo, messire ou monsieur, s'écria Nançay avec un feint courroux, de qui vous moquez-vous ? de vous ou de moi ? La tête me tourne depuis que je cause avec vous, je vois le monde à l'envers.

— De qui je me moque, Nançay ? Eh ! parbleu de tout le monde, excepté de moi-même.

Nançay haussa amicalement les épaules et reprit au bout de quelques instants :

— Vous parliez de convictions. En avez-vous jamais eu ?

Frollo fit huit ou dix pas en silence, puis il répondit :

— Vous me demandez, mon cher, si j'ai jamais eu des convictions? Oui, j'en ai eu, et j'en ai même encore, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire tout à l'heure; seulement, beaucoup d'entre elles ont fléchi une à une devant la nécessité. Quand nous avons fait connaissance, il y avait cinq ans que je mourais de faim : voilà ce qui m'a appris à subordonner les intérêts de l'art à ceux de la vie de tous les jours. Valait-il mieux finir comme Chandoz?

Nançay baissa la tête en réfléchissant à ce jeu du hasard qui le plaçait entre Chandoz d'un côté et Frollo de l'autre; en d'autres termes, entre la débauche et le mépris de l'art devenu métier. N'était-ce pas lui dire qu'il fallait finir ou comme l'un ou comme l'autre? Mais une troisième issue s'offrait : prendre place parmi ces quatre ou cinq écrivains assez puissamment organisés pour marcher à la fortune par le chemin de la gloire, et c'était le seul parti qui convînt à Nançay.

— Écoutez, dit-il à son compagnon, je suis sans argent, sans famille, sans appui. Jusqu'ici je n'ai essuyé que les refus les plus amers, mais je triompherai; il me faut la célébrité ou la mort.

— Bravo! s'écria Frollo électrisé, voilà parler. Ah! si j'avais eu votre énergie!

Mais c'était son dernier accès d'enthousiasme, et il reprit d'un air goguenard :

— Combien avez-vous de billets de mille francs dans votre secrétaire, sans indiscrétion?

— Deux ans de vie modeste, mais assurée.

— Je vous attends au bout de la quatrième. En tout

cas, souvenez-vous que si jamais je puis vous être bon à quelque chose, j'en serai enchanté. Maintenant, je vais... je vais marivauder. Triste, triste !

Fidèle au programme qu'il s'était tracé, Nançay travailla jour et nuit. D'ailleurs, une telle existence n'est pas sans charme, quand on s'y livre à l'abri du besoin, et Nançay disposait encore d'une somme assez importante, comme il l'avait dit à Jehan Frollo. Levé vers neuf heures, il allait déjeûner dans un café voisin, se promenait une heure et rentrait vers midi. De midi à cinq heures, il écrivait, effaçait, brûlait, enfin il composait; à cinq heures, il sortait pour rentrer à huit reprendre la plume et ne la quitter qu'à minuit, souvent plus tard, et généralement persuadé qu'il avait réussi. Puis, quand il relisait froidement ces pages sorties de sa tête brûlante, il les trouvait mauvaises, et c'était cet amer désespoir de l'écrivain qui ne peut rendre sa pensée. Il était tenté de briser sa plume, mais une voix formidable lui criait :

— Il le faut !

Et il recommençait.

Dix-huit mois passèrent, et non pas sans résultats. Nançay avait appris à régulariser son travail, la première condition du succès dans un temps où l'écrivain doit être constamment sur la brèche, sous peine d'oubli; son style s'était formé, il avait observé, réfléchi. Il avait même publié divers écrits dans des revues et des journaux secondaires, qui le payaient mal ou qui ne le payaient pas, et que personne ne lisait. Mais il s'en inquiétait peu, car sa confiance en lui augmentait avec

les revers; quelque chose lui disait qu'il ne périrait pas. En même temps, son caractère se trempait dans l'adversité. L'isolement, les humiliations de sa situation précaire, les blessures de son cœur et les menaces de l'avenir, il oubliait tout douze heures par jour au sein d'un travail absorbant auquel il demandait sans relâche un avenir meilleur. Pendant dix-huit mois, il lutta sans peur et sans reproche, et il n'appartint qu'à ses forces épuisées de lui faire lâcher prise. Quand sa santé s'altérait, il prenait quelques jours de repos, puis il revenait à la tâche. Sa figure et toute sa personne se ressentaient de cette conduite héroïque.

Aussi avait-on fini par lui accorder cette attention respectueuse à laquelle n'est guère accoutumé un homme sans fortune et sans état; quand il rencontrait des personnes de la maison dans l'escalier, elles le regardaient d'un œil curieux, tandis qu'il passait en soulevant légèrement son chapeau. Chacun devinait que cette vie austère avait un louable but, obstinément poursuivi; chacun se rangeait pour laisser passer cet inconnu aux façons distinguées, triste sans abattement, froid sans hauteur, et dont rien ne pouvait entamer la native élégance. Plus d'une, en rentrant du bal, avait soulevé son rideau pour regarder un instant, à la fenêtre d'en haut, cette lampe éternelle... et s'était dit : Il travaille donc toujours!

Quant à lui, il avait au moins le bonheur de voir par l'expérience qu'il ne s'était point complétement abusé sur son compte. Sa tête lui avait donné tout ce qu'il lui avait demandé, non sans peine, mais il l'oubliait bien

vite. Avec cela, loin de se sentir épuisé, il avait le front plein de choses; tout un monde d'idées vivait là. Enfin, quand sa tâche était finie, il déposait sa plume et allumait un cigare pour s'entourer de fumée bleue et de songes d'or.

Mais c'est un vieil adage qu'on a les qualités de ses défauts, et il est rare que l'énergie se combine avec cet esprit de ménagements, qui est généralement l'indice d'un caractère faible. Ainsi, Nançay avait ouvertement rompu avec toutes ses anciennes relations; il ne voyait plus monsieur de Prie, et c'est à peine s'il se présentait chez son oncle une fois en trois mois. Ce parti conciliait les susceptibilités de son amour-propre, et ce besoin de recueillement naturel à tout homme qui rassemble ses forces pour les porter en masse sur un unique objet. Cependant, il pouvait arriver que Nançay fût contraint, par la ruine de ses espérances, à se rapprocher de ceux qu'il affectait de délaisser, et cela pour leur demander... de l'aide, pas terrible à franchir! En même temps, et sans se permettre de bien grosses dépenses, il administrait son petit budget avec une certaine imprévoyance. Qu'allait-il résulter de tout cela? Nançay s'en inquiétait peu, attendu qu'il venait de mettre la dernière main à un roman intime dont il était assez content et qui, réellement, ne manquait pas de mérite. Il ne s'agissait plus que d'en tirer parti, et l'auteur y songeait depuis quelques jours, quand l'idée lui vint d'envoyer son manuscrit à Jehan Frollo, en le priant de le lire et de lui en donner franchement son avis.

Trois jours après, vers neuf heures du matin, on

sonna violemment. Nancay, à qui ce tintement inattendu causait toujours une sorte d'agacement nerveux depuis qu'il en était réduit à ouvrir sa porte lui-même, s'y rendit en maugréant. C'était Jehan Frollo.

— M'avez-vous lu ? lui demanda Nançay après l'avoir prié de s'asseoir.

— Immédiatement. Je pourrais vous affirmer que c'est magnifique, immense, prodigieux, mais je réserve ces platitudes pour les plats écrits. Maintenant, très-sérieusement, c'est excellent, voilà mon dernier mot. Vrai, comme je le pense vous avez ce que Voltaire appelait le *diable au corps*. Encore quelques coups de collier comme celui-là, et vous aurez gravi la redoutable montée. Vous allez débuter par un succès, je vous en réponds.

Nançay le remercia chaleureusement de ces bonnes paroles et reprit d'un air pensif :

— Et maintenant quel parti tirer de cela?

— Comment, quel parti ? Je ne vous ai donc pas dit que votre roman est vendu ?

— Vendu ! fit Nançay d'une voix tremblante.

— Et un prix ridicule encore. Cependant, croyez-moi, acceptez; faites-vous petit pour devenir grand, et si vous tenez à manger la laine sur le dos des autres, commençez par vous laisser tondre.

— Cela me paraît assez juste, dit Nançay, et je souscris d'avance à tout ce que vous avez fait. Ah ! Frollo, brave et excellent cœur ! Ainsi, vous êtes...

— Enchanté !

Frollo ne mentait pas; le livre de Nançay était bon,

mais il n'eut aucun succès; aussi Morgan, son éditeur, se refusa nettement à en prendre un second. En attendant, Nançay avait changé son dernier billet de cinq cents francs, et, trois mois après, ce n'était plus à l'avenir qu'il devait songer, c'était aux nécessités du présent. Déjà le futur grand homme s'était posé cette odieuse question :

— Comment dînerai-je demain?

Il n'y avait pas à balancer, il fallait tenter de nouvelles démarches, il le fallait! Nançay brossa son chapeau, chercha une paire de gants dans son tiroir et se mit en route. Il avait pris la résolution de se rendre chez Morgan par le plus court et de lui dire net :

— Donnez-moi quelques centaines de francs, j'en ai besoin. Quant au remboursement de cette avance, je le ferai en me chargeant pour votre compte des travaux que vous m'indiquerez, notices, compilations, ce qu'il vous plaira!

Mais à qui n'est-il pas arrivé d'aller à un but désagréable par le chemin des écoliers? C'était celui-là qu'avait choisi Nançay. Néanmoins tout chemin mène à Rome, et Nançay entra résolûment dans la boutique d'où son livre n'était pas sorti. Il était cinq heures du soir, l'heure où les affaires sont dans toute leur activité, et le magasin était plein de gens. C'étaient des détaillants, des commissionnaires, des acheteurs et quelques hommes de lettres qui causaient dans un coin. Tout cela s'agitait, allait, venait, riait, fumait, dans une salle de six ou sept mètres carrés, tellement basse de plafond qu'un homme de taille ordinaire y tenait à

peine debout avec son chapeau. Au premier abord, l'aspect de cet établissement patriarcal, si différent du luxe exorbitant des magasins à la mode, ne déplaisait pas; il inspirait confiance : à voir ce mobilier primitif, longues tables formées de planches de chêne brut grossièrement assemblées et posées sur des tréteaux, casiers de sapin, chaises de cuisine, on eût été tenté de s'attendrir, et, en tout cas, l'on ne s'étonnait plus de l'honnêteté de Morgan, dont on contait pourtant des choses étonnantes. C'est ainsi qu'un auteur à la mode, ayant un jour oublié un billet de mille francs sur le coin du comptoir, Morgan avait couru après lui pour le lui rendre. Quant à cet homme prodigieux, il s'occupait alors de son courrier, assis devant un bureau boiteux, dans une espèce de tanière : c'était son cabinet.

— Comment va la santé? dit-il à Nançay en lui tendant la main.

Puis il reprit sa plume en ajoutant fort poliment, du reste :

— Vous permettez...

Nançay ouvrit un livre et feignit de le lire avec le plus vif intérêt, tout en songeant à ce qu'il avait à dire, et cette seule pensée lui causait d'inexprimables angoisses. Un moment, il fut tenté de s'en aller comme il était venu, mais c'eût été une sottise, presqu'une lâcheté, et il rassembla son courage tout en examinant Morgan du coin de l'œil.

C'était un joyeux compère, à large face, le ventre proéminent, la dent saine, carré des épaules comme un colporteur, et tel avait été son premier métier. Au pre-

mier abord, Morgan respirait la bonhomie, mais on ne tardait pas à s'apercevoir qu'il s'agissait d'une bonhomie de paysan, et que sous cette apparence cordiale il n'y avait qu'astuce de fermier et sécheresse de marchand. Au bout d'une demi-heure, pas davantage, il eut fini.

— Pouvez-vous m'accorder quelques instants? lui demanda Nançay d'une voix étranglée.

— Et pourquoi donc pas, repartit Morgan d'un ton plein d'affabilité et en passant sa plume derrière son oreille. Je suis ici pour cela. Parlez, mon cher monsieur, je vous écoute.

— Voulez-vous éditer un nouveau volume de moi!

Alors, Morgan se retourna à demi sur son fauteuil, posa sur ses gros genoux ses grosses mains rougeaudes, fit un gros soupir, et d'une voix toute sucrée :

— Si je le veux! dit-il. Sans doute je...

Nançay tressaillit.

— Je le voudrais bien, mais je ne le puis pas, du moins en ce moment-ci. Je suis encombré, j'ai pour plus de cinquante mille francs de manuscrits dans mes cartons. Enfin...

— Enfin, interrompit Nançay, par cette tactique bien connue qui consiste à se porter à soi-même le coup qu'on redoute de la main d'un autre, mon livre ne se vend pas.

— Il ne se vend pas n'est pas... précisément le mot, quoiqu'il ne se vende guère. Mais ne vous tourmentez pas de cela, mon cher monsieur, petit à petit tout s'écoule et l'on finit toujours par s'y retrouver. Dans les

affaires, voyez-vous, il y a du bon et du mauvais, autrement ce serait trop beau, pas vrai?

— Alors courez-en donc la chance une seconde fois.

Sans répondre, Morgan fit un nouveau demi-tour qui le remit en face de son bureau; il reprit sa plume, puis, la déposant aussitôt, il ajouta d'un ton conciliant :

— Ecoutez, dans ce moment-ci je ne puis, là vrai, je ne puis. Mais, dès que je le pourrai, je le ferai; je ne peux pas vous dire mieux, pas vrai?

C'est évident, répondit Nançay. Mais je suis... je suis fort gêné dans ce moment-ci, et si vous aviez à me confier des travaux d'une autre espèce, des notices biographiques... une préface...

— Eh! pourquoi donc pas? s'écria Morgan, vous autant qu'un autre, pas vrai? Seulement, il faut que cela se rencontre, vous concevez, et dans ce moment-ci...

A cet éternel refrain, Nançay perdit la patience et salua.

— A l'avantage, mon cher monsieur, dit Morgan en reprenant sa correspondance avec la plus grande tranquillité.

Evidemment, il avait parfaitement compris que Nançay en était à son dernier écu, mais ce n'était pas une raison de se mettre à son service, tout le monde en conviendra. En attendant, l'impitoyable indifférence de cet homme avec qui il était déjà en relations depuis quelque temps lui donnait la mesure de ce qui l'attendait ailleurs. Et que personne ne se hâte de condamner Morgan sans appel; nous en avons tous autant sur la conscience. Tous nous avons coudoyé, avec cinquante louis en

poche, un homme pauvrement vêtu, qui nous demandait à demi-voix un léger secours que nous ne lui avons pas accordé, parce qu'il aurait fallu changer une pièce d'or ou déboutonner notre paletot. Du plus au moins, tout le monde a fait comme ce brahme qui, passant en litière à côté d'un paria mourant de soif, lui refusa une écorce de cédrat, en s'écriant : « Ce n'est pas un homme. » Nous ne le disons pas des pauvres, nous autres, mais nous le pensons. Ils forment une caste inférieure, que les castes privilégiées considèrent invinciblement comme composée d'êtres d'une espèce différente, et là est le malheur. Si la société renonçait franchement à cette infatuation d'un autre âge, elle n'aurait bientôt plus à trembler quand un poëte frappe du pied ou quand un journaliste éternue un peu plus fort qu'à l'ordinaire. Mais ce sont là de bien graves questions, et nous n'avons pas à les traiter ici. Bornons-nous à souhaiter qu'un jour ou l'autre on se préoccupe sérieusement de ce qui souffre; souhaitons qu'on songe enfin à délivrer l'intelligence des liens dont on se plaît à la surcharger, sous prétexte de sauvegarder l'ordre social; souhaitons qu'il se fonde des institutions vraiment propices aux lettres, aux arts et surtout à la science, qu'il est impossible d'aborder sans argent! Et là est l'avenir : c'est la science et la philosophie qui tranformeront le monde; quoi qu'on en dise, ce sont les vraies mères de l'humanité, et trop longtemps elle n'a eu que des marâtres hypocrites.

Pour en revenir à Nançay, ce n'était certes pas la première fois qu'il souffrait de son isolement; mais il avait

quelque chose d'horrible, avec le besoin en perspective pour le lendemain. Néanmoins, il ne se laissa pas abattre, et il acheva la journée en courses inutiles. Partout éconduit, il se trouva entre six et sept heures du soir, sur le pavé, avec huit francs en poche, les jambes rompues, le cœur navré. Comme il tenait pourtant à ménager sa bourse, il se dirigea lentement vers la rue Montmartre, sachant qu'il y avait dans ce quartier une table d'hôte dont les prix étaient des plus modiques: et ce fut là qu'il entra.

Dérision! c'était sous de splendides lambris du temps de Louis XV que se dressait ces longues tables aux nappes douteuses, garnies de chaises de paille et de couverts d'étain! C'était dans l'hôtel même d'un fermier général qu'un restaurateur au rabais avait dressé ses fourneaux! Aux parfums subtils de la poudre à la maréchale succédaient les grossières émanations d'une cuisine économique. A la place même où tant de beaux esprits s'étaient réunis pour souper au vin de Champagne, une foule abrutie venait se rassasier de bœuf et de piquette. Il y avait un contraste sinistre entre ces derniers vestiges du luxe le plus raffiné et ces ustensiles de la plus terrible des misères, la misère en habit noir. On s'asseyait. Nançay fit comme les autres, et, après avoir dépêché le premier plat, il jeta les yeux sur ceux qui l'entouraient. C'étaient pour la plupart des gens comme il faut, proprement vêtus, polis pour leurs voisins, et observant ce profond silence auquel on reconnaît dans un lieu public un homme bien élevé. Au premier coup d'œil, on aurait pu croire à un dîner bourgeois, un peu court quant au

service, un peu guindé quant au convives; mais cette supposition fut trompée devant un examen plus attentif. En y regardant de plus près, cette redingote était horriblement râpée, ce linge n'était plus de la première fraîcheur, et cette cravate montrait la corde en plus d'un endroit. Toutes ces figures, enfin, vieilles ou jeunes, belles ou laides, respiraient l'âpre tristesse des luttes ignorées où l'on s'use sans profit, où l'on succombe sans gloire. Quelquefois même, à voir ce vieillard ou ce jeune homme plonger une main avide dans la corbeille au pain et en entasser trois ou quatre morceaux devant lui, on devinait qu'il en avait manqué. En somme, c'était un triste spectacle, et Nançay avait hâte de s'y soustraire.

Rentré chez lui, il voulut travailler, mais, pour la première fois, il ne put y parvenir : à peine avait-il pris la plume que le fantôme du lendemain se dressait devant son esprit et le glaçait de terreur. Il avait mal dîné, il dormit mal, et il passa toute la journée étendu sans force sur son lit, doutant de tout, dégoûté de tout. A la nuit close, il alla vendre quelques bijoux à un joaillier du passage Verdeau, qui le regarda de travers, lui demanda ses papiers et finit par le voler indignement. Hors d'affaire pour quelques semaines, il retrouva son activité d'autrefois et se remit au travail. A force d'obsessions, il continuait à obtenir quelques insertions dans les journaux de second ordre; mais les grands continuaient à lui fermer leur porte : tout semblait indiquer qu'il ne franchirait jamais la redoutable barre qui sépare les inconnus de la notoriété. Le peu d'argent qu'il gagnait était dévoré d'avance par les petites dettes qu'il était

forcé de contracter; il n'avait jamais si bien compris la belle allégorie du rocher de Sisyphe. Haletant, mourant de fatigue, le courageux garçon élevait souvent son âme vers le ciel, en lui demandant le repos. Mais le ciel restait sourd: — c'est souvent sa manière, — et celui qui l'implorait en vain voyait le découragement l'envahir et le paralyser. Comme toujours, il menait à sa suite l'incurie, la dégradation, et si Nançay les évitait encore, il les coudoyait déjà. Bon gré, mal gré, il devait aller moins bien vêtu, fréquenter les lieux où l'on mange à bon marché et où trop souvent il apercevait d'autres misérables oubliant la vie autour des tables souillées de vin bleu. Un jour, en rentrant chez lui chargé d'un manuscrit refusé partout, il s'écria :

— Je fais pourtant ce que je puis faire. J'ai un certain talent, de la persévérance; le moindre succès assurerait mon avenir en décuplant mes forces, et rien, rien, rien!

En disant cela, il se laissa tomber sur un fauteuil, abattu, brisé.

Il y avait alors quatre ans entiers que Nançay combattait sans trêve, dix-huit mois qu'il se débattait contre la gêne la plus étroite, sans nul dédommagement, et désormais sans nulle espérance. Il semblait n'avoir pris la plume que pour montrer qu'il était incapable de s'en servir avec quelque éclat; ses œuvres n'avaient aucune valeur vénale, son nom ne signifiait rien, excepté peut-être bonne volonté sans effet, c'est-à-dire impuissance. Comme écrivain, il se sentait déconsidéré aux yeux des autres, et par cela même aux siens propres. La confiance en soi est chose toute différente de la vanité, et Nançay

n'en avait aucune; ce n'est pas rare chez les orgueilleux. Il craignait donc sérieusement de s'être abusé sur son propre compte, et le doute de lui-même lui paraissait la première phase de cet abaissement moral qu'il s'était flatté de prévenir. Involontairement il songeait, non pas à vendre sa plume, dont personne n'eût voulu, mais à lui demander du pain au prix de ces travaux infimes qu'il avait toujours regardés comme au-dessous de lui. Mais cela n'était rien encore, et Nançay devait s'avouer en rougissant que sa dignité personnelle n'était pas sortie tout à fait intacte de la bagare. Il commençait à posséder l'art inappréciable d'ailleurs d'essuyer les rebuts avec un sourire; il ne s'étonnait pas d'être traité avec un certain sans-gêne par des gens qu'il eût durement relevés jadis à la première impolitesse. Certains expédients, qui d'ailleurs n'avaient rien de bien répréhensible, il est vrai, ne l'effrayaient pas trop. Un jour, par exemple, il avait emprunté quelques centaines de francs à Jehan Frollo, avec la ferme intention de les lui rendre dès qu'il le pourrait; puis il l'avait pu et ne l'avait pas fait. Où allait-il donc?

Mais ce n'était pas le temps des larmes, il fallait agir, solliciter, — horrible mot, — se mêler à la hâve et haletante cohue; coudoyé, écrasé, tout était à recommencer pour un pas en arrière : point de milieu, fendre la presse ou mourir étouffé! Quelquefois, harassé de fatigue, Nançay se retirait pour quelques jours sur les hauteurs de la pensée. Alors il resongeait à ce qu'il avait vu, le monde lui apparaissait, non plus tel qu'on se le figure quand a pu se tenir à l'écart, mais tel qu'on

le voit quand on a dû s'y mêler par contrainte; le monde tel qu'il est. Partout le mensonge, partout des paroles pour la vertu et des profits pour le vice, partout des génuflexions aux autels du bien et le culte secret du mal, partout la main de la force ou du hasard.

Ce qui le frappait surtout, c'était l'apparence décente de cette Babylone d'iniquité. Parmi ces hommes au front loyal et ces femmes aux doux yeux, où sont les prédicateurs du mal? Ses sectateurs déclarés, où sont-ils? On le traque, on l'enchaîne, on l'exile et très-volontiers on le décapite. Le désintéressement d'une vieille servante, le dévouement d'un fils ont leur tarif à l'Académie, et chacun sait au juste ce que Nanterre consomme de fleurs d'oranger; mais Nançay ne se laissait plus prendre à tous ces semblants trompeurs. La vertu, disait-il crûment, la vertu dans l'édifice social me fait l'effet d'un gros pilier qui ne soutient rien, mais qu'on répare soigneusement chaque année; c'est une excellente embuscade pour quiconque médite un mauvais coup. Il en était au mépris des hommes. Las de voir sourire les autres d'une délicatesse qu'ils feignaient d'admirer et dans laquelle ils ne l'encourageaient que parce qu'elle lui liait les mains; irrité des scandaleuses réussites de la médiocrité poussée par la camaraderie, paralysé par l'indifférence du public, il se demandait si ce n'était pas faire un métier de dupe que de sacrifier sa jeunesse, le plaisir, la considération, tout enfin à des croyances que personne n'avait autour de lui. Déjà il trouvait que les habiles, à la manière de Jehan Frollo, avaient raison : pourquoi ne point signer des pages inoffensives, surtout

lorsqu'on peut en vendre, bon an mal an, pour trente mille francs, et par-là vivre honnête et tranquille? Quel paradis réserve l'art à ses martyrs? Y fait-on des cours d'esthétique à la manière allemande? Y gagne-t-on des grammaires ou des lexiques reliés en veau gauffré comme au collége? Qu'est-ce que c'est que l'art? Le beau, qu'est-ce que c'est? L'art, convention; le beau, convention. Lisez donc aujourd'hui sans sourire, tant d'œuvres qui ont passionné nos pères! *Bérénice* nous ennuie; il nous est difficile d'admettre avec Bossuet que l'arche d'Israël soit le centre du monde, encore qu'elle soit en train de faire un chemin que Bossuet n'avait pas prévu; en fait d'art, d'histoire ou de philosophie, où est le vrai? Qu'est-ce que le vrai? qu'est-ce que le faux? Mais le vrai, ne serait-ce pas la jouissance? Une bonne table, de beaux habits, une voiture commode, sont-ce bien des chimères? N'est-ce pas un avantage très-réel que d'être l'égal de tout le monde par la vertu du succès? Réussissons. Faudra-t-il pour cela rompre en visière à l'honneur? Eh! point! on transige!

Telles étaient les pensées que Nançay roulait dans sa tête disloquée sous les coups réitérés du malheur; le doute l'envahissait, et toute vertu se retire de l'âme où il est entré. Souvent encore, Nançay se raccrochait désespérément à la foi, mais elle cassait sous sa main comme une branche morte. Au surplus, il ne s'en affligeait guère; il savait, à présent, à quoi elle tient dans nos cœurs. Mille écus de rente eussent fait de lui le modèle des croyants. Le mot désespéré de Brutus était à ses yeux le dernier mot de la vie.

Un matin, après une nuit d'insomnie, sans argent, seul, malade, il se leva, non pour écrire, — à quoi bon? — mais pour oublier, s'il se pouvait, en allant et venant. Il n'éprouva qu'une nouvelle tristesse à se mouvoir dans ce triste milieu, au milieu de toutes ces choses qui semblaient attristées. Il sortit donc pour ne plus les voir.

Il n'avait pas d'argent, l'automne commençait; il y avait du brouillard, on glissait à chaque pas. Nançay allait devant lui sans savoir où. Au coin d'une rue, il rencontra un enterrement. C'était un enterrement de première classe, un char à plumets, des chevaux richement caparaçonnés, deux maîtres des cérémonies. Une longue file d'hommes en habits noirs escortaient la dépouille mortelle de quelque puissant de ce monde. Nançay l'enviait, il aimait à regarder cette pompe funèbre, qui réellement était fort agréable à voir par ce temps sombre et pluvieux.

— Ah! mourir! quelle douce récompense de la vie! se disait-il.

Cependant on nommait le mort : c'était Charles Bremer, auquel sa défection avait parfaitement réussi.

— Et si Chandoz mourait, pensa Nançay, lui, Chandoz, qui ne s'est pas vendu, combien serions-nous à son enterrement?

Vers midi, il rentra chez lui sans avoir déjeûné, — un oubli, sans doute, — et se mit à regarder par la fenêtre, en attendant qu'il s'y jetât, et il en était fort tenté; mais c'était banal. C'était faire, à ce qu'il lui semblait, trop d'honneur à la vie que de se l'ôter; on n'avait qu'à la

subir comme une nécessité plate autant qu'inéluctable, s'en remettant de la délivrance à cette vieille dame, un peu maigre, qui va nuit et jour par le monde, un sablier pour breloque, et une faux à la main, réparant le mal à sa manière. Décidé à laisser faire cette mystérieuse directrice qui fait tout pour le mieux, — on ne peut pas dire le contraire, — Nançay baissait la tête, plein d'amertume et d'orthodoxie, quand soudain il leva les yeux : un vaste panorama de toits bleus se déroulait devant lui.

— Ville maudite, s'écria-t-il, je te remplirai de mon nom ! Tu payeras à prix d'or les fantaisies de mon cerveau, je le jure; et alors je te soufflèterai sur les deux joues comme une fille qu'on exploite et qu'on bat !...

On venait d'entrer, Nançay se retourna : c'était monsieur Toutain.

XI

C'était toujours le même homme, mi-prêtre, mi-laïque, gros, court, le teint bourgeonné, l'air bourru. Il était avec cela fort ému, et semblait s'attendre à voir Nançay s'agenouiller devant lui en abjurant ses erreurs. Naïve espérance qui ne se réalisa point, car son ancien élève se contenta de lui tendre la main et de lui avancer un siége ; mais monsieur Toutain refusa de s'asseoir, et, d'une voix attristée :

— J'ai tout vu, dit-il, tout entendu. Avais-je donc

tort d'augurer que vos passions vous mèneraient loin, si vous n'y preniez garde? Avais-je tort?

C'était une allusion à certaine prophétie, fort naturelle dans la bouche du prophète, mais qui ne fut nullement du goût de Nançay.

— Mon cher monsieur, dit-il, je suis enchanté de votre visite, et, s'il le faut, j'écouterai vos conseils avec le respect dû à votre âge et à notre vieille amitié. Seulement, je crois devoir vous en prévenir, ils seront inutiles. Et maintenant, comment vous portez-vous?

— Ah! mauvaise tête qui ferait douter du cœur, reprit monsieur Toutain de ce ton brusque qui lui était habituel.

Il ouvrit sa tabatière et tout en aspirant lentement sa prise :

— Voyons, dit-il, où voulez-vous en venir?

— Oh! c'est bien simple, s'écria Nançay en accentuant vigoureusement les derniers mots de cette brève réponse : je veux vivre!

— Vous voulez vivre? Eh bien! cela se trouve à merveille, car je vous apporte la vie.

— Comment cela? demanda Nançay en tressaillant.

— Ecoutez.

Cette fois, monsieur Toutain s'assit, prisa de nouveau et continua en ces termes :

— Il y a là-bas, monsieur, tout là-bas, dans un bourg perdu, une pauvre maison aux murailles décrépites, au toit moussu; mais elle est encore assez solide pour durer longtemps et assez grande pour loger un ami. La porte est grise et tout autour serpente un cep de vigne

qui se couvre en automne de feuilles de pourpre et de grappes d'or. A droite est un banc rustique d'où l'on domine la vallée; le matin, l'âme s'égaie à cette vue, et le soir, quand tout semble s'agrandir au soleil couchant, elle s'élève... Au rez-de-chaussée, vous trouverez une salle propre et commode, où le repas est servi trois fois par jour sur du linge blanc, puis une bibliothèque à côté et la chambre du maître, qui, nuit et jour, aime à se sentir près de ses livres. Le premier étage est convenablement meublé, mais il ne sert à rien : il y a là un appartement complet, où l'on n'aurait rien à désirer avec des goûts simples et studieux. Cette maison, c'est la mienne; que ce logis soit le vôtre. Venez vivre auprès de moi, mon ami, honorablement et doucement, sans mauvaise honte comme sans souci, jusqu'au jour où vous pourrez régler vos comptes avec ma gouvernante. Quant au surcroît de dépenses dont votre présence sera momentanément la cause, ne vous mettez point en peine de cela, mes modestes économies me permettront d'y pourvoir, et votre famille, en d'autres temps, a fait beaucoup pour moi. Vous voulez vivre, vivez!

C'était l'éloquence du cœur, et généralement elle est irrésistible. Monsieur Toutain comptait donc que ses propositions seraient acceptées, et, son petit discours terminé, il se renversa doucement sur son fauteuil en fermant à demi les yeux avec la béatitude d'un orateur satisfait de lui-même. Quant à Nançay, il avait été profondément touché d'une pareille démarche.

— Que vous êtes bon, mon vieil ami, dit-il, et que je vous remercie! Mais, d'abord, comment êtes-vous ici?

Comment m'avez-vous trouvé, moi, perdu dans la foule?

— J'ai cherché, répondit monsieur Toutain avec une simplicité toute évangélique.

— Vous saviez donc mes mésanventures?

— On m'avait assuré, du moins, que vous aviez follement compromis votre fortune, mais je n'y voulais pas croire. Cependant, voyant que vous m'écriviez moins, j'ai commencé à penser qu'il y avait du vrai dans cette fâcheuse nouvelle. Et déjà je ne conservais plus aucun doute : vous ne m'écriviez plus. Puis, un beau matin, l'inquiétude m'a si fort talonné, que je suis venu. Repartons ensemble. Vous ne répondez pas?

— C'est que...

— C'est que vous refusez. Soyez franc.

— Eh bien ! oui, je refuse. Ce serait décliner la lutte, reculer, et cela n'est pas dans mon caractère. J'ai bien souffert, j'ai connu les larmes, la solitude, la...

Il hésitait.

— La faim, dit monsieur Toutain d'une voix brève.

— Soit! reprit Nançay en rougissant légèrement, mais le dernier mot n'en est pas dit; j'ai bien des ressources encore, je combattrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang...

— Oh! démon de l'orgueil, s'écria monsieur Toutain. Mais, je vous le répète, monsieur, j'ai tout vu, tout entendu, et quand un homme prononce de pareilles paroles, il est bien prêt de fouler aux pieds tout ce qu'il respectait hier.

— Vous croyez! interrompit Nançay d'un ton ironique, aussi bien, je ne dois pas songer à m'en étonner,

c'est une de vos thèses favorites qu'il y a en moi l'étoffe d'un bandit. Il y a longtemps que vous me l'avez avoué pour la première fois.

Monsieur Toutain se leva en haussant les épaules, fit deux ou trois tours dans la chambre, puis, s'arrêtant tout à coup devant Nançay, il lui dit en le regardant fixement :

— Vous prétendiez tout à l'heure que vous vouliez vivre, désir bien naturel à votre âge. Mais ce n'est pas cela. Ce que vous voulez, le voici : vous voulez réussir,— et vous irez au succès — n'importe comment. Voilà la vérité, osez soutenir le contraire.

— Oh ! je l'oserais peut-être s'il le fallait absolument ; mais il n'en est rien : ma position, si mauvaise qu'elle soit, a cela de bon que je ne dois de comptes à personne.

Puis, pour atténuer la dureté d'une pareille réponse :

— Enfin, ajouta-t-il, si mes dernières tentatives échouent comme les autres, j'irai me plaindre auprès de vous.

— Vous plaindre, interrompit froidement monsieur Toutain. Ah ! plût à Dieu que je vous entendisse vous plaindre ! Ce serait la meilleure preuve que vous n'avez pas besoin qu'on vous plaigne. Encore un mot : ce que vous prenez pour du courage n'est peut-être que de l'orgueil.

Nançay répondit :

— Quand un homme parle de son courage au coin du feu, on peut supposer qu'il n'est pas brave ; mais quand c'est en pleine bataille, au commencement d'une déroute ; quand, blessé, épuisé par le sang qu'il perd, un homme

refuse de se rendre, on n'a pas le droit, mon vieil ami, de lui dire qu'il a moins de courage que d'orgueil. Et puisque j'ai déclaré la guerre au sort, il ne me reste qu'à combattre; or, retenez bien ceci : ce n'est pas Nançay qui cédera, c'est la fortune. Maintenant, une prise de tabac, s'il vous plaît. Est-il toujours à la fève?

— Ce n'est pas un homme, c'est un diable! s'écria monsieur Toutain. *Vade retro...* où plutôt votre main, vilain enfant qu'on admire tout en le blâmant.

Ils s'embrassèrent, puis Nançay le laissa partir sans revenir sur sa résolution. Toutefois, ce ne fut pas sans un serrement de cœur qu'il entendit s'éloigner d'un pied lourd le digne vieillard qui venait de lui tendre la branche de salut. Quand le bruit des pas eut cessé, il lui sembla qu'il s'enfonçait dans les gouffres dévorants d'un fleuve; il eut des tintements d'oreilles et des étouffements comme un homme qui se noie. Et, tout en suffoquant sous la pression des masses murmurantes, il revit là-bas l'humble maison sur la colline, avec sa porte grise et son banc chauffé par le soleil. Il se débattit, il cria, puis, s'apercevant que tout cela n'était qu'une hallucination de sa tête surexcitée, il éclata de rire, s'habilla, et bientôt il arriva chez son ancien commensal, Levrault de Mulhouse.

C'était, on se le rappelle sans doute, un avocat que ses succès au barreau avaient signalé à l'attention du collége électoral de son arrondissement, et qui, devenu député, siégeait alors sur les bancs de l'opposition libérale. Levrault était de taille moyenne et possédait l'avantage, inappréciable pour un homme politique, de cet

embonpoint modéré qui communique à un représentant du peuple je ne sais quelle gravité majestueuse, et lui donne d'incontestables droits au respect des populations rurales. Excessivement soigné dans sa mise, il savait néanmoins concilier les exigences de la mode avec celles de sa haute position sociale, et tempérer la fantaisie par la tradition dans la grave question de la cravate et du gilet. Ses traits mous et sans caractère ne manquaient pas d'un certain charme d'ensemble que rehaussait encore le contraste d'un teint d'une blancheur mate et des favoris d'un noir magnifique: ils semblaient vernis comme ses bottes. L'abord affable, la parole facile, adroit, boursoufflé, intrigant et bon garçon, Levrault offrait le type par excellence du viveur et du faiseur. Quand on annonça monsieur Nançay, Levrault était assis devant son bureau le front dans les mains, sa plume à côté de lui, comme un homme qui cherche vainement à donner une forme à sa pensée.

— Eh! parbleu, mon cher, s'écria-t-il en se levant avec empressement, vous arrivez à merveille. Je pensais à vous l'autre jour encore, et je me demandais que fait-il, que devient-il?

— Rien de bon, repartit Nançay en s'asseyant. Et d'abord, sachez-le, si vous l'ignorez encore, je suis ruiné, complétement ruiné.

— Cette confidence n'apprenait rien à Levrault, et cependant il fit le geste d'un homme frappé d'une idée subite. Puis, avec un gros soupir:

— On me l'avait dit, et cela m'avait désespéré. Voyons, puis-je vous être bon à quelque chose. Si j'étais riche je

mettrais ma bourse à votre disposition ; mais je ne le suis pas, vous le savez bien. Cependant j'ai du crédit auprès des ministres, j'en ai même beaucoup (je suis de l'opposition), usez-en comme il vous plaira, je suis à vos ordres.

— Merci, s'écria Nançay, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et je viens tout simplement vous demander un conseil d'affaires.

— Je vous écoute.

— Un nu-propriétaire peut toujours aliéner sa nue propriété, je suppose ?

— Parfaitement.

— Eh bien, je suis nu-propriétaire d'une somme de quatre-vingt mille francs, sur laquelle je voudrais en emprunter quarante ou cinquante mille. Est-ce faisable ?

— Rien n'est plus simple, et c'est par là que vous auriez dû commencer. Seulement il faudra donner des garanties au prêteur, et, pour peu qu'elles soient solides, je me charge de trouver les fonds en quarante-huit heures. Quel est l'usufruitier ?

— Monsieur Grillois, mon oncle.

— A merveille. Et vous m'apprendrez sans doute dans quelles conditions elle est constituée, cette nue propriété ? S'il y avait une substitution à votre profit, il suffirait de transporter vos droits aux prêteurs purement et simplement, puis d'en faire la notification à l'usufruitier. Alors je ne doute pas que l'opération ne fût possible, même en fixant les intérêts au taux modéré de cinq pour cent. Y a-t-il une substition ?

— Je ne crois pas.

— Alors le testament de votre tante a dû assurer le rem-

ploi des fonds en rentes sur l'État à votre nom comme nu-propriétaire, et à celui de monsieur Grillois comme usufruitier.

— Pour cela, je suis sûr du contraire.

— Alors monsieur Grillois possède un immeuble sur lequel vous avez hypothèque?

— C'est ce qui ne paraît pas prouvé. Monsieur Grillois est propriétaire, il est vrai, d'une maison sise à Paris, mais sur laquelle je n'ai point hypothèque, que je sache.

— Mais c'est impossible! s'écria Levrault en bondissant sur son fauteuil de maroquin. A moins que madame votre tante n'ait expressément voulu vous mettre à la merci de cet homme, votre nue propriété doit être garantie d'une façon quelconque.

— Ma pauvre tante était aveuglée, malade, et dominée par son mari.

— Il y paraîtrait, à vous en croire. Or, vous concevez que si je ne puis pas donner de garanties...

— L'affaire est impossible.

— Impossible, excepté peut-être avec les usuriers, qui n'en feront qu'une bouchée, et ce n'est pas comme cela que je l'entends.

— Ah! s'écria Nançay, c'eût été trop beau. Mais, tenez, à n'importe quel prix, il me faut de l'argent.

— Voyons, du calme, interrompit Levrault, du calme; les affaires ne se font pas ainsi, et si l'on jetait le manche après la cognée à la première difficulté... Il faut voir, réfléchir, biaiser... En affaires, le biais mène à tout.

Ce langage de légiste retors exhalait un parfum

d'expédients qui n'était pas du goût de Nançay, Levrault s'en aperçut.

— Ah! que voulez-vous, mon cher, qui veut la fin veut les moyens, et je vous le répète il faut souvent... biaiser.

— Vous m'effrayez, Levrault; qu'avez-vous donc à me proposer?

— Eh! rien du tout que de fort honorable, car, Dieu merci, votre position me paraît assez claire pour qu'il n'y ait pas à recourir... Ce que je disais là s'appliquait aux affaires en général. Quant à ce qui vous concerne, je ne me tiens pas pour battu. Vous vous êtes adressé à moi, il est de mon honneur de vous tirer de ce mauvais pas.

Il se leva, vint s'adosser à la cheminée, passa la main gauche dans son gilet, et jetant la dextre en avant:

— En somme, dit-il, qu'y a-t-il au fond de tout cela? Une question de garantie tout simplement. Quelle est la meilleure espèce de garantie? L'hypothèque? Eh bien! je prends hypothèque.

— Et sur quoi?

— Sur la maison de l'usufruitier, parbleu! Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'il en possède une sise rue de Touraine?

— Il n'y consentira jamais.

— Je me passerai de son consentement, s'écria Levrault d'un air superbe.

— Vous ne le pouvez pas!

— Comment, je ne le puis pas? Je ne le puis pas, dites-vous? Ah! vraiment, je ne le puis pas! Je ne le puis pas est plaisant. Quoi! j'ai des droits, et la garantie

m'en serait refusée? Il y a là, tout au moins, matière à discussion. Au surplus, tout ce que nous disons là ne sert à rien. Acceptez mon bras, et allons consulter les actes chez votre notaire.

— Allons, dit Nançay, qui commençait à reprendre courage.

Levrault lui tendit un excellent cigare, et ils se mirent en route. Il faisait beau temps, le pavé était sec, les femmes bien mises, et l'on était saisi par la gaieté de ce spectacle : une belle matinée à Paris. Outre cela, Levrault continuait à commenter la situation avec une verve intarissable, tout en lançant au ciel de petites bouffées de fumée bleue. Quand on arriva chez le notaire, Levrault avait tout prévu, et tourné toutes les difficultés une à une, et il n'hésitait pas à affirmer que grâce à lui, son jeune ami allait être à la tête de cinquante ou soixante mille francs comptant. Cette assurance n'avait rien de désagréable pour un homme qui depuis si longtemps en était réduit à vivre au jour le jour, et Nançay entra dans l'étude avec cent livres de moins sur la tête.

Maître Bonnard les reçut avec beaucoup d'obligeance, enjoignit au principal clerc de donner communication des pièces que réclamait Levrault, et bientôt celui-ci se mit à feuilleter un volumineux dossier, tandis que Nançay, debout devant lui, de l'autre côté du bureau, dans une anxiété fiévreuse, attendait le résultat de cet examen. Quand Levrault, en inclinant lentement la tête, semblait indiquer qu'il était satisfait, Nançay respirait largement; mais que le front de son ami vînt à se rem-

brunir, il étouffait. Quand Levrault se grattait le bout du nez d'un air rêveur, c'étaient des transes mortelles, Cependant c'était encore une difficulté tournée, et Levrault recommençait à donner des signes non équivoques de contentement, et Nançay recommençait à vivre. Il se croyait sauvé, quand tout à coup Levrault, repoussant le volume avec rage :

— Mais, c'est odieux, s'écria-t-il, c'est criant, c'est inique! Ah! s'il n'y avait pas prescription, comme je l'attaquerais, ce maudit testament, je l'attaquerais, je le déchirerais, je le lacérerais, oui, monsieur, je le lacérerais, entendez-vous.

— Et pourquoi donc? dit le notaire, auquel il s'adressait particulièrement.

— Pourquoi? reprit Levrault, vous me demandez pourquoi. Lisez, monsieur, lisez cette clause inique, abusive, léonine.

Maître Bonnard se pencha sur le dossier, et d'une voix nasillarde, il lut ce qui suit:

« Il est expressément entendu toutefois que le nu-propriétaire de ladite somme de quatre-vingt mille francs, ou le tuteur agissant en son nom, ne pourra exiger de l'usufruitier aucune garantie, de façon que ledit usufruitier jouisse dudit usufruit sans autre condition que d'en user en bon père de famille. »

— D'où il résulte deux choses, s'écria Levrault en donnant un furieux coup de poing sur le dossier : la première, c'est que le nu-propriétaire ne peut prendre d'office hypothèque sur l'immeuble de l'usufruitier.

— Précisément, dit maître Bonnard.

— La seconde, c'est que pour appeler les choses par leur nom, monsieur Nançay est tout simplement créancier de la succession Grillois, et que s'il plaît à Grillois de se ruiner, la créance de Nançay est illusoire.

— Précisément, dit maître Bonnard.

Puis il ajouta :

— Et si vous vous étiez borné à me le demander, je vous l'aurais appris tout de suite. La liquidation Nançay est bien connue dans l'étude. Je l'ai souvent citée à ces messieurs comme une liquidation faite en dépit du sens commun.

— Et vous osez le dire ! s'écria Levrault.

— Pourquoi donc pas? répliqua maître Bonnard, je ne suis pour rien là-dedans, toute la responsabilité en incombe à mon prédécesseur.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Levrault.

Puis il entraîna Nançay.

— Eh bien ! lui demanda celui-ci, tournerez-vous cette difficulté-là?

— Peut-être, répondit modestement Levrault.

— En vérité, s'écria Nançay, vous êtes admirable. Enfin, vous me donnez de votre amitié des preuves...

— Des preuves jusqu'ici bien stériles ; ainsi, ne vous hâtez point de m'en remercier. Et puis, franchement, ce que je fais là pour vous, je le ferais pour tout autre ; oui, en vérité. Moi, les affaires me passionnent, et pour que je m'avoue vaincu...

— Mais comment comptez-vous vous y prendre à présent?

— Tout dépend de vous. Écoutez-moi bien.

Il lui donna sur-le-champ quelques instructions brèves et précises, puis, sans lui laisser le temps de réfléchir, il le mit dans une voiture de place, et enjoignit au cocher de toucher vers la rue de Touraine.

Parler d'affaires à Grillois était la chose du monde que Nançay redoutait le plus, et l'on se souvient qu'il avait soigneusement évité de confier sa ruine à ce vieillard égoïste; il savait à combien d'humiliations c'eût été s'exposer. Mais il n'était pas absolument impossible de continuer à colorer la vérité, et c'est à ce parti que Nançay s'était arrêté, d'accord en cela avec Levrault : tout indiquait que Grillois ne se montrerait pas plus perspicace que par le passé, puisqu'il avait toujours les mêmes raisons pour se prêter à cette exorbitante fiction, qui faisait un capitaliste d'un nécessiteux. Telles étaient du moins les conjectures de Nançay et de son ami, conjectures parfaitement fondées, on va le voir.

Il y avait derrière la maison de Grillois un jardin dont les dimensions n'avaient rien de seigneurial, mais propret, plein de fleurs et de parfums; c'était tout ce qu'il fallait pour représenter la nature aux yeux de l'ancien septembriseur; mais il n'en fallait pas moins, et Grillois affirmait que la vie lui eût été absolument impossible sans un peu d'ombre et de verdure. Dans la belle saison, tout le temps qu'il ne passait pas dehors, Grillois le passait dans son jardin: en parlant de ses tulipes, il s'attendrissait, paraissait prêt à fondre en pleurs quand il en venait à ses ses rosiers, et tout se terminait par un hymne en l'honneur de Cybèle. La journée était assez avancée quand Nançay se présenta, et la ser-

vante lui ayant dit que le maître du logis était au jardin, il s'y rendit immédiatement. On y entrait de plain-pied par une porte qui donnait dans le vestibule, et sur le seuil de laquelle Nançay s'arrêta quelques instants.

Il était vraiment touchant de voir ce bon vieillard, vêtu d'une robe de chambre en molleton blanc, tourner autour de ses plates-bandes aux douces clartés du soleil couchant. De temps en temps il s'arrêtait pour repiquer un tuteur ou relever une tige abattue; quelquefois il s'emparait d'un petit arrosoir vert-pomme, digne de figurer dans les *accessoires* d'un opéra-comique, et dispensait une onde pure à ses fleurs chéries.

Tout autre que Nançay eût peut-être auguré favorablement de ce champêtre tableau; mais, sans se laisser abuser par ces rassurantes apparences, il se contenta de rassembler son courage et marcha droit à la redoute qu'il s'agissait d'enlever. A ce bruit de pas, Grillois se retourna et fut immédiatement frappé du changement qui s'était opéré dans les traits de son neveu. Ce n'est pas impunément qu'on passe par de pareilles épreuves, et la figure de Nançay racontait tout ce qu'il avait souffert. Grillois devina même, à cette démarche hésitante, à cette contenance embarrassée, que Nançay venait causer d'affaires avec lui: il y avait du renard chez ce chat-tigre. Aussi fit-il semblant de ne s'apercevoir de rien, et, s'avançant vers Nançay, le front riant, la main ouverte:

— Ah! s'écria-t-il, quand on pense au soleil on en voit les rayons,

— Pour qui dites-vous cela? demanda Nançay, à qui

cette plaisanterie parut d'un goût détestable, s'adressant à un homme qui ne rayonnait guère.

— Eh! pour toi, mon ami; te voici gras et bien portant, élégant, enfin, rayonnant. Allons, on voit que tout te réussit. A merveille!

Nançay fut révolté de tant d'hypocrisie.

— Vraiment, dit-il, il est bien heureux que je n'aie rien à vous cacher; vous êtes d'une pénétration...

Grillois sentit l'épigramme et ne le montra pas. Mais détournant aussitôt la conversation :

— Vois, vois que mes rosiers sont beaux! et cependant la saison avance. En attendant, qui reconnaîtrait dans cet arbuste chargé de fleurs odorantes, cette tige stérile et rugueuse que l'automme avait dépouillée? Depuis cinq ans, il en est ainsi, il en sera de même pendant cinq ans et plus. Et que m'en a-t-il coûté? Quelques soins qui sont un plaisir. Oh! vraiment, la nature est bien bonne!

— Excellente, s'écria Nançay, la bonté même! Mais vous conviendrez...

— Et si l'on faisait bien, interrompit Grillois, on se rapprocherait autant que possible de l'état de nature...

— Peut-être bien. Maintenant...

— Que faut-il à l'homme pour être heureux? Une cabane propre et salubre, une nourriture simple et abondante, des légumes, des fruits, du laitage.

— Sans doute. Pourriez-vous...

— Et mon seul regret est de ne pouvoir établir une laiterie à côté de ma petite basse-cour. Une vache, une seule, je n'en demanderais pas davantage.

Nançay comprit qu'il n'arriverait à rien s'il ne posait pas nettement la question,

— J'ai à vous parler d'affaires, dit-il. Pouvez-vous me prêter quelques instants d'attention ?

— Assurément, repartit Grillois. Rentrons.

Et, un instant après, ils étaient assis en face l'un de l'autre, dans ce confortable salon qu'on n'a peut-être pas oublié. Grillois avait conservé son air béat.

— Comme vous le savez, mon oncle, commença Nançay, et sans cesser pour cela de m'occuper de littérature, je me suis lancé...

— Dans l'industrie, et tu as une excellente idée. Un Anglais, — Addison, si je ne me trompe, — a émis cette opinion fort juste que s'il est permis de prendre la muse pour maîtresse, il ne faut point en faire sa femme. Tu l'as compris et tu t'es lancé — dans l'industrie, — comme nous le disions tout à l'heure. Ensuite? Va, je suis tout à toi.

Nançay n'était rien moins que disposé à la gaieté, et cependant il eut grand'peine à ne pas éclater de rire, cette scène lugubre avait un côté comique. Il parvint néanmoins à réprimer une hilarité intempestive et reprit:

— Cela posé, vous comprenez que je puis avoir besoin de capitaux.

— Si je le comprends! s'écria Grillois. Le capital est le nerf de l'industrie, tous les industriels ont besoin de capitaux à un jour donné, voire les plus huppés. Tu as donc besoin de capitaux?

— Oui, dit Nançay, et un besoin pressant.

— Pressant, j'admets cela, répondit Grillois décidé à ne rien comprendre.

— Et j'ai pensé, à m'adresser à vous...

— Je t'en remercie, mon enfant, c'est une preuve de confiance dont je ne puis qu'être touché. Seulement, je n'ai pas un sou de disponible...

— Aussi je ne vous demande pas un sou. Veuillez seulement me laisser prendre hypothèque sur votre maison pour moitié de la somme...

— De quelle somme?

— De la somme de quatre-vingt mille francs qui m'appartient et dont vous avez l'usufruit.

— Je ne puis, fit Grillois d'une voix doucereuse.

— Pourquoi cela? La franchise avec laquelle je m'explique est la meilleure preuve que je ne spécule pas sur votre mort, mais...

— Eh! mon Dieu, interrompit Grillois d'un ton plein d'obligeance, à quoi bon te justifier d'un reproche qui ne saurait t'atteindre? Toi... Ah! je te connais trop bien; de pareils sentiments sont trop contraires à la nature pour que jamais... Seulement, les termes du testament me dispensent formellement de donner aucune espèce de garantie, et j'userai de mon droit.

— Soit. Et pourtant, que vous importe, puisque le remboursement de la somme que j'aurais empruntée sur cette garantie ne serait exigible qu'après vous?

— J'entends bien, j'entends bien, mon enfant, dit Grillois d'un ton de bonhommie.

— Et si cela pouvait vous rassurer, je vous donnerais communication de l'acte avant de le signer.

— Allons donc, continua Grillois en se faisant de plus en plus bonhomme, ta parole suffirait, mon neveu!

O Bilboquet! ô sublime saltimbanque, ton étoile avait pâli!

— Ah! s'écria Nançay avec un emphase ironique, que je vous remercie, mon oncle!

— Il n'y a pas de quoi, dit Grillois avec un sérieux sinistre, c'est tout naturel.

Nançay n'y tenait plus. Devant cette froide obstination de vieillard, son sang de jeune homme bouillonnait. Il se leva et commença à se promener de long en large avec une agitation fébrile. Grillois le laissa faire sans donner le moindre signe de mécontentement. Doucement renversé sur son fauteuil, les yeux à demi-clos, la bouche entr'ouverte, il avait l'air extrêmement satisfait, et Nançay, qui ne l'était guère, était exaspéré de cette impassibilité sénile.

— Il bénit la nature, sans doute! pensait-il en passant et repassant devant ce coquin aux airs de chattemitte. Puis tout à coup, s'arrêtant devant lui :

— Vous ne pouvez, s'écria-t-il avec une irritation mal contenue, vous ne pouvez dites-vous, me laisser prendre hypothèque? Pourquoi, c'est ce que je n'aperçois pas.

— Eh bien! tu vas le savoir, mon enfant. Tout le monde ne pourrait être au courant de l'affaire, et tout le monde saurait que ma maison est grevée d'une hypothèque; cela ferait mauvais effet dans le quartier. Tu comprends!

— Je comprends, répliqua Nançay dans un violent accès de colère, je comprends que vous ne voulez rien comprendre, monsieur. Je comprends, que vous pourriez me sauver sans qu'il vous en coûtât rien qu'un peu de bonne volonté. Sachez-le donc, je suis ruiné, ruiné

jusqu'au dernier sou. Comprenez-vous, maintenant?

— Plaît-il? dit Grillois en se faisant de sa main un cornet acoustique, comme s'il n'avait pas entendu.

— Sublime jusqu'au bout! pensa Nançay.

S'il n'en eût cru que son envie, il lui eût tourné le dos; mais il s'agissait de réussir à tout prix, et il revint à la charge avec la même énergie et infiniment plus de sang-froid. Approchant une chaise du fauteuil de Grillois, il reprit, en s'exprimant d'une voix parfaitement claire et distincte :

— Vous êtes donc devenu sourd tout à coup.

— Tout à coup n'est pas le mot, car il y a bien des années que je souffre de cette infirmité sans en rien dire.

— Mais vous m'entendez maintenant?

— Hum! enfin, je saisis ce que je peux.

— Eh bien! oui, c'est malheureusement comme je vous le disais tout à l'heure : je suis ruiné, je n'ai rien.

Grillois lui prit la main droite.

— Absolument rien.

Grillois lui prit la main gauche.

— Et j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de me venir... de me venir en aide, sachant à quelle extrémité j'en suis réduit.

Grillois lui secoua la main gauche.

— Je ne pouvais douter de la peine que vous causerait une pareille nouvelle...

Grillois lui secoua la main droite.

— Et c'est pour cela que j'avais voulu vous la cacher.

Grillois lui secoua les deux mains.

— Aussi longtemps que je l'ai pu, j'ai persisté dans ce

mensonge... bien innocent; mais j'avais trop compté sur mes forces, et la vérité se fait jour. Croyez bien que la nécessité seule m'arrache un pareil aveu; croyez aussi que si je vous demande votre concours en ces difficiles circonstances, je n'abuserai jamais de votre bienveillance pour moi.

Cette fois, il n'y avait pas à s'en tirer par des paroles creuses; Grillois s'était laissé mettre au pied du mur. Sa réponse serait décisive, il le sentait; aussi crut-il devoir la différer quelques instants. Persisterait-il dans sa cruelle bonhomie jusqu'au moment où il aurait lassé son adversaire par des feintes multipliées? Se démasquerait-il dans la perfection de son égoïsme et romprait-il en visière à l'emprunteur par un refus catégorique? Entre ces deux partis, Grillois balançait : tantôt c'était l'air hypocrite du chat, tantôt le regard jaune du tigre. Ce fut le chat qui l'emporta. En somme, pourquoi donc Grillois se fût-il départi d'une attitude qui lui avait si bien réussi jusque-là?

— Je suis également touché, dit-il, des confidences que tu viens de verser dans mon sein et des sentiments où je te vois. J'admire ton courage, j'apprécie ta réserve. Il y a bien des gens, à ta place, qui ne se conduiraient pas avec cette exquise délicatesse, et plus d'un aurait succombé au découragement d'un tel revirement de fortune. C'est bien, c'est très-bien! Et puis, tu es jeune, l'avenir te reste. Courage, mon enfant, courage, et crois que je serai toujours heureux de tes succès.

C'était s'en tirer par des paroles creuses, et Nançay ramena la question sur son véritable terrain :

— Ainsi, dit-il, vous refusez?

Grillois prit la mine d'un homme désespéré de ne pouvoir obéir à la voix de son cœur; il s'agita sur son fauteuil avec toutes les apparences d'un grand malaise, puis il répondit :

— Songes-y donc, mon enfant, cela ferait mauvais effet dans le quartier.

Il ne sortit pas de là, et Nançay se plongea dans certaines réflexions qu'il avait déjà faites plus d'une fois malgré lui, et notamment quelques années plus tôt, le jour où il avait rencontré Chandoz. Mais s'il avait aisément répudié jusque-là des sentiments qui le mettaient sur la même ligne qu'Auguste Grillois, il avait alors quelque peine à garder son propre niveau. Il recommençait à sentir de quel poids cet homme pesait sur sa vie. Il sut pourtant éviter un éclat inutile, et, Grillois l'ayant engagé à dîner, il resta d'assez bonne grâce. On attendait Auguste Grillois et sa famille; ils arrivèrent, et, à six heures, on se mit à table. Madame Auguste était une Célimène d'arrière-boutique, fraîche encore, malgré ses trente-cinq ans. Elle avait la réputation d'une femme *qui a le mot pour rire*, et ne la méritait que trop. Qu'on joigne à cela le tapage infernal de toute une tribu de petits Grillois, et l'on se figurera sans peine les agréments de cette fête de famille.

Nançay fit d'abord assez bonne contenance, donnant la réplique à madame Auguste, pinçant les joues du petit dernier, et s'extasiant sur ses reparties. Mais, au contact de toute cette vulgaire gaieté, sa tristesse s'envenimait peu à peu; n'y avait-il pas quelque chose d'o-

dieux dans cette pensée : « Ils ont pris ma place ici, et je ne sais comment je déjeûnerai demain matin? »

Sur cette pensée mélancolique, Nançay porta machinalement la main à son gousset; il y sentit... une pièce de cinquante centimes. Par une coïncidence fâcheuse, madame Auguste lui adressa au même instant je ne sais quel quolibet; il l'envoya promener, et se renferma dans un silence hautain.

— Vous êtes de mauvaise humeur, lui dit Auguste après le dîner, et je conçois cela. Je vous le disais bien, moi, que c'est dur de voir des étrangers chez soi, surtout quand on n'est pas riche.

Auguste s'aperçut qu'il devenait indiscret, et il ajouta:

— Pardon, faites excuse, je n'avais pas l'intention...

— De me laisser voir que vous savez l'état de mes affaires, interrompit Nançay; j'en suis persuadé, mon cher Auguste. Vous êtes un brave homme, quoiqu'un peu brusque.

— Vous n'êtes pas un méchant homme non plus, vous qui parlez...

— En êtes-vous sûr? Et tenez, cela j'aime à l'entendre de votre bouche, car il y a des instants où j'en douterais. Oui, je m'aperçois qu'en présence de certaines choses, et quand on est soi-même dans certaines conditions, il est bien difficile. .

— De ne pas sentir le tort qu'on vous cause, je le crois bien. Ah! si j'avais le pouvoir de vous obliger! Mais prenez courage, avec cela on se tire de tout. Enfin, cela ne durera pas éternellement, voilà ce qu'il ne faut pas oublier.

A cette brusque apostrophe, Nançay détourna la tête; ce que disait Auguste, il le pensait. Quel chemin il avait fait! Ah! ce n'était plus le temps où il planait au-dessus de toute mauvaise pensée! Combien un peu d'argent en poche facilite les beaux sentiments! Cependant la société habituelle de la maison commençait à arriver, et Nançay s'esquiva au moment où mademoiselle Lhéritier entrait, suivie de son père et de son frère Ferdinand.

— Eh bien! dit-elle de sa voix de gendarme, voilà qui est poli de la part de monsieur Nançay. Mais c'est toujours ainsi : dès que nous arrivons, il s'en va.

— Alors, vous n'avez qu'à ne pas venir, il restera, repartit Auguste.

— Au fait, continua mademoiselle Eudoxie, s'il ne nous trouve pas dignes de sa société...

— Ce n'est pas cela, mademoiselle, interrompit Grillois, ne vous hâtez pas de l'accuser...

— Ce bon monsieur Grillois, s'écria mademoiselle Eudoxie.

— Il y a des jours où l'on est tourmenté, et il a quelque raison... Il faut être indulgent pour lui, mademoiselle.

— Ce bon monsieur Grillois, dit monsieur Lhéritier.

— Tourmenté, reprit mademoiselle Eudoxie d'un air de triomphe. Ah! je le savais bien, moi, que monsieur Nançay s'était ruiné. Vous refusiez d'y croire jadis. Y croyez-vous, aujourd'hui?

— Il le faut bien, puisqu'il vient de me l'avouer lui-même. Ah! cela m'a fait beaucoup de peine...

— Et c'est un jeune homme que vous aurez un jour ou l'autre sur les bras...

Grillois leva les yeux au ciel et répondit :

— Vous concevez bien que je ferai tout ce qu'il faudra.

A cette généreuse déclaration, l'enthousiasme de la famille Lhéritier ne connut plus de bornes : pendant cinq minutes, ce fut un hymne en l'honneur de ce bon monsieur Grillois, chanté en chœur par mademoiselle Lhéritier, monsieur Lhéritier père et Ferdinand, qui prenait son air le plus fin tout en battant ses cartes. De temps en temps aussi, on intercalait dans ce concert de louanges une malédiction, voire une injure au parent dénaturé qui osait se conduire comme l'avait fait Nançay, enfin on criait haro sur le pauvre pour complaire au riche, coutume commune à bien des gens, et dont la famille Lhéritier, elle, s'était fait le plus saint des devoirs. Une seule chose était capable d'arrêter ce sublime élan : l'arrivée des sirops, et on les apporta.

Nançay, depossédé de sa dernière espérance, passa une nuit horrible. Comme ces malades dont la constitution vigoureuse refuse la mort, il sentait croître en lui le besoin avec la difficulté de vivre. Accepter soit l'hospitalité de monsieur Toutain, soit la situation inférieure d'un précepteur ou d'un maître à trois francs le cachet, cela n'était à ses yeux que la forme la plus odieuse de la mort, et il était plus que jamais résolu à tenir son serment de la veille : réussir ! A huit heures, il se leva et se rendit chez Levrault, qui vint à lui barbouillé de savon et le rasoir à la main.

— Eh bien ! demanda-t-il avec un intérêt tout particulier, eh bien ?

Nançay étendit le bras et répondit :

Ce jeune homme est venu ;
Il m'a montré. . . . sa poche, et n'a rien obtenu.

— Ah ! le vieux drôle ! s'écria Levrault en jetant son rasoir sur la toilette, avec un dépit trop fort pour être vrai.

Nançay le prit et le lui rendit en souriant.

— Non, dit Levrault, dans un instant. Je me décapiterais. Voyez mes mains.

Et, en effet, elles tremblaient légèrement.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Nançay.

— Ce que j'ai... ne le voyez-vous pas ? C'est le dépit... Moi je me passionne pour les affaires, vous savez.

— Vous êtes trop bon, reprit Nançay, vraiment touché de ce qu'il voyait. Enfin, il nous reste la ressource des usuriers.

— Oui, parlons-en dit Levrault en homme qui sait à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs.

En même temps il ouvrit les tiroirs de son bureau en tira une feuille de papier timbré, et la tendit à Nançay en lui disant :

— Voyez, mon cher, si cela vous convient.

Nançay prit le papier et lut ce qui suit :

« Je soussigné reconnais devoir à monsieur Levrault (de Mulhouse) la somme de quatre mille francs, que j'ai reçue de lui à titre de prêt, et que je lui rendrai

quand les circonstances me le permettront, sans que ladite somme soit exigible par contrainte. Quant aux intérêts, ils demeurent fixés à cinq pour cent, et ils ne seront payables qu'à l'époque où le capital sera remboursé. »

Tandis que Nançay parcourait cet acte des yeux, Levrault achevait de se raser, ce qui le dispensait de parler. Nançay, de son côté, n'était pas fâché de réfléchir à la proposition qu'on lui faisait ; car c'en était une ; Levrault lui proposait quatre mille francs. Était-ce par amitié pure ? Nançay ne le croyait pas, car il savait que Levrault n'était pas assez riche pour obéir à de pareils entraînements. Il fallait donc qu'il eût un intérêt quelconque à prêter cette somme, et à la prêter dans des conditions aussi défavorables pour lui. Il fallait même que ce fût un intérêt pressant, puisque, prévoyant le refus de Grillois, il avait pris d'avance ses mesures pour hâter la conclusion de l'affaire. Mais, puisque c'était une affaire, qu'allait demander Levrault à Nançay ? Sa plume pour la mettre au service d'un parti. En un mot, et sous une forme qui atténuait la laideur du fait, un homme politique proposait à un écrivain de l'acheter, — et de l'acheter quatre mille francs, ce qui n'est pas cher. Tout cela, Nançay le sentit à merveille, prit une plume et écrivit : Approuvé l'écriture ci-dessus ; puis il signa.

Cependant, quand il s'était levé, le rasoir avait hésité dans la main de Levrault, qui décidément attachait une importance toute particulière à devenir le créancier

de son jeune ami. En voyant que c'était chose faite, il eut un sourire de satisfaction, et il se hâta de remettre quatre billets de banque à celui qui les avait payés si cher. Puis il le retint à déjeuner. Assez souffrant, Nançay eût bien voulu refuser, mais il ne s'appartenait plus, et il resta.

— Ma foi, lui dit Levrault en débouchant une bouteille de vin de Chablis, vous me voyez enchanté. La pensée que vous allez pouvoir reprendre en paix le cours de vos travaux m'est vraiment douce. Vous ne songez pas à faire autre chose que des romans ?

— Mon cher, répondit Nançay en détachant une huître, je ne songe qu'à une chose : vivre.

— Et vous y arriverez. Les œuvres d'imagination se paient cher, une fois qu'on a un nom.

— Là est le difficile... Aussi, —donnez-moi du vin, — aussi si je trouvais à utiliser ma plume autrement...

— Il a compris, pensa Levrault, et je vois qu'il sera assez accommodant. Autrement ? reprit-il tout haut. Mais y avez-vous bien songé ; serait-il sage d'abandonner une voie dans laquelle vous êtes franchement entré ?...

— C'est ce que je me demandais à l'instant, répondit Nançay, et, tout considéré, mieux vaut peut-être pour moi rester ce que je suis. Pas de zèle, pensait-il en même temps.

— Ne le laissons pas échapper, se dit Levrault.

Puis, renonçant à l'aparté :

— Cependant, reprit-il, vous pourriez toujours essayer... Voyons, n'auriez-vous de répugnance à faire de la politique?

— Sous mon propre nom, peut-être que si, répondit Nançay, qui pressentait une ouverture et voulait la faciliter.

— Et sous le nom d'un autre? Sous... le mien, par exemple?

— Et pourquoi n'écrivez-vous pas vous-même les articles?...

— Pour trois raisons: La première, c'est que je ne sais pas écrire.

— Je devine les deux autres. Voyons, Levrault, qu'avez-vous à me proposer? Car vous concevez bien que je ne puis pas vous répondre...

— Sans savoir si vos principes vous permettent d'accepter...

— Mes principes précisément, dit Nançay avec une ironie diabolique.

— C'est trop juste, repartit Levrault avec un sérieux admirable. Écoutez-moi donc.

Alors, il exposa longuement à Nançay ce qu'il attendait de lui, tandis que celui-ci fumait un excellent cigare avec le plaisir d'un homme, qui, depuis six semaines, n'a fumé que des cigares d'un sou. Quand son interlocuteur eut fini :

— Pour être franc, dit Nançay, mes convictions sur ce point sont diamétralement opposées aux vôtres. Maintenant, donnez-moi un autre cigare, du papier, des plumes, puis repassez à trois heures, avant d'aller à la Chambre; votre article sera prêt, et vous en serez content, j'espère.

Toutes les prévisions de Levrault étaient dépassées, et

un instant il fut tenté de croire que Nançay se moquait de lui. Voyant qu'il parlait sérieusement, il n'eut garde de se le faire répéter, et déjà Nançay était servi à souhait. N'hésitant pas plus à exécuter les conditions du marché qu'à le conclure, il fabriqua le premier manifeste de cette politique de commande avec la plus grande facilité et même avec un talent remarquable. Possédant au plus haut degré le don de cette ironie contenue dont les blessures sont mortelles, il ne lui fallut pas plus de trois heures pour écrire deux longues colonnes dirigées contre le ministère, d'une méchanceté sanglante, d'un goût exquis. Levrault en fut ravi, d'autant plus qu'il signait. Dans son enthousiasme, il voulait emmener Nançay à la Chambre, en lui promettant de prendre la parole exprès pour lui.

— Vous êtes vraiment trop bon, s'écria Nançay, mais ce serait trop de politique en un jour pour un homme qui n'en a pas l'habitude. Au revoir, mon cher, et à votre service.

Quant à Levrault, sa conduite avait été parfaitement conforme à la marche ordinaire des choses. D'abord une mauvaise pensée lui était venue, et d'abord il l'avait repoussée; puis, voyant qu'il était à peu près impossible à Nançay de sortir d'affaire par les moyens ordinaires, il avait succombé à la tentation de se servir d'un homme dont il avait besoin et que la nécessité lui livrait pieds et poings liés.

Cependant l'exaltation sous l'empire de laquelle Nançay avait agi commençait à se dissiper, et, tout en descendant l'escalier, il se demandait avec une certaine anxiété

ce que penseraient de lui les passants. Il était assez tenté de croire, comme les enfants, que sa faute était écrite sur son front mais il s'assura du contraire en s'apercevant que personne ne songeait à le regarder de travers.

— C'est toujours cela, se dit-il. Voyons donc si les marchands refuseront cet or si mal acquis.

Passant alors devant le magasin de Verdier, il y entra et y acheta une cravache. Bien que le billet de mille francs qu'on lui présenta fût le prix d'une sorte de trahison, le caissier ne recula pas d'horreur et se confondit même en salutations tout en rendant la monnaie. C'était par hasard que Nançay avait acheté cette cravache, mais elle devait lui suggérer la pensée d'une promenade à cheval; il en loua un et partit pour le bois de Boulogne. On a ses jours de réussite, et la monture de Nançay, achetée la veille même à un jeune gentilhomme qui venait de partir pour l'Orient, avait l'allure d'un cheval de maître, et elle valut plus d'une œillade au cavalier.

— C'est cependant le cheval de l'abjuration, pensa Nançay, et il vaudrait mieux, pour moi, aller à pied comme ce pauvre diable qui traîne piteusement son habit râpé dans la contre-allée.

Puis il prit le galop en passant à travers les équipages pleins de femmes en grande toilette. Alors mille souvenirs enivrants du passé lui revinrent à l'esprit. Il éprouvait cet irrésistible besoin de vivre par les sens qui prend presque périodiquement les hommes livrés en général à la vie de l'esprit. Les désordres si durement reprochés aux artistes et aux écrivains par la tranquille

bourgeoisie ne sont qu'une réaction de la matière frustrée sous l'empire de préoccupations absorbantes. Depuis plusieurs années, Nançay se conduisait en anachorète; il était dans toute la force de l'âge, et la tentation l'assiégait sous ses formes les plus séduisantes. Mille appétits charnels se réveillaient en lui; il revoyait à travers un brouillard lumineux les perspectives fleuries de la vie facile: chants allanguis, tables aux cristaux chatoyants, tapis discrets, parfums subtils des boudoirs perdus sous les plis du damas mystérieux. Cette brillante existence, il l'avait connue, et naturellement il en arriva à songer à celle qui la lui avait révélée.

Si sa liaison avec madame Varella avait déplorablement fini, il n'y avait pas moins trouvé le bonheur pour quelque temps; cette perfide Juliette était la seule femme qu'il eût aimée, elle l'avait aimé lui-même avec passion, et, à mesure que la blessure de l'orgueil se fermait, celle du cœur semblait se rouvrir. Elle l'avait trompé, mais sous l'infidèle il trouvait malgré lui l'amie de ses vingt ans, la première! Parfois, tandis qu'il songeait tristement, il avait cru sentir se glisser dans la sienne cette petite main fraîche et souple; parfois il avait cru la voir... O ciel! il la voyait.

Assise sur les coussins bleus d'une calèche basse, conduite à la Daumont, et alors arrêtée, madame Varella était là dans sa grâce pudique et son incomparable élégance. Aussi belle, aussi fraîche, aussi jeune que jadis, Juliette causait avec un homme d'une soixantaine d'années, debout auprès de sa voiture et dont le cabrio-

let attendait à quelque distance. Elle avait un chapeau de paille de riz dont la couleur et les brides flottantes rappelaient celui qu'elle portait le jour où Nançay l'avait rencontrée pour la première fois dans la campagne; son cachemire, rejeté, laissait à découvert les perfections d'un buste de jeune fille, et ses grands yeux bruns vous regardaient encore avec cette fixité sans hardiesse qui vous fascinait si doucement. Bien que Nançay fût en face d'elle, elle ne le voyait pas: ce fut son interlocuteur, le comte de Livry, qui se chargea de le lui faire remarquer.

— Quel est donc ce monsieur qui a arrêté son cheval tout exprès pour vous regarder? lui demanda-t-il avec infiniment de douceur et de politesse, mais assez haut pour être entendu de Nançay.

Madame Varella, sans lever les yeux, fit un mouvement d'épaules qui signifiait:

— Si vous croyez que je sais le nom de tous ceux qui s'en permettent autant!

— Voyez toujours, continua monsieur de Livry, qui avait parfaitement compris cette réponse muette.

Négligemment, madame Varella tourna à demi sa jolie tête, et sa surprise fut grande en apercevant Nançay. Immobile, impassible en apparence, elle le voyait sans croire à sa présence. Puis tout à coup un léger cri s'échappa de ses lèvres, et elle mit pied à terre, sans prendre garde à un homme qui probablement avait le droit de froncer le sourcil, car il ne s'en privait pas. Au premier mouvement qu'elle avait fait, Nançay avait senti tout le sang de ses veines refluer douloureusement

vers le cœur; comme elle vers lui, une force presque irrésistible l'entraînait vers elle; c'était une envie furieuse de la serrer dans ses bras, un fol oubli et de cette noire trahison et de cette foule amassée. Soudain les yeux de Nançay rencontrèrent la figure ironique de monsieur de Livry, qui assistait à cette petite scène avec l'irritation contenue d'un homme du monde, et, retournant vivement son cheval, il s'éloigna au petit pas, après avoir jeté à Juliette un regard de mépris.

Mais il avait besoin de s'étourdir, et à peine rentré dans Paris, il commanda pour deux mille francs d'habits, qu'il paya d'avance. Ensuite, il se débarrassa de quelques dettes criardes, puis il dîna au Café-Anglais pour dix-sept francs. De retour chez lui vers huit heures, il dressa ses comptes et se trouva possesseur de sept cents francs : il en avait donc dépensé trois mille trois cents en quelques heures. Il ne fit qu'en rire :

— Eh bien! se dit-il, en parlant tout haut selon sa coutume, lorsqu'il était préoccupé, te voici donc dans la bohême dorée, Caton pour rire; tu tranches du grand seigneur et tu n'as pas le sou! Hier, tu hésitais à prendre un omnibus pour une course indispensable, et tu viens de te donner le luxe d'une promenade de vingt francs. Ce soir, tu as dîné comme Lucullus, à la fin du mois tu ne sauras peut-être pas où déjeuner!

Puis il alla à l'Opéra, où il rencontra monsieur de Prie, et ils se serrèrent la main; bien qu'ils ne se fussent pas vus depuis trois ans, ils s'abordèrent comme s'ils s'étaient quittés la veille: ces choses-là arrivent continuellement à Paris; on s'y sépare avec la même facilité

qu'on s'y lie, mais il arrive quelquefois qu'on ne se retrouve pas : l'un des deux est mort sans que l'autre s'en soit douté.

— Tu sais, dit monsieur de Prie sans autre préambule, que mademoiselle Duplessis t'attend toujours.

— Oh ! repartit Nançay, j'espère que c'est tout simplement une façon de parler, car, si elle m'attendait, elle m'attendrait longtemps...

Monsieur de Prie haussa les épaules de cet air important qui lui venait sans doute de l'espérance d'être député ; puis, passant familièrement son bras sous celui de Nançay :

— Pourtant cette petite expérience a dû être un peu rude, n'est-ce pas ?

— Et elle a été complétement infructueuse, n'est-ce pas ? Achève.

— Tu m'as évité...

— Le plaisir de le dire, sois franc. Ah! tu n'es point encourageant. D'ailleurs, chacun a son caractère et il faut se prendre réciproquement tel qu'on est, tout en sachant se faire certaines concessions mutuelles. Tu es agressif, je suis susceptible, évitons donc la discussion sur un point où je ne céderai pas. La victoire ou la mort, voilà l'agréable devise que je me suis choisie, et je vaincrai.

— Parce que?

— Parce que je le veux, répondit Nançay en fixant sur son ami un regard qui lui fit baisser les yeux, parce que j'y suis résolu, entends-tu ?

Il marcha quelques instants en silence ; puis, comme

pour répondre par avance à certaines objections de son interlocuteur :

— Vois-tu, la célébrité est un manteau bleu dont on couvre tout.

— Je le dirais tout au plus de la gloire, s'écria monsieur de Prie d'un ton prude.

Nançay sentit fort bien la justesse de cette distinction, et, pour cacher son embarras :

— Es-tu toujours lié avec Levrault de Mulhouse?

— Fort peu. Nous ne votons pas, ou plutôt nous ne combattons pas dans les mêmes rangs, et les dissentiments politiques... Cependant, je rends pleine justice aux bonnes qualités de notre ami, loyal, obligeant, dévoué... Tu souris? — Nançay savait à quoi s'en tenir sur le dévouement de Levrault. — Sais-tu que tu deviens horriblement sceptique.

— Horriblement. Mais voici l'instant du ballet. Adieu.

La première personne qu'il aperçut en rentrant dans la salle, ce fut madame Varella. Elle était dans une avant-scène de rez-de-chaussée; monsieur de Livry l'accompagnait. Nançay occupait un fauteuil d'orchestre qui n'était séparé de la loge que par un de ces étroits couloirs où l'homme le plus fluet ne peut guère passer que de côté, et quand il se trouva inopinément face à face avec Juliette, il lui fut impossible de réprimer son émotion. Un sourire de triomphe passa sur le visage de madame Varella, et Nançay crut même comprendre que ce n'était pas uniquement une affaire de vanité. Elle lui avait paru extrêmement pâle, et l'illu-

mination passagère de cette jolie tête semblait venir d'une de ces joies qui viennent du cœur. Elle l'aimait encore et elle se flattait de l'avoir reconquis. A cette pensée, l'orgueil de Nançay se révolta, et il se jura de faire comprendre à cette perfide créature qu'elle s'était trop hâtée de croire à sa puissance. Après avoir soulevé son chapeau avec une politesse impertinente, il alla prendre sa place sur le dernier fauteuil du second rang, et deux actes s'écoulèrent sans qu'il tournât la tête vers cette femme qu'il avait tant aimée et à laquelle il aurait pu serrer la main sans se déranger. Dans les entr'actes, il se levait, se retournait comme tout le monde et lorgnait la salle sans daigner accorder un coup d'œil à cette jeune et jolie personne, qui à deux pas de là se mordait les lèvres et déchirait son mouchoir d'impatience et de dépit. Tantôt c'était une chaise bruyamment repoussée, tantôt une brusque réponse au plus attentif des cavaliers :

— Ah ! se disait Nançay, tu souffres donc à ton tour. Eh bien, souffre ! Pendant le dernier entr'acte, il devina, au bruit de la porte ouverte et refermée, que monsieur de Livry était sorti pour quelques instants. Puis, presque aussitôt, il crut entendre un sanglot.

— Tu pleures, pensa-t-il, eh bien, pleure !

A la sortie, il la laissa passer la première pour lui prouver qu'il était décidé à n'avoir plus rien de commun avec elle.

Le lendemain, Nançay fut réveillé par une lettre du rédacteur en chef du journal où son article avait paru sous la signature de Levrault. On lui en demandait

d'autres, en lui proposant de le rétribuer convenablement. Cette ouverture ne le surprit pas, il était sûr d'avoir pris le plus court moyen de réussir, sinon le bon. Il se leva lestement, passa sa robe de chambre, alluma un cigare de la Havane, se mit à sa fenêtre, s'accouda sur l'humble barre de bois qui servait de balcon, et, regardant la grande ville :

— Eh bien! dit-il, tu me reconnais donc enfin, Babylone? J'existe, je compte! Il est donc vrai qu'on peut ce qu'on veut? Et moi qui déclamais contre toi, ô ville de Paris! Sot que j'étais, quand il suffit pour t'éblouir de faire le saut périlleux, d'endosser l'habit rouge des charlatans! Je ne me fâcherai plus; va, Paris, va bonne fille!

Quelqu'un entra. C'était Jehan Frollo.

XII

Cette fois encore, Nançay hésita presque à le reconnaître. Ce n'était pas que la transformation fût aussi complète que le jour où il l'avait rencontré en sortant des bureaux d'un célèbre journal; et cependant certaines modifications de costume semblaient présager une nouvelle métamorphose de cet homme singulier dont la mise reflétait si fidèlement les fantaisies littéraires du moment. S'il y avait encore du petit-maître dans la cou-

leur du pantalon et du gilet, la coupe de l'habit, le nœud de la cravate, affectaient quelque chose de grave qui sentait le palais. Une parole compassée, un geste tragiquement bourgeois achevaient de vous dérouter, et comme Léandre avait succédé à Frollo, sous Léandre, on sentait poindre Joseph Prudhomme.

— Quel diable d'homme êtes-vous donc, mon cher? dit Nançay. On vous quitte en écolier du moyen âge, on vous retrouve en habit Louis XV, puis vous réapparaissez...

— Silence, interrompit gravement Jehan Frollo, ne m'accablez pas. Je vous dirai plus tard ce que cela signifie...

— A merveille. Aussi bien j'ai quelque chose à vous demander. Un homme aussi répandu que vous doit être au courant des petits scandales de la grande ville?

— Moi, au courant des scandales! moi, monsieur, interrompit Jehan d'un ton gourmé, pour qui me prenez-vous donc?

— Pour le Protée de la littérature, voilà mon dernier mot.

— Et vous n'avez que trop raison, s'écria Frollo.

Frollo soupira et reprit, mais d'un ton sérieux et convaincu :

— Que voulez-vous, mon cher Nançay? Tout le monde n'a pas votre constance. Ah! ne froncez pas le sourcil; il y a longtemps que j'avais le mot sur les lèvres, et, ma foi! je n'y tiens plus! Souffrir pour ses convictions, supporter héroïquement la pauvreté et l'obscurité, plus dure qu'elle, rester artiste avec l'expérience

que l'art, huit fois sur dix, mène l'artiste à l'hôpital ; attendre, travailler, puis attendre, puis travailler, puis travailler, attendre encore, c'est bien, c'est beau. Allons, le voici qui rougit !

— C'est que je ne mérite pas...

— Modeste comme le vrai talent ! D'ailleurs, je n'avais pas besoin de cela pour vous apprécier comme vous le méritez. Vous percerez quelque jour, et alors... alors vous aurez une tout autre position que moi. Vous aurez ce que je n'ai pas, littérairement parlant, du moins...

— Quoi donc ?

— La considération, tout simplement.

— Il me semble... interrompit Nançay que cet entretien mettait sur les épines.

— Il vous semble, c'est possible. Mais il ne s'agit pas de l'apparence, il s'agit de la réalité, et la voici : je suis peu estimé comme écrivain ; j'ai réussi trop vite.

— Vous allez trop loin, mon ami. Enfin, vous paraissiez autrefois assez résolu à vous passer...

— C'est vrai, mais aujourd'hui j'ai l'expérience ; pour moi, je sens que j'ai eu tort, et je le déplore d'autant plus que j'aurais pu faire mieux, je le sens aussi. J'ai gagné de l'argent, j'en ai même amassé ; j'ai un joli appartement, je dîne au Bon-Coin, toutes les librairies et tous les journaux sont à ma disposition ; je deviendrai riche, peut-être académicien, et je ne suis pas heureux, parce que je suis mécontent de moi.

— Eh ! s'écria Nançay, que le diable vous emporte avec vos sermons ! Cessez, je vous en conjure.

— Mécontent de moi, continua Frollo impitoyable

sans le savoir. Tenez, si vous vouliez changer votre sort contre le mien, je ne demanderais pas mieux... Ah ! voilà ce que c'est ! On est jeune, on veut vivre, on tourne à gauche sans savoir ce qu'on fait; puis les années viennent, le sang se calme, on a appris ce que vaut le plaisir, et l'on souffre, car on s'aperçoit qu'on a fait fausse route. Et voyez-vous, l'homme irréprochable... ce mot vous fait pâlir. Qu'y a-t-il donc?

— Rien. Mais vous, pourquoi ne pas rompre avec ce passé qui vous paraît si déplorable?

— Oh! question d'honnête homme. Pourquoi, je vais vous le dire : parce qu'une concession, si légère qu'elle soit, en appelle nécessairement une autre. Bref, vous voulez savoir pourquoi je ne deviens pas d'un faiseur un écrivain? Parce que je ne puis; voilà le fait.

Nançay jeta son cigare et se mit à se promener avec une agitation fébrile.

— Ce qui me console, reprit Frollo, c'est qu'après tout le mal n'est pas bien grand. Il ne tenait qu'à moi de composer des livres, j'entasse des volumes; mais, excepté cela, ma conscience ne me reproche rien. Et pourtant sentir qu'on aurait pu être... autre chose que ce qu'on est; vouloir réparer le passé, et ne pouvoir... c'est triste...

— Affreux! s'écria Nançay.

Cette fois le doute n'était plus permis, et Frollo comprit enfin que Nançay, comme tant d'autres, avait transigé avec lui-même sous l'empire de la nécessité. Mais tout ce qu'il aurait pu dire pour se disculper de sa maladresse n'eût servi qu'à l'augmenter, et, d'un ton très-amical :

— Mais vous aviez quelque chose à me demander, mon cher Nançay?

— Moi? Ah! oui, c'est juste. Au surplus c'est de si peu d'importance que déjà je n'y pensais plus. Peut-être m'avez-vous vu quelquefois jadis avec une certaine madame Varella?

— Souvent.

— Et vous n'ignorez probablement pas comment nous nous sommes quittés? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je crois savoir que madame Varella est... fort liée avec un homme dont j'ignore le nom.

— Le comte de Livry? Allez-vous vous battre encore avec celui-là?

— Non pas! Et savez-vous un peu ce qu'elle fait, ce qu'elle devient, enfin! Savez-vous... où elle demeure?

— Madame Varella... Pas précisément; seulement, tout indique qu'elle va demeurer pendant six ou huit mois à Florence.

— Partie?

— Enlevée par le comte. Il paraît qu'à la suite d'une promenade au bois de Boulogne, monsieur de Livry et... madame Varella ont eu une explication des plus vives...

— Une explication, à quel propos?

— On prétend que madame Varella aurait rencontré là-bas un homme qui, jadis...

— C'était moi. Et est-ce là tout ce que vous savez de cette aventure?

— Pas tout à fait. On assure aussi que, sommée par le comte de lui dire si elle vous aimait encore, madame Varella avait répondu...

— Quoi?

— Oui. C'est là-dessus que monsieur de Livry l'a emmenée, presque de force. Mais, que vous importe, vous en serez quitte pour un voyage à Florence; car vous avez beau vous en défendre....

— Détrompez-vous; il ne s'agit, je vous le répète, que d'un simple intérêt de curiosité. Quoi! vous me quittez?

— J'avais seulement voulu vous serrer la main en passant. Un journal vertueux m'a demandé un roman à l'usage de la jeunesse. Ne trompons pas sa confiance. Adieu!

Elle était donc partie.

Eh bien! tant mieux, se dit Nançay.

Et puis, comme s'il avait eu besoin de s'étourdir, il se jeta à corps perdu dans l'existence qu'il avait si brillamment inaugurée la veille. Depuis six mois, il écrivait assidûment dans un journal dont il désapprouvait entièrement les doctrines, puis, le soir, il allait au spectacle ou dans le monde. La grâce de ses manières, son esprit, l'humeur facile d'un sceptique lui conciliaient de nombreuses sympathies, et l'opinion générale était qu'il irait loin. Quant à lui, il apportait dans ce nouveau genre de vie la même volonté, le même esprit de suite qu'il avait mis jadis à vivre avec une austérité monastique. Cette âme passionnée se dépravait en grand. D'ailleurs, si ce n'était plus la même espèce de misère, c'était toujours la misère; souvent cet homme élégant, qui entrait en foulant les tapis de sa botte vernie, avait laissé sa dernière pièce de trente sous dans la main cal-

leuse d'un cocher de fiacre, et tremblait qu'on ne lui proposât le plus modeste écarté. Quelquefois, tandis que les bons mots se croisaient sous les feux diamantés des candélabres de vermeil, autour d'une table somptueuse parée de fleurs rares et de beautés légères, un des convives posait son verre d'un air rêveur et songeait à l'avenir : c'était Nançay.

D'abord il avait pensé à quitter son appartement et à en prendre un plus honorable : mais il eût fallu le meubler; c'était une affaire de mille écus au moins, et il n'avait jamais autant d'argent à la fois. Enfin, il avait fini par prendre son parti d'un contraste qui jadis lui paraissait si choquant, celui d'une existence extérieurement brillante et d'un intérieur mesquin. Voyant tant de gens aller partout, sans que personne sût au juste où ils demeuraient, il avait pris le parti de les imiter.

— Je suis rarement chez moi, disait-il; vous me verrez au journal, sur le boulevard ou dans un foyer quelconque.

Et généralement on trouvait cela tout naturel. Passant à peine chez lui, il y laissait régner un désordre qui n'est pas celui de l'art. La poussière recouvrait les meubles de ses teintes grises et tristes ; les livres gisaient à terre, et quand le maître du logis les rencontrait sur sa route, il les repoussait d'un coup de pied. Un soir qu'il rentrait légèrement gris, il promena des regards brillants autour de lui, et s'écria :

— Je suis un Chandoz du grand monde. Encore, si l'on avait le bon esprit de me mépriser... Pas du tout, on me choie, on me caresse ; des gens qui ne me sa-

luaient pas, quand je vivais honnêtement, traversent la rue pour me serrer la main. Enfin, je compte, j'avance, j'arrive.

Et telle était la vérité, hélas! Un jour,—il ne lui manquait plus que cela, — Nançay souscrivit une lettre de change à trois mois. Il lui fallait quelques billets de mille francs pour se faire bien venir d'une danseuse. L'échéance arriva, c'était dans trois jours. Nançay n'avait qu'une ressource, forcer la main à Grillois. Au crime près, c'était forcer un coffre-fort, et Nançay hésitait devant les difficultés de l'entreprise. Cependant, la voix lui cria comme jadis : Il le faut! Et comme jadis, il obéit; mais si l'effort était aussi pénible, il était moins noble. A peine sorti de chez lui, Nançay rencontra monsieur de Prie, qui le prit amicalement par le bras en s'écriant qu'il était enchanté de le voir.

— As-tu quelque chose à me dire? lui demanda Nançay.

— Certainement, mais ce sont de ces choses dont il est difficile de causer dans la rue.

— Même en parlant bas? C'est donc bien grave?

— Oh! mon Dieu non. Je trouve seulement qu'un homme comme toi, avec ton instruction, ton talent...

— Mon talent! s'écria ironiquement Nançay, allons, puisque mes amis le disent, il faut que cela soit. Tu trouves donc qu'un homme comme moi...

— A tort de se mettre au service d'un parti qui n'est pas le sien, et qui le... récompense fort médiocrement. A qui Levrault doit-il l'influence incontestable qu'il a acquise dans ces derniers temps? A toi, puisqu'il la

doit aux articles que tu as publiés sous son nom. Et, tiens, je serais député dans dix-huit mois si tu voulais me prêter ta plume. .

L'ouverture était brusque, mais Nançay n'avait pas le droit de se fâcher, et il se contenta de côuper court à cet entretien en quittant monsieur de Prie au premier coin de rue. C'était assez pour lui d'un marché douteux sans y en ajouter un autre, et celui-là honteux. Au bout d'un instant, il arriva rue de Touraine. Le temps s'était couvert, et Grillois, n'ayant pu tenter sa promenade habituelle à la place Royale, s'en dédommageait par une partie de trictrac avec mademoiselle Lhéritier. L'inévitable monsieur Lhéritier était debout derrière eux.

— Monsieur, dit Nançay, deux mots, je vous prie.

— Parle, mon enfant, repartit Grillois en agitant les dés dans le cornet, je t'écoute.

— Je vous remercie, mais je voudrais être seul avec vous.

— Fort bien, dit aigrement mademoiselle Lhéritier.

Puis elle se leva; mais Grillois lui fit signe de se rasseoir.

— Je vous répète, reprit Nançay en frappant légèrement du pied, que je désire vous parler sans témoins.

Nançay s'exprimait d'une voix brève; il était fort pâle, et ces symptômes d'une violente colère n'échappèrent point à Grillois. Il savait parfaitement qu'il n'avait rien à craindre de son neveu, excepté peut-être quelques vivacités de paroles; mais il feignit de trembler pour sa vie, et, se penchant vers mademoiselle Lhéritier, il lui dit à demi-voix :

— Restez, protégez-moi, car il vient me demander de l'argent, et je n'en ai pas.

Alors mademoiselle Lhéritier hocha la tête, puis elle se plaça héroïquement devant ce bon monsieur Grillois comme pour lui faire un rempart de son corps. Ce petit manége n'échappa point à Nançay.

— Sérieusement, dit-il, sérieusement, monsieur, est-ce que vous croyez que je viens vous demander la bourse ou la vie?

A ce mot sinistre, monsieur Lhéritier frissonna.

— Quoi! s'écria Nançay, je suis effrayant à ce point. Allez chercher monsieur Ferdinand, si la présence de mademoiselle votre fille ne vous rassure pas contre un homme aussi dangereux que moi. Elle paraît prête, cependant, à faire bonne contenance.

— Mon ami, remarqua Grillois, ne raille pas ces excellents amis. Enfin, parle sans crainte; ils t'ont vu naître.

Ainsi, Nançay n'éviterait pas ce surcroît d'humiliation d'avoir à former une pareille demande en présence de deux étrangers. Cependant il désespérait de faire entendre raison à ce vieillard obstiné, et il prit sur-le-champ son parti :

— Puisque vous le voulez, dit-il, je parlerai. Vous le savez, ma position est fort difficile.

— Je le sais, interrompit Grillois, et je sais aussi quel courage tu déploies dans ces circonstances critiques.

— Mais le courage ne suffit pas, interrompit Nançay, qui connaissait cette cantilène : il me faut de l'argent, je suis sous le coup d'une lettre de change... Ayez donc

la bonté de me prêter la somme de trois mille francs, faute de laquelle je serai saisi.

Grillois s'attendait bien à une demande d'argent, mais non pas à ce chiffre exorbitant à ses yeux, et il fut pris d'un accès de colère féline, silencieuse et terrible. Il eut des ondulations de bête fauve dans l'épine dorsale, ses doigts crochus se crispèrent comme des griffes, son œil fauve lança d'obliques éclairs sous sa paupière à demi-close. Nançay crut un instant que le tigre allait se montrer dans toute sa férocité. Mais déjà le chat avait reparu ; c'était sa redoutable patte de velours et sa mine hypocrite : Nançay sentit que tout était perdu.

— Je suis désolé, dit Grillois, de te savoir réduit à une pareille extrémité, mais il m'est impossible de disposer d'une somme aussi forte. Toutefois, comme je tiens à te prouver ma bonne volonté, j'espère que tu voudras bien accepter ce que je vais te remettre.

En même temps, il repoussa son fauteuil et passa dans la pièce voisine, qui formait sa chambre à coucher. Là, on l'entendit ouvrir à grand bruit son secrétaire, le refermer, puis on le vit reparaître, tenant à la main un petit sac qu'il glissa délicatement dans la main de Nançay en lui disant avec un sourire mystérieux :

— Prends, mon enfant, il y a cent francs.

A ces mots, qui ressemblaient à une insulte, Nançay crut que la patience allait l'abandonner ; puis, posant le sac sur la cheminée :

— J'étais venu vous demander un prêt, monsieur, et vous essayez de vous débarrasser de moi en me faisant l'aumône. Je ne la demandais pas, je la refuse.

A cette déclaration, qui probablement lui paraissait extraordinaire, mademoiselle Lhéritier fit un soubresaut de poupée à ressort.

— Laissez, remarqua Grillois; on a le sang un peu vif dans la famille Nançay.

— Mon Dieu! monsieur, dit Nançay, vous n'aviez qu'à n'y pas entrer, cela vous eût dispensé d'en médire.

— Vous perdez la tête, mon ami, repartit Grillois, vous perdez la tête.

— Au fait, s'écria Nançay, vous devez vous y connaître : ces choses-là arrivaient fréquemment de votre temps.

A cette terrible apostrophe, l'ex-septembriseur se renversa sur son fauteuil, on le crut frappé d'apoplexie. Heureusement, ce n'était qu'un étourdissement. On devine que monsieur et mademoiselle Lhéritier s'empressaient beaucoup auprès de leur respectable ami.

— Vous le voyez, leur dit enfin Grillois d'une voix larmoyante, voilà comment cet enfant dénaturé répond à mes bienfaits.

— C'est affreux, s'écria chaleureusement mademoiselle Lhéritier. Et tenez, mon bon monsieur Grillois, vous ne pouvez rester seul après les émotions d'une pareille scène, et, si cela vous arrange, nous dînerons avec vous.

— J'allais vous le demander.

— Ce bon monsieur Grillois, s'écria monsieur Lhéritier en se pourléchant les lèvres du bon repas qu'il allait faire.

— Ah! vraiment, continua Grillois, la jeunesse d'à présent est bien peu respectueuse envers les vieillards.

De mon temps, il n'en était pas ainsi; car, tel que vous me voyez, j'ai assisté à la fête de la vieillesse. C'était dans un village des environs de Paris. On avait formé un brancard de feuillage sur lequel un couple respectable, le plus ancien de l'endroit, avait pris place. Douze jeunes gens, douze amis, portaient le brancard sur leurs épaules.

— Et le couple, demanda monsieur Lhéritier, est-ce qu'il était sur le brancard?

— Bien entendu, reprit Grillois.

— Diable! Quelle charge cela devait faire!

— Puisqu'ils étaient douze! s'écria aigrement Eudoxie. Vous disiez douze... amis?

— Oui, car il faut que vous sachiez que tout homme de vingt et un ans devait justifier d'un ami, sous peine d'être banni du territoire de la République, du moins on l'avait proposé. Mais, si vous voulez, je vous conterai cela une autre fois; je me sens un peu fatigué.

— Je crois bien, dit Eudoxie, après une pareille scène. Allez, consolez-vous, respectable et bon voisin, il vous reste de vrais amis, nous sommes-là, nous!

— C'est ce que je me répète tous les jours, repartit Grillois; l'Être suprême arrange tout pour le mieux.

— En attendant, je vais faire un tour à la cuisine, dit Eudoxie.

— Ne vous donnez pas cette peine, s'écria Grillois. Si nous finissions notre partie?...

Le soir, il vint quelques commères, auxquelles mademoiselle Lhéritier raconta à demi-voix l'horrible scène à laquelle elle avait assisté, et en leur recomman-

dant de ne point divulguer ce funeste secret. Elles en firent le serment solennel, et nous sommes trop poli pour supposer qu'aucune d'elles le viola. Dès le lendemain, néanmoins, la nouvelle du quartier fut que ce digne monsieur Grillois ayant refusé de l'argent à ce neveu qu'il avait depuis si longtemps sur les bras, ce jeune monstre avait failli se porter envers lui aux dernières extrémités. On ajoutait que la courageuse attitude de mademoiselle Lhéritier avait seule empêché le crime, et nous devons reconnaître que telle était l'opinion personnelle de cette respectable personne. Il se rencontrait bien quelques incrédules, et ceux-là s'adressèrent à Ferdinand pour plus amples renseignements. Mais il se mit à sourire d'un air tellement malin, que nul ne songea plus à révoquer en doute la véracité de sa sœur.

Cependant Nançay se rendit tout droit chez monsieur de Prie, qui le reçut de l'air le plus aimable, et continua à l'accabler de compliments comme la veille.

— Écoute, lui dit Nançay sans le moindre embarras, je suis sous le coup d'une lettre de change qui échoit après-demain. Veux-tu t'en charger?

— Très-volontiers, s'écria monsieur de Prie. Ainsi, ne t'en occupe plus, cela me regarde.

Nançay inclina la tête en signe d'assentiment, puis il reprit :

— Et maintenant, que désires-tu de moi?

Pour toute réponse, monsieur de Prie tira d'un carton un volumineux manuscrit sur lequel il s'escrimait depuis six mois. Puis il expliqua à Nançay ce qu'il voulait faire, sans pouvoir y parvenir. Nançay, qui ne

désespérait pas d'être plus heureux, exprima le désir d'être seul. Au moment où il prenait la plume, il vit l'ombre de Levrault de Mulhouse se dresser devant lui, moins sanglante, mais non moins sinistre que celle de Banco. Et cette ombre lui disait :

— Tu nous trahis, Nançay!

— Et pourquoi donc pas? répondit-il; j'en ai bien trahi d'autres pour vous.

Puis il se mit à l'ouvrage et s'acquitta avec une facilité merveilleuse de la tâche qu'on lui avait confiée.

Comme jadis Levrault, monsieur de Prie fut enchanté du travail de son ami.

— Et puis, ajouta-t-il, indépendamment du mérite même de ce travail, je m'applaudis de te voir ainsi des nôtres. Car tu as définitivement rompu...

— Oh! de grâce, pas un mot de plus, interrompit Nançay; j'ai rompu avec tant de choses!... Cependant, si tu veux de moi l'assurance que je ne veux pas manger à deux râteliers, reçois-la.

Mais à peine avait-il mis le pied dans la rue, qu'il se rappela n'avoir guère plus de vingt francs en poche. Il faut vivre!

Il remonta donc chez lui, prit la plume, et répondit au nom de Levrault, à l'article qu'il venait de faire pour de Prie. Il loua ce qu'il avait attaqué, il attaqua ce qu'il avait loué. Horrible besogne! Cependant Nançay n'avait pas perdu le sens moral au point de ne plus apprécier ce qu'avait d'odieux un pareil trafic de sa pensée, surtout après un engagement formellement pris de se l'interdire. Quand la fièvre du travail fut passée et qu'il se

jugea, il eut honte de lui. Alors, il voulut en finir avec cette triste existence, mais il sentait en même temps qu'il ne le pouvait pas. Où donc eût-il trouvé la force de supporter celle qu'il s'imposait autrefois? Même au prix qu'il la lui fallait payer, cette vie facile lui était désormais indispensable, et les paroles de Jehan Frollo lui revinrent à l'esprit.

— Vous voulez savoir, avait-il dit, pourquoi je ne renonce pas à des choses que je condamne? Parce que je ne puis, voilà le fait.

Nançay était descendu mille fois plus bas que Frollo, et son cœur déborda d'un désespoir amer. Plié en deux, les coudes sur les genoux, le front dans les mains, il compta tous les coups qu'il avait reçus, toutes les larmes qu'il avait versées, toutes ses victoires et toutes ses défaites. Vingt fois, il n'avait été séparé du succès que de l'épaisseur d'un fil, et vingt fois il avait vu se creuser entre le succès et lui un infranchissable abîme! Il s'était cramponné à l'honneur comme un noyé, pour lâcher prise tout à coup et s'en aller à la dérive jusqu'au gouffre. Il s'imaginait alors sentir peser sur sa tête l'inexorable fatalité. Pour que tant d'efforts eussent avorté, pour que tant de loyauté eût dégénéré à ce point, ne fallait-il pas que cela fût écrit dans les arrêts du destin? C'était là que la perte d'un homme, né pour vivre honnêtement, avait été résolue.

Mais ce n'étaient que de pitoyables sophismes, et Nançay y renonça bientôt... Ces réflexions salutaires lui avaient fait du bien, il se croyait la force d'enrayer, et il en avait pris la ferme résolution.

Un instant après, on lui apporta une lettre de madame Varella.

En reconnaissant cette écriture élégante, en respirant ce doux parfum d'ambre, Nançay eut à son tour un étourdissement. Son premier mouvement fut de renvoyer le billet tout cacheté. Mais un dernier souffle s'échappa de l'enveloppe, et le cachet fut brisé. Voici ce que lut Nançay :

« Monsieur,

» Je vous attendrai ce soir chez moi, rue Marbeuf, à onze heures, et je vous serai très-reconnaissante de vouloir bien m'accorder quelques instants d'entretien. Refuserez-vous cette entrevue à une femme qui n'a pas le droit de la demander? Je l'ignore, et tout ce que je puis vous dire, c'est que je la désire ardemment.

» JULIETTE. »

Que fallait-il faire? refuser. Mais après avoir résisté par deux fois au péril d'une semblable rencontre, Nançay s'imagina qu'il n'avait plus à la redouter, et il répondit :

« Madame,

» J'irai vous voir, comme vous le désirez, et vous me trouverez toujours disposé à vous être agréable, si je puis.

» Agréez l'assurance de mes sentiments très-distingués.

» NANÇAY. »

Quand on remit à madame Varella ce billet si significatif dans son insignifiance, elle le jeta sur la cheminée d'un mouvement plein de dépit. Pendant ce temps-là, Nançay, qui avait un instant regretté sa réponse, avait fini par se prouver qu'il n'y en avait pas de meilleure. A défaut des commérages de Jehan Frollo et de ce qu'il avait vu de ses propres yeux, il ne pouvait douter que madame Varella ne l'aimât ou du moins ne crût l'aimer encore, et probablement elle espérait voir ses sentiments partagés : il fallait la détromper. Et puis, il se sentait sûr de lui-même. A onze heures précises, il arrivait rue Marbeuf; mais, avant de tirer la sonnette, il examina la maison.

C'était un petit hôtel récemment construit, et qui respirait dès la porte cochère ce luxe effréné dont les honnêtes femmes ne veulent pas. Nançay ne conservait aucune illusion sur le compte de madame Varella; mais il n'en éprouva pas moins une vive sensation de douleur et d'irritation. Pourtant il entra. La femme de chambre, dont le mari remplissait l'office de concierge, paraissait attendre avec une certaine anxiété le visiteur mystérieux qu'on l'avait chargée d'introduire.

— Monsieur n'est-il point monsieur Nançay? demanda-t-elle.

Nançay répondit affirmativement, et, après s'être inclinée, la soubrette le pria de la suivre. Nançay, ne voyant personne dans cette maison où il devait y avoir un nombreux domestique, pensa qu'on avait éloigné tout le monde à dessein, et cette supposition se confirma quand ils laissèrent à gauche l'entrée principale pour

s'engager dans un escalier qui n'eût été qu'un casse-cou sans le tapis qui en recouvrait les marches.

— Que de précautions! pensa-t-il. Il paraît que, si la cage est dorée, l'oiseleur est un peu geolier. Au fait, on a le droit de surveiller une femme qu'on paye.

Une dernière porte s'ouvrit, et Nançay se trouva en présence de Juliette. Toutefois, il hésitait à la reconnaître tant elle était changée.

Enveloppée d'un large peignoir de mousseline de l'Inde, avec un petit bonnet de dentelle, les bras en croix sur la poitrine et les coudes serrés au corps, Juliette était pelotonnée dans le coin d'une causeuse, près du feu. Il ne fallait pas un œil bien exercé pour voir qu'elle avait la fièvre. Ces plaques rouges sur les joues, cet œil ardent et inquiet, le frisson qui courait sur ces belles épaules en étaient d'irrécusables symptômes. En apercevant Nançay, elle se leva avec un empressement affectueux, mais réservé, puis elle lui montra un siége en face d'elle et lui dit:

— Vous êtes bon, monsieur, d'être venu. Et cependant, j'y comptais, moi qui vous connais si bien!

Puis elle se rassit et but quelques gorgées d'une potion calmante.

— Vous souffrez, madame? lui demanda Nançay.

— Beaucoup depuis quelque temps. Oh!... cela ne sera rien, du moins je l'espère, car on tient à la vie... quand même.

Nançay ne s'attendait pas à la trouver malade, et il en fut péniblement affecté. Toutefois, il avait trop appris à quel point Juliette pouvait pousser la perfidie pour ne

pas redouter quelque nouvel artifice. Ce n'était peut-être que le second acte d'une comédie dont le premier avait eu le dénoûment d'un drame. De pareils soupçons, trop bien fondés, ne devaient pas tenir néanmoins contre l'évidence; évidemment Juliette était malade, et même gravement. Elle était en même temps fort émue, et Nançay, ne croyant pas devoir la presser de s'expliquer, jeta les yeux autour de lui.

C'était un petit salon carré lilas et or, dont les boiseries seules avaient dû coûter cinq ou six mille francs. Le plafond, peint par un habile décorateur, rappelait les meilleures toiles de Boucher; le meuble, admirablement restauré, avait appartenu à madame de Pompadour, et la cheminée supportait une pendule de la même époque d'un prix inestimable aux yeux d'un antiquaire. Un tapis blanc semé de violettes, avec des portières assorties, achevaient la décoration de ce délicieux réduit, où tout respirait la richesse et le bonheur. Trompeuse apparence! Un regard à celle qui possédait toutes ces merveilles vous l'apprenait assez, le contraste était poignant de cette luxueuse demeure et de cette femme brisée. Aussi, quand Nançay, reportant les yeux sur Juliette, la vit pliée en deux dans l'attitude du plus douloureux accablement, une sorte de pitié le prit; mais il avait juré d'être impitoyable.

— Vous aviez à me parler, madame? dit-il froidement.

— Oui, répondit-elle, mais permettez-moi d'entrer dans quelques détails avant d'en arriver au point essentiel.

Il s'inclina, et Juliette reprit en ces termes :

— Après m'être donné le plus grand des torts envers vous, monsieur, je serais mal venue à vous parler de ma franchise. Si vous n'avez pas oublié cette fatale soirée où j'entassai mensonges sur mensonges, dans le seul espoir de vous cacher ma faute, je ne l'ai pas oubliée non plus. Ce souvenir compte parmi les plus pénibles de ma vie, et maintes fois il m'a fait monter le rouge au visage. Cependant, vous seriez forcé de convenir, je crois, que jusque-là vous n'aviez pas eu à vous plaindre de moi.

— Il est vrai, madame, et mon désabusement n'en a été que plus cruel.

— Oh ! ne m'interrompez plus, monsieur. J'ai tant de peine, dans l'état où je suis et avec l'émotion que me cause votre présence, à rassembler mes idées. Aussi odieuse à l'homme qui vous avait blessé en défendant sa vie qu'il m'était odieux à moi-même, nous ne nous revîmes jamais. Le testament de mon mari me dépouillait entièrement, je restai sans ressources, j'eus peur de la pauvreté, et j'acceptai la protection de monsieur de Livry.

— Et peut-être encore sans savoir ce que vous faisiez ?

— Ne me raillez pas ; je souffre, vous le voyez bien ; je souffre du corps et de l'âme : cette situation est effroyable, et depuis que je vous ai rencontré...

— Mais, madame, interrompit Nançay, songez-y, car, sans fatuité, les paroles que vous prononcez sembleraient signifier que vous m'aimez encore un peu.

— Un peu ! Dites plutôt que je n'ai jamais aimé que

vous... Ah! si le souvenir de notre vie passée avait sur vous la même puissance que sur moi! Ces heures enchantées que j'ai coulées près de vous, cette entente parfaite sur toutes choses, cette conformité de goûts qui confondait nos deux existences; ces longues soirées d'hiver où le vent soufflait dehors, tandis que la flamme pétillait dans l'âtre; nos échappées de printemps dans les bois en fleur; le refrain que vous chantiez, votre mot familier, vos petites colères que j'apaisais d'un mot, ces délicieux riens qui sont toute la vie des amants...

Elle se tut; puis, posant son coude sur son genou et sa tête sur sa main, elle attacha sur Nançay un regard qui le troubla singulièrement. Mais il ne voulait pas céder, et regardant la pendule :

— Pardon, demanda-t-il, à quelle heure attendez-vous monsieur de Livry?

Blessée de cette parole cruelle, elle redressa vivement la tête, puis elle reprit :

— Pourquoi donc m'adressez-vous une pareille question?

— C'est que je ne serais pas fâché de répondre à ce que je viens d'entendre, et que cela sera peut-être un peu long. Quant à vous, madame, je pense que vous avez fini?

Elle secoua la tête.

— Alors, continuez, dit Nançay.

— Non, parlez; nous verrons après.

— Soit. Si je vous ai bien comprise, il y a deux choses dans ce que je viens d'entendre, madame : l'une, c'est que vous êtes lasse de monsieur de Livry; l'autre, c'est

que vous prétendez vous débarrasser de lui en revenant à moi. Je me bornerai à vous répondre que de ces deux choses, la première ne me regarde pas, et que la seconde ne saurait me convenir; en un mot, que je ne vous aime plus, que je ne puis plus vous aimer. Maintenant, passons à une période de ma vie qui aura du moins pour vous l'attrait de l'inconnu : elle part du jour où un de vos amis me fit cette égratignure et se poursuit jusqu'en cet instant même. Comme vous, madame, j'étais sans ressource, excepté celle de troquer mon nom contre une dot; je ne pus m'y résoudre; je demandai à mon travail le pain quotidien, et je n'en eus pas toujours autant que j'en aurais pu manger.

—Toi, s'écria-t-elle, en s'emparant de sa main, toi!

Il se recula froidement et reprit :

— J'étais donc dans une de ces situations qui sont de mauvaises conseillères. Peut-être eussé-je résisté si j'avais eu près de moi un ami, une compagne ou seulement quelques-uns de ces doux et purs souvenirs qui suffisent quelquefois à fortifier une âme. J'étais seul, toujours seul, et en dépit de la résistance que j'opposais à de pernicieuses tentations, je n'avais au cœur que la faiblesse d'un sceptique, et je vous dirais bien pourquoi... De grâce, ne vous troublez pas ainsi, je commence. Pourtant, l'aveu que j'ai à vous faire est embarrassant. Mais vous avez éprouvé l'empire de la nécessité, et vous serez indulgente.

— Ah! s'écria-t-elle, vous m'effrayez! Qu'y a-t-il donc? Parlez!

— Voilà. J'allais droit mon chemin, et je n'arrivais

pas; j'ai biaisé, il ne servirait à rien de le nier. Moi, celui que vous avez connu si scrupuleux, je vis à l'heure qu'il est d'expédients. Il me serait facile d'entrer dans plus de détails, mais je suppose que vous m'avez compris. En un mot : je ne suis pas un homme déshonoré, mais je suis un homme compromis. Me rapprocher de vous serait consommer ma perte.

A ces mots, deux larmes silencieuses tombèrent des joues de Juliette.

— Qu'avez-vous ! lui demanda-t-il, question qu'on adresse presque toujours à celles qu'on fait pleurer.

— C'est mon dernier rêve qui s'envole, dit-elle.

— Quel rêve?

Elle hésita comme une femme qui n'est pas bien sûre de ce qu'elle a rêvé. Nançay renouvela la question, et alors madame Varella improvisa ce qui suit :

— Si vous l'eussiez voulu, j'aurais quitté pour vous ce luxe odieux. Une femme coûte peu de chose à nourrir, et je ne vous aurais pas demandé davantage. Nous aurions eu quelqu'un pour prendre soin de notre petit ménage, et puis le reste, je l'aurais fait de mes mains. Vous auriez quitté pour d'autres des travaux qui vous déplaisent, et au point où vous en êtes, vous auriez bien gagné de quoi subvenir à nos dépenses. Vous n'auriez plus été seul, j'aurais été là, près de vous, tout à vous, pour vous encourager, vous soigner, et au besoin vous conseiller. En tout cas, j'aurais été là pour souffrir avec vous et pour vous aimer. Le soir, par le beau temps, j'aurais mis une robe bien modeste, un petit chapeau tout simple, et nous aurions été prendre le frais dans

quelque coin désert des Champs-Élysées ou des Tuileries; et puis, peut-être que vous auriez réussi. Enfin, quel qu'eût été le résultat de vos efforts, quelques années d'une telle existence m'eussent réconciliée avec moi-même, et c'est ce que je désire le plus ardemment au monde. Je croyais sentir aussi qu'en dépit de tous mes torts, vous ne seriez pas impitoyable, et que, peut-être, vous aviez vaguement rêvé l'existence dont je viens de tracer le tableau. Je m'étais trompée; laissez-moi pleurer.

Nançay détourna la tête. Madame Varella lui prit la main et le força cette fois à s'asseoir auprès d'elle en lui disant :

— Vous ne m'aimez donc plus?

Il se leva sans prononcer un seul mot.

— Pourquoi ce silence? demanda-t-elle. Est-ce la plus barbare des vengeances?

Il jeta un regard ironique sur ce luxe vengeur, et répondit :

— Le plus vindicatif des hommes serait trop vengé.

— Alors, je ne devine pas la raison qui vous pousse, Il y en a une pourtant.

— Dispensez-moi de vous la dire.

— Dites-la-moi, je le veux.

— Vous ne savez pas ce que vous exigez-là.

— N'importe!

— Vous le voulez. Eh bien! si je vous aimais, ce serait une raison de plus pour vous fuir.

— Mais vous m'injuriez inutilement, s'écria-t-elle; c'est mal, c'est affreux.

— Il ne s'agit pas d'injures ; vous avez voulu la vérité, vous l'avez. Vous n'êtes pas méchante, madame, mais la faiblesse et la mobilité de votre caractère vous entraîneront toujours, et vous m'entraîneriez avec vous. Si j'étais riche, si j'étais un marquis de Rouvière ou un comte de Livry, et que la fantaisie m'en prit, je pourrais vous proposer de vivre ensemble à la face du monde, que nous braverions impunément. Mais telle n'est pas ma condition, vous le savez ; adieu.

Toute réponse à cette méprisante apostrophe était impossible, et Juliette baissa la tête.

— Enfin, reprit Nançay, il pourrait fort bien arriver que d'ici à quelque temps, vous fussiez la première à me remercier de vous avoir laissé le temps de la réflexion. Vous avez un peu la fièvre ce soir.

— Est-ce que vous ne pensez pas m'avoir assez nettement dit que vous me méprisez? interrompit-elle. Je ne suis peut-être pas aussi méprisable que j'en ai l'air pourtant. Je vous aime, je vous aimerai toujours, et vous savez à présent ce que j'avais espéré. Cet espoir, j'y renonce. Oui, je me rends à vos raisons, je serais dangereuse pour vous, séparons-nous. Allez reprendre, puisqu'il le faut, cette vie terrible que j'ai tant contribué à vous faire, et dont vous sortirez à votre honneur, je n'en doute pas. Moi je n'ai pas la même perspective, j'attendrai la mort patiemment, et Dieu peut-être aura-t-il pitié de moi au moment suprême. Que n'ai-je vu tout de suite que sa clémence était mon seul refuge !

Elle s'exprimait d'un ton simple et digne ; Nançay était vivement ému.

— Allons, continua-t-elle avec une familiarité charmante, je crois que j'ai bien fait de ne pas vous laisser partir, mon ami, sans vous révéler ce recoin de mon cœur que vous ne soupçonniez pas. Il m'est doux de penser que vous me jugerez un peu moins sévèrement après ce que vous avez entendu.

— Juliette! murmura-t-il en se rapprochant d'elle.

Elle reprit.

— Seulement, vous m'accorderez bien une minute encore. Il est un mot que vous devez entendre de ma bouche.

— Qu'est-ce donc?

Elle se leva, traversa le salon, prit la main de Nançay, la serra doucement, et, tout en fixant sur lui ses beaux yeux noyés de larmes :

— Pardon, dit-elle.

Il voulut encore détourner la tête, mais il n'en eut pas la force.

Le cœur a de ses faiblesses; on ne sait quel aveuglement le pousse presque toujours à demander la guérison de ses blessures à la main même qui le blessa. La femme qui nous a trahi a trop souvent pour nous un invincible attrait, et il semble que nous ne puissions calmer nos vieilles douleurs qu'en nous étudiant à les renouveler. On n'a pas oublié le passé, on n'est pas sans appréhension pour l'avenir, mais elle est là, la préférée, celle qu'on n'a tant maudite que pour l'avoir tant aimée; elle est là, et mille souvenirs nous assiégent, si doux et si puissants, qu'il faut succomber. Aussi, pourquoi n'éprouverait-elle pas pour nous quelque chose de sem-

blable à ce qu'elle nous inspire? Ne savons-nous pas que le cœur a ses erreurs comme la tête, et sommes-nous bien sûr d'être personnellement à l'abri de tout reproche? Si elle se repent, devons-nous être inflexible. La repousserons-nous quand elle nous revient? Oui, ce n'est là qu'un cœur flétri, mais c'est un cœur, et s'il bat pour nous, le reste n'est rien!

Mais quand la première jeunesse est finie, quand on sort de la bataille de la vie sanglant et désabusé de tout, même du courage; quand on a bu jusqu'à la lie la coupe de l'isolement et du travail infructueux; quand on a vu de près l'inexprimable laideur des choses; quand on sait tout ce que cette rigide apparence de l'ordre social cache de compromis honteux, c'est alors qu'on éprouve dans toute son intensité la tentation de mordre encore à ces délices dont les suites amères ne nous ont pas fait perdre la saveur.

Il y avait cinq ans que Nançay n'avait eu une main de femme à serrer; cinq ans qu'il subissait sans dédommagement d'aucune sorte ces rapports d'homme à homme, si durs entre égaux, intolérables par la différence des situations. Depuis cinq ans enfin, il imposait silence à son cœur encore tout plein d'une seule image, et il ne pouvait plus se défendre d'une dangereuse ivresse à la pensée qu'on l'aimait encore. Le monde, que lui importait? Qu'on sacrifie aux autels du décorum, cela se conçoit quand on attend de la hiérarchie sociale tout ce qu'elle ne vous a point encore donné, mais autrement ce n'est qu'une duperie. Après tant d'efforts inutiles, dans cet écroulement douloureux de ses espérances et



de sa foi, Nançay ne pouvait donc que saisir avidement cette occasion de se rattacher à la vie par ce qu'elle a de meilleur, et vous savez bien que c'est l'amour! Ce qu'il voyait tout à l'heure de dangers dans une liaison qui compliquerait d'entraînements passionnés une situation si difficile déjà, n'existait plus pour lui. Et que faut-il pour que l'univers disparaisse? un baiser.

Cependant Juliette, qui l'observait attentivement, ne doutait plus de sa victoire, et le forçant à s'asseoir près d'elle :

— Parle, lui dit-elle, plains-toi.

XIII

Elle avait deviné que le plus impérieux besoin de cette âme tendue était de s'épancher; que tant de douleurs tues se soulageraient en se racontant. Il lui conta tout : ses luttes, ses défaites et ses victoires stériles, ses sombres désespoirs. De temps en temps, elle lui prenait la main, ou bien elle essuyait une larme, et cet homme qui depuis si longtemps portait seul un fardeau, s'étonnait délicieusement de n'en plus sentir que la moitié. Lorsqu'il la quitta, ce ne fut pas sans emporter la promesse que, dès le lendemain, Juliette romprait ouvertement avec le comte de Livry; c'était dès le lendemain qu'ils devaient recommencer leur vie d'autrefois, le cadre seul

serait changé. Mais Juliette dut garder le lit pendant plusieurs jours, et Nançay put s'assurer par lui-même que ce n'était point une feinte; elle était sérieusement indisposée. Heureusement, cela ne l'empêchait pas de réfléchir, et nous essayerons de retracer en peu de lignes ce qui se passait en elle.

Il serait bien superflu d'entreprendre ici la peinture du caractère de madame Varella, sa conduite ne laissant probablement aucun doute sur ce point-là. Elle était de celles qui gouvernent les plus mauvais instincts de la nature humaine, et cela à leur insu. Hommes et femmes, il y a par le monde bien des gens qui commettent des énormités avec la parfaite tranquillité qui résulte nécessairement de la conscience absente, et madame Varella était de ce nombre. Il lui arrivait bien quelque fois, par exemple, quand deux hommes allaient se couper la gorge pour elle, de tomber à genoux et d'éclater en sanglots, mais cela ne tirait point à conséquence. C'est ainsi que si on l'avait vue, le jour même du duel, rôder autour de l'hôtel qu'habitait Nançay, il avait suffi d'un peu de pluie qui était tombée le lendemain pour qu'elle chargeât sa femme de chambre d'aller prendre des nouvelles du blessé; et, convenons-en, il est en effet infiniment plus malsain de se mouiller les pieds que de tomber à genoux en s'écriant, fût-ce d'un air à fendre l'âme:

— Si j'avais su, si j'avais su !

C'est encore ainsi qu'une fois rassurée sur la vie de l'homme que ses yeux avaient mis à la porte du tombeau, et cela sans figure de rhétorique, elle l'avait oublié com-

plétement ou à peu près. Quand elle l'avait revu, il montait un joli cheval, il était assez bien mis; rien n'empêchait de croire qu'il avait heureusement traversé ces cinq dernières années. Il avait peut-être tenté d'heureuses spéculations, peut-être avait-il fait un héritage inespéré. Ce qu'il y a de certain, c'est que sans attribuer uniquement à *l'allure de son cheval* la flatteuse précipitation que madame Varella avait mise à descendre de voiture en l'apercevant, on est autorisé à supposer qu'elle aurait été plus circonspecte dans la mensongère apparence qui faisait un dandy d'un homme réduit aux plus dures extrémités. Quant à Jehan Frollo, il ne se trompait pas en attribuant le voyage forcé de madame Varella en Italie à un accès de jalousie qui avait pris monsieur de Livry, à la suite d'une scène où Juliette lui avait déclaré, avec une noble franchise, qu'elle adorait encore Nançay. Mais il y avait deux choses que Frollo ne pouvait savoir : l'une c'est que monsieur de Livry avait eu raison de compter sur les distractions du voyage; l'autre c'est que l'amour de madame Varella pour Nançay s'était réveillé avec une nouvelle véhémence depuis qu'elle était de retour à Paris. La fièvre s'en mêla, et ce fut alors que madame Varella écrivit à Nançay, et comme elle en était toujours à ses souvenirs du bois de Boulogne, elle était bien loin de se douter des tristes choses qu'il lui avait apprises dans leur première entrevue.

Nous nous sommes plu à le constater, le premier mouvement de madame Varella, en recevant ces lugubres confidences, avait été bon : tendre la main à cet

homme malheureux. Le second mouvement fut meilleur encore, car ce fut celui-ci : retirer la main qu'on avait tendue. En y songeant, madame Varella s'apercevait que si elle avait appelé Nançay auprès d'elle, ce n'était pas du tout pour qu'il l'emmenât vivre dans un galetas. Elle détestait toujours et monsieur de Livry et l'horrible existence qu'il lui faisait, en mettant une soixantaine de mille francs à sa disposition chaque année; mais elle n'était rien moins que tentée de se refuser un bracelet ou un cachemire; si bien qu'en se rappelant ce qu'elle avait promis, elle n'y eût absolument rien compris sans la fièvre qui était là pour tout expliquer. Elle trouvait qu'il y avait à prendre un parti bien plus simple et bien plus sage à la fois : c'était de tromper régulièrement monsieur de Livry. De cette façon, Nançay se vengerait de Rouvière sur Livry, qui se vengerait de Nançay sur n'importe qui, ce n'était pas l'affaire de madame Varella. Malheureusement, Nançay avait paru goûter médiocrement ces ouvertures. Dès-lors, l'imprudente n'avait plus qu'à tenir parole : c'était le lendemain qu'elle devait quitter la rue Marbeuf pour la rue Bleue; un délicieux hôtel pour un appartement de garçon au sixième étage, mais préférable aux lambris dorés des palais, puisque c'était tout bonnement le temple de l'amour.

Sa femme de chambre, qu'elle avait mise dans la confidence, avait ri sous cape, puis, se conformant aux ordres de madame, elle lui avait composé une toilette de circonstance. Sauf une bague de sept mille francs qu'on avait essayée le matin, sans parvenir ensuite à l'ôter, et deux ou trois autres bagatelles du même genre,

on ne voulait rien garder des présents de monsieur de Livry. Où la caméristo avait-elle été chercher cette robe de mérinos, ce chapeau démodé, ces gants déteints, c'était son secret : mais il est certain qu'affublée de la sorte, madame Varella n'y gagnait rien ; cette tenue plus que modeste rappelait celle d'une sous-maîtresse qui va rendre ses visites du jour de l'an.

C'était à deux heures que Juliette devait arriver, mais Nançay, forcé de sortir, avait laissé pour elle chez le portier quelques mots par lesquels il la priait de l'attendre. Cela seul eut quelque chose de choquant pour cette pauvre femme : cet homme en tablier bleu qui lui parlait la casquette sur la tête, ces murs qui suintaient, cet escalier raide et obscur qui se dressait devant elle... Que n'avait-elle su! que n'avait-elle su! Elle monta néanmoins, ouvrir la porte qu'on lui avait indiquée, la porte du temple... et le temple lui fit l'effet d'un abominable taudis.

Jamais ce petit appartement n'avait été bien somptueux, mais cinq ans de service n'avaient point embelli des meubles qui n'étaient déjà plus tout neufs quand on les avait apportés. En outre, le maître de céans en avait vendu quelques-uns dans ses plus mauvais jours et l'ingénieuse disposition du reste ne masquait qu'imparfaitement ces lacunes désolantes. Le tapis, usé jusqu'à la corde, avait dû être enlevé et n'avait pas été remplacé ; les rideaux de vitrage, jaunis par un long usage, tamisaient une lumière blafarde; une épaisse couche de poussière recouvrait la tablette de la cheminée, où il n'y avait plus de pendule, et dont une paire de flam-

beaux dédorés faisait le seul ornement. Des brochures, des livres, empilés dans un coin, avaient roulé pêle-mêle de manière à former un fouillis de papiers froissés et recroquevillés d'où s'échappait cette odeur de bouquin qu'une jolie femme n'apprécie guère. Quelques bouts de cigares traînaient sur les tables, une redingote était pendue à l'espagnolette de la fenêtre; sur les vitres ternies, sur les murs où le papier de tenture se boursouflait par place, sur la plinthe noircie des portes, sur le plafond enfumé, partout la gêne avait laissé l'empreinte de ses doigts salissants.

Ce que voyant, madame Varella se laissa tomber sur une chaise d'un air fort découragé. Bien entendu, on ne pouvait songer à rester là, et il avait été convenu qu'on irait se loger aux Batignolles; mais ce que Juliette voyait à Paris lui donnait la mesure de ce qui l'attendait dans la banlieue. Sa prévoyante affection lui suggéra donc aussitôt cette idée : c'est que, tout considéré, il valait mieux éviter à son ami un déménagement qui n'eût profité qu'au commissionnaire du coin. Et prenant une plume, madame Varella écrivit ce qui suit :

« Je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous; et c'est précisément pour cela que je ne veux pas consommer le malheur de votre vie en vous imposant de nouveaux sacrifices auxquels toute votre activité, tout votre dévouement ne suffiraient pas. Oh! c'était un beau rêve, un bien beau rêve, celui que nous caressions hier encore; mais puisque le réveil devait venir.... »

Elle avait envie d'ajouter « autant vaut nous réveiller, tout de suite, » mais cela lui parut un peu sec, et elle se

mit à chercher quelque chose de bien moelleux. Pendant ce temps-là, Nançay, à qui l'on avait dit en bas que la dame qu'il attendait était venue, gravissait l'escalier de son pied le plus leste. La porte était entr'ouverte, et il entra sans que Juliette l'eût entendu. En la trouvant assise à son bureau, dans l'attitude d'une personne qui médite, Nançay se sentit tout attendri : il supposait qu'elle avait pris sur la table un de ses manuscrits et qu'elle l'annotait. C'etait une Égérie qu'il avait là ! Il s'avança sur la pointe du pied et lut par-dessus l'épaule de madame Varella le billet qu'elle venait de tracer. Puis comme elle continuait à ne savoir comment finir. ce fut Nançay qui s'en chargea. Lui prenant donc la plume des mains, il écrivit quelques mots et, à son tour, madame Varella put lire ce qui suit :

« ... Puisque le réveil devait venir, et qu'il est venu, quittons-nous sans illusion, vous, madame, sur l'état de mes affaires; moi, sur le cas qu'il faut faire de vous. »

Puis, il lui montra la porte; elle la prit sans répliquer, et même sans trop d'embarras; elle était parfaite dans ces moments-là.

Il l'écouta s'éloigner ; cette fois, ce n'était plus son dernier ami, c'était sa dernière espérance qui le quittait; sa jeunesse était finie. Sans doute, Nançay était bien simple d'avoir pris au sérieux cette comédie de Juliette repentante, et cependant il ne faudrait pas trop se hâter de le condamner. Nous n'insisterons pas sur ce qu'il n'avait commis aucun crime, car ce n'est point là, nous le savons à merveille, une raison pour ne pas condam-

ner les gens ; mais nous remarquerons que, dans la situation où il se trouvait, rien n'était plus naturel que l'erreur où il était tombé. Ceux qui souffrent, nous le répétons, sont tout particulièrement sujets aux tentations du cœur, car ils ont éprouvé que, hors de là, rien ne vaut. Tel est le sentiment qui pousse invinciblement les classes malaisées au mariage, et il est cruellement injuste de leur en faire un reproche. Lorsque de toutes les jouissances de ce monde, il n'en est qu'une à laquelle on puisse goûter, est-on bien coupable d'y porter la dent? Est-ce vraiment un crime qu'un peu d'imprévoyance? Comment un ouvrier, qui a déjà de la peine à pourvoir à ses propres besoins, subviendra-t-il à ceux d'une famille? C'est ce qu'on ne voit pas trop; et quand cet homme se marie on le blâme sévèrement. Comment, après avoir pressenti les dangers d'une liaison de cette nature dans ses conditions d'existence, Nançay en était-il arrivé à la désirer de toutes les forces de son âme? Ce sont là deux anomalies en apparence inexplicables, et que pourtant nous croyons avoir parfaitement expliquées : en pareil cas c'est le cœur qui parle, et sa voix couvre celle de la raison.

Cependant, la raison avait repris la parole, et Nançay passa trois grandes heures absorbé dans l'amer sentiment de sa bêtise. A la nuit tombante, il fit quelques pas de long en large dans sa chambre, puis il s'arrêta au beau milieu, et promenant lentement les yeux autour de lui :

— Décidément, se dit-il, un homme logé comme je le suis ne peut prétendre à rien.

Il descendit, se rendit à la salle d'armes, et se convainquit que, s'il avait un peu négligé l'escrime depuis quelques années, il ne l'avait point oubliée. En sortant de là, il passa un quart d'heure au tir et cassa trois poupées sur cinq. Le soir, il alla chez monsieur de Prie et lui dit :

— Qu'est-ce que tu penses du mariage, mon cher ami; là, franchement, qu'en penses-tu?

— Le mariage, répondit monsieur de Prie, est d'institution divine; voilà mon sentiment, et c'est celui de tous les honnêtes gens.

— Que demanderais-tu à ta femme avant tout? continua Nançay.

— Avant tout, une bonne réputation. Où veux-tu donc en venir?

— Tu le sauras tout à l'heure. Et les qualités du cœur, qu'en penses-tu?

— Qu'elles sont le seul fondement solide du bonheur domestique, répondit monsieur de Prie.

— Eh bien! continua Nançay, je puis dès-lors t'annoncer que mon bonheur est assuré. J'aime la plus pure des femmes, et je songe à l'épouser.

— A-t-elle de la fortune? demanda monsieur de Prie.

— Elle n'en a pas.

— Des espérances, alors?

— Encore moins.

— Et tu l'épouses?

— Sans doute. Elle a une réputation sans tache et toutes les qualités du cœur.

— Il est donc d'autant plus fâcheux qu'elle n'ait pas

un peu d'argent. Prends garde, mon ami, prends garde de compromettre ton avenir : tout le monde commence à être d'avis que tu en as un tout tracé devant toi. Frémond, des *Débats*, me disait hier encore au foyer de la Comédie-Française : « Il y a par le monde un homme auquel on n'accorde pas grande attention, c'est Nançay, et l'on a tort. Au surplus, il n'a pas encore dit son dernier mot. » Voilà ce que Frémond me disait. Quand tu auras une femme et des enfants sur les bras, je ne réponds plus de rien.

— Mais alors qui veux-tu que j'épouse? une demoiselle... compromise?

Monsieur de Prie répondit d'un air sentimental :

— Tu ne seras pas plus disposé à suivre un semblable conseil que je ne le serais à le donner. Cependant, mon cher, souviens-toi d'une chose, c'est qu'on est souvent bien injuste. Il y a des femmes sur qui l'on raconte des horreurs, et, au fond, il n'y a rien du tout. Et avant de refuser un bon mariage, sous prétexte qu'on médit de la demoiselle comme de tout le monde, il est bien permis d'y regarder à deux fois.

— En d'autres termes, pensa Nançay, si je connaissais une demoiselle tant soit peu légère, mais fort riche, monsieur de Prie, qui ne me conseillerait jamais de l'épouser, trouverait au fond du cœur que je ne suis qu'un sot de ne pas profiter de l'occasion. Au fait, je n'ai pas le droit d'être difficile, il y a longtemps qu'il me l'a signifié pour la première fois. Et d'un.

Dès le lendemain matin il alla chez Levrault de Mulhouse, et mit encore la conversation sur le mariage.

Comme monsieur de Prie, Levrault était d'avis que les qualités personnelles de celle qu'on épouse sont la dot la plus précieuse; seulement, il était bien forcé de convenir que la plus vertueuse des femmes doit songer à manger, boire, se loger, se vêtir : toutes choses où la vertu ne suffit pas.

— Mais, alors? demanda Nançay.

— Alors, reprit Levrault, alors... comme alors! Que voulez-vous que je vous dise, mon cher? Et, selon moi, un homme sans fortune doit rester célibataire. Je suis de l'avis de Malthus.

— Tout le monde n'en est pas, heureusement, dit Nançay.

— C'est tout simple, reprit Levrault du ton le plus conciliant. Et, en ce cas là, dame! on cherche, on voit, on...

— On biaise.

— Et pourquoi ne biaiserait-on pas? le biais mène à tout.

— Hélas! soupira Nançay.

— Il n'y a pas d'hélas! reprit Levrault, hélas! est le mot des femmes sensibles et des hommes sans décision. Vous êtes plein de courage, mon brave Nançay, plein de talent, et cela commence à me revenir de toutes parts. Mais vous avez un grand tort : c'est de croire que vous êtes le seul qui ayez à vous plaindre de la destinée. Vous n'êtes pas heureux, mais vous n'êtes pas le seul. Et moi qui vous parle, croyez-vous que j'aie toujours eu mes aises dans la vie? Si je m'étais contenté de lever les yeux au ciel en criant : « Hélas! » ah bien oui! je t'en

souhaite! Et j'ai fait mon chemin, et il faut faire son chemin, voila encore une chose dont vous ne paraissez pas assez persuadé.

Il n'ajouta pas qu'il fallait arriver n'importe comment, et au surplus c'eût été chose superflue, car on voyait bien qu'il le pensait. Mais si monsieur de Prie avait fini par se douter que Nançay avait ses raisons pour lui parler de la sorte, c'était par là que Levrault de Mulhouse avait commencé. Et, tout en parcourant des yeux le compte rendu de la dernière séance :

— A propos de mariage, reprit-il, on voit souvent, en fait de mariage, des choses singulières. Je connais un homme, parfait galant homme d'ailleurs, qui a épousé une fille d'excellente famille et on ne peut mieux élevée, mais qui...

— Qui s'était fait enlever, peut-être?

— Précisément. Eh bien! mon cher, personne ne s'est jamais douté de rien, et ce garçon-là est aujourd'hui membre du conseil général de son département, avec cela le plus heureux des hommes et des maris... C'est comme les actrices... On ne saurait en disconvenir, il y a des actrices qui se conduisent très-bien une fois mariées.

— Et de deux, pensa Nançay. Voyons mon oncle.

Nançay n'était pas venu chez Grillois depuis le jour où il avait manqué le massacrer, s'il fallait en croire mademoiselle Lhéritier. Mais Grillois, qui savait fort bien au fond du cœur que son neveu n'en voulait point à sa vie, le reçut à merveille; leur petite altercation n'avait pas laissé de traces. Nançay, brusquement, crû-

ment, demanda le secret à Grillois sur ce qu'il allait lui confier, et commença ainsi :

— Je suis sans ressources; j'ai beau travailler, je n'arrive à rien. Je suis las de vivre ainsi, car je m'aperçois un peu tard que l'on ne compte dans le monde que par l'argent.

— Il n'est jamais trop tard pour bien penser, s'écria Grillois. Ensuite, mon enfant.

— Ensuite... Voilà! Un mariage se présente. La demoiselle est riche, mais je ne l'aime pas.

— Epouse d'abord, dit Grillois, l'amour viendra plus tard.

— Et, qui plus est, je n'ai pas grande opinion d'elle.

— Comment l'entends-tu? Est-ce de son intelligence que tu veux parler?

— C'est de sa vertu.

— C'est plus grave, répondit Grillois... Mais es-tu bien sûr...

— Sûr, ce qui s'appelle sûr, non! Je n'ai rien vu...

— Et l'on ne t'a rien appris de positif?

— C'est cela, rien de positif.

— Alors, mon excellent, mon digne, mon brave, mon honnête Nançay, permets-moi de te représenter que tu aurais grand tort de répondre par un refus à des ouvertures toujours flatteuses pour l'homme auquel elles s'adressent.

— C'est que la première impression n'est pas favorable.

— Cela ne signifie rien. Enfin, quand cette jeune personne aurait cédé, peut-être inconsidérément, aux

sentiments de la nature, elle ne serait pas impardonnable pour cela. C'est précisément le cas où était Julie; ce qui ne l'empêcha ni de se marier ni d'être fidèle épouse, et avec cela si bonne mère qu'elle n'hésita pas à se jeter dans l'eau pour sauver son enfant qui se noyait. N'est-ce pas là un beau trait?

— Superbe trait, dit Nançay, et c'est en outre un dénoûment, chose on ne peut plus précieuse pour un auteur quand il arrive à la fin de son volume.

— Et c'est aussi ce qui te prouve, mon ami, continua Grillois, avec un sang-froid imperturbable, qu'on peut être faible une fois en sa vie sans cesser pour cela d'avoir tout ce qu'il faut pour devenir une femme irréprochable. Oh! si tu avais une certitude, je serais le premier à te dire : Nançay, mon neveu, songe à l'honneur de ton nom. Mais si tu n'as que de ces appréhensions qui ne s'appuient sur rien de sérieux, peuh!...

Il se leva, cet excellent vieillard, souleva le coin de son rideau, regarda ses tulipes et reprit :

— Va, mon ami, va, marie-toi. Pour mon compte, je suis persuadé qu'il n'y a point de raison pour refuser, car tu jouis à bon droit d'une excellente réputation, et l'on n'aurait jamais songé à te proposer une de ces unions déshonorantes dont il ne peut résulter quoi que ce soit de bon pour personne. Voilà mon dernier mot.

— Et il vous peint tout entier, dit Nançay en lui serrant la main avec effusion.

— Cher enfant, s'écria Grillois en le pressant dans ses bras, tout comme s'il n'avait pas senti l'épigramme.

Il dit le soir à mademoiselle Lhéritier :

— J'ai vu mon neveu, j'espère que sa situation va changer. Ah! s'il était heureux, ce serait une tranquillité pour moi. On ne peut le nier, mademoiselle Eudoxie, ce n'est pas un vain mot que la voix de la nature.

— Mais la nature n'a rien à voir là-dedans, fit judicieusement observer monsieur Lhéritier. Il n'y a entre monsieur Nançay et vous aucun lien de parenté.

— Vous ne faites jamais que des maladresses, grommela sa fille en lui poussant le coude. Et maintenant que vous l'avez mécontenté, comment voulez-vous qu'il nous invite à dîner?

Avec monsieur de Prie et Levrault, Grillois était le troisième qui conseillât à Nançay de passer par dessus tout, pour peu que ce fût sur un pont d'or. Il avait la certitude acquise que s'il se mariait richement, mais dans des conditions douteuses d'honorabilité, personne ne l'en blâmerait au fond du cœur. Et il l'avait dit à Grillois, il était las de la vie qu'il menait depuis si longtemps, il en voulait une autre à tout prix. Avec ce commencement de réputation qu'il avait déjà, puisque ses amis en convenaient, il eût été plus sage d'attendre, de se recueillir; mais Nançay ne se sentait pas tout le courage qu'il aurait fallu pour cela. Il songeait aussi que s'il avait commencé à percer, c'était seulement du jour où la nécessité lui avait suggéré l'emploi de moyens plus ou moins répréhensibles. Il n'éprouvait plus pour les hommes qu'un parfait mépris. Il regrettait que Chandoz ne fût pas là pour lui débiter ses plus furieuses tirades. Pendant huit jours, il courut tout Paris à la re-

cherche d'un usurier, et il finit par en trouver un qui lui prêta dix mille francs, à six mois d'échéance. L'affaire conclue, Nançay régla son compte dans la maison, remonta chez lui, mit quelques papiers dans une malle qu'un commissionnaire emporta, et redescendit en laissant la clé sur la porte. Au bas de l'escalier, il trouva le portier, qui ne comprenait rien à ce manége, et lui dit :

— Je ne dois plus rien ici, n'est-ce pas ?

— Rien, monsieur.

— Excepté un bon pour-boire pour vous?

— A la volonté de monsieur.

— Eh bien, prenez ce qu'il peut y avoir chez moi de meubles et d'habits, tout enfin, et vendez-les le plus cher possible. Si l'on me demande, vous répondrez que je demeure rue de l'Arcade, numéro 8. Adieu.

Mais il ne suffit pas de louer un appartement élégant, il faut y mettre un mobilier convenable, et Nançay, qui d'abord avait dessein de le payer comptant sur la somme qu'il avait en poche, réfléchit que cette somme diminuerait sensiblement son avoir. Pourquoi ne pas demander du crédit? Son ancien tapissier, en le voyant entrer, courut à lui et se confondit en offres de services. Il y avait là un riche assortiment de meubles de toute sorte, et Nançay eut bientôt arrêté son choix. Il demandait six mois pour le paiement; on le pria de ne point se mettre en peine de cela; comme jadis, on présenterait la facture au bout de l'année, monsieur payerait, et tout serait pour le mieux.

— Et je voudrais, ajouta le tapissier, que monsieur

me dût le double de ce qu'il va me devoir. Je connais monsieur.

C'était un brave homme, à la figure loyale, aux manières polies; et Nançay savait d'une façon certaine qu'il n'ignorait pas sa ruine. Il comprenait aussi qu'on ne songeait pas même à supposer qu'il ne fût point en état de faire face aux dépenses qu'il s'imposait. Là était pourtant la vérité : Nançay avait assurément la ferme intention de payer quand il le pourrait, mais il fallait bien des choses pour cela, et si ses projets venaient à manquer, ses trop crédules fournisseurs couraient grand risque.

Cette idée le tourmentait cruellement; n'importe, il n'y avait plus à reculer. Puis, comme il n'était pas d'un caractère à s'arrêter à mi-chemin, Nançay alla rendre visite au carrossier qui lui fournissait jadis ses cabriolets. On n'avait point encore inventé les *broughams*. La maison avait changé de maître, et, sans un vieil ouvrier qui le reconnut, Nançay aurait été reçu comme un client dont on doit constater avant tout la solvabilité. Grâce a l'intervention de l'homme au tablier vert, Keller se montra moins récalcitrant; toutefois comme il hésitait à se prononcer :

— Je comptais, dit Nançay, ne vous payer qu'après mon mariage; mais puisque vous paraissez avoir besoin d'argent, nous allons régler sur-le-champ.

Puis il tira de sa poche une liasse de billets de mille francs. Le mot de mariage est magique dans la bouche d'un homme encore en âge de se marier, surtout quand il peut laisser croire qu'il a touché quelques à-comptes

sur la dot, et Keller se récria; il craignait de perdre la fourniture d'une bonne maison. Quant à Nançay, il n'éprouva point, de cette petite manœuvre, toute la satisfaction qu'elle eût causée à certaines gens, car elle était le résultat d'une conduite assez peu conforme aux lois de la délicatesse. Aussi il paya le cheval argent comptant. Il en avait assez de cette diplomatie-là.

Après cela, c'était la moindre des choses que de se procurer un domestique; on en eut un le lendemain. Et voilà comment Nançay se trouva au bout de la semaine installé dans un joli pavillon entre cour et jardin, avec toutes les apparences d'un homme qui n'a rien à se refuser de ce qui rend la vie commode et douce. Comment expliquerait-il cette heureuse transformation d'un homme sans ressource en un brillant dandy? Ce point-là ne l'inquiétait guère, car il était bien résolu à ne rien expliquer du tout. Il se croyait sûr aussi que personne ne songerait à l'interroger. Que si quelques-uns de ses anciens amis s'éloignaient de lui, il se garderait bien de courir après eux, certain d'avance que, s'il se remettait à donner à dîner, il ne manquerait point de convives. Et, sans désemparer, il envoya six ou huit invitations pour le lundi suivant; c'était le lundi qu'il recevait jadis. Dans le premier moment, on ne sut pas trop ce que cela signifiait; aussi, messieurs de Prie et Levrault de Mulhouse, qui se rencontraient quelquefois au club, s'abordèrent, au lieu de s'en tenir à un simple salut, comme ils le faisaient ordinairement, en raison de la différence de leurs opinions politiques. Ce fut Levrault qui entama la conversation.

— Est-ce que Nançay aurait réalisé un brillant héritage? demanda-t-il à monsieur de Prie.

— Est-ce qu'il vous aurait aussi invité à dîner pour lundi prochain? répliqua monsieur de Prie.

— Oui, précisément. Avez-vous reçu une invitation de votre côté?

— La voici, dit monsieur de Prie.

— Et voici la mienne, s'écria Levrault.

— C'est étrange, reprit monsieur de Prie. Il paraît qu'il demeure maintenant rue de l'Arcade, et qu'il est même bien logé. C'est très-étrange.

— Assez étrange, en effet, dit Levrault.

— Irez-vous? demanda monsieur de Prie.

— Pourquoi n'irais-je pas? Nançay est un homme de mérite qui devait arriver un jour ou l'autre, et je ne vois pas pourquoi je l'abandonnerais quand la fortune paraît lui devenir favorable. J'aurais l'air d'un envieux.

— C'est juste.

Puis la gauche et la droite se serrèrent la main fort amicalement, pour se retrouver à l'heure convenue à la porte de Nançay. Un troisième invité s'y présentait avec eux. Mais était-ce bien un invité? Il était permis d'en douter à sa tournure, ou, pour mieux dire, à sa mise, car celui dont il s'agit conservait, sous des vêtements misérables, cette sorte de distinction que ne perdent jamais les hommes bien nés et bien élevés. En apercevant l'aristocratique personne de monsieur de Prie, et le flamboyant gilet de Levrault, Chandoz se colla humblement au mur pour les laisser passer, et ils ne s'aperçurent pas qu'il entrait après eux.

— Qu'est-ce donc que ce pauvre diable? demanda monsieur de Prie. Il me semble l'avoir vu quelque part.

— Pardieu! s'écria Levrault, c'est la clarinette des Délassements-Comiques.

Il y avait déjà quelques personnes dans le salon; adossé à la cheminée, vêtu avec l'élégante simplicité qui convient à un dîner de garçons, Nançay les reçut avec beaucoup d'aisance et de cordialité. On aurait pu croire qu'il ne s'était rien passé de fâcheux dans sa vie, depuis le jour où il avait donné à dîner pour la dernière fois.

— Décidément, il est très-fort, murmura monsieur de Prie à l'oreille de Levrault.

— Si vous croyez m'apprendre quelque chose, repartit Levrault.

Mais, à y regarder de près, l'air qu'affectait le maître de la maison n'était que le masque d'une horrible tristesse. Cet homme, si bien mis, si tranquille et si heureux en apparence, était rongé d'un mal secret. Enfin, les instants qui précèdent le dîner sont toujours assez difficiles à passer, le maître de la maison n'eût-il point le souci de savoir comment il payera Chevet, et les invités fussent-ils bien sûrs que ce n'est point avec de l'argent mal acquis qu'on leur fait fête. Nançay n'en était pas là, il avait même payé d'avance le repas exquis qu'il allait offrir à ses amis, et ses amis eux-mêmes n'étaient pas absolument tenus de croire qu'ils allaient profiter d'un luxe dont le possesseur finirait à la prison de la rue de Clichy, néanmoins, l'atmosphère était assez froide.

— Allons, pensa Nançay, il faut absolument les faire boire un peu.

Nançay donna ordre de servir, bien qu'on attendît encore Jehan Frollo. Son geste était saccadé, son sourire méprisant et douloureux tour à tour. On se mit à table, et le vin de Madère fût le signal d'une sensible amélioration dans l'état des consciences.

— A quoi tiennent les choses ! remarqua quelqu'un. Tout à l'heure on ne soufflait mot, et voici que nous sommes gais comme des pinsons.

Nançay passa les olives à cet homme sensé, en répondant :

— Tout ne tient qu'à rien !

Puis il but encore. Vers la fin du premier service, un homme entra d'un air grave et compassé :

— Frollo ! Jehan Frollo ! s'écria-t-on tout d'une voix.

Mais le Frollo d'alors ressemblait si peu au Frollo d'autrefois, qu'on était tenté de douter que ce fût bien lui.

— Frollo, cet homme, dit Levrault, le rutilant, le truculent Frollo ?

— Frollo aux bottes pointues?

— Frollo l'*escholier?*

— Frollo le bazochien?

— Montre-nous patte blanche ou l'on n'entre pas.

— Où est ton escarcelle, Frollo ?

— Ton aumônière?

— Ta bonne dague de Tolède ?

— Ce n'est pas Frollo !

— C'est le président de l'Athénée de Carpentras !

— C'est l'ombre de monsieur de Jouy !

— Non! l'ombre de monsieur de Jouy aurait nécessairement un parapluie.

— J'en ai un, messieurs, répondit Frollo sans se décontenancer, et je le tiens même dans une gaîne de toile cirée, comme monsieur de Jouy quand il quittait son ermitage pour aller observer le cœur humain sur les boulevards.

Il n'y avait rien à dire à cela et chacun se serra de bonne grâce pour faire place à ce convive sur lequel on ne comptait plus.

— C'est bien, c'est bien, reprit Frollo, ne vous dérangez pas tant. Mais je vois ce que c'est. Vous êtes ici un tas de mécréants qui craindriez le contact d'un honnête bourgeois tel que moi.

— Bourgeois! s'écria Nançay, y pensez-vous, Frollo? Vous, un bourgeois?

Frollo s'inclina gravement et répondit :

— C'est comme j'ai l'honneur de vous en informer.

Puis il déposa sur un meuble un chapeau bas de forme et à larges bords, qu'un quaker eût pu prendre pour le sien, ôta ses gants de couleur foncée, s'assit et déplia méthodiquement sa serviette ; c'était toute l'allure d'un rentier du Marais. On s'en étonnait, et il s'en aperçut :

— Par tous les saints ! s'écria-t-il en reprenant pour un instant cet air tapageur qui lui allait si bien jadis, par tous les saints! il n'est pas bien de railler ainsi un jeune compagnon qui est entré en ce castel sur la foi de l'antique hospitalité. Et vous, mon hôte, n'imposerez-vous pas silence à tous ces écornifleurs de Belzébuth?

Ventre Mahom! messeigneurs, laissez-moi déguster en paix quelques hanaps d'hydromel, après quoi vous trouverez à qui parler!

— Paroles en l'air que tout cela, dit Nançay, vous avez beau vous débattre, mon cher, Frollo n'est plus. Voyons, ayez le courage de votre apostasie, apostat de l'ogival, et apprenez-nous pour quelle bannière vous combattez à l'heure qu'il est.

— Et vous? demanda ironiquement Frollo.

— Moi, repartit Nançay... vous le saurez un de ces jours. Donnez-moi seulement l'exemple de la franchise.

— Soit, dit Frollo en se servant une tranche de saumon. Le moyen âge était passé de mode, on était las du marivaudage, on s'était épris de l'inoffensif, du bourgeois : j'en tiens boutique, voilà tout. Au lieu d'Hermengarde ou de Cydalise, mes héroïnes s'appellent aujourd'hui Alphonsine et quelquefois même, — ô dure extrémité! — Julienne; aux Jehan ont succédé les Arthur, et je ne me prive ni des Durand, ni des Dubuisson. Quant à l'amour proprement dit, il n'en est question, non plus que de joutes ou de tournois; on ne veut pas en entendre parler. Toutefois, on me permet de me rattraper sur les descriptions les plus scabreuses de la vie domestique. Si je m'avisais d'écrire tout crûment : « En sortant du Café-Anglais, Edmond se rendit chez sa maîtresse, » je serais mis à l'index; en revanche, j'ai le droit de pénétrer dans la chambre à coucher d'une mère de famille, pour peu que j'en fasse le *sanctuaire* de l'amour conjugal. Je trouve cela assez inconvenant pour mon compte, mais c'est la mode du jour.

— Et, entre nous, vous paraissez vous en accommoder sans trop de peine, s'écria monsieur de Prie.

— Que je m'y conforme ou non, continua Frollo, cette mode est absurde. Cette appropriation de l'art à la vulgarité des goûts qu'engendre nécessairement un genre d'existence qui n'admet pas l'art, c'est la fin de l'art! Rien n'est déplorable comme cette restriction de la littérature aux exigences d'une morale mesquine, toute en surface, sans nulle profondeur. Cette pruderie qui masque mal d'ardentes convoitises n'annonce rien de bon. Je ne me réjouis guère de ce bannissement systématique de toute indépendance d'esprit, et je ne vois pas, je l'avoue, que la libre parole ait eu de si funestes résultats. Sans me mêler de nier la Providence, je crois que c'est moins un acte de foi que de maladresse de donner à son intervention dans les choses de ce monde un caractère qu'elle n'a point, et de vouloir qu'elle soit sans cesse occupée à tirer la ficelle dans une comédie ou dans un roman; vous aurez beau le nier, le vice n'est pas toujours immédiatement puni, ni la vertu immédiatement récompensée. Je m'arrête, messieurs; je vous forcerais peut-être à penser, ce qu'il y a de pis au monde, après écrire, à ce qu'assurent les personnes bien pensantes. Remarquez seulement tout ce qu'il y a de ridicule à vouloir faire du portefeuille d'un homme de lettres une pharmacie portative, pleine d'antidotes à je ne sais quels poisons. Or, voilà précisément ce que c'est que la littérature bourgeoise. J'ai dit. Qu'on me ramène aux carrières — de Montmartre!

Nous ne voudrions pas répondre qu'en s'exprimant

ainsi Jehan Frollo n'anticipât un peu sur l'ordre des temps, mais cela ne nous regarde pas. Toutefois, et même pour des gens qui commençaient à se griser, cette sortie avait quelque chose d'attristant. En voyant un homme s'exprimer avec tant de bon sens, et tenir une conduite diamétralement opposée à ses paroles, on ne pouvait se défendre de réflexions qui n'étaient point à sa louange. Mais on connaissait Frollo; on savait tout ce qu'il y avait d'honnêteté véritable sous cette affligeante démoralisation du littérateur. On savait que ce transfuge de toutes les écoles était resté invariablement fidèle à ses devoirs, souvent bien lourds, de frère et de fils, et l'on ne fit que rire de ces paradoxes, qui n'étaient, après tout, que d'inoffensives drôleries. Cependant Levrault de Mulhouse avait un travers : il était grave après boire.

— Monsieur, dit-il, du même ton qu'il eût interpellé le ministère, vous venez de prononcer là des paroles qui m'ont étrangement surpris dans la bouche d'un homme tel que vous. Ne l'oublions pas, ah! ne l'oublions jamais, l'art est un sacerdoce, le poëte a sa mission.

Après s'être levé pour donner à ce petit discours une force qu'en lui-même il n'avait peut-être pas, Levrault se rassit majestueusement au milieu d'un profond silence. Quant à Frollo, lui qui n'avait qu'une médiocre habitude de la tribune, il perdit contenance à se voir si vertement attaqué par un monsieur chamarré de décorations; il rougit, balbutia; ce fut Nançay qui lui vint en aide :

— Et l'on prétend, s'écria-t-il en regardant Levrault,

et l'on ose prétendre que la politique dessèche les cœurs, qu'un homme politique, — même sans avoir passé par le ministère, — est fatalement dénué de toute illusion! C'est une erreur, et si la naïveté était bannie du reste de la terre, on la retrouverait dans le cœur du député de Mulhouse. Et comment le nier, après les naïves paroles qui viennent de lui échapper là? Levrault, vous m'avez fait du bien. Permettez-moi de boire à votre santé, mon bon, mon candide ami. Et si vous voulez, messieurs, levons nos verres, et buvons aux mânes de tous les Raphaël et de tous les Corneille de la mansarde, morts de génie et de faim! Voilà, messieurs, voilà ce qu'il faut faire. On pourrait vivre en vendant des statuettes, on expire en rêvant de sa statue! Mais ne vous hâtez pas de les plaindre, ces martyrs de l'art! Vous êtes vêtus, ils ne le sont pas; logés et on les chasse de leur taudis; vous dînez et ils déjeûneraient volontiers à l'heure qu'il est! qu'importe? De grâce, que sont vos jouissances grossières à côté des pures délices que l'art réserve à ses adeptes? Tandis que vous vous plongez dans toute sorte de voluptés basses, ils montent là-haut dans la sphère étoilée, où se rencontre infailliblement le paradis des vrais artistes. Vous tombez au-dessous de l'humanité, ce sont plus que des hommes! Que leur importe désormais les pantalons d'Human ou les pâtés de Strasbourg? Un linceul et le pain des morts, la terre, ils en ont assez : leur folie sublime a tué ces fous!

Rien de plus inattendu que ce cri désespéré sortant des entrailles d'un homme que tout le monde croyait heureux. Levrault regardait de Prie, qui regardait

Frollo, qui regardait Nançay, qui les regardait tous d'un air froid et résolu.

— Vous plaisantez, dit enfin Levrault ; mais sachez-le, vous avez la plaisanterie lugubre.

— Il y a tant de gens qui ont le sérieux comique! Que diable, aussi, allez-vous nous parler de l'art, vous dont il est le moindre souci ? Le premier de tous les devoirs est de réussir. Frollo a bien fait.

— Mon Dieu ! s'écria Levrault, si vous me poussez à bout, je serai bien forcé de reconnaître que l'art...

— Allons donc !

— Seulement, en partant des principes que vous venez d'émettre, on arriverait...

— A quoi?

— Au scepticisme, mon cher.

— Eh bien ! mon cher, est-ce que vous n'y êtes pas arrivé, peu importe d'où vous soyez parti ? La vie est un bois circulaire percé de cent mille avenues, qui toutes aboutissent à un rond-point central ; c'est, si vous voulez, le rond-point du doute, comme qui dirait le rond-point de la Muette ou des Sept-Routes. On va, on vient, on se harasse, on se déchire, on se perd, on se retrouve, pour se perdre encore, et au bout de tout cela le rond-point, l'éternel rond-point, où tout chemin vous ramène ! Quel est le bon? La tête vous tourne, on prend le premier venu, et c'est à merveille, pourvu qu'on arrive : *Væ victis !*

— Mais, s'écria un des convives, — un petit-fils de Philinte, — avec quelle lorgnette voyez-vous le monde, mon cher Nançay ?

— Il ne s'agit point de lorgnette, repartit Nançay; je le vois avec les yeux de l'expérience. Et vous, homme perspicace, à quel signe reconnaissez-vous que le règne du bien soit proche? Moi, j'ai trouvé partout le mal installé comme chez-lui. Homme, j'ai été dupé par mon cœur; écrivain, par ma bonne foi. Modeste, j'ai vu les charlatans tenir le haut du pavé; honnête, des sots m'ont barré la route, et encore plus méprisé que je ne les méprisais : j'étais si pauvre et si faible! Nous verrons maintenant. Voulez-vous réussir, messieurs? ne croyez à rien.

On ne savait plus quelle contenance tenir; les uns le croyaient gris, les autres fou. Quant à monsieur de Prie, auquel on ne pouvait refuser, malgré tous ses ridicules, ce sentiment des convenances que donne la fréquentation du grand monde, il sentait mieux que personne ce qu'avait de déplacé de semblables propos.

— Nançay, dit-il en s'efforçant de tourner la chose en plaisanterie, Nançay veut tout simplement nous prouver combien il compte sur notre discrétion en soutenant certaines hérésies, dont la moindre serait pendable. Enfin, il est des plus orthodoxes au fond du cœur, soyez-en persuadés.

— Merci, s'écria Nançay, tu me rappelles à l'indispensable hypocrisie, sans laquelle le scepticisme ne sert plus de rien. Méprisons tout, mais sous le masque de la foi.

C'en était trop. Levrault se fâcha.

— Mon cher Nançay, dit-il, vous êtes de mauvaise humeur, et nous sommes à table, deux choses qui en

excusent bien d'autres. Pourtant, nous ne pouvons laisser passer sans protester...

— C'est cela, reprit quelqu'un, très-bien. Répondez, Levrault.

— Soit! s'écria Nançay, mais dans un instant, je n'ai pas fini. Oui, messieurs...

— Assez, dit une voix enrouée au bout de la table.

En même temps, un homme se leva en faisant grincer sa chaise sur le parquet.

— Tiens, murmura Levrault, la clarinette...

Serré dans son mince habit noir, le teint livide, l'œil terne, c'était Chandoz!

« — Assez, reprit-il en tendant le bras avec une raideur mécanique; assez, monsieur, je vous prie. Vous avez pu voir que nous ne nous sommes point hâtés de vous demander la fin de cette étrange discussion; mais puisque vous y revenez, je dois vous dire que vos opinions blessent, sans parler des miennes, toutes celles des amis qui m'ont fait l'honneur de s'asseoir à ma table. Vos principes ne sont ceux de personne ici, gardez-les donc pour vous, ou retournez à ceux qui les professent. »

Là Chandoz prit un temps comme un acteur après la première période de sa grande tirade, et il dut être content de l'effet qu'il avait produit. Dans les paroles qu'il venait de débiter avec emphase, chacun avait reconnu celles-là même qu'il s'était attirées de Nançay quelques années plus tôt : on était saisi.

— « Vous leur apprendrez même qu'on compte encore dans le monde des esprits désintéressés, des cœurs

» honnêtes, des hommes, puisqu'il faut vous le dire,
» capables de traverser, sans renier l'honneur, toutes
» les angoisses auxquelles d'autres ont succombé. Ce
» serait épouvantable qu'il fallût la richesse à quicon-
» que prétend vivre en honnête homme, et jamais vous
» ne gagnerez ce point-là auprès de ceux qui vous en-
» tourent en ce moment. »

Il s'arrêta de nouveau, vida son verre et reprit :

— Savez-vous, messieurs, qui s'exprimait ainsi? Un présomptueux parlant à un misérable. Le misérable, c'était moi ; l'autre, c'était vous, monsieur Nançay. Répétez-moi donc aujourd'hui ce que vous me disiez alors! Ecrasez-moi donc de votre mépris ! Ce que j'avais dit, c'était ce que vous venez de dire; je le répète, imitez-moi : tonnez, je vous attends. Ah! vous vous taisez, honnête homme pour rire, femmelette que le malheur a brisé ! Vous la connaissez, vous la connaissez enfin, la pauvreté! Qu'en pensez-vous, mon jeune patricien? Approchez, qu'on regarde votre robe blanche et vos sandales dorées. Par tous les dieux ! qu'avez-vous fait de votre litière?... voici de la boue sur tout cela! Vous me répondrez : « J'ai dû marcher aujourd'hui dans la fange comme le plus vil de mes esclaves. » Quoi ! toutes ces taches pour une simple promenade? Voyez, il y a quarante ans que nous piétinons dans l'ornière, nous autres, et nous ne sommes pas plus sales que vous ! Mais vous nous en contez, l'éphèbe, vous n'avez plus ni esclaves ni litière, tout votre patrimoine est aux mains des créanciers, vous venez grossir d'un nom la longue liste des débiteurs insolvables dont les consuls ont eu à

s'occuper l'autre jour. Il vous faudra vous servir de vos jambes pour aller et de vos mains pour vivre; nous les verrons dans vingt ans. D'ailleurs n'ayez point de crainte, vous vous en tirerez en habile homme que vous êtes; le premier pas, le seul qui coûte, est fait. Vous réussirez, jeune homme, car vous ne reculez devant rien, pas même devant le plus honteux des marchés. Allez, je vous approuve; comme jadis, je m'écrie: « Il n'y a ni honnêtes gens, ni coquins, il y a des faibles et des forts; les plus forts sont les plus riches, et quiconque dit le contraire est hypocrite ou sot. » Allez, allez; seulement, lorsqu'au bas bout de votre table somptueuse, lorsqu'à la nuit tombante dans la rue déserte, à la lueur blafarde des lanternes; lorsque dans une mansarde grimaçante, vous verrez un pauvre diable, moitié squelette, moitié homme, face pâle, honneur détruit, débris humain broyé aux rouages de l'infernale machine; soyez plus doux, ô mon petit Catilina, soyez plus doux à son infortune; oubliez ses torts en songeant aux vôtres.

Tout en s'exprimant ainsi d'une voix retentissante, avec des gestes dont la violence rappelait la pantomime antique, Chandoz roulait son œil fiévreux sur l'assistance, et s'enivrait des fumées de cette vanité folle qui ne regarde pas à la nature du succès. Rien de plus émouvant que cet orateur râpé, dont la personne avait quelque chose d'une évocation fantastique, tandis que ses discours empruntaient au hasard des circonstances une force toute dramatique, un poignant intérêt. Un silence profond régnait dans la salle, on ne parlait plus,

on ne buvait plus ; tous les cœurs étaient serrés. Le coude appuyé sur la table et le menton dans la main, Nançay fumait lentement un cigare ; et, nous devons en convenir, son attitude n'exprimait que la résolution d'un homme prêt à tout !

Il resta ainsi quelques instants ; puis, appelant un domestique :

— Versez du vin de Champagne à monsieur, dit-il ; l'éloquence altère.

Chandoz voulut du kirsch, et naturellement on dut l'emporter au bout de dix minutes.

Une heure après, Nançay, de qui tous ses convives avaient pris congé, but quelques verres d'eau et écrivit à madame Saint-Léger qu'il souhaitait vivement qu'il lui fût permis de se présenter chez elle. Le plus simple eût été de s'y présenter tout de suite, mais Nançay ne l'osait, après cette longue absence ; c'est du moins ce qu'il disait à madame Saint-Léger. La vérité est qu'il voulait donner à sa rentrée dans l'hôtel de la rue de la Victoire une toute autre importance que celle d'une simple visite. Quant à l'opinion qu'il avait de Pauline, il avait cru devoir la réserver pour lui, lorsqu'il s'était retiré à la suite d'une première entrevue ; mais le fait est que c'était une opinion détestable. Comme bien d'autres, comme tout le monde, il avait été frappé de ce qu'on remarquait d'anormal dans les manières de cette jeune fille, et pour commencer, elle lui était essentiellement antipathique.

Ce n'était pas tout, et, comme tant d'autres encore, Nançay était persuadé que, pour des raisons quelcon-

ques, et peut-être pour des raisons fort graves, mademoiselle Duplessis était dans la catégorie des filles riches difficiles à marier. Plus il y réfléchissait, plus il lui semblait inquiétant qu'on se fût montré si bien disposé envers lui au moment même où sa ruine venait d'éclater, et quand on pouvait le croire encore amoureux d'une autre femme. Ignorant complétement que l'heureuse chance qui s'était présentée là eût été suscitée par la généreuse initiative du marquis de Rouvière, il devait nécessairement l'attribuer à l'empressement suspect d'une tante qui n'a pas le droit de se montrer difficile sur le choix de son neveu. Il y a des instants dans la vie où tout concourt à nous abuser, et malheureusement ces instants-là sont nombreux parfois, car il y a des existences qui ne sont qu'une longue suite d'erreurs. Pour être bref, Nançay ne voyait dans mademoiselle Duplessis, la bonté et la vertu même, qu'une personne compromise. Qu'avec cette idée, et surtout avec l'idée de l'épouser, il eût cherché à savoir ce qu'en penseraient ses amis et le terrible indifférent qui lui servait de famille, cela pouvait passer pour une maladresse, et c'était tout le contraire. En effet, il devait être sûr après cela, et qu'on se garderait bien de lui communiquer les soupçons qu'on pourrait concevoir autour de lui, et que, la chose faite, on ne serait pas tenté de lui adresser de ces charitables observations qui ont encore l'avantage d'être des mots piquants. Après ce qui s'était passé entre eux, il était bien difficile que messieurs de Prie, Levrault et Grillois n'eussent point une fausse idée de Pauline; mais ni Grillois, ni Levrault ni de

Prie, n'accuseraient son mari de s'être laissé duper, et c'est ce que voulait Nançay.

A midi, il rélut sa lettre à madame Saint-Léger, la cacheta et l'envoya.

XIV

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis le jour où nous avons quitté madame Saint-Léger, mais les ans ne pouvaient presque rien sur les beautés du Directoire. Il est vrai que, à de rares exceptions près, elles ont fini par disparaître de la scène (ce n'étaient que de simples mortelles sous leurs traits de déesses); mais, jusqu'à leur dernier soupir, elles ont conservé quelque chose de mutin qui les eût fait passer pour jeunes d'un peu loin. Sans doute, cela tenait à l'éternelle jeunesse de leur esprit, bien qu'il fût injuste d'oublier la grâce inimitable avec laquelle elles portaient leurs perruques. Quant à madame Saint-Léger, on eût dit qu'elle sortait de la fontaine de Jouvence. Elle avait toujours la main blanche et le pied mignon; elle s'étendait toujours avec la même grâce abondonnée sur son canapé bleu de ciel, étoilé d'argent, et elle avait encore perfectionné l'art de ce joli rire folâtre et cadencé, qui formait le point essentiel de l'éducation des demoiselles de son temps. Ce-

pendant toute médaille à son revers, et sous l'influence de l'existence large et commode qu'elle menait auprès de sa nièce, madame Saint-Léger, avait vu s'accroître démesurément « les richesses de sa taille opulente, » pour parler comme Delille : en bon français, elle avait terriblement engraissé, et le mot lui coûtait à prononcer, car c'était là l'unique douleur de sa vie. Ajoutons qu'elle s'en consolait en mangeant comme une femme qui n'a plus rien à perdre du côté de la tournure. D'ailleurs, si ses relations avec Pauline étaient restées les mêmes, elle n'était plus condamnée aussi souvent que jadis à d'interminables tête-à-tête avec mademoiselle Laurençon, ou avec le portrait de feu Saint-Léger. Elle trouvait en effet un auditeur aussi assidu que complaisant dans la personne d'un homme qu'on n'a point oublié : nous avons nommé le marquis de Rouvière.

On se rappelle aussi dans quelles circonstances Rouvière s'était présenté chez madame Saint-Léger, et comment il avait espéré réparer ses torts envers Nançay en obtenant pour lui la main de Pauline. Cette combinaison n'avait pas réussi ; mais Rouvière n'en gardait pas moins le mérite de l'avoir conçue, mérite d'autant plus grand que, dès cette époque, celle qu'il prétendait donner pour femme à son ami ne lui était rien moins qu'indifférente. Il est certain, en tout cas, qu'après avoir su gagner la bienveillance de madame Saint-Léger dès leur première entrevue, Rouvière avait profité des invitations de la brave dame avec assez d'empressement pour en arriver vite à ce point d'intimité où l'on s'invite tout seul. C'est ce qu'il avait fait ce jour-là. D'ailleurs,

nous n'avons non plus nul changement notable à signaler dans sa personne.

Il venait d'entrer et s'était assis sur une chaise basse aux pieds de madame Saint-Léger, nonchalamment étendue sur son canapé. Cependant il lui avait à peine adressé les compliments d'usage, que ses yeux tombèrent sur un métier à tapisserie près duquel étaient placés un tabouret et une corbeille remplie d'écheveaux de diverses couleurs. Il n'en faut pas davantage pour faire rêver un homme amoureux, et à ce compte, Rouvière l'était assurément, car il rêvait. Cela fut cause qu'au moment où madame Saint-Léger lui demandait s'il avait été la veille à l'Opéra, il lui répondit tout de travers. Au surplus, madame Saint-Léger trouvait fort naturel qu'on oubliât la tante au souvenir de la nièce, et, loin de se fâcher, elle se mit à rire, et même à rire d'une façon tellement sympathique, que Rouvière se décontenança. Alors madame Saint-Léger se fit à elle-même ce petit signe qui signifie :

— Allons, je ne m'étais pas trompée.

On se rappelle peut-être que la première pensée de madame Saint-Léger, en voyant qu'il allait être question de mariage, avait été que Rouvière agissait pour son propre compte. La tournure que les choses avaient prise n'autorisait pas cette supposition, et madame Saint-Léger l'avait un instant abandonnée ; mais ce n'avait été que pour la reprendre un peu plus tard. Il lui paraissait impossible d'admettre qu'un jeune homme qui vient assidûment dans une maison où il y a une nièce y vienne uniquement pour la tante, fût-elle admirable-

ment conservée. Puis, sa vive imagination une fois éveillée, elle avait bâti dans sa tête tout un petit roman qui n'était pas mal trouvé. En un mot, elle avait deviné et le sacrifice de Rouvière et les raisons qui le lui avaient inspiré. C'était par discrétion pure qu'elle ne s'en était pas encore expliquée, mais elle n'y tenait plus.

— Savez-vous, dit-elle tout à coup, savez-vous, mon cher marquis? Eh bien! vous me rappelez mylord Édouard de la *Nouvelle Héloïse*.

— Lord Édouard, repartit Rouvière, qui tombait des nues, lord Édouard... Et pourquoi cela, je vous prie?

Madame Saint-Léger essuya du bout de son mouchoir de batiste les *pleurs attendris* qui mouillaient ses yeux, et s'écria en lui tendant la main d'un geste solennel!

— Vous êtes un beau caractère!

Chacun le sait, la littérature du dix-huitième siècle avait attribué à nos voisins d'outre-Manche le monopole *des beaux caractères*. Il y a, dans tous les romans de cette époque un Anglais abrégé de toutes les vertus, et dont les généreux sentiments ne font que mieux ressortir la bassesse naturelle au peuple français. C'est cet estimable insulaire qui, sous le nom *du* lord Milnwood ou *du* lord Darlington, et toujours taillé sur le modèle du vertueux Grandisson, vient s'opposer, dans sa gravité sentimentale, à la coupable légèreté d'un Saint-Preux quelconque, pour la plus grande gloire de la morale et d'Albion. Au lord, toutes les fonctions nobles du roman : c'est *le* lord qui est chargé d'établir cette vérité, d'ailleurs incontestable, qu'il est mal d'abandonner une fille qu'on a séduite; c'est *le* lord qui prêche la simplicité des goûts,

et les repas sur l'herbe avec des femmes *vertueuses sans pruderie,* et non coquettes, *quoique heureuses de plaire.* Faut-il répondre à un jeune seigneur un peu duelliste : « Je ne me bats pas avec un insensé ; » puis lui tirer des larmes en lui démontrant que « le vrai courage consiste à mépriser les injures et non point à détruire *son semblable ?* » c'est encore le lord qui en fera son affaire. Véritablement, l'aristocratie anglaise est mise au pinacle par nos écrivains de ce temps-là, et la palme de la vertu lui reviendrait exclusivement, s'il ne la lui fallait partager avec les Chinois, qu'on regardait alors comme des modèles de mansuétude et de bonne foi. Cependant Rouvière avait beau chercher, il ne découvrait point à quoi tenait sa ressemblance avec lord Édouard. Il l'avoua franchement.

— Et maintenant, dit-il en terminant, je serais heureux que vous voulussiez bien m'éclairer....

— Oh ! ce sera bien simple, interrompit madame Saint-Léger. Un mot auparavant. Vous n'avez plus ouï parler de monsieur Nançay, vous ne le voyez plus ?

Pour mille motifs, Rouvière ne devait éprouver qu'un médiocre plaisir à entendre prononcer le nom de son ancien ami, et il donna intérieurement à tous les diables la vieille folle et ses fantaisies.

— Si je le vois ? dit-il ; non. Si j'entends parler de lui, c'est autre chose. Mais tenez, madame, j'ai eu de grands torts envers Nançay, et comme je n'ai pu les réparer, j'aime autant changer d'entretien.

— Eh ! là, là, interrompit madame Saint-Léger, ne

soyez pas si prompt à vous accuser, mon cher monsieur, Si c'eût été sa femme....

— Sa femme ou non, il l'aimait !

— Eh bien, est-ce que vous ne l'aimiez pas aussi, vous ?

— Non, madame, je ne l'aimais pas.

— En tous cas, vous l'aimiez assez pour la lui prendre ; voilà tout bonnement où je voulais en venir. S'il fallait se couvrir de cendres pour ces peccadilles...

— Peccadilles à la suite desquelles on s'expose à tuer son meilleur ami.

— Vous ne l'avez pas tué, c'est l'important.

Rouvière ne répondit pas.

— Vous voyez, continua madame Saint-Léger avec une adorable naïveté, vous voyez que je ne suis pas de ces vieilles farouches qui se posent en censeurs impitoyables de la jeunesse ! Ah ! c'est que je me rappelle mes vingt ans, marquis ! Moi, que voulez-vous, il n'est folie que je n'excuse, si c'est l'amour qui l'inspire.

— L'amour, peut-être, mais quand il ne s'agit que du plaisir !

— Allons, bon ! s'écria madame Saint-Léger, voilà que vous parlez comme l'héroïne d'un roman à la mode. Il n'est question que de cela : l'amour et le plaisir ! On croirait à les entendre que ce sont deux choses essentiellement différentes, le feu et l'eau. Subtilités, fadaises ! Plaisir et amour, amour et plaisir, pour moi, c'est tout un. Franchement, n'êtes-vous pas de cet avis ?

— Nullement, et toute discussion sur ce point serait inutile entre nous. Revenons-en plutôt aux *beaux caractères*....

— C'est-à-dire à vous personnellement? Je ne demande pas mieux.

— Vous êtes trop aimable. Cependant, si vous n'y tenez pas absolument...

— Alors, revenons à Nançay.

— Rien ne presse. Attendez le retour de mademoiselle Pauline; et si vous mettez l'entretien sur ce sujet, je ne crois pas qu'elle vous en veuille.

— Ah! je vous y prends, s'écria madame Saint-Léger; vous êtes jaloux; vous l'aimez! Et déjà vous l'aimiez, quand vous me l'avez demandée pour votre ami. C'est ce qui m'autorise à penser que vous êtes — un beau caractère!

Rouvière inclina brusquement la tête; puis il se leva, s'approcha du métier, et tout en soulevant le papier de soie qui recouvrait l'ouvrage commencé :

— Enfin, dit-il, qu'importe que j'aime oui ou non mademoiselle Pauline, puisqu'elle ne m'aime pas?

— Ah! remarqua amèrement madame Saint-Léger, vous avez cela de commun avec bien des gens, mon cher monsieur. Moi, sa tante, moi, qui lui ai servi de mère, moi....

— Eh bien?

— Eh bien! elle ne m'aime pas non plus!

La mésintelligence de madame Saint-Léger et de Pauline n'était pas un mystère pour Rouvière; et il ne s'étonnait guère que deux caractères aussi différents ne se fussent pas sympathiques. Décemment, il ne pouvait avouer cela à madame Saint-Léger.

— Laissez donc! s'écria-t-il, mademoiselle Pauline

vous aime beaucoup; seulement, elle est peu démonstrative.

— Oh! très-peu!

— Mais elle est très-aimante au fond.

— Alors pourquoi ne vous faites-vous pas aimer? Et cependant, — m'en voudrez-vous de ma franchise? — vous ne négligez rien de ce qu'il faut pour cela. Il y a plusieurs années, n'est-ce pas, que vous venez dans la maison, plusieurs années que vous entourez ma nièce des soins les plus délicats, que vous l'aimez, enfin! maintenant où en êtes-vous avec elle? Au même point que le premier jour. Absolument. Cela est-il naturel, je vous le demande? Moi, je n'aurais jamais eu le courage de laisser un pauvre jeune homme se morfondre ainsi. On a un cœur ou l'on n'en a pas!

— Et vous êtes persuadée que votre nièce est dans ce dernier cas, convenez-en. Eh bien! je crois, moi, tout le contraire. Elle a un cœur, seulement.... ce cœur est pris.

— En êtes-vous bien sûr?

Il eût été facile à Rouvière de donner ses preuves, car l'amour seul peut inspirer à une jeune fille l'extravagante pensée d'aller chercher des nouvelles d'un beau jeune homme à deux heures du matin. Mais il avait promis de garder le silence sur cette escapade. D'ailleurs il continuait à nier obstinément qu'il fût amoureux de Pauline.

— A quoi bon feindre ainsi vis-à-vis de moi? lui dit madame Saint-Léger. Je ne pourrais qu'être enchantée de vous voir devenir le mari de ma nièce, puisque vous

voulez bien me témoigner quelque affection. Qu'elle épouse un étranger, et je ne suis plus sûre de rien.

— Un caprice du nouveau venu, dit Rouvière, et voilà toutes vos petites habitudes bouleversées.

— C'est ce que je répète tous les jours. Et loin d'avoir une ennemie en moi, je suis toute prête à devenir vôtre auxiliaire, votre complice, bien sûre d'avoir en vous la perle des neveux. Seulement, comme l'entreprise offre maintes difficultés, j'ai voulu vous prémunir contre la douleur d'un insuccès.

— Me persuader, en un mot, que si l'on ne m'aimait pas, dans le cas où je me piquerais d'être aimé, j'aurais cela de commun avec bien d'autres?

— Précisément. Sa mère, monsieur, sa mère, une femme ravissante; eh bien! elle ne l'aimait pas.

La porte s'ouvrit brusquement, c'était Pauline :

— Et comment s'appelait donc cette fille dénaturée? demanda-t-elle à sa tante en la regardant fixement.

Madame Saint-Léger baissa les yeux, *plus pâle qu'un rentier à l'aspect du décret...*

— Quelle jolie tapisserie vous avez commencée là, mademoiselle, dit Rouvière.

— Vous trouvez, monsieur? repartit froidement Pauline en s'asseyant à son métier.

— Ravissante, n'est-il pas vrai, marquis? s'écria madame Saint-Léger. Cette chère petite travaille comme une fée. Et pour qui fais-tu cela, mon enfant?

— Pour moi, ma tante.

Alors, madame Saint-Léger jeta à Rouvière un regard qui signifiait :

— Voyez, quel intraitable égoïsme!

— Pardon, reprit Pauline d'un ton de bravade, votre conversation paraissait intéressante. Pourquoi l'avez-vous interrompue? Vous parliez donc d'une femme, ou plutôt d'une jeune fille qui n'aimait pas sa mère?

— Une chose impossible, s'écria Rouvière, une de ces créations malsaines du roman moderne.

— Eh! pourquoi mentir? interrompit Pauline. Il ne s'agissait nullement d'une héroïne de roman, il s'agissait de moi.

— Si l'on m'eût dit cela de vous, mademoiselle, je ne l'aurais pas cru, du moins sans bien des réserves.

— Vous auriez eu raison, monsieur, repartit Pauline avec douceur. Et, voyez-vous, on ne devrait condamner personne sans l'entendre.

Puis elle se mit à l'ouvrage avec un sang-froid affecté, et sans plus se mêler à la conversation. De temps en temps, elle piquait son aiguille dans le canevas et tournait les yeux vers le jardin plein de soleil; mais ce n'était pas là qu'elle regardait. Plus loin que l'horizon terrestre est la patrie des âmes que l'âme entrevoit d'ici-bas, comme le piéton de la plaine aride où il se traîne aperçoit là-haut la cime verdoyante où l'attendent la source limpide et la fraîcheur des bois. C'était là, dans ces régions mystérieuses, que Pauline avait vécu depuis le jour où une cruelle déception semblait être venue lui signifier qu'elle n'avait rien à attendre de la terre; c'était là qu'elle aimait à vivre, là qu'elle trouvait la force et la résignation, peut-être un reste d'espérance. Elle n'avait jamais été plus belle et l'on ne

pouvait voir sans émotion ce léger cercle de bistre, tracé par l'insomnie autour de ces grands yeux tristes, toujours ouverts sur les perspectives desolées d'une vie que rien n'animait. Cependant, comme rafraîchie par l'air pur qu'elle avait respiré là-bas, et comme momentanément guérie de ses blessures, Pauline ramena peu à peu son esprit et sa vue vers ceux qui étaient auprès d'elle.

— Ma tante, dit-elle enfin d'un ton qui n'était plus le même, il y a bien longtemps, ce me semble, que vous n'êtes sortie. Voulez-vous que je demande la voiture et que nous allions au bois de Boulogne? Nous verrons des toilettes, et cela vous amusera. Qu'en pensez-vous?

— Que tu es bonne, ma chère enfant! s'écria madame Saint-Léger. Mais comment prendrais-je plaisir aux choses qui sont des ennuis pour toi? Non, non, je ne veux pas sortir; je me contenterai de faire le tour du jardin.

En même temps, elle se leva avec une vivacité qui n'était pas sans grâce, mit un baiser sur le front de Pauline, et disparut sans autre cérémonie; toutefois, à peine avait-elle refermé la porte qu'un scrupule la saisit : comment Pauline prendrait-elle ce tête-à-tête forcé? n'était-ce pas encourir sa colère une fois de plus?

— Bah! conclut madame Saint-Léger après quelques instants de réflexion, que peut-il arriver de pis? Qu'il lui parle d'amour et qu'il la mette dans la nécessité de dire non? Cela vaut encore mieux que de ne rien dire du tout; et puis peut-être se laissera-t-elle toucher, et alors j'ai le meilleur des neveux; mon avenir est définitivement assuré.

C'était son idée fixe.

Cependant lequel était le plus surpris, de Pauline ou de Rouvière? Nous ne saurions nous prononcer. Ni l'un ni l'autre ne s'attendaient au tour que madame Saint-Léger leur avait joué là. En tout cas, il était impossible que Pauline l'attribuât uniquement à une fantaisie de sa tante. Il lui semblait infiniment plus probable que Rouvière eût demandé à lui parler sans témoins. Depuis quelque temps ses assiduités lui donnaient à penser, et, par une sorte de fanfaronnade à laquelle n'eût peut-être pas eu recours une femme bien sûre d'elle-même :

— Ma tante nous laisse donc? s'écria-t-elle ; voilà qui est singulier. Est-ce que vous avez, monsieur, quelque chose à me dire?

— Non, mademoiselle, absolument rien, répondit Rouvière, et je suis heureux de pouvoir vous assurer, dans le cas où ce tête-à-tête vous causerait quelque ennui, que ce n'est pas moi qui l'ai demandé.

Rouvière fit cette réponse comme elle lui vint, et sans prétendre la piquer au jeu, et ce fut pourtant ce qui arriva.

— Folle que tu es, pensa-t-elle, tu le vois bien ; il ne songe pas à toi.

Puis elle reprit avec une activité fébrile son ouvrage un instant interrompu.

— Cependant, continua Rouvière, je vous apprécie trop pour ne pas rechercher votre société, mademoiselle, et je remercie le hasard qui me sert si bien.

Cette phrase eût difficilement passé pour passionnée,

mais elle n'en renfermait pas moins un mot qui fit rougir Pauline : ce fut le mot « je vous apprécie, » mot bien doux à entendre pour une femme qui ne l'avait jamais entendu.

— Oh! s'écria-t-elle, ce sont là de simples formules de politesse. Pour apprécier une femme, il faut la connaître.

— Et pourquoi ne vous connaîtrais-je pas? demanda Rouvière en se rapprochant d'elle.

Elle hésita quelques instants; puis elle répondit d'une voix brève :

— Personne ne me connaît.

Rouvière, à son tour, garda le silence comme indécis entre le désir de parler et celui de se taire; puis, se décidant pour le premier de ces deux partis :

— C'est peut-être pour cela, dit-il, que si peu de gens vous apprécient. Mais l'important n'est pas de plaire à tout le monde, c'est de pouvoir compter sur la sincère estime, sur les sympathies inébranlables de quelques amis. On prétend même qu'un seul suffit à certaines gens, et ce ne sont peut-être pas les plus mal avisés. Qu'en pensez-vous?

— Je pense qu'une affection vraie doit être une si douce chose, qu'on ne saurait en désirer deux.

— C'est une charmante réponse.

— Surtout ne dites pas à ma tante que c'est moi qui vous l'ai faite, elle se refuserait à le croire. Pouvait-on l'attendre d'une fille..., car c'était bien de moi qu'il était question quand je suis entrée.

— Ah! mademoiselle, laissons-là ces souvenirs affli-

geants. D'abord, ce n'est pas de vous que parlait madame votre tante; mais en fût-il autrement, fussiez-vous un exemple de ce bouleversement des lois de la nature qui change tous les rapports de la famille, ce ne pourrait être qu'à la suite de circonstances qui certainement seraient à la fois et l'explication de ce triste phénomène et votre excuse. Qui sait si votre mère vous aimait? Chéri de la mienne, je me figure aisément tout ce qui m'aurait manqué avec son amour. L'enfance a des impressions d'une extrême vivacité; ces jeunes cœurs s'aliènent avec autant de facilité qu'ils se donnent. Et vous, mademoiselle, vous qui êtes née aimante, expansive, combien n'avez-vous pas dû souffrir d'une complication si cruelle, en supposant qu'elle se soit produite dans votre maison!

C'était la première fois qu'on tenait à Pauline ce langage sympathique, et elle en était délicieusement étonnée.

— Comment donc savez-vous tout cela? demanda-t-elle.

— Je l'ai deviné.

— Deviné?... à quoi?

— A vous voir, tout simplement.

Elle rougit et plus vivement encore que la première fois. Puis, quand elle se fut un peu remise, elle attacha, peut-être involontairement, un regard plein de bienveillance sur son interlocuteur :

— Est-ce que vous allez me deviner aussi? lui demanda-t-il en riant. Prenez-y garde, vous me trouveriez un tout autre homme que je n'en ai l'air.

— En tout cas, je serais bien sûre de trouver un esprit juste et un cœur loyal, dit-elle.

Cette réponse, Pauline la fit malgré elle, car elle commençait à penser que Rouvière était sérieusement amoureux, et elle ne voulait pas encourager des sentiments qu'elle se croyait incapable de partager. Quoi donc? En était-elle déjà à dire ce qu'elle voulait taire? Cette pensée l'effraya un peu, et comme justement on apercevait madame Saint-Léger au bout d'une allée :

— Voilà ma tante qui revient, dit Pauline, et cela se trouve bien, car je suis obligée de vous quitter, monsieur.

Puis elle le salua et se retira. Quant à madame Saint-Léger, il était bien vrai qu'elle revenait déjà, poussée par le démon de la curiosité. Rouvière n'eût été qu'un sot à ses yeux de ne pas profiter de l'occasion, et elle était impatiente de savoir comment il s'en était tiré. Elle supposait bien d'ailleurs que Pauline avait été envers lui ce qu'elle semblait être envers tout le monde. Mais monsieur de Rouvière l'avait voulu, et madame Saint-Léger s'en lavait les mains. Toutefois, en lui voyant cet air joyeux, elle fut la première à supposer que, probablement, elle s'était trompée dans ses charitables calculs. D'ailleurs, elle ne pouvait qu'en être enchantée.

— Eh! mon cher marquis, s'écria-t-elle, vous faites plaisir à voir. Est-ce que...

— Je le savais bien, dit-il, je le savais bien, moi, qu'il y avait un cœur tendre et aimant sous cette enveloppe un peu froide.

— Eh! mon Dieu! s'écria madame Saint-Léger qui

faillit tomber à la renverse, qu'est-ce donc? contez-moi cela, mon cher neveu.

— Ah! madame, dit-il, vous êtes d'un temps où l'on se mariait vite, on voit cela?

Au surplus, cela n'avait pas grand inconvénient, puisqu'on divorçait plus vite encore.

— Enfin, reprit madame Saint-Léger, l'aimez-vous ou ne l'aimez-vous pas?...

Rouvière ne crut pas que l'instant de répondre fût venu, mais c'était tout simplement remettre à un autre temps des aveux bien naturels. Jadis, et en raison de certaines circonstances, il avait dû imposer silence à son cœur. Puisque Nançay n'avait pas voulu de Pauline, puisque plusieurs années s'étaient écoulées, sans qu'il cherchât à la revoir, rien ne s'opposait plus à ce que Rouvière essayât de se faire écouter. Le trouble de Pauline ne lui avait point échappé; là était la raison de sa joie, et il s'y livrait sans arrière-pensée, quand on apporta à madame Saint-Léger la lettre de Nançay. Nançay voulait renouer : telle fut la première pensée de Rouvière; et elle n'était que trop juste; on le sait.

Quant à nous, nous rejoindrons Pauline elle-même, qui venait de remonter dans son appartement.

XV

Rien n'était changé dans l'ameublement de cette chambre d'un style sévère, et que le temps avait encore assombrie. Les tentures avaient perdu leur éclat, les

bronzes avaient acquis ces belles teintes brunes que l'art ne saurait imiter, la pendule était muette, le piano fermé, rien ne vivait dans cette riche demeure. Pauline entra, et elle eut froid, elle qui depuis si longtemps n'avait respiré à l'aise que dans cette atmosphère glacée, presque monastique. D'abord, elle se contenta de jeter un châle sur ses épaules, mais elle frissonnait toujours, et elle courut à la fenêtre; c'était du soleil qu'il lui fallait! Elle demeura quelques instants accoudée sur le balcon, pensive, presque heureuse, puis elle se dit :

— Que se passe-t-il donc en moi?

En même temps elle détourna ses yeux du jardin plein de fleurs, pour les reporter vers le guéridon où son journal était déposé. Elle le prit même et sembla se disposer à le continuer par la peinture de ce qui se passait en elle. Nous le rouvrirons où nous l'avons laissé.

« Trois mois se sont écoulés depuis le jour où j'écrivais : tout est fini! Tout commence, hélas! et quel commencement! Quel but assigner à ma vie? Que devenir? Faut-il me livrer sans réserve à la seule pensée qui me plaise : Mourir? Faut-il espérer encore? Telles sont les poignantes questions qui se heurtent dans ma tête; et qui m'aidera à les résoudre? Ah! c'est une cruelle souffrance de n'avoir pas un ami qui vous conseille, pas un cœur où s'appuyer, d'être seule!

» .... Cette agitation fiévreuse ne pouvait durer, et peu à peu j'ai retrouvé cette faculté si précieuse qui s'appelle le discernement; il me semble que je vois plus clair en moi-même et autour de moi; oui, j'aperçois le

but où je dois tendre : mériter. Pour la récompense, je la trouverai dans le mérite même, si je sais l'acquérir. C'est me vouer sans doute à un genre de vie bien austère, mais je n'ai pas le choix : l'expérience ne m'a-t-elle pas prouvé que je n'ai rien à attendre des autres; c'est à mon propre fonds qu'il faut tout demander. J'imiterai ce pauvre homme qui, ne possédant qu'un morceau de terre grand comme la main derrière sa cabane, le travaille et l'amende si bien, qu'il finit par en vivre sans rien devoir à personne. Il me semble déjà que ces pensées, vaguement ébauchées dans mon esprit depuis quelques semaines, s'y dessinent plus nettement à l'heure qu'il est; je n'ai plus qu'à me mettre à l'œuvre, et je sens déjà que j'ai pris le bon parti.

» .... Ah! ce n'est point ainsi sans doute qu'eût agi une héroïne de roman, et si c'était là un récit imaginé à plaisir, l'auteur aurait eu grand soin d'insister sur mille choses dont il n'est point question ici. Il est contraire à toutes les règles de l'art qu'une jeune fille dédaignée prenne son parti aussi héroïquement; on compte les larmes qu'elle verse et les soupirs qu'elle étouffe. Hélas! je n'invente pas, je constate, et ce n'est pas non plus sans effort que mon âme est montée aux régions plus hautes que la terre, dont la résignation nous montre le chemin. Pourtant, j'aurais tort de me plaindre : il y a des instants où je me sens pleine de rayonnements intérieurs; j'ai le cœur sec, à ce qu'on assure, et pourtant j'étais si bien faite pour aimer qu'un amour sans espoir va suffire à ma vie. Est-on vraiment malheureuse quand on peut se dire : Je l'aime, et je prie pour lui?

C'est pour lui, pour lui qui n'en voulut pas, que je prétends sans cesse améliorer mon cœur. Voilà sans doute un raffinement de tendresse auquel bien des gens ne comprendraient rien, mais il me semble que si je me laissais aller aux mauvais conseils du désespoir, la responsabilité lui en incomberait en quelque sorte. Oh! non, non, que jamais le juge ne lui dise, en lui montrant une femme coupable : « C'est ta faute! » Et si je souffre, si je pleure, pardonne-lui; mon Dieu! il n'a pas su ce qu'il faisait. Vous voyez bien que j'en suis persuadée moi-même, puisque je suis sans aigreur, sans nulle aigreur contre lui.

» .... Combien de temps dureront les sentiments que j'éprouve en cet instant? Toujours! Ce que j'ai au cœur, c'est l'éternel et l'infini.

» Mais ce dont je ne me consolerai jamais, c'est qu'il aurait pu être heureux auprès de moi, ou du moins il me faudrait la certitude qu'il est heureux... Et que devient-il? que fait-il? Est-il vrai, comme le bruit en a couru, qu'il soit complétement ruiné? Oh! l'affreux mot! j'ai cru que je ne parviendrais pas à l'écrire. Et avec cela, sa santé est toute chancelante encore des suites de ce coup d'épée! Heureusement il est jeune, intelligent, il réussira. Oui, si toutefois le destin s'en mêle autrement que pour rendre inutile son intelligence et sa jeunesse. Ah! j'ai trouvé le sûr moyen d'oublier mes maux, songer aux siens...

» .... Le remède est terrible ; il tue. A la pensée qu'il souffre, toute résignation m'abandonne; ce regard serein dont je contemplais mes blessures se trouble devant

les siennes. Ah! je m'étais trop hâtée de croire le sacrifice accompli, il est des choses auxquelles on ne se résigne pas. Puis-je l'entendre gémir et rester impassible? Quoi! je suis là dans un riche appartement, vêtue, chauffée, servie; il manque de tout peut-être, et je ne bondirais pas! J'irai, je verrai de mes yeux, je... C'est impossible! Oui, oui, Dieu m'abandonne...

» ..... Il a fallu descendre, dîner, essuyer pendant trois mortelles heures les caquetages de madame Saint-Léger et de mademoiselle Laurençon. Quel supplice, et comment le supporter le sourire aux lèvres? Jamais je ne serai capable de dissimuler ainsi; mais ce soir, j'en conviens la première, j'ai pris trop peu de soin de cacher l'aversion que m'inspirent une pareille compagnie et de pareils discours. A diverses reprises, j'ai essayé de me mêler à l'entretien, mais que m'importe la chronique galante de l'an de grâce 1795! Combien de fois déjà n'ai-je pas entendu la description de cette fameuse robe *préjugé-vaincu* (c'est-à-dire verte et bleue), qui, à ce qu'il paraît, valut à ma tante un de ses plus éclatants triomphes! Quel intérêt prendre aux récits des peccadilles de mademoiselle Duthé ou des bonnes fortunes de ce séduisant Elleviou? J'ai donc laissé à la malheureuse Laurençon le monopole des points d'exclamation, me contentant d'approuver de la tête quand la pauvre vieille déité m'adressait directement la parole. Puis, à dix heures sonnant, je me suis levée avec la promptitude d'une pensionnaire quand la cloche sonne le signal d'une récréation, et je suis sortie d'un air farouche. Au moment où je m'apprêtais à remonter l'escalier, je me suis

rappelée que j'avais laissé mon livre dans le petit salon qui précède la chambre de madame Saint-Léger, et je suis allée l'y prendre. On parlait de moi dans la pièce voisine.

— » Oui, Laurençon, disait ma tante, cela va de mal en pis.

— » De mal en pis, répéta Laurençon.

— » Véritablement, cette jeune fille est indéchiffrable.

— » Indéchiffrable! répéta Laurençon.

— » Ou plutôt, il n'est que trop aisé de deviner ce qu'il en est. Je me flatte d'avoir une conversation assez agréable, car on causait de mon temps, et ce soir, la voyant arriver sombre comme une nuit d'Ossian, j'avais mis tout exprès l'entretien sur des sujets agréables, un peu folâtres même. J'espérais par là voir bientôt la trace des noirs soucis qui la rongent s'effacer pour faire place à l'expression d'un aimable enjouement (oh! le beau langage!) et vous avez pu vous convaincre par vous-même que j'y ai perdu mon latin. Or, que résulte-t-il de cela, selon vous, Laurençon?

— » Et suivant vous, madame, répondit prudemment Laurençon, qu'en résulte-t-il?

— » Ce qu'il en résulte, s'écria ma tante d'une voix éclatante, et sans doute avec un geste à la Talma, ce qu'il en résulte? C'est — cela fut dit d'un ton beaucoup plus bas et presque confidentiel, — c'est que cette pauvre enfant est, ce qui s'appelle en propres termes, une nature ingrate, une de ces âmes qui ne sont jamais contentes des autres, parce qu'elles ne sauraient l'être d'elles-mêmes. Tenez, je l'observais tout à l'heure tan-

dis que nous causions... C'était Melpomène, c'était Médée, c'était... c'était à croire qu'elle méditait quelque noir projet.

» Le fou rire m'a prise et je me suis sauvée pour ne point me trahir. Toutefois, j'ai eu le temps d'entendre Laurençon qui répétait d'une voix pénétrée :

— » Noirs projets !

» Oh ! si elles avaient su à quels doux rêves je me livrais tandis qu'elles m'accusaient de méditer des crimes ! Je le voyais : il était venu la veille, le lendemain il devait revenir, il me faisait la cour, il m'aimait et j'allais être sa femme ! Par quelle série d'abstractions incompréhensibles, par quels entraînements d'imagination en étais-je arrivée à oublier à ce point la réalité ? Je l'ignore, mais ce n'était pas la première fois que je m'étais vue le jouet d'un semblable mirage : pourquoi faut-il que cette illusion ne dure qu'un instant, comme au désert ? Cependant mon accès d'hilarité s'était si promptement calmé que j'avais plutôt envie de pleurer quand je suis rentrée chez moi. C'est qu'il y avait, au fond de cet épisode ridicule, quelque chose de navrant, ce qu'il y a de plus affreux pour une femme ; il y avait... il y avait ceci :

— » Ta figure ne prévient pas en ta faveur, pauvre Pauline.

» Tranchons le mot, je suis repoussante. Œil sombre, cheveux noirs, front pâle, lèvres fermées qui gardez si bien le secret de mon cœur ; fatale beauté, je te maudis !

» .... Dépend-il de moi de modifier tout cela ? Non : reste donc telle que le destin t'a faite. Peu importe ce

qu'ils en penseront; fausse apparence qui m'a perdue, je te livre à leurs faux jugements; c'est du cœur seul que je m'occuperai désormais, et puisque je ne puis compter que sur ma propre estime, je la veux tout entière. Deviens meilleure, Pauline, toujours meilleure, et l'instant viendra où tu les entendras te calomnier sans plus songer à te révolter contre leur injustice.

» Oh! quelle triste pensée m'a traversé l'esprit, la plume me tombe des mains! Je le savais bien, pourtant!... la triste pensée, le vilain mot! Toute la nuit je les ai roulés dans ma tête, et à chaque instant les larmes me venaient aux yeux....

» Vieille fille!

» .... C'est sur ce mot mélancolique que j'ai fermé mon journal, c'est sur ce mot mélancolique que je le rouvre. Je suis un peu consolée pourtant, j'ai pris mon parti. Nul homme ne m'appellera sa femme, nul enfant ne me dira : « Ma mère; » mais je sentirai en moi toutes les saintes aptitudes de la mère et de l'épouse, et c'est encore quelque chose de se trouver digne des biens qu'on n'a point obtenus. Je veux aussi éviter avec soin tous les défauts qui trop souvent résultent de cette existence anormale. Je tâcherai de ne point me rétrécir par les pratiques futiles auxquelles ont recours pour tromper leur désœuvrement ces pauvres cœurs déclassés; loin de m'arrêter aux mesquineries de la vie, j'irai les yeux fixés là haut; je m'efforcerai de voir les choses, non pas en beau, cela me serait impossible, mais en grand. Pour cela, je m'isolerai de moi-même, et j'assisterai au spectacle de la vie des hauteurs propices où je me serai réfugiée. C'est de

là qu'il faut le voir pour le comprendre, si toutefois le dernier mot de la pièce ne reste pas une énigme éternellement impénétrable à nos regards. Oui, pourquoi, pourquoi cette inique répartition des biens de toute espèce? Pourquoi ce groupe souriant perdu dans cette foule qui pleure? Est-il donc nécessaire que le gémissement de ce qui souffre forme un accompagnement lamentable à la vive chanson de ce qui jouit? N'est-ce qu'une raillerie du sort envers le plus grand nombre, cet élan de tous vers le bonheur? Ah! mains innombrables que je vois tendues vers la chimère décevante, comme celle des enfants vers le gâteau dont l'aïeule va donner à chacun sa part; pauvres mains, mains débiles du berceau, mains que l'âge fait trembler, mains durcies par le travail, mains amaigries par le jeûne, mains blanches et pures comme le lis, belles mains de l'innocence, que faites-vous? les morceaux sont comptés, et voyez, il n'en reste plus! Mais venez me trouver sur la montagne, et nous mêlerons nos pleurs sous le regard de celui qui les fait couler....

» .... Ah! la philosophie est amère comme la mort, et j'étais faite pour aimer. Si je me donnais une perruche?

» Mais défendons-nous de la raillerie, c'est une arme terrible qui blesse celui qui s'en sert; le rire tue le cœur quand il n'en vient pas. Dieu, que je suis malheureuse!

» ... Maintenant, il faut convenir d'une chose, c'est que ce qui se passe en moi démontre merveilleusement la justesse du proverbe : « L'enfer est pavé de bonnes intentions. » Entre nous, j'espère bien que ce n'est pas là

que sont les miennes ; alors où sont-elles ? je ne me chargerais pas de le dire. Plutôt, elles sont toujours là, seulement les effets s'en font attendre quelque peu. Cependant, je lutte avec persévérance, je combats pied à pied les envahissements du mal ; je me crois victorieuse, puis tout à coup je m'aperçois que la bataille est loin d'être finie. Hier, par exemple... Reprenons les choses de plus haut, ce n'est pas le temps qui me manque.

» Hier, donc, j'étais sortie pour me distraire un peu, et après avoir eu toutes les peines du monde à me débarrasser de madame Saint-Léger. Je lui avais signifié quelques jours plus tôt que désormais j'entendais sortir seule, et cette dérogation à l'usage lui avait paru tellement choquante que, pour la première fois, je m'étais attiré de cette tutrice complaisante un gros « je ne veux pas ! » La chère tante est du temps où il était du dernier goût de suivre les femmes, pour peu qu'elles fussent un peu jolies, et déjà elle me voyait mêlée à un long cortége — d'incroyables, — comme madame Tallien, quand elle daignait apparaître dans la grande allée des Tuileries. Elle voulait au moins m'imposer une escorte en la personne de Laurençon ; mais je ne me crois menacée d'aucune espèce d'enlèvement, et j'ai tenu bon. S'il se rencontre, — et il s'en rencontrera, je le suppose, — des gens pour me blâmer d'agir comme une femme, j'en suis désespérée, je ne suis plus une petite fille. Enfin, je méprise tant l'opinion, que je ne suis pas fâchée de la braver, et, pour que rien n'y manquât, j'avais mis une robe de moire, un cachemire avec le chapeau à l'avenant.

— » Mais tu n'y penses pas, s'est écriée ma tante en me voyant entrer; c'est une toilette de femme.

— » C'est du moins la toilette d'une vieille fille qui n'est pas encore trop vieille, répondis-je. Je ne suis plus à marier; prenez-en votre parti, chère tante.

» Elle a levé les bras vers l'Olympe, demeure des dieux immortels, et je suis montée incontinent en voiture : c'était une calèche découverte; et, tandis que le valet de pied ouvrait la portière comme s'il n'eût pu en croire ses yeux, le cocher tournait à demi la tête d'un air ébahi; le concierge, qui se tenait à droite de la porte, sa casquette à la main, me sembla terrifié, ou plutôt tout le monde semblait dire :

— » Mademoiselle a perdu la tête; cocher, aux Petites-Maisons!

» Ce n'était pas la première fois que j'éprouvais la gêne inhérente à la plus fausse des situations pour une femme. C'était tantôt un livre que j'avais lu en cachette, et sur lequel je n'osais donner mon avis, tantôt une opinion que j'émettais dans la simplicité de mon cœur, mais qui paraissait incongrue, parce qu'elle était juste, quelquefois profonde, et que je portais encore des robes montantes et le classique tablier des ingénues. Quant aux fournisseurs qui m'appellent madame, il y a des jours où cela me plaît et des jours où je serais tentée de les renvoyer sans les payer. A la vérité, voilà où j'en suis avec mon *sursum corda*. Les désagréables petits détails que je viens de rapporter avaient mis le comble à mon irritation, et comme tout tourne à mal quand on est de mauvaise humeur, il en fut ainsi des différents

incidents de cette malencontreuse promenade. Après cent tours de roues, on ne savait plus qui j'étais, on me prenait pour *une dame*, et l'on se hâtait trop de m'envier. Quand je voyais, au coin des rues, la pauvre grisette lever vers moi son nez mutin et ses yeux noirs, j'avais envie de lui crier :

— » Petite, ma fortune pour ton carton !

» Ce qui acheva de m'exaspérer, ce fut la rencontre d'une voiture, au fond de laquelle deux amoureux étaient blottis. L'homme, qui me parut avoir une trentaine d'années, devait appartenir au meilleur monde, à en juger par la coupe aristocratique de sa figure ; la femme... n'était pas sa femme assurément, mais elle me parut admirablement jolie. Ils se tenaient la main, je détournai la tête, et mon cœur se brisa. Je les dépassai à l'angle de la rue Royale et de la place ; ils me rejoignirent au rond-point, et un embarras nous réunit encore à la barrière de l'Étoile. Cette fois, nous étions côte à côte, une curiosité folle me prit, je me penchai... Elle le vit, et me donna une leçon de politesse en baissant les yeux. Cependant il l'avait vue rougir et il tourna vivement la tête de mon côté, la lèvre serrée, l'œil menaçant, et je devinai son amour à sa colère. En somme, c'eût été là une mauvaise affaire pour mon mari si je l'avais eu près de moi.

— » Oh ! me dis-je, sans penser à ce que je disais, que cette femme est heureuse !

» Je mis pied à terre dans le bois, et pendant plus de deux heures je marchai au hasard, malgré le soleil et la poussière. Surexcitée par cette aventure, mon imagina-



tion turbulente s'épuisait, comme jadis, en conceptions romanesques. J'enviais ces femmes brisées qui meurent, sans se plaindre, d'un souvenir douloureux, d'où s'exhale encore un parfum de volupté léthargique : j'enviais ces femmes perdues qui succombent à des excès de sensations, bravant les menaces d'un enfer douteux, du sein des délices certaines de leur profane paradis. Plus rien de noble ne vibrait en moi; j'étais arrachée à la vie de l'âme par je ne sais qu'elle attraction violente que je ne veux pas définir; le souffle du vent, l'oiseau qui pépiait sur la branche, ces traînées de soleil où voltigeaient mille atomes dorés et qui tombaient obliquement du tronc des chênes sur la mousse éclatante; l'ombre et la lumière, le bruit et le silence, tout parlait à mes sens un langage enivrant.

» Maurice! t'avoir près de moi, m'appuyer sur ton bras... Tu souffres peut-être en cet instant, toi qui eusses trouvé le bonheur près de moi si tu l'avais voulu! Ah! si tu te rappelais quelquefois la pauvre Pauline! Quelquefois on voit mieux à distance : regarde, réfléchis et tu t'apercevras que je ne suis pas mauvaise. Tu regretteras de m'avoir si sévèrement jugée, tu me reviendras peut-être...

» Folies! On ne revient que vers celles qui savent attirer, je ne le verrai plus. Qui sait d'ailleurs s'il n'a pas formé une autre liaison? Cela est sûr, et quelque jour je le rencontrerai... Tant mieux, car si je ne meurs pas du coup, j'en serai guérie. Ah! fasse le ciel que ce soit bientôt, demain, tout de suite, et qu'elle soit belle comme le jour, cette rivale qui me sauvera de moi-

même. Qu'elle appelle au secours de sa beauté toutes les ressources de l'élégance la plus raffinée, qu'elle ait un esprit d'ange, une voix d'oiseau; qu'elle marche en se penchant sur lui; qu'il l'entoure de soins délicats, qu'ils s'adorent, et que je perde, moi, toute espérance! Abaissement, lâcheté, d'aimer l'homme qui vous a méprisée. Ah! je n'aurai pas besoin que la jalousie se charge de le chasser de mon cœur! Jalouse! Quoi! j'irais spontanément au-devant de pareilles douleurs? Ces hallucinations odieuses qui vous font pâlir le cœur, ces cris de rage étouffés par l'orgueil, toutes ces choses effroyables qu'on croirait entrevoir à travers la vapeur du sang répandu, c'est donc là ce qui m'attend, là que je cours... Jalouse! moi, jalouse? Eh bien! oui, je le suis. Cessons d'aimer, c'est trop souffrir!

» Et tout en me parlant ainsi, j'allais devant moi, sans savoir où. J'étais dégoûtée de cette vie de larmes et de sacrifices, je voulais aimer ailleurs, je voulais ne plus aimer ni lui ni personne, et ce fut à ce dernier parti que je m'arrêtai : j'allais avoir enfin le cœur de ma figure. Soudain j'entendis remuer les branches à côté de moi; je m'arrêtai, je tournai la tête : eux, eux encore, cet homme et cette femme dont le bonheur semblait s'acharner à ma poursuite!

» Elle était assise sur un tertre de gazon, tenant à la main son ombrelle grise qui projetait une ombre légère sur sa petite tête fine et vigoureuse comme un marbre grec, avec cette bouche naïvement sensuelle, ce front un peu bas, mais bombé, et ces beaux cheveux châtains vivement retroussés sur les tempes.

» Pour lui, il se tenait debout devant elle et la contemplait avec amour, quand tout à coup elle leva ses grands yeux bleus vers une grappe rosée d'accacia qui pendait au-dessus de sa tête. Mais il ne fallait pas songer à l'atteindre, la branche était trop haute, et la jolie nonchalante ne bougea pas : elle était si bien au soleil ! Cependant, il avait deviné ce qui lui faisait envie, et, sans rien dire, il se servit de sa canne pour amener le flexible rameau à portée de la main; elle n'avait plus qu'à cueillir la grappe, et la cueillit. Puis, au lieu de la respirer, elle le regarda tout attendrie : l'attention lui faisait oublier la fleur.

» Alors une voix cria dans mon cœur : Aime, aime! l'amour donne du prix aux moindres choses, l'amour est tout.

» ..... Si je me suis plue à me rappeler les moindres détails de cette journée, c'est qu'elle a marqué dans mon existence. Soit que j'eusse fait une dépense de forces salutaires, soit que ce fussent les premiers effets de l'action combinée du temps et de la volonté, à partir de cet instant, j'ai marché d'un pied plus ferme dans la route où j'étais si facilement entrée. J'ai des heures de défaillance, je n'en ai plus de révolte. Ma blessure saigne toujours, elle ne s'aigrit plus. Calme, forte, je serais presque heureuse si je le savais heureux. Je sais, du moins, qu'il travaille, qu'il persévère, chose plus difficile : c'est un homme aimable et bon qui prend soin de me tenir au courant de ce que fait Maurice, monsieur de Rouvière. Ainsi, je le suis de l'œil, comme une sœur... Oh ! non ! non ! ce n'est point ainsi qu'on aime son

frère... Je ne veux plus écrire, cela ne sert qu'à me troubler et m'amollir. »

Elle avait tenu sa promesse, et deux ans s'étaient écoulés sans qu'elle songeât à continuer son journal, si l'on peut appeler ainsi ces pages incohérentes, écrites au gré d'une âme ardente et déçue. Pendant deux ans, fidèle au plan qu'elle s'était tracé, Pauline avait vécu sur elle-même, laissant les dehors pour ce qu'ils étaient, et constamment préoccupée du soin de son âme. Un tel système devait nécessairement avoir un double résultat: rendre le fond meilleur et la forme pire encore; ce fut aussi ce qui arriva. Quelquefois, Pauline essayait de réagir contre cette fâcheuse apparence, non point qu'elle eût souci de l'opinion, mais parce qu'elle se reprochait de blesser les personnes qui l'entouraient; essais infructueux, parce qu'ils étaient sans suite. Lui revenait-il quelque chose du sévère jugement qu'on portait d'elle, elle s'en consolait par la certitude qu'elle le méritait moins que jamais. Et puis l'habitude lui avait fait un si impérieux besoin de cette concentration perpétuelle, qu'il lui était presque impossible de s'en départir. Dans ses dispositions, il était tout simple que Pauline ne songeât plus à écrire. On eût aimé pourtant à la voir se révéler dans sa perfection toujours accrue, dans les délicats raffinements de sa pureté sans tache. Rien de mauvais ni de mesquin n'avait trouvé place dans cette âme d'élite : ni l'envie, ni la médisance, ni l'aigreur, ni l'inconstance. Comme jadis, comme toujours, tristement assise sur le bord de la route, elle continuait à voir passer les heureux du monde, mais sans colère.

Quand c'était le tour d'une femme aimée, tout au plus Pauline sentait-elle son cœur se serrer légèrement; c'est tout au plus si elle avait à se reprocher une larme furtive, quand, à la nuit tombante, des voix d'enfants perçaient l'air comme des cris d'hirondelles; loin de s'absorber dans de stériles méditations, elle voulait des actes. Souvent on voyait une femme vêtue de noir et soigneusement voilée se glisser dans une obscure allée, au bout de laquelle se dressait un mauvais escalier, puis redescendre sous les bénédictions de toute une famille : c'était elle!

Le plus profond mystère présidait à ces bonnes actions, et nul ne soupçonnait quels trésors de charité se cachaient dans l'âme de cette femme à l'air dur. D'ailleurs, c'était là, pour emprunter son langage à la physiologie, un puissant dérivatif au mal qui consumait Pauline, et il arrivait souvent qu'après avoir fait le bien pour le bien, sans arrière-pensée, elle s'en trouvait à merveille : sa tendresse naturelle s'était épanchée, les battements de son cœur ne l'étouffaient plus.

Cependant Pauline, était en proie depuis quelques jours à une agitation intérieure à laquelle elle ne comprenait rien, et que son entretien avec monsieur de Rouvière avait encore augmentée. Ses fréquentes visites, nous l'avons dit, avaient fini par éveiller l'attention de Pauline, et elle avait été vivement émue de le trouver là. Le souvenir des bonnes paroles qu'il lui avait adressées la troublait jusqu'au fond de l'âme. Enfin, elle avait repris cette plume qu'elle croyait avoir déposée pour jamais. Voilà ce qu'elle écrivait :

« D'où vient ce besoin d'écrire quand j'avais interrompu depuis si longtemps mon journal? Je ne sais, mais j'y cède.

» Ce monsieur de Rouvière, il faut bien en convenir, je m'occupe beaucoup trop de lui depuis quelque temps. Aussi, c'est qu'il s'occupe constamment de moi. Il a tort, je ne l'aimerai jamais. C'est un honnête homme, suffisamment spirituel avec cela, mais sa tournure, ses manières, sa figure, pour être franche, ne me plaisent pas.

» Et cependant ai-je le droit de parler ainsi du seul homme qui m'ait témoigné quelque affection, du seul qui m'ait devinée? C'est un fait, Pauline, un fait incroyable et vrai pourtant! Dois-je oublier ce qu'il m'a dit tout à l'heure? Que pourrais-je souhaiter de mieux? Tout doucement, tout simplement, et avec cela d'une façon si claire, il m'a prouvé qu'il lisait en moi... Il m'aime, il m'aime... On t'aime enfin, pauvre Pauline! Mais je n'aime pas, moi, et ce n'est là qu'une nouvelle ironie du destin!

» ... Décidément, m'aime-t-il? En tout cas, je dois me souvenir qu'une fois déjà je me suis crue aimée sur de trop légers indices; je ne dois plus courir au-devant d'une semblable déception. Décidément, il ne m'aime pas; c'est de l'intérêt, de l'amitié, tout ce qu'on voudra, ce n'est pas de l'amour; je ne suis point faite pour en inspirer. S'il m'aime, pourquoi n'a-t-il pas parlé? Mais me suis-je montrée bien encourageante? Il sait enfin que j'en aime un autre, il sait que je ne l'aimerai jamais, et c'en serait assez pour arrêter les plus téméraires.

Avec cela, ce pauvre garçon a vécu jusqu'ici dans un monde où l'on ne prend guère l'habitude des aveux difficiles. Tristes précédents pour un homme; nobles rivales que j'aurais là! Et cependant les liaisons de cette espèce ont ce bon côté qu'elles ne doivent pas laisser des traces bien profondes; peut-être vaut-il mieux un mari qui fut jadis la providence d'une demi-douzaine de danseuses dont il ne se souvient plus, que l'amant d'une duchesse qu'il rencontrera tous les soirs. Monsieur de Rouvière serait-il le premier qui eût fait le bonheur de sa femme, après avoir mené la vie de garçon un peu trop joyeusement? le premier qui fût, comme il le prétend, tout autre chose que ce dont il a l'air? Ce n'est certainement pas à moi qu'il conviendrait de juger les gens sur la figure.

» Je viens de me relire. Est-ce que je l'aimerais? Non, je ne l'aime pas. Mais s'il m'aimait lui-même, s'il me le déclarait, s'il me le prouvait... Quelqu'un! »

XVI

C'était madame Saint-Léger, et Pauline l'avait reconnue, car le parquet du corridor craquait d'une façon presque inquiétante. Elle n'avait pas formellement interdit à sa tante l'accès de son appartement, mais madame Saint-Léger n'avait pas eu besoin d'un grand effort

d'esprit pour deviner que Pauline lui saurait bon gré d'attendre ses visites en bas. Ce n'était donc pas sans de graves motifs qu'elle dérogeait à ses habitudes, et outre cela, Pauline venait de l'entendre parler à un domestique en grasseyant un peu plus encore qu'à l'ordinaire, ce qui lui arrivait toujours dans les grandes circonstances. Alors le cœur de Pauline battit avec violence, car elle supposa que monsieur de Rouvière s'était déclaré, qu'il avait demandé sa main. Quant à nous, nous reprendrons les choses d'un peu plus haut.

On se rappelle que Rouvière était auprès de madame Saint-Léger, quand on lui avait remis la lettre de Nançay. Il avait vu dans cette démarche, on se le rappelle encore, l'indice d'intentions qui jadis avaient été les siennes : c'était d'un mariage qu'il s'agissait et non d'une simple visite. Telle fut aussi l'impression de madame Saint-Léger, et elle ne la cacha pas à Rouvière.

— Et si cela était, demanda-t-il d'une voix altérée, quel parti prendriez-vous, madame? En un mot, que pensez-vous de tout cela?

— Mon Dieu! mon cher marquis, je pense que si monsieur Nançay a réellement l'intention d'épouser ma nièce et qu'il lui convienne, je n'aurai rien de mieux à faire que de la lui donner. Quant au trouble où je vous vois, je n'y conçois rien, puisque... vous n'aimez pas Pauline. S'il en était autrement, malgré des dénégations alors inexplicables, et si, de votre côté, vous formiez une demande, j'en serais quitte pour les lui communiquer toutes les deux ; elle choisirait.

Cette petite harangue fut débitée avec l'affabilité

glaciale de l'égoïsme satisfait. A moins que Pauline ne se fût définitivement vouée au célibat, — et sans faire grand cas d'elle, madame Saint-Léger ne la jugeait pas aussi sotte que cela, — le moment approchait où sa nièce serait mariée, et toutes les questions qui se rattachaient à ce mariage favorablement résolues; que Pauline devînt madame de Rouvière ou madame Nançay, madame Saint-Léger était sûre de conserver son appartement et sa pension : le reste n'était rien, du moins pour madame Saint-Léger. Elle attendait la réponse de Rouvière, et comme il ne se hâtait pas :

— Eh bien! lui demanda-t-elle, vous mettez-vous sur les rangs, oui ou non?

Rouvière hésita pendant quelques instants encore, puis il répondit :

— Non, madame. Maintenant, et si vous le trouvez bon, dites à mademoiselle Pauline qu'il n'y avait qu'un homme au monde qui pût impunément me disputer son cœur, et que cet homme est monsieur Nançay.

Rouvière ne voulait pas être une seconde fois le rival d'un homme à qui leur rivalité avait coûté si cher, et c'est pour cela qu'il se retirait. Maintenant quelle conduite devait tenir madame Saint-Léger en ces délicates circonstances? Il fallait y réfléchir, et il est vrai que la réflexion n'était pas son fort. Mais en certains cas, l'instinct nous guide mieux que tous les calculs, et madame Saint-Léger, en s'en remettant à celui de son égoïsme, devait obtenir de merveilleux résultats. Tout se bornerait pour elle à sonder habilement les sentiments de sa nièce, à voir lequel lui plairait le mieux de monsieur

Nançay ou de monsieur de Rouvière, puis à l'approuver ouvertement, sans prendre en considération les raisons qui militaient en faveur de l'un ou de l'autre choix. Personnellement, madame Saint-Léger était convaincue que l'amour de monsieur de Rouvière était sincère, et que l'intérêt n'était pas complétement étranger à la démarche de monsieur Nançay; que Pauline, par conséquent, avait avec l'un des chances de bonheur que n'offrait pas l'autre; mais madame Saint-Léger était femme; elle avait bien vu que la brusque retraite de Nançay avait au moins causé un vif dépit à sa nièce, qui, dès lors, n'en éprouverait que plus de plaisir à le voir revenir, dût-elle le refuser. C'était par celui-là qu'il fallait commencer; satisfaite de son plan, madame Saint-Léger ne songea plus qu'à l'exécuter incontinent, et nous savons qu'elle approchait de la chambre de Pauline. Déjà même elle frappait discrètement à la porte, et Pauline s'empressa d'ouvrir.

—Vous, ma tante! s'écria-t-elle en feignant la surprise.

— Je sais que tu n'aimes pas à être dérangée, repartit madame Saint-Léger, d'un air mystérieux; mais ce que j'ai à te dire est tellement important...

Pauline la pria de s'asseoir.

— Volontiers, repartit madame Saint Léger, cela m'essouffle de monter. Et puis l'émotion d'une mère, car je t'ai servi de mère, Pauline...

— Croyez-bien que je ne l'oublie pas, ma tante, et maintenant m'apprendrez-vous ce qui vous amène?

— Tu vas le savoir. Pauline, mon enfant, je crois que tu vas être demandée en mariage.

— Et par qui donc? dit-elle en pensant à monsieur de Rouvière.

— Par diverses personnes. S'ils ne se sont pas encore formellement déclarés, mais cela ne peut tarder. Avant tout, sache, ma chère Pauline, que monsieur Nançay m'a écrit; il demande à te voir.

— Lui?

Elle n'en put dire davantage, et madame Saint-Léger pensa qu'elle en avait assez dit pour son propre compte. Évidemment, Pauline aimait Nançay autant qu'elle pouvait aimer; il devenait donc parfaitement inutile de l'instruire des sentiments de monsieur de Rouvière; c'eût été lui créer à plaisir l'embarras du choix, tout compromettre peut-être.

— Eh bien! demanda-t-elle, que faut-il répondre? S'il s'agissait d'un inconnu, je n'aurais garde de te presser ainsi; au contraire, nous savons l'une et l'autre à quoi nous en tenir sur le compte de celui dont il est question. Bien de sa personne, d'une bonne famille, jouissant déjà d'une certaine réputation et plein d'avenir, à ce qu'il paraît, monsieur Nançay n'a guère à se reprocher que ses peccadilles de jeunesse... Je te le répète, le sens de sa lettre n'est pas douteux, et s'il te recherche, il faudra l'accepter. Voilà mon sentiment, bien désintéressé d'ailleurs. Qu'est-ce que je veux, moi? Ton bonheur, Pauline.

Cette bienveillante interpellation demeura sans résultat : ce que Pauline venait d'entendre la comblait de joie sans doute, mais elle ne le montrait pas. Tant de bonheur était-il fait pour elle? elle n'osait y croire. Un

des plus fâcheux résultats de l'infortune est la défiance qu'elle nous inspire. Il est aussi difficile à quiconque a beaucoup souffert de se croire appelé à des destinées meilleures, qu'il peut l'être à un homme longtemps heureux de concevoir des inquiétudes sur l'avenir. Ce fut précisément ce qui arriva à Pauline. Nous devons convenir que le premier moment passé, elle était toute surprise de se trouver assez refroidie pour Nançay. En voyant que le plaisir que sa nièce avait manifesté n'avait duré qu'un instant, madame Saint-Léger n'y comprenait plus rien.

— Vraiment, dit-elle, ton silence est inexplicable, mon enfant. Monsieur Nançay t'inspire-t-il de l'antipathie? Avec ta fortune, et pourvu que tu voulusses bien t'y prêter un peu, on trouverait aisément d'autres partis. Si nous cherchions...

— Oh! non, non, interrompit vivement Pauline.

— Alors, d'où vient cette hésitation à te prononcer. Le devine qui pourra; moi, j'y renonce. Est-ce l'amour-propre qui s'en mêle? Serait-ce par dépit que tu sembles disposée à repousser un homme que tu aimes? car tu l'aimes, Pauline; ton cœur a parlé, n'en disconviens pas :

Tu le connais enfin, tu le connais, Thémire,
Ce trouble que l'amour fait naître dans nos cœurs;
Ta rougeur me l'a dit...

Pardon! j'oubliais que tu n'apprécies que les vers de monsieur de Lamartine. Et pour parler en prose faut-il qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas?

— Qu'il vienne, dit Pauline.

En conséquence, Nançay reçut, dès le surlendemain, une lettre des plus aimables de madame Saint-Léger. Il ne devait pas douter, à certaines insinuations, que ses intentions n'eussent été parfaitement comprises, et qu'on ne fût prêt à agréer sa demande. C'était là le résultat qu'il avait poursuivi, et, néanmoins, la certitude de voir ses projets réussir promptement ne lui causait qu'une joie empoisonnée. Dans l'élégante demeure qu'il s'était récemment choisie, du sein de ce luxe trompeur qui pouvait abuser tout le monde, excepté lui, Nançay regrettait ce logement plus que modeste de la rue Bleue, où il avait beaucoup souffert, mais aussi beaucoup espéré, beaucoup travaillé. Il se plaisait à se rappeler ses débuts dans une carrière pourtant bien pénible, alors que disposant de quelques ressources, il n'avait pas encore le souci du lendemain et croyait sentir se former de jour en jour un talent qui certainement finirait par lui créer une position sûre et honorable. Pour tout au monde, il aurait voulu n'avoir point cédé à des entraînements sans excuse; il se voyait tomber bien au-dessous de Chandoz. Reculer, il n'y fallait pas songer, il était endetté de tous les côtés.

C'est que plus il songeait à Pauline, et moins il se sentait disposé à l'aimer.

Pendant le reste du jour, il essaya de s'étourdir, mais il n'y parvint pas. Il ne put dormir non plus. C'était à deux heures qu'il devait se présenter rue de la Victoire. Dès midi il se mit à sa toilette, puis quand il fut habillé, il ferma à double tour la porte de sa chambre et tira

d'un tiroir une boîte oblongue en bois d'ébène qui contenait des pistolets. Il les chargea, les remit en place, et se dit :

— Maintenant, soyons aimable.

Ensuite il monta en cabriolet, prit les rênes, et arriva rue de la Victoire sans avoir écrasé personne.

XVII

Ni madame Saint-Léger ni Pauline n'avaient songé à déployer un luxe de toilette qui est toujours de mauvais goût en pareille circonstance, et qui eût été d'autant plus déplacé de leur part, qu'il s'agissait purement et simplement de la visite d'un ancien ami. Malheureusement si leurs robes étaient celles de tous les jours, il n'en était pas de même de leur air : Nançay leur trouva quelque chose de compassé, de raide, et d'ailleurs il eût été le premier à convenir qu'on pouvait lui en reprocher autant.

La matinée était sombre, humide, et madame Saint-Léger elle-même éprouvait une sorte de mélancolie à laquelle elle ne comprenait rien. Nançay s'attendait à ce qu'elle lui tendît la main, suivant la coutume d'aujourd'hui ; mais elle était d'un temps où l'on baisait la main des femmes, et cela sans attendre qu'elles vous la tendissent. Elle se contenta donc de se soulever sur sa

causeuse en montrant un siége à Nançay : il l'avait glacée, et elle le glaça.

Quant à Pauline, elle s'était levée, avait répondu froidement au salut, infiniment respectueux, que Nançay lui avait adressé en entrant, puis elle s'était mise à feuilleter un album.

— Eh bien! pensa madame Saint-Léger, voilà deux amoureux qui n'iront pas loin, si on ne s'en mêle. C'est sans doute la mode à présent. Et puis :

La froideur n'est souvent que le masque perfide
Dont on recouvre son ardeur ;
On baisse les yeux par pudeur,
Par pudeur on fait la timide...
Et vous, Damis, et vous que l'amour guide,
Ne désespérez point pour un peu de froideur!

Voilà ce que se disait madame Saint-Léger dans le langage des Muses. Puis, comme il était indispensable de mettre un terme à une situation toujours embarrassante, elle laissa entendre à Nançay, de la façon la plus claire, qu'elle l'autorisait à faire dès à présent sa cour à Pauline. Contre toute attente, il ne parut pas fort disposé à profiter de la permission, si bien que Pauline se fût levée, si elle n'en eût cru que le désir qu'elle en avait.

Elle sentait aussi, d'ailleurs, que si Nançay ne lui témoignait pas tout l'empressement qu'on est en droit d'attendre d'un homme en qui l'on voit un futur, elle ne se montrait pas bien engageante non plus. Elle aurait voulu pour dix ans de sa vie posséder cet art de tourner les têtes d'un mot, d'un regard ; elle cherchait en déses-

pérée une parole adroite, une allusion touchante au passé, quelque chose de tendre et de délicat à la fois. Elle ne trouva rien; absolument rien.

— Allons, mon enfant, allons, lui dit sa tante, lorsque Nançay fut parti, tu ne veux pas te marier, c'est clair. Autrement, tu ne te serais pas conduite ainsi. Ce cher monsieur Nançay a beau avoir cabriolet, il n'est pas riche, et c'est de là sans doute que lui vient tant de timidité. Ne prends pas les paroles que tu vas entendre pour ce qu'elles ne sont pas ; mais, à mon avis, c'était à toi de lui faire quelques avances...

— Des avances, s'écria Pauline, mais il me semble, ma tante, que vous lui en avez fait pour moi.

— Ne vas-tu pas me le reprocher à présent. Il fallait peut-être le laisser partir désespéré. Mais je n'entends pas que cela se passe ainsi : dès demain, je lui écrirai pour l'inviter à dîner. Nous n'aurons que lui ; le soir je le laisserai seul avec toi, et, s'il ne tombe pas à tes pieds, Pauline, c'est que vous ne savez ni l'un ni l'autre ce que vous voulez. Alors, je ne m'en mêle plus, tu t'en tireras comme tu pourras. Voyons, préférerais-tu monsieur de Rouvière?

— Eh! ma tante, repartit Pauline avec une certaine brusquerie, que me parlez-vous de monsieur de Rouvière? Je vous ai déclaré, je crois, que j'aime monsieur Nançay...

— Tu me l'as déclaré, c'est vrai. Mais veux-tu savoir mon opinion sur tout cela?

— Bien volontiers. C'est...

— C'est que tu flottes entre Rouvière et Nançay, ma

chère, eh ! mon Dieu oui, tu flottes. Au fait, tu ne serais pas la première, il ne s'agit que de se décider. Et puis, ne serais-tu pas tout excusée, en supposant que tu penchasses un peu, et fût-ce sans t'en douter, du côté de Rouvière? Il ne tenait qu'à Nançay de te prendre, il ne t'a pas prise, et vois-tu, une femme ne pardonne jamais cela.

— Ma tante, interrompit Pauline, ma tante, j'en suis bien fâchée, mais vous ne savez ce que vous dites.

— Bien obligée, ma petite, répondit philosophiquement madame Saint-Léger.

Puis, comme elle avait hâte d'en finir, elle écrivit immédiatement à Nançay pour l'inviter à dîner, en se contentant de lui dire, pour expliquer un empressement presque suspect, elle le comprenait elle-même, qu'elle avait l'intention de lui adresser cette invitation de vive voix, mais qu'elle l'avait oublié.

Pendant ce temps-là, Nançay était rentré chez lui, et il s'était assis au coin du feu pour résumer tout à son aise les impressions de cette visite. Il est vrai qu'il avait aussi grand besoin de se chauffer : lorsqu'il était entré dans le salon de la rue de la Victoire, il avait senti, suivant l'expression vulgaire, un manteau de glace lui tomber sur les épaules, et il grelottait encore. Même lorsqu'un mariage de raison se présente dans toutes les conditions désirables de sécurité, les préliminaires en sont toujours assez fâcheux. Quelque prix qu'on attache au bien-être matériel, il est triste d'avoir à s'avouer, qu'on se dispose à le payer de son nom, de sa liberté, de son cœur. A moins d'être le dernier des hom-

mes, il faut se révolter à la pensée qu'on devra la fortune à une de ces unions douteuses dont on ne voudrait jamais si l'on n'était pas entraîné par ce que l'âme humaine a de plus lâches instincts.

Assurément il n'y avait rien à dire sur Pauline pour qui la connaissait bien ; mais on sait que Nançay donnait, comme tant d'autres, une fausse interprétation à ce qu'il y avait de singulier chez cette jeune fille. L'impression peu favorable qu'elle lui avait toujours faite ne s'était point modifiée depuis qu'il l'avait revue; bien loin de là, il ne s'arrêtait plus dans ses conjectures, et Dieu sait dans quel état la vertu de Pauline en sortait. Aussi lorsqu'on lui remit, vers sept heures du soir, la gracieuse invitation de madame Saint-Léger, il s'imagina qu'elle le prenait à la gorge en lui criant : Le mariage ou la vie !

Cette supposition ridicule s'empara même si fortement de son esprit, qu'il en était déjà à se demander ce qu'il répondrait quand on lui confierait, comme au meilleur ami de la famille, que Pauline avait derrière elle quelque faute impardonnable. Toutefois, cette hypothèse, pour n'avoir rien de consolant, n'était pas la plus affligeante de toutes celles que formait cette imagination surexcitée. Et en effet, la vérité, quelle qu'elle eût été, eût cent fois mieux valu que l'incertitude. Il est sans doute fort douloureux d'avoir à convenir, vis-à-vis de soi-même, qu'on épouse une femme dont les autres n'ont pas voulu, et pour de bonnes raisons ; mais cela n'est rien à côté de cette pensée qu'on se marie sans savoir à quoi l'on s'engage, et que, l'acte signé, on va peut-être

apprendre quelque secret épouvantable. Nançay pensait, en un mot, qu'à la rigueur, on peut tout épouser, excepté l'inconnu, qu'on épouse généralement avec tant de facilité. Sa tête s'échauffa; plus il y réfléchissait, plus il trouvait singulier qu'une fille riche et jolie n'eût point trouvé de mari. Il faudrait être aveugle, disait-il, pour ne pas voir qu'on tient à moi. Et pourquoi moi plutôt qu'un autre? Parce que je n'ai pas le sou et qu'on me dictera telles conditions qu'on voudra. Au fait, c'est ce que j'ai cherché. De quoi me plaindrais-je?

Un des moindres inconvénients des mauvaises pensées n'est pas le mauvais reflet qu'elles jettent sur toute chose. On prétend avec raison que l'honnête homme est souvent dupe des illusions de sa droiture, mais le contraire arrive fréquemment aussi : il n'est pas rare que les calculs de l'intérêt ne tournent assez mal pour ceux qui les font, et, en somme, il peut arriver qu'on perde à voir partout des perfidies, tout autant qu'à se croire revenu aux temps de l'âge d'or. C'est ainsi que l'invitation toute bienveillante d'une vieille femme qui avait une nièce à marier fit à Nançay l'effet d'un piége. Pauvre garçon!

Au surplus, ce qu'il éprouvait là, bien des gens l'ont éprouvé; sous l'empire de déceptions amères, bien des gens sont entrés dans une voie qui n'était pas là leur, et s'en sont repentis dès le premier pas; bien des gens ont envoyé l'honneur à tous les diables, et sont devenus horriblement malheureux dès qu'ils ont senti planer sur leur tête l'ombre d'une vilaine action. Cependant il n'est pas toujours facile de reculer, et l'on ne risque rien

à insister là-dessus : c'est la meilleure manière de prémunir les hommes, et surtout les jeunes gens, contre les entraînements qui n'ont l'air de rien et qui peuvent mener à tout. C'est ainsi que Nançay, quoiqu'il eût bonne envie de rompre définitivement avec mademoiselle Duplessis, se rendit à l'invitation de sa tante.

De son côté, Pauline avait beaucoup réfléchi en quelques jours et nous essayerons de peindre en peu de mots ce qui se passait en elle.

La spontanéité de son affection pour Nançay, sa répugnance prolongée à en épouser un autre, et, mieux encore que tout le reste, la tendance marquée de cette jeune âme à s'élever constamment, c'étaient là autant de preuves incontestables d'un sentiment sérieux, profond. N'oublions pas non plus la joie que lui avait causée le retour de Nançay, retour où sa tante voyait aussi bien qu'elle-même l'indice de leur prochain mariage. Mais cette première impression qui, six mois plus tôt, eût peut-être prédominé, fut vivement combattue par le souvenir de ce qui s'était dit tout récemment entre Pauline et le marquis de Rouvière, et cela à l'insu de Pauline elle-même. Il se passe en nous une foule de choses dont nous ne nous doutons pas ; nous sommes pleins de luttes que nous ne soupçonnons qu'au moment où le résultat s'en manifeste sous une forme quelconque. De là vient que l'homme est constamment un sujet d'étonnement pour lui-même. Quant à Pauline, elle s'étonna de deux choses : l'une de n'avoir pas ressenti d'une réunion si vivement désirée tout l'effet qu'elle en attendait ; l'autre de constater, sans beaucoup de larmes,

que Nançay ne l'aimait pas, qu'il ne l'aimerait jamais.

Elle n'exagérait rien, elle ne songeait pas à reprocher comme un crime à Nançay d'aspirer à un bon mariage; elle était même assez disposée encore à l'épouser, car elle était bien loin de soupçonner qu'il la jugeât aussi mal qu'il le faisait; seulement il avait perdu son prestige par cela seul qu'il calculait. Au surplus son attitude, la première fois qu'il lui avait rendu visite, semblait annoncer qu'il ne prétendait pas feindre une passion qu'il n'éprouvait pas, et Pauline, qui d'abord avait été blessée de tant de froideur, en était alors à se dire que cela valait mieux pour tout le monde que de trompeurs empressements. Les choses étant ainsi, et en supposant que Nançay la demandât en mariage, il aurait du moins le mérite de n'avoir point cherché à l'abuser sur la nature des sentiments qu'il lui portait. Qu'ensuite il se montrât bon mari, sans passion, mais fidèle et attentif, et sa femme n'aurait rien à lui reprocher. En attendant, comment ne pas reconnaître dans ce jugement si modéré une indépendance d'esprit qui n'est pas celle de l'amour? C'est qu'en effet Pauline n'aimait plus Nançay; mais elle l'avait trop aimé, et en somme elle avait eu trop peu à se plaindre de lui pour ne pas lui conserver une véritable affection. Elle savait aussi quel courage il avait déployé, elle avait lu ses œuvres et elle les trouvait pleines de talent; tout annonçait, en un mot, qu'avec le temps, et surtout avec un peu d'aide, Nançay prendrait un rang distingué dans le monde, et Pauline n'était pas insensible à la pensée qu'elle aurait contribué à le tirer d'affaire. Cependant, ce n'était plus

cet entraînement qu'elle y ressentait jadis. Comment cela s'était-il fait? voilà précisément la cause de l'étonnement de Pauline, à voir ce qui se passait en elle.

Cela n'allait pas non plus sans une sorte de dépit, car ce n'est jamais sans une secrète humiliation que les cœurs naturellement fidèles s'aperçoivent qu'ils ont aussi leur dose de mobilité. D'une manière ou d'une autre, il faut imiter au moins une fois dans sa vie le roi Clovis; il faut briser ce qu'on avait adoré jusque-là; heureusement il n'est pas défendu de verser une larme furtive sur les débris de l'idole. C'est précisément ce que faisait alors Pauline. Elle était désormais convaincue qu'il ne fallait plus compter sur une de ces affections passionnées, semblable à celle qu'elle avait ressentie, mais elle était toute prête à se contenter d'un attachement sincère. Il lui semblait même, tant il y avait en elle de délicatesse, qu'en recevant Nançay avec une bienveillance marquée, en l'encourageant à revenir, on s'engageait envers lui. Pauline se promit donc d'être aimable lorsqu'elle le reverrait, et nous devons avouer qu'elle le fut peut-être un peu trop. Non pas qu'une seule parole déplacée lui eût échappé, mais la gaieté qu'elle affectait manquait de naturel, et Nançay se retira persuadé que s'il ne l'aimait point, elle ne l'aimait pas davantage. Et comme d'un autre côté, madame Saint-Léger n'avait cessé de prodiguer les allusions les plus transparentes à l'heureux événement sur lequel elle paraissait compter, Nançay en était réduit à adopter les conclusions les plus fâcheuses pour sa dignité.

— Nous ne nous aimons pas : je suis pauvre et elle est

riche, se disait-il; j'ai l'air gêné en sa présence, et ma présence semble la mettre au supplice; quel parti devrions-nous prendre? Nous saluer poliment et nous tourner le dos. Loin de là, nous songeons à nous marier, et même on me laisse entendre, aussi clairement que possible, que je n'ai qu'un mot à dire pour que tout finisse par là. Non, tout cela n'est pas naturel, on me trompe.

C'était en rentrant chez lui qu'il se parlait ainsi. Toute la nuit, il tourna et retourna ces tristes pensées dans sa tête, et puis le lendemain matin, il s'écria :

— N'importe !

Et, comme il craignait de n'avoir jamais la force de faire lui-même sa demande à madame Saint-Léger, il alla trouver monsieur de Prie et le pria de vouloir bien s'en charger. Après l'entretien qu'ils avaient eu quelques jours auparavant, monsieur de Prie ne fut pas bien surpris de ce qu'il entendait. Il se garda soigneusement de toute allusion à ce que Nançay lui avait dit des mariages louches, et moins encore à ce qu'il avait répondu ; il accepta même la commission avec beaucoup de bonne grâce, mais il demeura convaincu qu'il allait être l'intermédiaire d'un marché assez peu honorable. Ce n'était pas son affaire, du moment qu'il ne trompait personne. Toutefois, il dut mettre dans ses paroles quelque chose d'un peu dédaigneux que Nançay sentit à merveille ; quand on peut donner un mauvais conseil sans se compromettre, on n'y manque guère, mais il est bien rare qu'on applaudisse ouvertement à une mauvaise action. Rien n'est cher à la diplomatie mondaine comme de pousser un homme en avant pour le désavouer en-

suite, et cela qu'il s'agisse d'un vilain ou d'un beau trait. Avoir le courage de son opinion est ce qu'il y a de plus rare au monde, et il est vrai qu'à ce point de vue-là, ce n'est pas du courage qu'il faudrait à certaines gens, c'est de l'héroïsme.

En attendant, Nançay sentit parfaitement ces fines piqûres, et il se rappela avec amertume le temps où il ne les aurait pas supportées. C'était à monsieur de Prie lui-même qu'il avait dit un jour :

— Je n'entends pas être traité légèrement, par cela seul que j'ai gaspillé quelques écus de cent sous.

Oui, voilà comment il parlait autrefois !... mais alors... Allons, le sort en était jeté ! Nançay courbait la tête, comme tant d'autres, sous la main de la nécessité.

C'était le surlendemain que monsieur de Prie devait se mettre en campagne. Nançay passa la journée dehors, demandant vainement des distractions à tout ce qu'il voyait et forcé de s'avouer qu'il venait de se déconsidérer définitivement à ses propres yeux. Quand il avait accueilli la pensée de cette folle entreprise, il lui semblait qu'il allait entrer en possession, avec la fortune, d'une force irrésistible, et il comprenait alors que c'était précisément la fortune qui allait le paralyser. Tout ce qu'il y a d'horrible dans un mariage qui n'est pas du moins fondé sur une estime réciproque, lui apparaissait ; il se demandait ce qu'on doit éprouver une fois uni par des liens indissolubles à une femme pour qui l'on n'éprouve qu'une sorte d'aversion, et dont le passé est un mystère qu'on ne pénétrera peut-être jamais. Il se demandait si sa dignité était si malade qu'il dût supporter avec la même

tranquillité des épigrammes semblables à celles dont monsieur de Prie venait de l'accabler ; il se demandait aussi ce qui se passerait en lui s'il voyait jamais un homme qu'il aurait provoqué hésiter à lui rendre raison, sous prétexte qu'il est permis à quiconque est irréprochable d'exiger que son adversaire le soit aussi. En d'autres termes, il voyait tout à la lorgnette, ou si l'on veut, au miscroscope, car les honnêtes gens en ont un dans l'esprit, et c'est lorsqu'ils se croient tant soit peu compromis qu'ils sont le plus disposés à s'en servir. Ils le dirigent sur eux-mêmes, et la moindre tache leur apparaît comme une souillure à défier, dirait Shakspeare, toutes les ondes de l'Océan. Décidément, ce que Nançay avait de mieux à faire, une fois marié, ce serait d'aller s'enfermer avec sa femme au fond d'un vieux château qu'on achèterait tout exprès.

— Et puis, ajoutait-il, il est évident qu'elle n'a pas plus d'estime pour moi que je n'en ai pour elle : nous allons faire un joli petit ménage.

Cette réflexion n'était pas dénuée de tout fondement. En effet, Pauline, malgré les efforts quelque peu maladroits qu'elle avait tentés pour obtenir de Nançay quelque chose qui ressemblât à de l'expansion, avait fort bien remarqué qu'il ne la regardait point du tout de l'œil dont elle voulait être regardée. Il était impossible qu'il ne perçât rien des secrètes pensées de Nançay dans ses paroles et surtout dans son air.

— Ma tante, avait-elle dit le matin même à madame Saint-Léger, tandis qu'elles déjeunaient, voulez-vous entendre une réflexion que je me suis faite ?

— Sans doute, Pauline.

— Eh bien! c'est que monsieur Nançay n'a pas une bien haute opinion de votre nièce.

— Comment cela?

— Oh! je l'ai bien vu. Tenez, ma tante, monsieur Nançay qui m'épouse avant tout par calcul, croit que j'ai mes raisons pour me contenter de cela. Ce n'est pas flatteur.

— Quelle idée! s'écria madame Saint-Léger. Faudrait-il qu'un futur ne parlât que par dithyrambes?

— Monsieur Nançay n'est pas encore mon futur, répondit Pauline, et tout me porte à croire qu'il ne le sera jamais.

Puis elle s'était levée brusquement, laissant madame Saint-Léger fort perplexe. Il était dit, pensait-elle, que Pauline éloignerait un à un tous ceux qui se présenteraient. Ce qu'il y a de certain, c'est que les dispositions que manifestait mademoiselle Duplessis semblaient annoncer un échec pour Nançay.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, Nançay était encore plongé dans les plus tristes réflexions, quand il crut entendre dans l'antichambre une voix qui ne lui était pas inconnue. Mais on ne parlait plus, on sanglottait, et Nançay ne savait qui ce pouvait être, quand Auguste Grillois apparut sur le seuil, les cheveux ébouriffés, les yeux rouges, tout en larmes.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Nançay en courant à lui. Un de vos enfants est-il malade?

— Non!

— Serait-ce votre femme?

— Eh non ! non !

— Alors, qu'est-ce donc? Vous m'effrayez. Parlez!

— Eh bien ! le cousin... Grillois, le pauvre cousin...

— Mort?

— D'apoplexie, il n'y a qu'un instant, dans mes bras. Ah! ça m'a porté un coup dans l'estomac que j'ai cru que tout craquait. Voilà comme on est, voyez-vous : tant que les vieux sont là, on se figure qu'on ne les aime pas, on compte les écus qu'ils vous laisseront, et la main vous démange déjà de les tenir. Ah ! ben ouiche! Il n'y a qu'à voir comme on les pleure pour savoir comme on les aimait. Moi, voyez-vous, ça ne me va pas d'être volé, mais je ne suis pas intéressé pour cela, da ! non ! Ah ! je sais bien qu'il y avait à prendre et à laisser, chez le bonhomme; qu'il avait fait de drôles de tours dans son jeune temps, et, pour parler franc, que ce n'était pas grand'chose de bon que défunt le père Grillois. Mais quoi, ce ne sont pas mes affaires; il est mort, et je ne vois que cela.

Tout en s'exprimant ainsi, Auguste Grillois continuait à larmoyer. Nançay lui demanda s'il voulait de la fleur d'oranger, il préféra un verre de vin, et la bouteille y passa.

— Ouf! dit-il en se léchant les lèvres, voilà le véritable ami de l'homme, ça remet. N'importe! voir un parent vous passer dans les bras, cela fait quelque chose, allez! Et maintenant, croyez-moi, votre place est là-bas. Je ne veux pas qu'on dise que j'aie rien détourné; à chacun sa part. Moi, j'aime la justice.

Nançay lui sut bon gré de l'affliction qu'il témoignait,

mais il ne crut pas devoir simuler une douleur que ne pouvait lui causer la mort d'un homme qui avait pesé d'un poids si lourd sur sa vie. Il se contenta donc de l'engager à retourner rue de Touraine, en lui promettant qu'il le suivrait de près.

— C'est bien, je vous attends, dit Auguste.

Et il s'en alla.

A peine seul, Nançay prit un crayon et posa des chiffres sur le papier, puis relevant vivement la tête :

— Dieu soit loué! s'écria-t-il, je suis sauvé!

Il venait de s'assurer que toutes ses dettes acquittées, il lui restait encore de quoi vivre en province, s'il consentait à y vivre fort étroitement; mais cela n'était rien pour lui. Et sans plus tarder, il écrivit à monsieur de Prie, qu'ayant encore une fois changé d'avis, il le priait de suspendre la démarche dont il avait consenti à se charger. Décidément, il ne voulait pas se marier.

Cela fait, il eut une sorte d'hallucination : il croyait se voir suspendu par un fil, fin comme un cheveu, au-dessus d'un abîme, où toute sorte de bêtes immondes grouillaient dans un lac de fange, au-dessus duquel se dressaient des langues vipérines, des crêtes sanglantes, des prunelles de feu.

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre, et bientôt Nançay arrivait rue de Touraine.

On avait déposé Alcibiade Grillois sur son lit : il était là, couché sur le dos, les bras serrés le long du corps, et souriant de cet effroyable sourire, que les médecins appellent rictus cadavérique. Tant qu'il avait vécu, Nançay n'avait ressenti pour cet homme qu'un mépris

légitime; mais un inexprimable respect s'attache à la dépouille humaine, et Nançay prit doucement dans les siennes cette main qui n'avait servi qu'à le frapper. Rien de vil ne se mêlait au sentiment de sa délivrance; l'indépendance que cette mort lui rendait n'était à ses yeux que le droit de bien vivre, et c'était vers le bien qu'il prétendait tourner désormais toutes ses facultés; rien ne l'empêchait donc de profiter ouvertement de la petite fortune qui lui était rendue. Toutefois il voulut faire quelque chose qui, sans être une hypocrisie, fût un acte de déférence envers la mort. Et il prit la main de Grillois. Mais la sensation qu'il éprouva ne fut pas absolument celle à laquelle il s'attendait. La main de Grillois était encore souple, presque tiède.

— Il y a si peu de temps qu'il est mort, pensa Nançay.

Puis il se mit à réfléchir :

La liberté, voilà ce qui allait sortir pour lui de cette tombe, et avec elle le droit d'agir en honnête homme. Plus de compromis dégradants, il s'appartenait sans réserve. Telle est la puissance de l'argent! et dès lors il est cruel de ne point prendre en considération les inégalités de mérite qui résultent de l'inégalité des conditions! Que serait-t-il devenu sans la modeste aisance qui l'attendait désormais? où allait-t-il? dans quel abîme n'était-il pas précipité? Malheur à l'homme impitoyable! Et toi, vertu, ce n'est point t'insulter, que de te comparer à ces plantes délicates qui ne prospèrent qu'en des terrains choisis! Améliorons donc enfin la terre, appelons le plus grand nombre à la possession des biens qui n'ont été jusqu'ici possédés que par pri-

vilége. Cessons de confier exclusivement au ciel la réparation des iniquités de ce bas monde, et travaillons de nos propres mains à bêcher le champ du peuple. Que la richesse publique s'augmente par la diffusion des lumières; de tant de criminels livrés à la rigueur des lois, combien en est-il qui aient *su* et *possédé?* C'est l'infime minorité, et l'on peut avancer hardiment que la science et la propriété, sont des instruments par excellence de la réhabilitation de la conscience publique. Acquérez donc, ô vous qui n'avez rien; et vous que le hasard de la naissance a favorisés, apprenez à tenir compte de vos avantages dans les jugements que vous portez d'autrui. Sachez que le moyen de supprimer les classes dangereuses n'est point d'édicter contre elles des peines terribles, mais de les appeler à la participation des biens où est le principe de la supériorité des autres classes. Vous direz que c'est un rêve, et l'on vous répondra : voyez ce qui se passe, et niez ensuite que l'impulsion ne soit donnée! Dites si la liberté n'a pas marqué le commencement de son règne; dites si ce haïssable esprit de soumission trembleuse, qui fut l'esprit du moyen âge, n'est pas vaincu; dites...

Mais Nançay s'arrêta soudain; il se sentait gagner à un formidable optimisme auprès duquel celui de feu Grillois n'était rien. Voilà ce que c'est que de posséder une somme, pourtant bien modeste, même diminuée d'un passif de vingt-cinq ou trente mille francs. Tout change; on n'a plus que des horizons couleur de rose.

Feu Grillois... était-ce bien feu Grillois qu'il fallait dire?

Nançay se trompait-il, ou était-il vrai que la main qu'il tenait dans les siennes eût tressailli? Il retint son souffle, il écouta de toutes ses oreilles, regarda de tous ses yeux, ou plutôt toute sa vie passa dans l'organe par excellence du toucher... Grillois vivait-il, Grillois était-il mort? La main de Grillois allait l'apprendre à la main de Nançay...

Rien!

Et pourtant...

Décidément que fallait-il en croire?

On avait fermé les volets, la chambre n'était éclairée que par une bougie, placée sur une chaise à la tête du lit.

Le lit était entouré de grands rideaux blancs sous lesquels reposait ce mort en habit noir, car on ne l'avait pas encore vêtu de la robe de lin qui nous ouvre et nous ferme les portes de ce monde.

La flamme de la bougie vacillait et l'ombre, se déplaçant avec la lumière, courait sur la percale blanche, çà et là, funèbre et grisâtre, comme l'aile des chauves-souris.

Nançay regardait ce corps étendu, ne sachant comment il devait le nommer.

Était-ce un mort?

Était-ce un malade endormi qui allait se réveiller?

Non, ce n'était pas un mort: un frémissement imperceptible avait dilaté la paupière, feu Grillois rouvrait les yeux. Il les promena lentement autour de lui, vit cette bougie qui avait l'air d'un cierge, et cet homme debout près de lui, qui le regardait. Il les vit et referma

les yeux. Mais ce fut à la lèvre de s'entr'ouvrir; feu Grillois souriait de la naïveté de ses héritiers qui l'avaient cru mort. Cependant, vivait-il réellement? On aurait pu en douter à l'immobilité qui l'avait ressaisi. Mais feu Grillois se recueillait tout bonnement. Au bout de deux ou trois minutes, en effet, il rouvrit encore les yeux, se souleva sur le coude, comme un homme qui vient de faire la sieste. Il resta ainsi un instant, puis il jeta vivement les jambes hors du lit, et un instant après, il était sur ses pieds.

— Voulez-vous qu'on appelle le médecin, mon oncle? demanda Nançay.

— Non, mon ami, non, répondit Grillois, laissons faire la nature, la bonne nature!

En même temps il se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit. Ensuite il souffla la bougie, prit le flambeau et alla le remettre en place sur la cheminée du salon où on l'avait pris.

Puis, se tournant vers Nançay :

— Hein? dit-il, vous avez eu une belle peur; il paraît que ce ne sera pas encore pour cette fois-ci. D'ailleurs, je suis sensible on ne peut plus sensible aux marques d'affection que vous m'avez données, mes enfants...

C'est qu'Auguste venait d'entrer avec un homme qui se disposait à mettre les scellés. A la vue de son oncle vivant, debout, Auguste ne put réprimer un cri d'effroi.

— C'est la surprise, remarqua obligeamment Grillois, la surprise... Ce cher Auguste! Eh tiens, mon bon ami, pendant que te voici sur le pas de la porte, va donner

ordre à Joséphine de me préparer un potage. J'ai, ma foi, comme qui dirait faim. Eh! eh! mes enfants, eh! eh! eh! on était solide de mon temps.

Auguste semblait n'avoir pas compris, et Nançay se mit en devoir d'aller porter l'ordre de Grillois à la cuisinière. Auguste sortit avec lui et lui dit :

— Flambés! Et moi qui le pleurais bêtement. Le diable m'emporte, ou cela ne m'arrivera plus s'il lui arrive encore de mourir.

Comme on servait à Grillois le potage qu'il avait demandé, monsieur et mademoiselle Lhéritier arrivèrent en quatre bateaux, avec la secrète espérance de ne pas s'en aller sans avoir mis quelque chose dans leur poche, ne fût-ce qu'une paire de flambeaux. Mais, eussent-ils été d'argent massif, mieux valait une longue perspective de bons petits dîners avec une volaille de Bresse pour rôti et des meringues au dessert; et ce fut avec une joie très-vive que cette famille d'effrontés parasites apprit qu'Amphytrion était ressuscité. Leurs empressements intéressés ne faisaient que mieux ressortir l'air désappointé des héritiers de Grillois, et mademoiselle Eudoxie lui glissa dans l'oreille :

— Regardez quelle figure ils ont. Ce sont des monstres.

Après le potage, Grillois but un doigt de vin et se sentit tout à fait ragaillardi. Alors un orgue se mit à jouer *la Boulangère* au coin de la rue.

— Tiens, dit Grillois, *la Boulangère!*

— *La Boulangère*, s'écria monsieur Lhéritier, ah! je l'ai dansée bien souvent dans mon temps.

— Et moi aussi, repartit Grillois.

— Sans compter que vous seriez homme à la danser encore, continua mademoiselle Lhéritier.

— Vous croyez rire, dit Grillois. Eh bien! je parie que je la danse si vous voulez me faire vis-à-vis.

— Si je le veux, monsieur Grillois!

Et déjà elle s'était mise en place après avoir poussé son frère au piano en lui disant :

— Ferdinand, joue *la Boulangère* à ce bon monsieur Grillois.

Et Ferdinand joua *la Boulangère*, et d'un air si malin!... Alors monsieur Lhéritier s'avança vers Nançay et Auguste qui se tenaient à l'écart, et tout en les regardant par-dessus ses lunettes, il leur dit :

— Vous ne dansez pas *la Boulangère*, messieurs?

— Eux! ces monstres! pensa mademoiselle Lhéritier. Dieu! que mon père est naïf.

Alors quelque chose d'horrible eut lieu, Grillois se mit à danser comme un jeune homme. Toutefois, cela ne vaut rien à son âge, si bien qu'il tomba à la troisième mesure et ne se releva plus. Il était définitivement rentré dans le sein de la nature, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Dès qu'il fut de retour chez lui, Nançay écrivit à madame Saint-Léger une lettre très-affectueuse d'ailleurs, mais où il lui annonçait qu'il partait pour un long voyage.

— Allons, s'écria madame Saint-Léger, encore un de manqué. Ah! c'est ta faute, Pauline, c'est ta faute!

— Eh bien! repartit Pauline, j'en accepte la responsabilité, ou plutôt il n'y a pas de faute là de ma part, ni

de celle de personne. Monsieur Nançay, qu'un calcul, très-excusable d'ailleurs, avait ramené près de moi, a senti qu'il ne m'aimerait jamais, et comme il est trop honnête homme pour passer outre, il rompt. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai.

— Ni moi non plus, s'écria le marquis de Rouvière, en se montrant tout à coup, car il y a bien des années que je vous aime, moi, et je n'ai pas besoin de m'étendre sur les raisons qui m'engageaient à me taire.

Madame Saint-Léger les laissa.

— Mademoiselle, reprit alors Rouvière, vous savez quels sont mes sentiments pour vous, et quand je vous aurai demandé pardon de la forme un peu brusque que j'ai donnée à mes aveux, il ne me restera plus qu'à attendre votre décision.

— Monsieur le marquis, répondit Pauline en souriant, je ne puis douter, après ce que je viens d'entendre, que vous n'ayez l'intention de m'offrir votre nom... Seulement, vous me permettrez de vous faire observer que vous ne me l'avez pas dit... positivement.

— Étourdi, s'écria-t-il, que voulez-vous, j'ai l'esprit si troublé. Pauline, vous que j'aime tant, voulez-vous être ma femme?

Elle le pria d'attendre quelques instants, alla chercher son journal, le lui remit en le priant de le lire, et lui dit :

— Si vous me le renvoyez, c'est que vous aurez changé d'avis. Si vous le gardez, c'est que vous persisterez dans un projet dont je ne puis qu'être honorée, et alors, monsieur, je vous répondrai. Ces pages, auxquelles je suis

bien loin d'attacher une importance qu'elles n'ont pas, vous apprendront du moins à me connaître, et je veux que vous me connaissiez tout entière.

Rouvière prit le paquet qu'on lui tendait, le déposa sur une table, tailla deux bandes dans un journal qui lui tomba sous la main, puis il sonna et dit au domestique qui se présenta :

— Donnez-moi une bougie allumée et un bâton de cire à cacheter.

On lui apporta ce qu'il demandait. Alors il mit sous bande le journal de Pauline, le scella de ses armes et le lui rendit en lui disant :

— Je vous connais, Pauline. Et maintenant je renouvelle ma demande : Voulez-vous être ma femme? Répondez, vous l'avez promis.

— Si je le veux, dit-elle, ah oui! et de tout mon cœur.

Il l'embrassa tendrement et madame Saint-Léger rentra comme ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Enfin, s'écria-t-elle; ah! nous avons donc encore des hommes à Paris! *maquis*, *maquis*, *embassez* aussi *vote* tante.

C'était un devoir sacré, et Rouvière s'en acquitta, disons-le, religieusement.

— Mais je vous quitte, mes enfants, reprit la bonne dame, vous devez avoir tant de choses à vous dire.

— Eh! non, madame, eh! non, dit le marquis. Ce n'est pas, Dieu sait, que je fasse fi d'un tête-à-tête avec ma chère et bien-aimée Pauline, mais...

— Mais nous n'avons pas besoin de nous expliquer,

s'écria Pauline, nous nous sommes compris. N'est-ce pas cela que vous vouliez dire, mon ami?

— Vous m'avez deviné, Pauline.

— Fichtre! dit madame Saint-Léger, voilà ce qui s'appelle s'entendre à demi-mot. Est-ce que vous êtes somnambules pour lire ainsi dans l'esprit l'un de l'autre?

— Somnambules! s'écria Rouvière; ah mon Dieu, bien pire que cela, du moins je parle pour moi. Je suis amoureux, madame, amoureux fou.

— Et toi, Pauline? demanda madame Saint-Léger, qui n'y allait pas de main morte quand il s'agissait de ces choses-là.

— Ah! par exemple, ma tante, s'écria Pauline, en riant d'un franc rire qu'on ne lui connaissait pas; vous m'adressez des questions... des questions...

— Qui ne te fâchent guère, n'est-ce pas, mon amour? Ah! ciel! que lui avez-vous fait, marquis, pour la rendre si jolie, car elle est ravissante, cette petite, ravissante? Allons, partageons le différend; je veux que tu sois amoureuse à en perdre la tête. Avoue-moi que tu aimes un peu ce cher marquis de Rouvière, et je te tiens quitte.

Pauline se recueillit quelques instants, puis elle répondit :

— Vous me demandez là, ma tante, un aveu qui ne me coûte rien. Je ne dis point cela pour vous qui m'avez toujours montré tant de bienveillance, mais il est malheureusement certain que ceux qui m'entouraient n'ont pas toujours complétement répondu à l'affection que je leur témoignais. J'en avais conçu la crainte bien cruelle

chez une jeune fille de n'être point aimable, et pour que cette crainte cessât, il fallait que je me sentisse aimée. Aussi j'attendais avec plus d'impatience qu'il n'aurait fallu peut-être le moment où se présenterait un mari selon mon cœur. C'est sans doute pour cela que je me suis trop hâtée d'aimer un homme qui ne m'aimait pas. Néanmoins depuis quelque temps cette affection commençait à diminuer à mon insu; depuis quelque temps j'étais de plus en plus touchée des attentions délicates dont m'entourait monsieur de Rouvière. Tout à l'heure, quand il m'a avoué qu'il m'aimait, je ne l'aimais pas encore; mais heureusement mon cœur était libre, et cela fait qu'il s'est donné tout de suite. Je regrette beaucoup de ne pouvoir dire à l'homme qui va devenir mon mari qu'il a mon premier amour; ce serait un mensonge, ce serait débuter par un manque de bonne foi dans la vie nouvelle où je vais entrer, et qui doit être toute de sincérité. En revanche, je crois pouvoir avancer que ce sont les circonstances qui ont fait tout le mal, avec une tête un peu trop vive et cette inexpérience bien naturelle à mon âge. Si je ne suis plus toute jeune aujourd'hui, j'avais vingt ans à peine quand j'ai conçu pour un autre que vous, monsieur le marquis, les sentiments auxquels je fais allusion; malheureusement je puis vous assurer que tout cela s'est passé dans ces régions pures où un homme tel que vous doit aller chercher sa femme. Là, en présence de Dieu, sur le nom de cette mère que vous aimez tant et à laquelle vous allez me conduire, je vous jure que je n'ai rien à me reprocher.

— Je vous remercie, ma chère Pauline, répondit

monsieur de Rouvière, je vous remercie de tout mon cœur. Je n'avais pas besoin de ce serment-là, pourtant il est toujours doux pour un futur d'entendre la vertu parler par la bouche de celle qu'il aime. Seulement il ne doit plus être question entre nous que de l'avenir. Et maintenant, si madame votre tante veut bien m'y autoriser, je vous prierai de mettre cette bague, ou plutôt donnez-moi votre jolie main.

— Allons, ma fille, dit madame Saint-Léger, allons, du courage. Et vous, mon neveu...

— Puisque vous l'appelez ma fille, interrompit Rouvière, comment pourrais-je être votre neveu? Vous n'y songez pas.

Madame Saint-Léger fondit en larmes et répondit :

— Je ne pense pas, mon ami, que vous veniez habiter cette maison-ci, qui serait bien petite, mais je vous serais fort obligée, si vous louez le reste, de me laisser ce rez-de-chaussée ma vie durant; j'y ai mes petites habitudes, et à mon âge on n'a pas d'autre plaisir que ceux-là.

— Eh! ma tante, s'écria Pauline, cela ne souffre aucun doute. Que nous contez-vous là?

Alors le marquis lui demanda de vouloir bien faire un tour de jardin avec lui, et quand il furent sortis, madame Saint-Léger dit à mademoiselle Laurençon :

— Laurençon, la jeunesse d'aujourd'hui est un peu pleurnicheuse, mais elle a du bon. Si vous aviez vu avec quel sérieux notre future marquise a débité sa petite harangue... De mon temps, le mariage était plus gai que cela. Après tout, peut-être qu'elles ont raison.

XVIII

Trois semaines après, Nançay avait eu le plaisir de donner, le matin même, la dernière de toutes les signatures qu'exige l'acte le plus simple. Il ne lui restait pas grand'chose, mais il n'était plus à la merci de personne. D'ailleurs son parti était pris, il voulait aller s'installer auprès de monsieur Toutain, et de là regarder passer ce monde où il n'avait pas su se ménager une place.

Cependant, comme il avait un compte à régler avec Morgan, il se rendit chez lui. Comme jadis, la boutique était pleine de monde; seulement tout le monde salua cordialement le nouvel arrivant que personne ne connaissait jadis. On vint à lui, on le félicita du bruit que faisait son dernier ouvrage.

— Un ouvrage de moi qui fait du bruit? demanda-t-il en souriant. Vous voulez rire, messieurs...

— Non, pardieu, dit Morgan, lisez ceci.

C'était un article de douze colonnes, signé d'un critique célèbre auquel on n'avait à reprocher qu'une fougue quelquefois exubérante, résultat pourtant inévitable de convictions ardentes, et que rien n'entamait. Et comme il était capable de tous les courages, même du plus difficile de tous, celui de prendre le talent où il se trouve, sans lui demander d'où il vient, il avait har-

diment déclaré que l'ouvrage de Nançay était bon, et, qui plus est, qu'il en donnerait de meilleurs. Ils ne s'étaient jamais vus et Nançay s'était contenté de lui envoyer son livre avec une lettre polie. C'était la première fois qu'on le traitait aussi sérieusement et la joie fut vive.

— Un homme que je ne connais pas, répétait Nançay, faire cela pour moi... Vraiment, c'est admirable!

Alors un célèbre vaudevilliste qui se trouvait là vint lui frapper sur l'épaule et lui dit :

— Monsieur, les anciens avaient coutume de sacrifier de temps en temps *diis ignotis*, c'est-à-dire à l'Inconnu. Imitons-les, croyez-moi. Que de fois n'ai-je pas vu un inconnu enlever le succès de la pièce! En revanche, ce sont quelquefois les amis qui la font tomber.

— Alors, repartit Nançay, vous avez terriblement sacrifié aux dieux que vous nommiez tout à l'heure, car vos pièces ne tombent guère.

— Bien répondu, dit Morgan. Est-ce que vous avez à me parler, monsieur Nançay? Passez donc dans mon cabinet; je suis à vous, messieurs, dans un instant.

— Je voudrais vous proposer, dit Nançay à Morgan, lorsqu'ils se furent assis en face l'un de l'autre.

— Un volume... à vos ordres.

— Oh! pas du tout. Je vous prierai, au contraire, de vouloir bien me rappeler ce que je vous dois par suite des avances que vous m'avez faites à diverses reprises.

— C'est bon, c'est bon, s'écria Morgan, j'ai de la copie, je suis nanti, et notre compte se réglera tout seul...

— Je préférerais le régler tout de suite. J'ai de l'argent.

— Mon bon ami, répondit Morgan, parlons peu et parlons bien. Quand je vous ai avancé de l'argent, il a été convenu que vous me rembourseriez en copie, c'est-à-dire en ouvrages de vous. J'ai la copie, c'est bon. Maintenant, voilà que vous me demandez de changer les stipulations de notre contrat, et de quel droit, je vous prie? Il va de soi que je ne vous demanderai pas l'intérêt de mon argent; je ne suis pas un Arabe. Mais, supposez que vous me le serviez, qu'est-ce qu'il en résulte? Que j'ai cinq pour cent de mon argent, tandis que je gagnerai quarante pour cent, si votre livre se vend. Pourquoi voulez-vous que je renonce à faire des affaires avec vous, justement au moment où vous commencez à percer? Ce serait illogique. Et puis, qu'est-ce que vous en feriez de ce manuscrit? Vous iriez le porter chez mon voisin, pas vrai? Eh bien! là! ce n'est pas gentil.

— Je vous jure, Morgan, que je ne songe pas à m'adresser à d'autres... Je ne veux plus écrire, voilà tout.

— Ta, ta, ta, voyez-vous çà. Voilà monsieur qui jette le manche après la cognée à propos de rien. Allons, allons, taisez-vous tout de suite et attendez-vous à recevoir des épreuves après-demain matin. Voilà mon dernier mot.

— Cependant...

— Écoutez, mon bon ami, reprit Morgan, je vous ai vu naître et je vous adore. Mais là, vrai, si vous me ta-

quinez, je vous *fiche* un procès! Comme vous me regardez, à présent?

— Ma foi, s'écria Nançay, c'est que j'ai envie de vous embrasser, car ce mot de procès, dit comme il vient de l'être, est la plus douce des musiques pour les oreilles d'un auteur...

— Ah! parfait, parfait, s'écria Morgan; ce que c'est que savoir prendre son monde. Ainsi, vous êtes content?

— Enchanté, je vous en... je vous donne mon billet.

— Et vous vous en allez tout de suite?

— Est-ce que vous avez à me parler?

— Ah! ah! pas précisément. Mais pendant que vous êtes là... voyons, si je préparais un traité par lequel vous vous engageriez à me vendre tout ce que vous produirez d'ici à cinq ans.

— A quelles conditions? demanda Nançay.

— Ah! farceur! s'écria Morgan avec un gros éclat de rire; satané farceur, va! Soyez franc et convenez qu'il y a dix-huit mois vous auriez accepté la proposition sans discuter. Mais, pardieu, les affaires sont les affaires, et puisque je gagne sur vous, il est bien juste que vous gagniez sur moi. Finissons-en, je vais vous communiquer mon traité avec Jules F..., et nous traiterons aux mêmes conditions, si vous voulez bien.

C'était le nom d'un auteur à la mode que Morgan venait de prononcer là, et Nançay répondit qu'il était prêt à signer.

— Eh bien! dit Morgan, signons tout de suite, mon bon ami, car le traité est tout préparé, je vous attendais. Gaubert! Gaubert!

Gaubert, qui savait fort bien ce qu'on allait lui demander, parut immédiatement, tenant à la main trois feuilles de papier timbré. Il en remit deux à Nançay : l'une était le traité de Jules F***, dûment signé et paraphé de l'illustre écrivain qui remplissait le monde de sa gloire, du moins s'il fallait l'en croire; l'autre était le traité même que Nançay aurait à signer lorsqu'il se serait assuré que les conditions étaient bien celles qu'on lui avait offertes. Pendant qu'il lisait ce bienheureux acte, Morgan en faisait autant, car c'était à lui que Gaubert avait remis la troisième feuille. Cette lecture terminée de part et d'autre, les deux parties signèrent, échangèrent leurs signatures, et se séparèrent après force poignées de main.

Nançay alla dîner au Palais-Royal et entra ensuite à la Comédie-Française. Comme toujours, il y avait au foyer un certain nombre de gens de lettres auquel le nouveau venu se mêla, curieux de savoir quel accueil on lui réservait. On le reçut à merveille, on le connaissait, on l'avait lu, et avec un peu de fatuité il n'aurait tenu qu'à lui de se croire arrivé à ce point de réputation où l'on ne guette plus que le premier faux pas d'un homme pour tomber sur lui et le déchirer à belles dents. Attendre longtemps la célébrité, en jouir un jour, un moment, comme du bien le plus doux, pour s'apercevoir ensuite que le monde excelle à désoler ceux qu'il admire, voilà, — disent les hommes célèbres, — voilà ce que c'est que la célébrité. Ajoutons que cela n'empêchera personne de courir après.

Célèbre, Nançay ne l'était pas encore; mais c'est déjà

beaucoup de voir qu'on a réussi, et c'est précisément là qu'en était notre ami. Il sentait que trois ou quatre ans de travail achèveraient de le mettre hors de pair ; il ne trouvait plus que visages souriants et mains tendues ; sa famille elle-même, s'il en avait eu une, aurait commencé à compter avec lui. Le malheureux était orphelin !!!

Comment s'était fait ce succès ? Nançay l'ignorait, et que serait-ce qu'un miracle dont on saurait le pourquoi ? Nançay se contentait donc de penser que le travail et la volonté ressemblent à ces ouvriers qui profitent des basses-eaux pour jeter les fondations de certains ouvrages ; avant qu'ils n'aient achevé, la saison pluvieuse arrive et recouvre tout ; l'été suivant, les ouvriers reviennent, quittes à se retirer encore en automne, et à recommencer dès que le temps le permettra ; si bien qu'un beau jour la digue est achevée, ce qui permet aux bateliers de glisser tranquillement sur un fleuve impraticable jusque-là. Il est vrai qu'en construisant sa propre digue, Nançay avait tant soit peu dévié des vrais principes du parfait ingénieur ; toutefois il avait ses raisons pour ne pas insister là-dessus, et l'on trouvera bon que nous l'imitions. Quelques faiblesses ne sont pas des crimes, et Nançay eût été bien sot de se reprocher impitoyablement des erreurs dont pas une n'était sans excuse, et qu'on avait déjà oubliées autour de lui.

En attendant, il était déjà fatigué de corps et d'esprit, et le repos le tentait d'heure en heure davantage. Un matin donc, il prit la diligence de son pays, et y arriva le lendemain au soleil couchant, bien résolu à s'y fixer

définitivement. Il était descendu sur la grande route, avait laissé son bagage à l'auberge du village où l'on relayait, et s'était mis en route avec l'intention de demander provisoirement l'hospitalité à son vieil ami, monsieur Toutain.

Il eut d'abord à traverser une plaine féconde et bien cultivée, qui ne signifiait pas grand'chose. Mais quand il entra dans le bois, les souvenirs l'assaillirent en foule. Sur la gauche, c'était le sentier qu'il prenait, quand il n'était pas pressé de rentrer au logis; c'était ce gros chêne où il mettait pied à terre quand son cheval fatigué baissait les oreilles comme pour dire : Descends la grande côte à pied, car ce soir et par ce mauvais temps, je ne suis pas sûr de mes jambes. Elle aussi, la grande côte, elle était là, avec ses profondes ornières et ses berges jaunes d'ocre éboulées par place, et d'où jaillissaient çà et là des touffes de bruyères roses. Au bas on apercevait le *gué des Blancs-Cailloux* avec sa passerelle vermoulue, où les piétons eux-mêmes ne se hasardaient qu'en tremblant. Au delà du gué, formé par la rivière qui coulait dans une étroite vallée, s'élevait un coteau couronné de bois, comme l'autre. Nançay descendit la grande côte, traversa le gué, et ne s'arrêta qu'au haut du chemin qui se dressait devant lui. Il avait dessein de contempler encore les lieux par où il venait de passer, mais il avait compté sans le clocher du village qu'il avait aperçu là-bas. Ce fut donc à peine s'il reprit haleine. Tout à coup il ralentit sa marche : cette maison de briques avec une grille rouillée, devant laquelle s'étendait une pelouse verte, flanquée sur la

droite d'une hêtrée silencieuse : c'était la maison qu'il avait habitée, qu'il avait possédée jadis, c'était sa maison. Hélas! non, ce n'était plus la sienne, et il passa tristement.

Il venait d'entrer dans le village : c'était l'heure où, quitte du travail quotidien, l'ouvrier des champs se hâte vers son souper, et par les portes ouvertes on voyait de joyeuses flambées pétiller dans les cheminées aux manteaux de serge verte, aux chenets antiques. Ici, la marmite bouillait à gros bouillons ; là, une ménagère tenant une large poêle au-dessus de la flamme, n'attendait que le moment de retourner l'omelette au lard, dont toute la famille allait se lécher les doigts. Plus d'une fois, Nançay s'arrêta, séduit par ces tableaux rustiques. Il aimait à voir les reflets du foyer courir sur les ais polis de la huche au pain, ou donner les éclairs de l'acier aux ustensiles de fer battu accrochés le long de la muraille. Il trouvait je ne sais quelle ampleur homérique à ces robustes paysannes, dont les unes appuyaient de la main gauche sur leur sein, d'énormes miches où elles taillaient de gros morceaux qu'elles posaient ensuite sur la table, tandis que les autres fricassaient le souper, tout en serrant leurs cotillons entre leurs jambes pour ne pas se bruler. Toutes se détachaient en noir sur les clartés rouges du fond où elles se mouvaient, et il y avait encore çà et là soit une figure d'aïeule dans son grand fauteuil, soit une silhouette de fillette ayant sur le doigt un sansonnet privé, qui becquetait des miettes de pain sur les lèvres roses où Mathurin avait laissé son cœur. Dans la rue non plus il ne manquait pas de monde ; on

y causait des affaires du jour, la pipe à la bouche et le hoyau sur l'épaule, et Nançay en reconnut plus d'un. Personne ne le reconnut. Il fit quelques pas encore au delà de l'église et s'arrêta : c'était là que demeurait monsieur Toutain.

Il y avait devant la maison un jardinet, enclos d'une haie, au milieu de laquelle était une porte qui ne fermait pas. Nançay, qui savait bien cela, la poussa sans avoir pris la peine de tirer le cordon de la sonnette, et il vit monsieur Toutain assis sur son banc, dans l'attitude des méditations profondes. La tête baissée, plié en deux, ramassé, il avait plutôt l'apparence d'une grosse boule que d'un homme.

— Monsieur Toutain, cria Nançay, mon bon monsieur Toutain, avez-vous un lit à me donner pour cette nuit?

En reconnaissant Nançay, monsieur Toutain parut enchanté, mais non surpris.

— Soyez le bien venu, dit-il; aussi bien, je vous attendais.

— Comment, vous m'attendiez?

— Eh! oui. Je savais qu'une fois hors d'affaire, vous auriez, un jour ou l'autre, la bonne pensée de venir serrer la main de votre vieil ami. Allons, vous avez eu raison de ne pas m'en croire, *audaces fortuna juvat*. Et c'est sans doute pour méditer le plan de quelque beau livre que vous avez songé à vous réfugier ici pour quelque temps.

— Nullement, répondit Nançay; je suis fatigué, je n'aspire plus qu'à me reposer. Le monde est laid, je ne veux plus le voir.

— Si vous êtes fatigué, repartit monsieur Toutain, et vous devez l'être, je serai le premier à vous conseiller le repos. Restez ici, reposez-vous. Si vous prétendez y passer le reste de vos jours dans une funeste oisiveté, c'est que vous ne me connaissez pas encore bien. Je ne souffrirai pas cela, non, monsieur, je ne le souffrirai pas.

Nançay savait depuis longtemps qu'il ne faisait pas bon échauffer la bile à monsieur Toutain, de sorte qu'il ne répliqua pas, ce dont le bonhomme parut un peu vexé : il aimait assez qu'on lui fournît un prétexte à se mettre en colère. Il attendit donc quelque temps avec la douce espérance qu'il allait pouvoir se fâcher tout rouge; puis, voyant qu'il fallait y renoncer :

— Je ne le souffrirai pas, reprit-il, car je connais par expérience les remords d'une vie stérile. Egalement odieux aux clercs et aux séculiers, j'ai dû végéter enseveli dans ce village obscur, réduit à tromper mes ennuis par des études qui ne profitaient qu'à moi-même. Vous, jeune homme, vous à qui rien n'interdit la fréquentation des hommes, vous seriez absurde et criminel de céder aux suggestions d'une misanthropie que rien ne justifie.

— Que rien ne justifie! s'écria Nançay. Ah! c'est ce qu'il faudrait savoir.

Tout ce qu'un homme peut souffrir, je l'ai souffert.

A ces mots, monsieur Toutain bondit sur ses jambes, et se redressant de toute sa hauteur :

— Vous me faites pitié, dit-il. Ah! vous vous flattez d'avoir souffert pour quelques années de privations, pour quelques déboires, pour quelques piqûres! Avez-

vous manqué de pain, je ne dis pas une ou deux fois, — cela n'est rien, — je dis régulièrement et de telle sorte que vous comptiez, non pas les jours de jeûne, mais ceux où vous aviez mangé? Avez-vous vu votre femme et vos enfants trembler la fièvre dans un galetas? Êtes-vous infirme? Avez-vous perdu l'ouïe ou la vue? Non! Et vous osez croire que vous avez souffert! Prenez la peine d'y réfléchir, et vous verrez que vous êtes parmi les heureux du monde. Souffert, vous? Je soutiens, moi, que vous avez tout bonnement subi la conséquence de vos fautes, et j'ajouterai que vous en êtes quitte à bon marché. Enfin, qui vous empêche désormais d'être heureux? Rien! Cessez donc d'accuser la destinée, qui a tout au plus fait semblant de s'appesantir sur vous... Souffert! Eh! que direz-vous donc de ces millions d'hommes qui depuis des milliers d'années, et de père en fils, portent le poids du jour, suivant l'expression du grand Bossuet? Prêtez l'oreille... c'est le vent du soir qui passe dans les peupliers de la vallée... Et bien souvent, quand je suis là seul et pensif, il me semble que c'est votre gémissement éternel, ô peuple des opprimés!

Il n'y avait rien à répondre à cela, et pourtant Nançay ne voulut pas rester court.

— Soit, reprit-il, ne parlons plus de mes souffrances. Mais je ne me suis pas borné à vous dire que j'avais souffert, j'ai ajouté que je viens d'assister au spectacle du monde et que j'en suis profondément dégoûté.

Monsieur Toutain se rassit et continua d'une voix plus calme :

— Ceci, mon cher ami, n'est pas tout à fait juste non

plus, car de grandes réformes sont commencées et s'accompliront jusqu'au bout. Tel que je suis, j'ai vécu sous le régime qu'on appelle l'*ancien régime* aujourd'hui, et, quelles que soient les objections que soulève l'état social de notre temps, il est incomparablement supérieur à celui du temps passé. Permettez-moi de vous demander si vous vous rappelez quel procédé nous avions adopté jadis dans nos investigations philosophiques?

— Si je me le rappelle! Nous commencions par l'analyse et nous finissions par la synthèse.

— Justement. Eh bien! vous venez de faire l'analyse du monde social; synthétisez à présent.

— Il n'est en cela qu'un inconvénient, répondit nonchalamment Nançay, c'est que je ne veux plus ni de synthèse, ni d'analyse. Je suis las de penser.

— Vraiment! s'écria monsieur Toutain. Mais, mon enfant, il faut être Pascal pour proférer de ces mots-là sans risquer de se donner un grand ridicule, si toutefois l'auteur des pensées a jamais rien dit de semblable. En un mot (et cette fois c'est du Pascal tout pur), vous voulez faire la brute.

— Monsieur Toutain, dit Nançay, croyez-vous faire l'ange en ce moment?

— Non point, car je fais l'homme de bon sens, ne vous en déplaise. Et puisque nous parlions de synthèse, je vous défie de soutenir que l'ensemble des choses humaines, tel que nous le donne aujourd'hui leur étude consciencieuse, soit un sujet de désespoir pour le penseur. Le règne de la justice arrive à grands pas, la science est réhabilitée, le mot de liberté n'est plus pour

tout le monde un sujet de terreur. Les cultes sont libres, on fonde des écoles, dans cent ans d'ici tout le monde saura lire en France, et, croyez-le bien, tout est là. Qu'importe, après cela, que Maurice Nançay ait eu à traverser quelques années un peu rudes? Qu'importe qu'il y ait bien des perfidies, bien des lâchetés, bien des bassesses à Paris? A Dieu ne plaise que je vous prédise le prochain retour de l'âge d'or, mais il est certain que la condition sociale de l'homme tend chaque jour à s'améliorer par la diffusion des lumières. Ne vous étonnez pas de quelques lenteurs, tout ce que nous voyons dans la nature physique est le résultat de transformations insensibles, et c'est de la même façon que le monde moral arrivera à la perfection. Ce qui est triste, je vais vous le dire, moi : c'est de voir un homme d'esprit ne considérer les choses qu'à travers sa mince et très-mince personnalité. Mais vous songerez à ce que vous venez d'entendre là, vous sentirez que j'ai raison, et vous vous ferez un devoir de renoncer à de stériles projets. Aussi bien ce n'est pas sans du courage et du mérite qu'on en arrive au point où vous en êtes, et là est, à mes yeux, la garantie de votre persévérance dans la route que vous vous êtes tracée.

— Là, sérieusement, demanda Nançay, croyez-vous que mes pauvres écrits puissent servir à quelque chose?

— Cela dépend de vous, reprit monsieur Toutain. D'abord, rien ne vous empêche d'aborder un genre plus sérieux, si toutefois on peut parler ainsi de la littérature, qui est une chose très-sérieuse, dès qu'elle est

faite sérieusement. Ensuite, dussiez-vous vous borner aux œuvres d'imagination, vous pouvez fort bien chercher à leur donner un sens philosophique : c'est une manière comme une autre de se rendre utile, et là, mon ami, là est le capital devoir d'un homme intelligent.

— Monsieur Toutain, s'écria Nançay, pourquoi n'écrivez-vous pas des choses que vous dites si bien ?

— Parce que, dans la situation que je me suis créée, répondit humblement monsieur Toutain, l'oubli est mon seul refuge. Vous qui me connaissez, vous me permettez de vous faire la leçon ; mais quel crédit peut avoir auprès du public un homme qui a violé son serment ?

— Cependant...

— Vous aurez beau épiloguer, c'était un serment et un serment fait à Dieu. Tenez, laissons là ces tristes choses et permettez-moi de vous quitter un instant. Nous boirons bien une ou deux bouteilles de bon vin, et je vais aller voir s'il en reste dans le cellier.

Nançay demeura près de dix-huit mois chez monsieur Toutain, et le temps passa comme par enchantement, on a deviné que le travail était l'enchanteur. Quand Nançay revint à Paris, il y trouva une réputation toute faite : sa situation était désormais largement assurée. En même temps, les bons conseils de monsieur Toutain avaient porté leurs fruits, et Nançay ne songeait plus à déclamer contre la Providence quand il avait la migraine. Il avait la mesure de l'effroyable action que les circonstances exercent sur notre caractère, et il ne se décidait à condamner un homme qu'à la dernière extré-

mité. On lui trouvait aussi autant de modestie que d'indulgence, car il voyait les choses de trop haut pour ne pas voir les plus grandes comme assez mesquines. Quant à ces hommes qui s'imaginent tenir tant de place dans l'univers, ils lui faisaient l'effet de gentilles poupées qu'on ne découvrait qu'à la lorgnette. D'ailleurs, quand le jour était beau et l'instrument bien à point, il distinguait parfaitement toutes les cabrioles de ce petit peuple, et dans le nombre il y en avait d'assez hardies. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne manquait jamais d'ôter son chapeau quand il passait devant un ministre. En même temps il continuait à faire ses livres de son mieux; il ne les vendait pas trop mal, on les lisait un peu, mais il n'y tenait pas beaucoup, sachant ce qui reste des écrivains à la mode au bout de vingt-cinq ans, pas davantage... *Quot libras in duce summo...* Au surplus, il convenait tout le premier que l'impossibilité où il était de s'imaginer qu'il exerçât un apostolat lui nuisait énormément. Avec tout cela, ce n'était pas un pire garçon que tout autre, et comme sa vie était fort honorable, comme ses ouvrages procédaient tous d'une inspiration généreuse, on l'estimait; c'était la seule chose à laquelle il tint désormais.

Aimer, plus ne s'en souciait, et il ne prenait plus guère non plus des indifférents pour des amis. Il avait d'ailleurs quelques amis à toute épreuve, et de ce nombre étaient le marquis et la marquise de Rouvière. Depuis bien longtemps on désirait de part et d'autre se revoir, et le hasard s'était chargé de ménager cette réconciliation. Pauline avait trouvé le bonheur, et dans

le bonheur tout ce qui lui manquait. Ni elle, ni Nançay, ni le marquis n'avaient oublié le passé, mais ils s'estimaient assez réciproquement pour faire comme si ce passé n'existait pas, et c'est assurément le meilleur parti à prendre en pareil cas. Ces réunions intimes étaient chères à Nançay : si douce tant qu'on l'attend, la célébrité se mélange d'amertume quand on la goûte, et l'on peut avancer que celui-là n'est jamais complétement heureux qui n'a point des affections sincères avec quoi combler les lacunes de la vie littéraire. Disons à ce propos que, s'il est bon d'en retracer les déceptions et les dangers, elle comporte, lorsqu'elle aboutit au succès, des jouissances véritables.

Reste Jehan Frollo. Un instant, la révolution de 1848 avait dérangé son petit commerce. Mais de profonds penseurs ayant découvert que cet événement était beaucoup moins le résultat des fautes du ministère que des articles des journaux de l'opposition et des romans d'Eugène Sue, le parti conservateur s'était mis à la recherche d'écrivains capables de défendre la religion, la famille et surtout la propriété. C'était l'affaire de Frollo, et il se distingua tellement dans la mêlée, que le journal où il écrivait augmenta ses appointements de cent francs par mois. Plus tard, l'emploi de bon jeune homme étant devenu vacant dans une feuille ultramontaine, Frollo le sollicita, l'obtint, et sentit ce jour-là qu'il arriverait à tout.

Quant à madame Saint-Léger, elle habitait depuis quelques années déjà les Champs-Élysées, section des femmes sensibles, et tout nous permet de croire que

Minos lui avait assigné, entre Glycère et Lesbie, la place distinguée à laquelle elle avait des titres si sérieux.

Et maintenant puisse ce livre railleur inspirer à quiconque saura le lire la profonde sympathie de l'auteur pour ceux qui pèchent parce qu'ils souffrent ! Demander, poursuivre obstinément l'adoucissement des institutions sociales, par rapport aux classes malheureuses, voilà quel doit être le but de ceux qui tiennent une plume de nos jours.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

